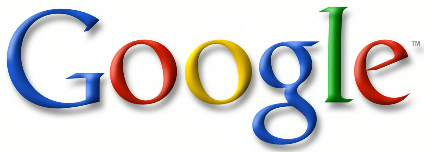
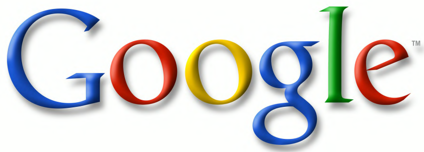








LES AMOURS

DU

TEMPS PASSÉ

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

OUVRAGES

DE

CHARLES MONSELET

Format grand in-18

D. Thiéry et Cie. — Imprimerie de Lagny.

LES AMOURS

DU

TEMPS PASSÉ

PAR

CHARLES MONSELET



PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS
RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE
BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1875

LES AMOURS

DU

TEMPS PASSÉ

LE POULET

I

LA TOILETTE

L'Aurore gantée de rose avait depuis longtemps ouvert les portes de l'Orient, — mais elle n'avait point réussi à percer le double rempart de rideaux qui ceignait l'alcôve de M. le chevalier de Pimprenelle. M. le chevalier avait passé la nuit au pharaon, et il avait perdu sur parole ; ce qui fait que, vers la pointe de midi, le dépit et la fatigue aidant, il ronflait encore de façon à faire rougir le vieux Tithon lui-même, —

si le vieux Tithon et M. le chevalier n'eussent eu déjà toute honte bue.

A deux heures de l'après-dîner cependant, M. de Pimprenelle fit un mouvement et étendit le bras hors de la couverture. Il agita une petite sonnette placée auprès de lui, et dont la voix vibrante alla rappeler dans l'antichambre aux devoirs de sa charge un grand laquais qui lutinait une camériste.

La porte s'ouvrit aussitôt.

— Monsieur le chevalier a sonné? demanda le laquais en se présentant respectueusement.

— Sans doute, La Brie, sans doute.

— Monsieur le chevalier désire quelque chose?

— Peut-être, La Brie, peut-être.

— Monsieur le chevalier n'a qu'à parler.

M. de Pimprenelle bâilla à diverses reprises et finit par se retourner péniblement.

— D'abord, drôle, — dit-il en se mettant sur son séant, — j'ai à vous fustiger d'importance. Depuis un mois que vous êtes à mon service, je vous ai toujours vêtu du plus beau drap de Lodève et galonné de soie nonpareille; je vous donne le plumet et le point d'Espagne; enfin j'ai pour vous toutes les indulgences imaginables, — et vous vous comportez, vertubleu! comme un grison de dévote ou un laqueton de bourgeois!

La Brie ouvrit de grands yeux et parut ne pas comprendre.

— Çà, — poursuivit le chevalier en lui donnant sa jambe à chausser, — que signifie la façon dont vous m'aviez accommodé hier? De quelle sorte étais-je accoutré? D'où sortaient mes manchettes? de quel goût était mon ruban? Savez-vous bien que j'avais quasi la prestance d'un écornifleur ou d'un clerc aux gabelles, et que mon ami le vicomte d'Ambelot m'en a fi au visage pendant une heure de soleil? — Vertuchoux! prenez-y garde, mons La Brie; vous êtes un faquin à trente-six carats; et, à la première incartade nouvelle, je vous chasse!

Rouge de confusion, La Brie tenta de balbutier quelques paroles d'excuses.

— Je puis attester à monsieur le chevalier que c'est M. d'Ambelot qui se trompe... Votre ruban était du meilleur air et vos malines sortaient de chez Persac.

— Vous êtes un sot en trois lettres. Je vous dis que l'on se moque partout de mes étoffes : dans la rue, on me défigure comme un sauvage de la foire, et à l'Opéra mes senteurs ne portent à la tête de personne. Je suis outré!

— Monsieur le chevalier m'a tant de fois répété qu'il ne voulait point passer pour un petit-maître... que je croyais... je supposais...

M. de Pimprenelle sauta à bas du lit.

— Cordieu ! dit-il, me pensez-vous assez belître, par hasard, pour aller m'occuper moi-même de ces colifichures ? Non, par la sambleu ! je ne prétends point être un petit-maître, mais je ne veux pas non plus faire sauver les gens jusqu'au fond de la Cochinchine. Un petit-maître, moi !... qu'est-ce que cela ?

— Monsieur le chevalier a parlé ? dit La Brie, essoufflé, en lui passant sa robe de chambre.

— Je te demande, triple butor, ce que c'est qu'un petit-maître ? Voilà plus de quinze jours qu'on m'éclabousse les oreilles de ce mot.

— Monsieur le chevalier veut rire ?

— C'est possible, monsieur La Brie.

— Un petit-maître — dame ! — c'est un joli petit homme.

— Un joli petit homme... En es-tu bien sûr ?

— Je ne me permettrais pas de mentir à monsieur le chevalier.

— Et qu'est-ce qu'un joli petit homme ?

— Oh ! oh ! c'est... Je ne sais pas.

— Comment ! maroufle !...

Le valet de chambre se hâta d'ajouter :

— Mais pour peu que monsieur le chevalier tienne à le savoir, j'ai quelque part un livre...

— Un livre ?

— Que votre intendant m'a prêté pour y copier des bouquets à Chloé.

— Vraiment ! Et que dit ce livre ?

La Brie, enchanté de trouver une occasion de rentrer en grâce, fouilla dans ses poches — et en ôta un petit volume relié qu'il tendit à son maître.

— Pouah ! s'écria le chevalier, tire vite, cela sent le vieux parchemin.

— Monsieur le chevalier ne veut donc plus savoir ?

— Si, morbleu ! mais lis toi-même.

La Brie commença :

Un joli petit homme est celui qui se pique
De chanter le premier les airs de du Bousset,

— Du Bousset ?... chercha le chevalier, c'est sans doute comme qui dirait Colasse ou Campra... Les airs de du Bousset... Tra la, tra la, la.

— Qui n'a point d'or dans son gousset,
Mais des points, des rubans, autant qu'une boutique;
Bien peigné, bien chaussé, qui fait pas de ballets.

— Qui fait pas de ballets... Tiens, regarde cet entrechat, La Brie.... une, deux.... C'est la chaconne. — Est-ce tout ? fit-il en s'asseyant sur une duchesse et croisant les jambes.

— Toujours parle à l'oreille et vous dit qu'il vous aime ;
Qui vous fait lire des poulets
Qu'il s'écrit souvent à lui-même ;
Qui sait.....

— Arrête ! arrête ! s'écria le chevalier de Pimprenelle... *Qui vous fait lire des poulets qu'il s'écrit souvent à lui-même....* Voilà une pensée très-ingénieuse, et ce poëte doit être un garçon d'esprit, ou je me trompe fort... *Qu'il s'écrit souvent à lui-même*, c'est charmant ! — Comprends-tu bien, au moins, La Brie ?

La Brie continua d'un air imperturbable :

— Qui sait quel grand seigneur a dîné chez Rousseau,
Quelle femme s'est enivrée ;
Qui fait bien un ragoût, connaît un bon morceau...,

— *Qui vous fait lire des poulets... qu'il s'écrit souvent à lui-même;* — qu'il s'écrit souvent à lui-même ! en vérité cela vaut de l'or.

— ... Connaît un bon morceau,
Et de toute la cour distingue la livrée ;
Mieux fourni de tabac qu'on ne l'est au bureau,
Donnant le choix du pur ou de la boîte ambrée...

— *Des poulets... qu'il s'écrit à lui-même*, c'est divin ! — La Brie, tu trouveras cet auteur et tu lui don-

neras cinquante pistoles de ma part. — Des poulets..., qu'il s'écrit ! — La Brie, je veux être aujourd'hui un petit-maître.

— Cela est facile à monsieur le chevalier.

— N'est-il pas vrai ?

— Justement le tailleur de monsieur vient de lui apporter son superbe habit couleur boue de Paris.

— J'espère qu'il n'aura pas oublié les points et les rubans..., autant qu'une boutique, tu sais. D'abord, je veux des manchettes de chez Abricotine et du ruban de Cochina, aux *Traits Galants*. Quant à ma coiffure, tu iras chercher Lorry. — Ah diable ! comment prendrai-je ma perruque ?

— Si monsieur le chevalier me permettait de lui soumettre mon avis, il choisirait une perruque en queue de veau ou en nid de pie... C'est ce qui se porte maintenant de plus miraculeux.

— Tu crois ? Dès demain, j'arbore les ajustements de mode, les vestes à franges et en découpures. Je veux aussi troquer mon équipage : voilà six mois bientôt qu'on me voit la même dormeuse. Il me faut un vis-à-vis à sept glaces, avec des chevaux fringants et des harnais pomponnés. Alors j'éblouirai la canaille par le peuple de mes chiens et de mes coureurs, par le bataillon de mes valets et par la forêt de cannes sans laquelle je prétends ne plus faire un pas désormais. Pour

commencer, je congédie Picard et j'achète à Thorigny son cocher Ventre-à-Terre, à cause de ses moustaches.

— En attendant, pour peu que monsieur le chevaier veuille bien se donner la peine de jeter les yeux sur ce miroir, il verra que rien n'est comparable à la richesse de son habit et surtout à la manière dont il est porté.

— Flatteur! dit M. de Pimprenelle en se carrant avec complaisance. Le fait est que je sais donner une tournure aux moindres choses, un déhanché élégant, un dandinement de bon ton, qui... là... — Est-ce que je représente véritablement à tes yeux un petit-maître?

— Mieux que cela, répondit La Brie.

— Tu crois donc que je n'aurai point de peine à éclipser Verval ou le petit Nérigean? Au fait, cet habit me dispensera d'avoir de l'esprit aujourd'hui. — La Brie, tu iras tout de suite prévenir Tonton la danseuse que je soupe ce soir avec elle; je tiens à ce qu'elle me voie sous les armes, cette pauvre petite. En passant, je recruterai quelques amis. — Voyons, j'ai bien tout retenu, n'est-ce pas? Récapitulons. Les airs de du Bousset... tra la, la...—Bien peigné, bien chaussé, qui fait pas de ballets... Je marcherai en sautillant, comme cela. — La boîte ambrée, la voilà. — Qui vous parle à l'oreille... qui fait des ragoûts... qui donne à lire des billets. — Ah! mon

Dieu ! et moi qui oubliais cet article : *qui vous fait lire des poulets qu'il s'écrit souvent à lui-même...* étourdi ! une idée aussi belle. — La Brie !

— Plaît-il, monsieur le chevalier?

— Tu oubliais le plus important.... le poulet !

— Quel poulet ?

— Voyons ; mets-toi à cette table et prends la plume.

— Monsieur le chevalier va donc dicter ?

— Sans doute. Mais la fièvre m'étrangle si je sais quoi m'écrire ! Il faudrait quelque chose dans le genre élégiaque et vaporeux. Commençons toujours : — Monsieur le chevalier... non, c'est trop intime. — Mon cher chevalier, c'est plus bienséant.

— « Mon cher chevalier. »

— Diable ! voici l'embarrassant ; attends un peu. — « Mon cher chevalier, je...» — Barbouille cela en pattes de mouche. — « Je vous attends ce soir... » Ouf !

— « Ce soir. »

— Corbacque ! tes doigts vont plus vite que ma parole. Si nous fourrions un mari là-dedans, qu'en dis-tu, La Brie ? Cela serait bien plus original — et plus vraisemblable.

— Je ne vois pas, en effet, pourquoi monsieur le chevalier s'en priverait.

— C'est juste. Va donc pour le mari : — « Mon mari est à la campagne... » — Ici, il y aurait besoin de quelque métaphore galante, troussée avec esprit et relevée en pointe, comme *votre rigueur, belle Eglé,* ou bien *douce Philis...*

— « Mon mari est à la campagne. »

— A la campagne, bon. Écris. « L'amour, qui fait commettre tant de fautes... » Jette un pâté à cet endroit ; cela joue la passion. Y es-tu?... « L'amour, qui fait commettre tant de fautes, me dicte cette nouvelle imprudence. » Bien, très-bien !

— « Imprudence. »

— « A ce soir ! mon Pimprenelle adoré, à ce soir !»

— Bravo ! Maintenant, signe.

— De quel nom ?

— Ma foi, je ne sais pas. Invente, forge un nom de femme ; je m'en rapporte à toi. Surtout n'oublie pas le paraphe.

— C'est fait.

— A présent, saupoudre de quelques grains d'or, plie en quatre, écris mon adresse... et apporte-moi ce poulet ce soir, chez Tonton, au dessert, d'un air énormément mystérieux. — Ah ! ah ! *qui vous fait lire des poulets... qu'il s'écrit à lui-même !*

— Ah ! ah !

— Tiens ! vous riez, vous aussi, maître La Brie ?

— Excusez-moi, monsieur le chevalier... c'est que... c'est plus fort que moi.

— Mon Dieu ! ne te gêne pas, mon garçon, ris tant que tu voudras.

— Ah ! ah ! ah !

— Ah ! ah ! ah !

II

L'OPÉRA

M. le chevalier de Pimprenelle riait encore au milieu de la rue. — Après être descendu chez un baigneur renommé, où il se fit ambrer des pieds à la tête, il se dirigea vers le Palais-Royal et y fit deux ou trois tours de promenade, en attendant l'heure de l'Opéra. Lorsqu'il eut assez longtemps regardé les femmes sous le nez, dit des gaillardises aux bouquetières et promené son épée dans les jambes des passants, il se disposait à sortir du jardin, — quand il aperçut un petit abbé de sa connaissance, qui s'empressa de venir à lui avec de grandes démonstrations de tendresse et qui se prit à passer familièrement son bras sous le sien.

— Eh ! c'est l'abbé Goguet, s'écria le chevalier ; gageons, fripon, que vous sortez de chez Belinde ou de chez Zenéide ?

— Baste ! vous gagneriez doublement ; je viens de chez toutes les deux.

— L'abbé, c'est le ciel qui vous envoie. Comment trouvez-vous mon habit?

— Magnifique.

— Et mes rubans?

— Incomparables.

— Vous avez le goût sûr... Avez-vous soupé?

— Fi donc! avant dix heures?

— Alors je vous emmène : nous souperons ensemble avec Tonton, dans ma petite maison du faubourg.

Et ils prirent tous les deux la route de l'Opéra, non sans s'être arrêtés à maintes reprises dans les cabarets qui se trouvaient sur leur passage, et sans avoir rendu tous les coups de coude des sous-traitants et des petits robins dont on était alors accablé. — Une fois arrivés, ils allèrent se placer sur un des bancs disposés le long des coulisses, l'abbé après avoir essuyé les quolibets des comédiens, et le chevalier en s'inclinant devant les félicitations sans nombre que lui attirait son habit neuf. On jouait ce soir-là les *Indes galantes*, pastorale en quatre entrées, de Fuzelier et de Rameau. Une des nymphes subalternes les plus en vogue, la petite Tonton, dont avait parlé le chevalier de Pimprenelle, remplissait là-dedans le rôle d'une jeune vierge péruvienne et devait mimer un pas nouveau comp sé tout exprès pour elle par Despréaux, le plus habile joueur de saqueboute de son temps. Pen-

dant que l'abbé Goguet et le chevalier de Pimprenelle, après avoir fait quelque fracas de leurs lorgnettes et de leurs montres, étaient occupés à guigner les femmes des loges avancées, sans plus se soucier de la pièce qu'on représentait, — ils se virent accostés par un Mondor à la face rubiconde, coiffé d'une perruque volumineuse, et qui se carrait d'un air d'importance en s'appuyant sur une haute canne de bois des îles. Ce personnage les salua avec toute la majesté que comportait sa riche encolure et s'assit lourdement à côté d'eux, en promenant ses gros yeux effarés sur le groupe des danseurs qui remplissait la scène. C'était le protecteur actuel et déclaré de Tonton.

Dès qu'il l'aperçut au bord de la rampe, un énorme sourire serpenta sur toute la largeur de sa figure ; il se balança sur son banc d'un air de satisfaction, et fit grincer deux ou trois fois sa tabatière, en toussant et soufflant de manière à couvrir la musique de l'orchestre. — A ce bruit insolite, Tonton se retourna et ne put dissimuler une violente envie de rire, qui lui fit manquer un entrechat et excita les murmures des habitués du parterre. A partir de ce moment, sa danse demeura sans effet sur le public, et ce fut en dépit de la mesure qu'elle acheva le pas de caractère où ses partisans l'attendaient pour la juger. — L'acte fini, elle passa, toute rouge de colère, au milieu des rangs silencieusement

moqueurs de ses rivales, et se hâta de remonter dans sa loge, — suivie du Mondor, du petit collet et du chevalier de Pimprenelle, qui traversèrent bruyamment le théâtre en emboîtant le pas derrière elle. Tonton étouffait de rage ; elle gravit quatre à quatre l'escalier étroit, sans faire attention à leurs compliments de condoléance. Arrivée à la porte de sa loge, elle se retourna vivement, et la première chose qu'elle aperçut fut la grosse figure du Mondor, dont l'expression de douleur comique l'eût peut-être désarmée en toute autre circonstance. Mais Tonton avait trop sur le cœur sa récente humiliation, et, lui attribuant une partie de sa défaite, — elle lui poussa brusquement la porte sur le nez.

Le pauvre financier resta deux minutes étourdi. Avant qu'il fût remis de son émotion, l'abbé Goguet et le chevalier de Pimprenelle avaient fait volte-face et descendu quelques marches de l'escalier.

— Oh ! oh ! dit le chevalier, la petite a sa migraine ce soir, à ce qu'il me semble.

— Mais... je crois que oui... balbutia piteusement le Mondor.

— Baste ! cela ne sera rien, répliqua l'abbé. Il faut parlementer, voilà tout.

— C'est cela, parlementez, mon cher,

En conséquence, le Mondor approcha son œil du

trou de la serrure, et d'une voix qu'il s'efforça de rendre aussi pateline qu'il lui fut possible :

— Tonton, ma petite Tonton... il ne faut pas m'en vouloir ; ouvre-moi, mon bouchon !

Rien ne répondit.

— Tonton, continua-t-il d'un ton dolent, il y a en bas M. le chevalier de Pimprenelle qui nous fait l'honneur de nous inviter à souper dans sa petite maison, avec l'abbé Goguet. Tu te rappelles Goguet, ton bon ami ?

Même silence.

Le Mondor eut un moment d'hésitation au bout duquel il parut faire un effort sur lui-même :

— Tonton, mon petit nez... tu sais cette désobligeante que tu désirais tant, avec cette livrée bleu-de-ciel ? eh bien, tu l'auras demain matin. Hein ?

Il n'y eut pas un mouvement. — Le financier suait à grosses gouttes. Au bas de la rampe, le chevalier et l'abbé se tenaient les côtes de rire. — L'abbé, pour se donner une contenance, chantonnait entre ses dents un couplet qui courait les ruelles :

> **L'autre jour, près d'Annette,**
> **Un gros berger joufflu,**
> **Lurelu,**
> **La rencontrant seulette,**
> **En riant l'aborda,**
> **Lurela...**

— Tonton... Tonton, tu m'as demandé hier un de mes grands laquais; je te donnerai Saint-Jean — et puis Jasmin... tu entends?

La danseuse entendit sans doute, mais elle n'en montra rien. Le Mondor laissa tomber ses bras d'un air désespéré.

— Tonton, adieu. Je m'en vais, Tonton. Tu ne me reverras plus, Tonton.

Et il se disposait en effet à descendre lentement l'escalier, lorsque ses regards tombèrent sur ses deux compagnons qui l'examinaient d'un air railleur.

— Ferme! lui cria le chevalier.

— Encore! dit l'abbé.

Il réfléchit. Puis, armé de résolution, il remonta vers la loge; mais cette fois il y frappa avec assurance et d'une main de maître.

— Allons! se dit-il. Tonton, je t'achèterai une folie à Chantilly ou à Meudon. Tu y donneras des fêtes toutes les semaines, et tes amies Cléophile et Guimard en sécheront de jalousie. — Partons!

La porte s'était ouverte.

— Partons! dit la danseuse.

III

LA PETITE MAISON

Le carrosse du Mondor brûlait le pavé; au bout de dix minutes, il s'arrêta devant une maison dont l'architecture n'offrait rien de particulièrement remarquable. — M. le chevalier de Pimprenelle, ayant mis pied à terre, s'empressa d'offrir sa main à Tonton pour l'introduire dans ce galant séjour. L'abbé suivait, donnant le bras au financier. — Ils traversèrent ainsi un vestibule de forme circulaire, voûté en calotte, avec des lambris couleur de soufre tendre et des dessus de porte peints par Dandrillon. — Tonton regarda l'un d'eux, qui représentait Hercule dans les bras de Morphée, réveillé par l'Amour. — La salle à manger qui venait ensuite était carrée et à pans. Elle était tendue de gourgouran gros vert et terminée dans sa partie supérieure par une corniche d'un profil élégant, surmontée d'une campane sculptée enfermant une mosaïque en or. Le parquet était de marqueterie

mêlée de bois de cèdre et d'amarante; les marbres de bleu turquin. — Autour de la salle, douze trophées décorés par Falconet représentaient en relief les attributs de la chasse, de la pêche, des plaisirs de la table et de l'amour. De chacun d'eux sortaient autant de torchères portant des girandoles à six branches, qui éblouissaient.

Tonton loua beaucoup le goût exquis du chevalier de Pimprenelle, — avec le désir secret de piquer l'amour-propre du gros Mondor.

— Voyez donc, lui dit-elle, comme ces fleurs font admirablement bien dans ces jattes de porcelaine bleue, rehaussées d'or. En vérité, il n'y a que M. le chevalier de Pimprenelle pour posséder le goût de toutes ces choses.

L'épais Turcaret allait sans doute répliquer avec quelque aigreur, lorsqu'il fut interrompu par l'arrivée de deux nègres prodigieusement laids qui entrèrent, l'aiguillette au bras, et allèrent se placer silencieusement de chaque côté de la porte. Le chevalier frappa sur un panneau, et, du milieu du plancher s'éleva tout à coup une table richement servie, autour de laquelle prirent place les conviés. — Ces féeries gastronomiques, comme on le sait, avaient été mises à la mode par le régent et s'étaient continuées jusque sous le règne de Louis XV. — Pendant un quart d'heure

environ, on n'entendit que le tintement des fourchettes d'argent et le babil du champagne dans le cristal. Le Mondor et l'abbé mangeaient comme quatre, le chevalier buvait comme douze; il n'y avait que Tonton qui ne buvait ni ne mangeait, parce qu'elle redoutait l'embonpoint.

Vers le milieu du repas, alors que les langues commençaient à se délier, on entendit du bruit soudain dans l'antichambre, et un nègre vint se pencher discrètement à l'oreille du chevalier de Pimprenelle.

— Eh bien! faites entrer, répondit-il avec insouciance.

— Ouais!... qu'est-ce que cela signifie? demanda le Mondor en essayant de cligner l'œil d'un air malin.

— Je l'ignore. C'est ce maraud de La Brie qui veut à toute force me parler.

En ce moment, La Brie parut sur le seuil de la salle: il semblait hésiter et n'oser faire un pas. Sa main tenait un petit billet qu'il cherchait à dissimuler avec une affectation visible et qu'il tendait de loin au chevalier. C'était un adroit coquin que ce La Brie!

— Allons, que me veux-tu? demanda M. de Pimprenelle sans paraître s'apercevoir de rien.

La Brie redoubla sa pantomime.

— Parle vite.

— C'est que...

— Hein?

— C'est... un billet.

— Un billet? Ventrebleu! y avait-il besoin de tant de mystère pour dire cela? Et de qui est-il, ce billet?

— C'est un laquais cerise qui me l'a remis.

— Malpeste! Lisez-moi donc un peu cela, l'abbé.

— Comment, vous voulez que je...

— Vous savez bien, mon cher, que j'ai la vue basse; et puis cela nous égayera davantage.

— Hum! dit l'abbé en flairant le papier sur tous les côtés.

— Voyons! voyons! dit Tonton avec impatience.

— Ah oui! voyons, répéta le Mondor, qui ne cessait pas de manger.

L'abbé Goguet brisa le cachet et commença la lecture à haute voix:

« Mon cher chevalier,

« Je vous attends ce soir. Mon mari est à la campa-
» gne. — L'amour, qui fait commettre tant de fautes,
» me dicte cette nouvelle imprudence! — A ce soir,
» mon Pimprenelle adoré, à ce soir! »

— Très-joli! ravissant! s'écria le Mondor; ce scélérat de chevalier est couru de toutes les femmes.

— Et la signature? demanda Tonton.

— Recevez nos compliments, ajouta l'abbé.

Le chevalier de Pimprenelle sourit à son jabot avec une fatuité complaisante.

— Au fait, la signature? répéta le Mondor, épanoui.

Une vive expression de surprise anima tout à coup les traits de l'abbé, qui balbutia avec quelque embarras :

— Mais... je ne sais si je dois... s'il convient ici...

— Allons donc! fit le chevalier en haussant les épaules.

— Pourtant... insista le lecteur.

— Si! si! la signature! vociférèrent les trois convives.

Tonton s'était précipitée sur le papier et l'avait enlevé rapidement aux mains de l'abbé.

Elle jeta ce nom :

— ... « Louise d'Obligny. »

Il y eut un moment de silence, semblable à celui qui suit un coup de foudre. Le financier avait bondi sur sa chaise : en moins d'une minute, son visage avait passé par les tons les plus divers, depuis le pourpre jusqu'au violet, depuis le blanc le plus mat jusqu'au noir le plus abyssin. Il parvint enfin à se lever de son siége, et après des efforts inouïs pour ouvrir la bouche :

— Ma femme! s'écria-t-il.

IV

LE DESSERT

Dire ce qu'éprouva le Mondor est impossible. Il avait d'abord, sous le coup de sa première stupeur, roulé dans sa tête les projets de vengeance les plus extravagants, les coups d'épée les plus furibonds. Il s'était, en idée du moins, baigné dans une mare de sang et avait pourfendu à lui seul une demi-douzaine de chevaliers. Cette petite débauche d'imagination dura peu de minutes, — le temps de se souvenir des deux ou trois derniers duels de M. de Pimprenelle. Il n'en fallut pas davantage pour éteindre le beau feu du Mondor. Tout à l'heure c'était de la flamme; un moment après ce n'était plus que de la braise.

Il retomba sur sa chaise.

— L'abbé... dit-il en soufflant péniblement, donnez-moi à boire.

L'abbé lui versa du tokay avec un affectueux em-

pressement. Le financier but son verre d'un seul trait, puis il se mit à regarder en silence le chevalier.

— Ainsi, monsieur, reprit-il lorsque ses sens furent un peu rassis, c'est donc vous l'heureux mortel sur qui madame d'Obligny dispense aujourd'hui ses faveurs?

Le chevalier écarquilla les yeux.

Il était resté la bouche béante depuis le commencement de cette scène; son premier mouvement avait été de se retourner vers La Brie, — mais le valet de chambre avait jugé prudent de s'esquiver; c'était la première fois qu'il voyait le Mondor, et sans doute il ne le connaissait pas de nom. Le chevalier demeura donc seul avec lui-même, accablé de ce qui se passait autour de lui, et promenant un regard inexprimable de Tonton à l'abbé et de l'abbé au Mondor. Nous ne lui ferons pas cependant l'outrage de croire qu'il avait des remords ou des scrupules; mais ce que nous affirmerons en toute sûreté de conscience, c'est qu'il était réellement étonné; — et il y avait si longtemps que rien ne l'étonnait plus, qu'il lui fallut quelques instants avant de recouvrer l'habitude de cette sensation.

La brusque interpellation du financier le rappela à lui. Il examina le poulet qu'il tenait entre les doigts, le tourna, le retourna, et, en fin de compte, le tendit à M. d'Obligny en lui disant :

— Ma foi! voyez vous-même... peut-être reconnaîtrez-vous l'écriture de madame d'Obligny.

— Laissez donc, répondit celui-ci : est-ce que je me suis jamais occupé de ces griffonnages-là! — L'abbé, donnez-moi à boire.

L'expédient honnête du chevalier tomba ainsi complétement. Il se vit dans la nécessité de pousser jusqu'au bout l'aventure.

— Alors, monsieur, dit-il, disposez de moi quand bon vous semblera. Je demeure à vos ordres.

— C'est bien, chevalier. Ceci ne doit point nous empêcher d'achever le repas. — A moins, poursuivit le Mondor en souriant d'un air forcé, que votre belle ne s'impatiente trop. Mais rassurez-vous, fit-il en portant ses regards sur la pendule, ce n'est point l'heure encore où elle se retire dans ses appartements. — Et d'ailleurs, j'y pense, n'avons-nous pas, parbleu! mon carrosse? Puisque nous suivons tous deux la même route, j'aurai le plaisir de vous déposer au lieu de votre destination.

Le chevalier de Pimprenelle l'écoutait sans comprendre.

— Je crois qu'il a presque de l'esprit ce soir, murmura l'abbé à l'oreille de Tonton.

— Il faut que le vin que tu lui sers soit diantrement bon, répondit-elle.

— Allons, Goguet ! s'écria le Mondor, qui n'avalait plus que de travers, chantez-nous quelque chose... mais là, du gai, du drôle ; vous savez... La derideri deridera !

— Bon ! bon ! je comprends, dit l'abbé en achevant la bouteille de tokay. Attention !

Et il entonna d'une voix aiguë, mais affreusement enrouée, les couplets amphigouriques suivants, sur l'air populaire : *Un chanoine de l'Auxerrois.*

Le vin généreux que j'ai pris
Vient de ranimer mes esprits ;
  Messieurs, point de chicane ;
Turlututu, chapeau pointu,
Je vais vous faire un impromptu
  Rempli de coq-à-l'âne.

Cupidon s'est fait maréchal,
Et ce dieu ne s'y prend pas mal :
  Lise est son domicile.
Il met sa forge dans ses yeux,
Puis en fait jaillir mille feux
  Qui brû...

— Assez ! exclama impérieusement le Mondor en frappant du poing sur la table, vous faites souffrir monsieur le chevalier. — Fi ! la vilaine voix ! D'ailleurs, ne voyez-vous pas qu'il a hâte de partir ? N'est-ce pas, chevalier ?

Le chevalier de Pimprenelle se leva en silence :

— Labranche, dit-il à un des laquais, prévenez le cocher de M. d'Obligny qu'il ait à nous quérir.

— Dis donc, d'Obligny... fit l'abbé aviné, sais-tu que tu n'es guère honnête, d'Obligny ?

Le financier le repoussa violemment.

— Allons, passe devant, ivrogne !

L'abbé s'effaça contre la muraille en grommelant, précédé par Tonton.

A la porte, il y eut un dernier échange de civilités entre le chevalier de Pimprenelle et M. d'Obligny. Après quoi, tous les quatre remontèrent en voiture.

— Chez ma femme ! cria le Mondor au cocher.

V

LE DRAME

Cette fois, le trajet fut silencieux. Chacun des personnages emportés par cette voiture était agité de pensées si confuses et si incohérentes, qu'il n'aurait su que dire en prenant la parole. Quelquefois, la lueur soudaine d'un réverbère passait, — illuminant les acteurs de cette scène étrange, et les montrant fantastiquement groupés dans une ellipse rougeâtre. Assise devant lui, la danseuse pinçait les genoux du petit collet, qui ronflait à tue-tête et se retournait à chaque coup d'ongle avec des soubresauts d'Encelade. — Tous les deux représentaient le côté bouffon de ce drame après boire, qui avait commencé dans une loge d'actrice, et qui allait se dénouer dans une alcôve conjugale.

La tête doucement renversée sur les coussins du carrosse, les jambes croisées, la main dans son gilet,

— le chevalier de Pimprenelle réfléchissait au bizarre et à l'imprévu de sa situation, sans toutefois songer aux moyens d'en sortir. Il semblait, au contraire, trouver un certain plaisir à s'enfoncer davantage au sein des complications qui l'attendaient. Semblable à ces malades singuliers qui, par un esprit de contradiction inexplicable, s'acharnent à raviver une douleur demi-éteinte, et goûtent une sorte de jouissance dans l'excès de leurs propres maux, — il se plongeait et se roulait avec délices dans les difficultés qu'il s'était créées lui-même. Comment cela finirait-il ? Il l'ignorait et il voulait l'ignorer. Il était à la fois son acteur et son spectateur. Il se regardait faire d'un air curieux, et il se promettait de rire beaucoup de ce qui allait lui arriver.

Ce qu'il y avait là-dedans de plus clair pour lui, c'est que M. d'Obligny le conduisait chez sa femme.

Il avait plusieurs fois entendu parler de madame d'Obligny comme d'une personne fort belle et parfaitement à la mode. En cela son valet de chambre s'était ponctuellement conformé à ses intentions. — Lui-même n'était pas sûr de ne l'avoir point rencontrée dans quelque salon ; mais ce jour-là elle lui était si bien sortie de la mémoire qu'il lui aurait été tout à fait impossible de déterminer la nuance de ses cheveux.

Un moment, il eut la pensée de se renseigner auprès du mari.

Mais en levant les yeux, il en eut une compassion réelle. Ses mains étaient crispées autour de sa haute canne; son haleine se dégageait mal de ses poumons oppressés; ses gros yeux regardaient sans voir à travers la vitre humide de sa respiration. Il était évident que le financier se trouvait en proie à l'un de ces cauchemars moraux, sans exemple jusqu'à présent dans son existence alourdie par la sensualité. Non pas que madame d'Obligny lui tînt tellement au cœur qu'il ne pût se défendre à son égard d'un reste de tendresse; non pas que sa vertu se fût toujours présentée à ses yeux avec des rayonnements également purs; mais il y avait dans la façon dont cette nouvelle injure lui avait été révélée quelque chose de si spontané et de si inattendu, que le mari le plus cuirassé des deux mondes en eût été terrifié comme d'une poudre fulminante qui serait tout à coup partie sous son nez.

Aussi, lorsque le marche-pied de la voiture s'abaissa devant l'hôtel, le chevalier éprouva-t-il un dernier sentiment charitable; — et au moment où il se levait pour descendre, le corps plié en deux par la courbe de la voiture, il se retourna vers le Mondor et lui dit :

— Tenez, financier, si vous voulez m'en croire, nous remettrons la partie à un autre jour, et nous

pousserons jusque chez Tonton pour terminer de sabler du champagne; quitte ensuite, demain matin, à nous couper réciproquement la gorge, si tel est votre bon plaisir.

Le financier eut un frisson. Mais il s'était trop avancé. — Pour unique réponse, il se leva avec effort derrière le chevalier, qui se décida à mettre pied à terre, disant à part lui :

— Maintenant, advienne que pourra!

Au coup de marteau qui alla ébranler l'hôtel jusque dans ses plus intimes profondeurs, un laquais se présenta sur le seuil, tenant un flambeau de cire.

— Où est madame? lui jeta à la figure M. d'Obligny.

— Madame vient de se retirer dans sa chambre à coucher, répondit le laquais.

— Éclairez-nous.

Puis, ils montèrent l'escalier, de compagnie. À la porte de l'antichambre, ils rencontrèrent une soubrette qui les regarda d'un air ahuri et fit mine de leur barrer le passage.

— Eh bien! Céphise, qu'est-ce que c'est? Ta maîtresse est-elle donc ce soir tellement agitée par ses vapeurs qu'elle ait donné l'ordre de ne laisser pénétrer personne auprès d'elle? — Tu sais bien pourtant qu'une telle consigne ne saurait atteindre M. le chevalier de Pimprenelle.

La suivante fixa le nouveau venu.

— C'est bon, mon enfant, tu feras ton métier d'étonnée un autre jour. En attendant, va-t'en prévenir madame de notre arrivée, — entends-tu ?

— C'est que... monsieur... balbutia-t-elle, madame vient de renvoyer sa femme de chambre, et j'ignore... je ne sais...

— Tiens, coquine ! fit le Mondor avec impatience en lui jetant une bourse ; entre et annonce-nous.

La suivante obéit en poussant un soupir. Elle revint, au bout de cinq minutes, introduisant M. d'Obligny et M. le chevalier de Pimprenelle.

M. le chevalier tira, avant d'entrer, un petit miroir de sa poche, — et répara du mieux qu'il lui fut possible les incongruités que les cahots de la voiture avaient occasionnées à sa perruque en queue de veau.

VI

LA CHAMBRE A COUCHER

Je passerai sous silence la description de la chambre à coucher de madame d'Obligny. — Il suffira de savoir que c'était un réduit délicieux, très-élégamment et très-richement orné, — trop richement peut-être, — mais on ne doit pas perdre de vue que nous sommes chez un financier. L'or brillait de toutes parts, amorti par le velours. Deux bougies seulement brûlaient, odorantes, sur un guéridon.

Madame d'Obligny, en galant déshabillé de nuit, lisait, étendue dans une chaise longue et les pieds chaussés de ravissantes petites mules satin et argent. Un mantelet de mousseline claire enveloppait négligemment une taille divine. Un désespoir couleur de rose, agréablement noué sous le menton, couronnait un battant-l'œil sous lequel ses regards se faisaient plus tendres et moins perçants. Ses mouches et son

rouge étaient sortis. Ainsi accommodée, au milieu du luxe qui resplendissait autour d'elle, — à cette heure nocturne, — elle était belle à troubler la raison d'un saint ou d'un mari. C'était une grande et blonde femme, aux yeux langoureux, à la peau blanche, au bras irréprochablement sculpté. Sa pose était magnifique, quoiqu'un peu molle.

Elle releva doucement le front, au bruit que fit en entrant son mari, accompagné du chevalier de Pimprenelle; mais elle garda le livre qu'elle tenait à la main, et se contenta de saluer avec un sourire. Rien sur son gracieux visage ne peignait le moindre trouble, n'indiquait la moindre altération.

M. d'Obligny se sentit comme interdit à la vue de ce calme parfait, — de cette solitude parfumée et silencieuse. Il promena ses yeux autour de lui. Un moment il crut avoir rêvé, et il eut honte de son rêve. Par malheur, il réussit à s'arracher à cette illusion consolante, et, s'approchant de sa femme :

— Mille excuses, madame, lui dit-il d'une voix qu'il tenta de rendre railleuse, si je viens vous déranger de votre lecture. Je n'ai pu résister au désir de vous amener — moi-même — M. le chevalier de Pimprenelle... que voici.

Le chevalier s'inclina respectueusement.

— Savez-vous bien, madame, continua le financier,

que c'est au plus mal à vous de nous dérober de la sorte vos amis, surtout quand il se fait que ce sont précisément les nôtres? Sans le hasard qui m'a livré cette heureuse découverte, jamais secret d'État n'eût été mieux gardé des deux parts.

Madame d'Obligny contempla tour à tour son mari et le chevalier. Puis elle posa le volume sur le guéridon, et, croisant les mains, elle dit machinalement :

— Ah! monsieur est un de mes amis?

Le chevalier, qui regardait les peintures, s'inclina pour la deuxième fois.

— Figurez-vous, poursuivit M. d'Obligny après une pause de muette indignation, la rencontre la plus originale, la plus extravagante qu'il soit possible d'imaginer, n'est-ce pas, chevalier? — Nous soupions ce soir dans sa petite maison, une maison charmante, sur ma parole, lorsqu'au beau milieu du dessert, un grand maladroit de valet... — Comment nommez-vous ce butor, chevalier? Est-ce que vous n'allez pas le faire bâtonner un peu, en rentrant?

— Certes! murmura le chevalier de Pimprenelle en fermant le poing..

— Lorsque cette espèce, dis-je, nous remet sans crier gare, au milieu de nos brocards et de nos plaisanteries indiscrètes, devinez quoi, madame?

— Je ne devine pas, monsieur, répondit sèchement la jeune femme.

— Parbleu ! je le crois bien, pensa le chevalier, qui se mordit la lèvre.

— Votre poulet !

— Mon poulet ?...

— Tenez, madame, le voici encore — un peu chiffonné, il est vrai — c'est qu'il a passé par plusieurs mains avant de me revenir.

Madame d'Obligny tendit le bras avec effort et approcha lentement le papier de la bougie. — Pendant qu'elle en faisait la lecture à voix basse, le financier, blême de fureur, l'examinait avec une surprise sans pareille. Nulle inquiétude ne s'était manifestée sur le visage de sa femme, aucun nuage n'avait passé sur son front pur, pas un signe n'avait altéré la parfaite harmonie de ses traits. C'était l'impassibilité personnifiée, l'immobilité faite chair. — Quand elle eut fini de lire, un sourire erra sur ses lèvres, et elle se prit à regarder plus attentivement le chevalier de Pimprenelle.

Le chevalier s'inclina pour la troisième fois.

— Eh bien ! madame ? s'écria le mari d'un air tragique, en essayant, — mais en vain, — de croiser ses bras sur son énorme poitrine.

— Eh bien ! monsieur ? attendit-elle.

— Avouez que cette aventure est au moins curieuse.

— Très-curieuse, en effet, répéta-t-elle sans détacher les yeux de dessus le chevalier.

— C'est inimaginable, se dit celui-ci ; elle n'éclate pas comme je devais m'y attendre ; qu'est-ce que cela cache donc ?

— Certes, reprit M. d'Obligny, — en lâchant cette fois les guides à sa verve maritale, — je n'ignorais pas que, depuis bientôt trois semaines, un homme s'introduisait tous les soirs par la porte dérobée de l'hôtel, — que cet homme, qui avait gagné l'un après l'autre tous mes gens, était reçu par vous dans ce même appartement où, en cas d'éveil, il pouvait trouver un refuge dans ce cabinet de toilette ; — que cet homme enfin avait été plusieurs fois aperçu sortant d'ici à la pointe du jour... Mais, par la maugrebleu ! madame, j'avoue que j'étais loin de songer à M. le chevalier de Pimprenelle, — et que j'eusse plutôt incliné pour mon jeune cousin, le vicomte de Trublay !

La jeune femme était devenue, à ces mots, d'une pâleur de marbre, et un tremblement nerveux agita son corps.

— Permettez ! permettez ! s'écria le chevalier, qui avait écouté attentivement, et dont les oreilles tintaient au cliquetis de ces dernières paroles ; — qu'est-ce que vous dites donc là, s'il vous plaît ? Vous confondez...

Un regard de madame d'Obligny, prompt comme

l'éclair, vint clouer sur sa bouche la suite de son apostrophe.

— Que voulez-vous dire? demanda le Mondor.

— Recommencez-moi mon histoire, mon cher. Voyons. D'abord, dites-vous, je m'introduis tous les soirs dans votre hôtel par une porte dérobée.

— Oui. Germain m'a tout avoué.

— Bon. Ensuite, je suis reçu ici par...

— Le nierez-vous peut-être?

— Mais... je ne dis pas, reprit-il après avoir regardé madame d'Obligny. — Et enfin, je me cache, au besoin, dans un cabinet attenant sans doute à cette chambre, n'est-ce point?

— Celui-ci.

— Ah! ah! fit le chevalier en se dirigeant de ce côté; je ne suis pas fâché de reconnaître un peu les localités...

La financière l'avait suivi jusque-là avec une anxiété croissante; — et au moment où, s'approchant d'un air curieux, il poussa du doigt le bouton qui ouvrait le mystérieux cabinet, elle s'élança vers lui avec un cri d'effroi.

Le chevalier referma la porte, — mais il avait eu le temps d'apercevoir dans l'ombre un quatrième personnage.

— Ne craignez rien, madame, dit-il galamment; nous n'ignorons pas qu'un cabinet de toilette est comme

un sanctuaire, où la déesse et ses grands prêtres ont seuls le droit de présence.

Puis, se retournant vers M. d'Obligny, dont l'accablement paralysait toutes les facultés :

— Vous êtes parfaitement renseigné, monsieur, et je vois que rien n'échappe à votre œil vigilant. Il est donc inutile d'empêcher plus longtemps le repos de madame, qui me permettra de prendre congé d'elle et de vous.

— Ainsi, s'écria le Mondor d'un ton désespéré et comme pour qu'il ne lui restât plus un seul doute sur son — malheur ; — ainsi vous avouez, madame, avoir écrit ce billet au chevalier ? Vous reconnaissez votre écriture ; c'est bien vous qui avez tracé ces lignes coupables ?...

— Oui, monsieur.

A son tour, le chevalier de Pimprenelle ne put retenir une exclamation de surprise. — Il regarda fixement la jeune femme, dont une faible rougeur vint colorer la joue, et qui baissa les yeux non sans quelque marque de confusion.

— Allons, pensa-t-il, je vois ce que c'est ; je paye pour M. le vicomte de Trublay ; c'est là une femme d'esprit ou je ne m'y connais pas — et je m'y connais.

Et il fit quelques pas en arrière pour se retirer.

Le financier, sortant enfin de sa pétrification abso-

lue, reprit son chapeau sur l'ottomane où il l'avait posé en entrant, passa sa canne de sa main droite dans sa main gauche, et saluant sa femme avec toute la gravité dont il était capable :

— J'espère, madame, lui dit-il, qu'après le retentissement que cette affaire court risque d'avoir sous peu de jours, vous comprendrez la nécessité d'aller passer quelque temps en Touraine, au sein de votre famille. Une rupture à l'amiable et sans bruit nous épargnera les tracas toujours inséparables d'une action judiciaire.

Madame d'Obligny, — bien vite remise de son émotion de tout à l'heure, — n'eut pas un geste, pas un mouvement qui trahît sa pensée. Elle resta belle et froide.

— Pour nous deux, chevalier, reprit-il avec un effort, c'est une affaire à vider sur un autre terrain. Nous nous reverrons.

— A votre aise, monsieur, fit le chevalier en tourmentant son jabot.

La financière se leva pour reconduire les deux visiteurs. A la porte de sa chambre, elle s'inclina une dernière fois devant le chevalier de Pimprenelle en lui lançant un éloquent regard qui semblait dire :

— Comptez sur ma reconnaissance.

A quoi M. le chevalier de Pimprenelle répondit par un sourire d'une impertinence victorieuse, et qui pouvait se traduire par ces mots :

— Je l'espère bien.

Au bas de l'escalier, M. le chevalier remonta dans le carrosse qui l'attendait, — et se fit reconduire chez lui, après avoir reconduit la danseuse. Quant à l'abbé Goguet, il fut impossible de l'arracher de la place où il s'était pelotonné et où il ronflait comme une trompette marine. Il passa donc la nuit dans la voiture.

La voiture passa la nuit dans l'écurie.

VII

LE DÉNOUMENT

Pourquoi nous marier,
Quand les femmes des autres
Se font si peu prier
Pour devenir les nôtres ?

COLLÉ.

C'était le lendemain.

— Une lettre pour monsieur, dit La Brie.

— Donne, belître, fit le chevalier de Pimprenelle.

Le chevalier décacheta et lut ce qui suit :

« Mon cher chevalier,

» Je sais tout. — Ce matin, madame d'Obligny est entrée sur la pointe du pied dans mon cabinet. Elle tenait à la main ce fameux poulet que vous savez, et elle le posa devant moi sans mot dire. Puis elle prit une plume sur mon pupitre et traça quelques lettres à côté de la signature. L'écriture était différente. Je tombai de mon haut.

» — Fi ! monsieur, me dit-elle ; ne voyez-vous pas que c'était une comédie imaginée avec M. le chevalier de Pimprenelle pour vous guérir de votre sotte jalousie ?

» Savez-vous, mon cher, que vous êtes l'un et l'autre de parfaits comédiens ? J'en suis encore délicieusement étourdi. Acceptez un million d'excuses et venez dîner ce soir avec nous. — Madame d'Obligny vous en prie.

» D'Obligny. »

Le chevalier sourit et mit la lettre dans sa poche.

Mais il n'alla pas chez le Mondor — parce qu'il rencontra sur son chemin le vicomte de Trublay qui lui proposa un coup d'épée.

M. le chevalier de Pimprenelle en eut pour huit jours de lit, — au bout desquels, par malheur pour la moralité de ce conte, il se rendit, sans encombre, à una nouvelle invitation du financier — et de la financière.

Ce conte se passera donc de moralité.

LES PETITS JEUX

LETTRE DU VIEUX CHEVALIER DE PINPARÉ, TOMBÉ EN ENFANCE

A MA PETITE NIÈCE ANTOINETTE

Chère petite masque, — je le répète souvent avec regret : on s'ennuie à mourir dans les salons modernes. Il n'y a pas jusqu'aux jeux innocents qui ne soient mélancoliques, guindés, surveillés, enfin du dernier bourgeois, comme nous disions jadis. On en est resté au suranné *Portier du couvent* et à l'éternel *Baiser sous le chandelier*. Çà, qu'on me ramène chez le duc de Penthièvre !

Il faut, ma friponne Antoinette, que tu réformes tout cela. Et justement je viens de retrouver, au fond de mon secrétaire en bois de Sainte-Lucie, un imperceptible portefeuille de maroquin ayant appartenu à ta grand'mère. Spirituelle et gracieuse mémoire, ombre couronnée de fleurs ! Ce petit livre était celui où elle inscrivait les gages déposés entre ses mains par les joueurs de ses mardis et de ses vendredis.

A la première page, je lis :

M. de Champcenetz, une tabatière ;

Madame de Breteuil, une agrafe en diamants ;

M. Dorat-Cubières, un pois chiche ;

M. l'abbé Souchot, un médaillon, un dé à coudre, un nœud de rubans et une jarretière ;

Mademoiselle de Chamorin, un éventail ;

M. Mardelles, ses deux montres.

Ce petit livre m'a rajeuni de quarante ans, de cinquante ans ; j'y ai revu, comme dans un miroir enchanté, tous les visages aimés, de cette époque lointaine, qui comptait tant d'aimables visages ; j'ai cru en entendre sortir, comme d'un coquillage où s'agitent les bruits de la mer, des paroles et des chants tels que je n'en entends plus — depuis que j'ai cessé de jouer à tous les jeux.

Ceux qu'on nomme les *Petits jeux* particulièrement menacent de disparaître peu à peu ; je sais bien que

les gens sévères ne trouveront pas grand mal à cela ; moi-même je regretterai médiocrement le *Corbillon* et la *Cassette ;* des questions comme celles-ci ne m'ont jamais paru fort réjouissantes ; « Je vous vends ma cassette ; que voulez-vous qu'on y mette ? — Une noisette, une allumette, une assiette, une cuvette, une sonnette, etc. »

Je ferai également bon marché du gothique *Pied de bœuf :* une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, je tiens mon pied de bœuf. J'y renoncerai, malgré la jolie chanson qu'il a inspiré à Panard :

> Je rêvais l'autre jour
> Qu'avec vous et l'Amour
> Je jouais sur l'herbette....

Mais j'allais avoir trop de mémoire.

Ce que je voudrais défendre, — en dehors, bien entendu, de certains petits jeux vieux comme le monde et qui dureront autant que lui, tels que : les *Quatre coins,* prétexte à tant de charmants tableaux, la *Main chaude*, *Petit bonhomme vit encore, Tirez-lâchez;* — ce que je demande du moins la permission de regretter tout haut, ce sont ces divertissements ingénieux qui étaient la joie et le sourire ravissant de nos réunions d'il y a... ne comptons plus ; ce sont les jeux de l'*Avocat,* de la *Volière,* des *Métamorphoses,* du

Secrétaire, de cent autres encore vers lesquels mon esprit s'est retourné ce matin pendant que je parcourais les tablettes de ta grand'mère.

Je te les envoie, ces tablettes, ma chère nièce; et, de ma grosse et tremblante écriture, j'y joins quelques notes qui t'intéresseront peut-être. Si elles ne t'intéressent pas, mon Dieu, je ne regretterai point le temps que j'ai mis à les rassembler, car j'aurai vécu deux ou trois heures dans le passé; j'aurai foulé une fois de plus d'un pas attendri le gazon de mon adolescence; je me serai donné une dernière fête, comme ce pauvre Brummel, qui, sur la fin de sa vie, retiré dans une modeste chambre de Calais, allumait chaque soir une trentaine de bougies et faisait — réception imaginaire! — annoncer par son domestique les plus grands noms de l'Angleterre. Moi, ce ne sont pas des lords et des pairs que j'évoque; ce sont de petites figures espiègles, de mignonnes têtes poudrées, des joues rougissantes et qui se tendent pour subir leur punition, des robes couleur du jour que l'on dirait sorties de l'armoire des fées, des éclats de rire argentins, des chuchotements qui annoncent des conspirations, et des regards, ah! des regards comme on n'en voit plus, — surtout depuis que ma vue est devenue si basse.

Le nom de mademoiselle de Saint-Graverand, inscrit à la deuxième page, me rappelle un incident qui tourna

à sa confusion. C'était une personne admirablement belle que mademoiselle de Saint-Graverand, mais elle avait une dose de simplicité qui la rendait le plastron de nos amusements. Ce soir-là, au nombre de huit ou dix personnes, nous jouions à : *J'aime mon amant par A.*

Ta céleste grand'mère avait dit : — J'aime mon amant par A, parce qu'il est affable ; je le nourris d'amandes, je l'envoie à Avignon, je lui fais présent d'un aérostat, et je lui donne un bouquet d'anémones.

Madame de Serrière : — J'aime mon amant par A, parce qu'il est agaçant, je le nourris d'alouettes, je l'envoie à Antioche, je lui fais présent d'un anthropophage, et je lui donne un bouquet d'absinthe.

Mademoiselle Gay, une brune des plus engageantes : — J'aime mon amant par A, parce qu'il est audacieux, je le nourris d'abricots, je l'envoie à Antibes, je lui fais présent d'une arbalète, et je lui donne un bouquet d'aubépine.

Quand ce fut au tour de mademoiselle de Saint-Graverand, voici les paroles qu'elle prononça : — J'aime mon amant par A, parce qu'il est *ardi*....

Je te laisse à deviner nos éclats de rire.

Il est juste de dire que cette délicieuse niaise prenait une revanche éclatante dans la *Clef du jardin du roi,* où elle était servie par une merveilleuse volubilité.

C'est un exercice de mémoire, qui tire son origine, je crois, d'une chanson populaire. « Je vous vends la clef du jardin du roi, » voilà le commencement ; — et voici la fin, qui fera comprendre tout le mécanisme du jeu : « Je vous vends le seau qui a apporté l'eau qui a éteint le feu qui a brûlé le bâton qui a tué le chien qui a dévoré le chat qui a mangé le rat qui a rongé la corde qui tient à la clef du jardin du roi. »

Tu t'étonneras sans doute de ce qu'une tête blanche comme moi ait gardé le souvenir de ces enfantillages. J'ai vu passer bien des événements dont il ne me reste plus aujourd'hui qu'une image confuse ; j'ai oublié les noms d'une grande quantité de mes amis, j'ai oublié les serments qu'on m'a faits et ceux que j'ai pu faire, j'ai oublié des joies, des désespoirs, des heures d'orgueil suprême ; — mais jamais je n'ai oublié ce couplet, que je peux répéter encore, sans hésitation, comme à quinze ans :

Celui-là n'est point ivre qui trois fois dira :
Blanc, blond, bois, barbe grise, bois,
Blond, bois, blanc, barbe grise, bois,
Bois, blond, blanc, barbe grise.

Ce qui surnage pour moi au-dessus des temps philosophiques, guerriers et parlementaires que j'ai traversés, c'est le jeu de *Berlurette*, de *Chiquette*, de

Berlingue, du *Capucin,* de la *Pantoufle* et du *Chnif-chnof-chnorum.* Le plus clair de mon expérience, c'est *Vive l'amour, l'as a fait le tour !*

Quelque temps avant la révolution, j'ai joué au *Colin-Maillard à la silhouette* avec le jeune M. de Chateaubriand, dont la destinée devait être si étonnante. Peut-être ignores-tu ce que c'est que cette sorte de Colin-Maillard ; alors imagine-toi un rideau transparent devant lequel chacun passe à son tour en faisant des grimaces et des contorsions risibles. Il faut que celui qui est placé derrière le rideau devine la personne qui passe. Les hommes mettent quelquefois des bonnets de femme et des mantelets, pour n'être point reconnus. J'ai vu aussi des jeunes gens monter à califourchon l'un sur l'autre ; cela formait les groupes les plus plaisants du monde. — Le dernier de tous, M. de Chateaubriand se dessina, lent et sévère, sur le rideau. Il fut immédiatement reconnu. Ce jeune Breton n'avait pas du tout l'instinct du *Colin-Maillard à la silhouette,* mais pas du tout.

Il n'en était pas de même de M. l'évêque d'Autun ; son enjouement et son esprit faisaient merveille. Au jeu des *Comparaisons,* il s'entendit ainsi interpeller par la grasse madame de Chessy :

« — A quoi me comparez-vous ?

— Je vous compare à une pincette, lui répondit-il.

— Oh ! oh ! se récria l'auditoire.

— Sans doute ; la pincette attise le feu... comme madame ; voilà pour la ressemblance. La pincette, en attisant le feu, s'échauffe... tandis que madame reste toujours froide ; voilà la différence. »

Pour ce qui est de moi, si j'ose prendre rang après des noms si fameux, je puis dire que j'excellais particulièrement à la *Sellette,* aux *Propos interrompus* et aux *Devises*. Mon apprentissage fut assez long toutefois, et je me vis dans les premiers temps en butte à maintes mystifications. Au *Pince sans rire* entre autres, qui consiste à se présenter à tour de rôle devant une personne élue et à se laisser pincer par elle soit le menton, soit le nez, soit les joues, soit le front ; au *Pince sans rire*, dis-je, je fus bafoué de la plus complète façon : mon pinceur, devant qui j'étais le dernier à passer, avait frotté deux de ses doigts à un bouchon brûlé, sans que je m'en fusse aperçu ; il me traça de grandes virgules noires sur la figure. Je retournai à ma place : toute la compagnie riait, et je riais comme toute la compagnie, sans savoir pourquoi. Les choses furent poussées si loin qu'on me laissa sortir dans cet état ; mon cocher me regarda avec stupeur, mais, croyant à une gageure, il ne m'avertit de rien et me conduisit à la Comédie-Italienne, où j'avais l'habitude de finir mes soirées. Là seulement les éclats de rire qui

m'accueillirent à mon entrée me donnèrent quelque soupçon : je tirai mon petit miroir; à peine y eus-je jeté les yeux que je reculai épouvanté.

Je dois avouer que le jeu du *Pince sans rire* n'est souvent pas du goût de tout le monde.

Quelques-uns lui préfèrent, et je suis de ceux-là, le jeu de la *Toilette*, où chacun représente un objet d'ajustement ; le jeu de *M. le curé,* qui met en scène tout le personnel d'une paroisse : carillonneur, bedeau, chantre, enfant de chœur; celui de *Combien vaut l'orge?* demande à laquelle les joueurs doivent répondre successivement, dans un ordre convenu, et avec la plus grande prestesse : Comment ? — diable ! — peste ! — vingt sols ; — s'il vous plaît ? — c'est bien cher, etc.

Les mots à deviner et les choses à chercher ont aussi leur intérêt. Que de fois ne m'a-t-on pas fait chercher une épingle au son du violon ; plus j'approchais de l'objet caché, plus le musicien jouait fort ; plus je m'en éloignais, plus son jeu se ralentissait. Une fois, c'était Viotti qui tenait le violon ; nous demeurâmes dans le ravissement pendant une demi-heure ; j'oubliais de chercher l'épingle, et lorsque je l'eus aperçue, je détournai vite les yeux, afin de prolonger les accords du célèbre artiste.

Quand Viotti manquait, c'était un sifflet que nous

nous faisions passer et dans lequel nous soufflions de temps en temps, en chantant :

Il est passé par ici,
Le furet du bois, mesdames ;
Il est passé par ici,
Le furet du bois joli.

Il fallait saisir l'instrument entre les mains du siffleur, ce qui n'était pas facile ; — on l'attacha un jour derrière M. Petit-Radel, et chacun vint y souffler en tapinois. Lui de se retourner brusquement, et nous de nous enfuir. Cela recommença quinze ou vingt fois, au bout desquelles il finit par se donner au diable et par nous demander merci.

Je m'arrête à mon tour. Chère enfant, tu liras d'autres noms, inconnus ou célèbres, tous à demi effacés, sur ce portefeuille qui a dormi si longtemps dans les tiroirs de mon reliquaire mondain. Avant qu'ils s'effacent tout à fait, ils auront vu du moins, ces amis de l'adorée qui fut ta grand'mère, se fixer sur eux tes yeux profonds et purs ; regarde bien alors cette poussière du crayon, et si tu la vois s'animer tout à coup comme sous un souffle inconnu, ne t'étonne pas, Antoinette : c'est que l'âme du souvenir aura passé pour un instant dans ces pages.

LES PASSE-TEMPS

DE

M. DE LA POPELINIÈRE

I

L'aventure de la cheminée tournante a rendu M. de la Popelinière immortel. Son argent, ses relations et ses écrits ne l'avaient rendu simplement que fameux. Il ne serait peut-être pas facile aujourd'hui de reconstruire cette physionomie de financier romanesque, pompeux, despote et dévoré surtout par la passion du bel esprit. Les points de comparaison avec des types de notre époque nous manqueraient presque absolument.

La Popelinière a composé beaucoup de prose et de vers. D'abord, c'étaient ses propres comédies qu'il faisait représenter sur son théâtre, où naturellement on les

trouvait fort bien tournées ; nous croyons qu'elles sont toutes restées manuscrites. Deux ouvrages seulement de la Popelinière ont été imprimés, *Daïra* et les *Tableaux des Mœurs du temps.* Ce sont deux raretés bibliographiques.

Daïra parut pour la première fois en 1760 ; c'est un volume grand in-8°, tiré à très-peu d'exemplaires, vingt-cinq, assure-t-on. Les aventures qui y sont racontées ne sortent pas du cadre ordinaire des romans musulmans ; on y rencontre cependant quelques situations pathétiques et un certain art de composition. Bien que la Popelinière eût alors soixante-huit ans, et que sa femme adultère fût morte depuis plusieurs années, il ne put s'empêcher, dans les premières lignes de *Daïra,* d'exhaler un reste de colère contre celle qu'il avait tant aimée, contre cette petite-fille de Dancourt, qui avait hérité de son grand-père l'esprit et la légèreté.

« Si je voulais, dit-il, rappeler ici la fatale année de ma vie où je me suis vu réduit à quitter mes amis, ma famille, ma chère patrie, pour me retirer dans les déserts, il faudrait développer les intrigues secrètes, les manœuvres impies par lesquelles une femme a pu parvenir à renverser un homme d'honneur. Mais je suis le même homme toujours ; et s'il a plu au ciel de terminer la vie de cette femme criminelle, je ne la re-

garde plus sur cette terre que comme la pincée de poussière que je serre en mes doigts. Je lui pardonne, Dieu m'en est témoin, je lui pardonne tous les maux, tous les tourments qu'elle m'a causés ; je ne veux pas même étendre ce sentiment plus loin, de peur qu'il ne s'y répandît malgré moi quelques lumières sur des événements déjà connus, dont on a toujours profondément ignoré les causes, et qui peut-être exciteraient à les rechercher....

» Je préviens donc que si j'emploie le loisir que je trouve dans ma retraite à rassembler les choses qu'on va lire, ce n'est que parce qu'elles n'ont aucun rapport avec moi ; je préviens que rien ne m'est plus étranger que toute l'histoire que je vais écrire, » etc., etc.

Quoi qu'il en dise, on sent que la blessure est toujours saignante chez le pauvre financier. Cette sensibilité sera plus tard une excuse au cynisme et aux écarts que nous aurons à reprendre en lui ; cela ne s'applique pas à *Daïra*, qui n'a rien de bien galant, malgré la réputation que les catalogues lui ont faite, et quoique la scène se passe dans le sérail d'Alep. Une seconde édition en fut publiée l'année suivante en vue du public [1].

[1] *Daïra*, histoire orientale en quatre parties. A Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Bauche, libraire, quai des Augustins, *A l'Image Sainte-Geneviève ;* 2 vol. petit in-12.

Les *Tableaux des Mœurs du temps dans les différents âges de la vie* sont bien autrement importants. La découverte qu'on en fit, après la mort du fermier général, excita un scandale assez plaisamment raconté dans les *Mémoires secrets*, à la date du 15 juillet 1763. Nous citons l'article : « Tout le monde sait que M. de la Popelinière visait à la célébrité d'auteur; on connaissait de lui des comédies, des romans, des chansons, etc. ; mais on a découvert depuis quelques jours un ouvrage de sa façon qui, quoique imprimé, n'avait point paru : c'est un livre intitulé *Les Mœurs du siècle*, en dialogues. Il est dans le goût du *Portier des Chartreux*. Ce vieux libertin s'est délecté à faire cette production licencieuse. Il n'y en a que trois exemplaires existants. Ils étaient sous les scellés. Un d'eux est orné d'estampes en très-grand nombre ; elles sont relatives au sujet, faites exprès et gravées avec le plus grand soin. Il en est qui ont beaucoup de figures, toutes très-finies. Enfin, on estime cet ouvrage, tant pour sa rareté que pour le nombre et la perfection des tableaux, plus de vingt mille écus.

« Lorsqu'on fit cette découverte, mademoiselle de Vandi, une des héritières, fit un cri effroyable, et dit qu'il fallait jeter au feu cette production diabolique. Le commissaire lui représenta qu'elle ne pouvait disposer seule de cet ouvrage, qu'il fallait le concours des

autres héritiers ; qu'il estimait convenable de le remettre sous les scellés jusqu'à ce qu'on eût pris un parti ; ce qui fut fait. Ce commissaire a rendu compte de cet événement à M. le lieutenant général de police, qui l'a renvoyé à M. de Saint-Florentin. Le ministre a expédié un ordre du roi, qui lui enjoint de s'emparer de cet ouvrage pour Sa Majesté ; ce qui a été fait. »

Depuis lors, il s'écoula un assez long espace de temps, pendant lequel on n'entendit plus parler de ce mystérieux exemplaire. Le *Manuel du Libraire*, de Brunet, dit qu'il passa en Russie ; il le signale dans le catalogue des livres précieux du prince Michel Galitzin, *Moscou*, 1820. « Unique exemplaire (ce sont les termes du catalogue), imprimé sous les yeux et par ordre de M. de la Popelinière, fermier général, qui en fit aussitôt briser les planches ; ouvrage érotique, remarquable par vingt miniatures de format in-4°, dont seize en couleur et quatre au lavis, de la plus grande fraîcheur et du plus beau faire, représentant des sujets libres. M. de la Popelinière est peint sous divers points de vue et d'après nature, dans les différents âges de la vie. C'est un ouvrage d'un prix infini, par cela même qu'il est le *nec plus ultrà* de ce que peuvent produire le luxe et une imagination déréglée. Un vol. gr. in-4°, rel. en mar. r. » Brunet ajoute : « Cinq ans après la publication de ce catalogue, les livres précieux du

prince Galitzin furent envoyés à Paris pour y être livrés aux enchères publiques. Les *Tableaux des Mœurs du temps* faisaient partie de cet envoi ; mais, ayant été vendu à l'amiable et à très-haut prix à un amateur français, cet ouvrage n'a pas dû être compris dans le catalogue des livres du prince russe, publié pour la vente qui s'est faite le 3 mars 1825. »

Il y a six ou sept ans, les *Tableaux des Mœurs du temps* appartenaient à M. J. Pichon, président de la société des bibliophiles, qui en avait refusé trois mille francs[1]. Nous sommes loin, comme on voit, de l'estimation des *Mémoires secrets*. On dit que quelques dessins ont disparu. Quant aux deux autres exemplaires, nous ne savons où ils ont passé ; peut-être ont-ils été détruits.

Nous indiquerons l'ordonnance de l'ouvrage de M. de la Popelinière, et nous en donnerons des extraits qui, sans alarmer la morale, initieront nos lecteurs à quelques-unes des habitudes de la vie privée au XVIIIe siècle.

[1] *Les Tableaux des Mœurs du temps* sont aujourd'hui la propriété d'un Anglais domicilié à Paris, M. Frédéric Hankey, dont le cabinet est un des plus somptueux qui existent.

II

Les *Tableaux* comprennent dix-sept dialogues, qui donnent l'histoire de la jeunesse et du mariage de mademoiselle Thérèse de Se....., jeune personne du meilleur monde.

PREMIER DIALOGUE. — MÈRE CHRISTINE, MAITRESSE DES NOVICES ET DES PENSIONNAIRES DU COUVENT DE***; MADEMOISELLE DE SE....., PENSIONNAIRE SOUS LE NOM DE THÉRÈSE.

La mère Christine surprend Thérèse à sa toilette et lui reproche sa coquetterie; elle cherche à la retenir au couvent, en lui montrant les écueils de la société.

DEUXIÈME DIALOGUE. — THÉRÈSE, LA GOUVERNANTE.

La gouvernante de Thérèse vient lui annoncer qu'on la marie avec le comte de ***. — Le comte de *** ! s'écrie Thérèse; je n'en ai jamais ouï parler. Comment est-il fait?

La Gouvernante. — La femme de chambre de madame, à qui madame dit tout et qui ne me cache rien, m'a assuré que c'est un homme de grand mérite.

Thérèse. — Ah! je t'entends; c'est un vieux.

La Gouvernante. — Non; c'est un homme revenu de la première jeunesse, et voilà tout.

Thérèse. — Où penses-tu qu'il cherche à me voir? Je ne voudrais pas que ce fût à l'église; il ne me distinguerait jamais dans ce chœur, parmi trente pensionnaires que nous sommes. N'y aurait-il pas moyen d'inspirer à ma chère maman de me faire venir dîner chez elle? M. le comte pourrait m'y voir à son aise, sans faire semblant de rien. Je t'assure bien que, pour moi, j'aurai l'air d'être sur tout cela d'une ignorance profonde, et qu'il ne se douterait seulement pas que j'eusse jamais entendu parler de lui.

La Gouvernante. — C'est-à-dire qu'il vous verrait gambader, sauter au cou de votre maman, avec votre gaieté et votre vivacité ordinaires.

Thérèse. — Assurément.

La Gouvernante. — Eh! voilà précisément ce qu'il ne faut pas.

Thérèse. — Quoi! est-ce que tu veux que je me contraigne?

La Gouvernante. — Oui, oui, et beaucoup. Vous ne connaissez pas les hommes : ce sont de drôles d'ani-

maux. Nous ne les servons jamais si bien qu'en les trompant, parce qu'ils voient ordinairement la plupart des choses tout de travers ; et presque tout dépend de leur première impression. Un extérieur animé, une démarche légère, des yeux qui se laissent aller, ne leur plaisent pas à propos de mariage; cela semble leur annoncer pour l'avenir une femme vive, inconstante, volage. Mais un maintien composé, un air timide et des regards abattus, mettent d'abord un prétendu à son aise, en ce qu'il lui semble qu'une fille qui se présente ainsi reconnaît déjà sa dépendance et lui réserve l'honneur de triompher de sa modestie.

Thérèse. — C'est donc à dire, ma bonne, qu'il faut que je m'étudie sur tout cela, jusqu'à ce que le mariage soit fait ?

La Gouvernante. — Oui, vraiment, mademoiselle.

Thérèse. — Mais le lendemain ?

La Gouvernante. — Oh ! le lendemain, ce sera une autre paire de manches; nous verrons cela.

La gouvernante achève de coiffer Thérèse.

TROISIÈME DIALOGUE. — Madame de Se..., Thérèse.

Madame de Se.... ne précède que de quelques minutes le comte de ***. Elle confirme les paroles de la gouvernante et donne à sa fille, sur la fortune de son

futur, des détails où se trahissent les côtés positifs de la Popelinière : — C'est un homme de bonne maison; il n'a que trente-huit ans, il jouit des biens de feu son père. Ces biens, dont j'ai vu l'état, consistent en deux fort belles terres situées dans le Périgord, en rentes sur la ville et en actions. Tout cela lui compose plus de cinquante mille livres de rente, sans compter une maison à lui, bien étoffée, et où rien ne manque. — Vous êtes financier, monsieur Josse !

QUATRIÈME DIALOGUE. — M. le Comte de ***, madame de S....., Thérèse.

Présentation. — Tenez, monsieur; voulez-vous m'en croire? abrégeons les révérences et surtout les compliments, qui vous mettraient tous deux fort mal à votre aise. Voilà ma fille que je vous présente au travers d'une grille; on vous a dit, dans le monde, qu'elle était si belle! Eh bien, voilà pourtant tout ce que c'est.

Ainsi parle, en femme d'esprit, madame de Se....., et le comte de riposter de son mieux. Thérèse se laisse baiser la main par la fenêtre du parloir, et l'on fixe à huitaine le jour des noces.

CINQUIÈME DIALOGUE. — Auguste, Thérèse.

Jusque-là l'oreille la plus inquiète ne trouverait pas à

reprendre un mot à ces entretiens. Mais il ne va pas en être ainsi désormais, et notre analyse sera maintes fois obligée de s'abstenir. Voici, par exemple, mademoiselle de Ri....., appelée Auguste par ses camarades; mademoiselle Auguste est une égrillarde, qui en sait long sur la vie de couvent; nous ne la suivrons pas dans ses révélations indiscrètes. Le bout des cornes du satyre commence à percer chez la Popelinière.

SIXIÈME DIALOGUE. — LE MARQUIS, THÉRÈSE, AUGUSTE.

Le marquis est un petit échappé de collége, cousin de mademoiselle Auguste. On tire le verrou, et l'on joue à la main chaude. *Proh pudor!*

SEPTIÈME DIALOGUE. — THÉRÈSE, LA GOUVERNANTE.

LA GOUVERNANTE. — Enfin, mademoiselle, le voilà ce grand jour! Il faut songer à vous habiller.

THÉRÈSE. — Ah! ma bonne, je n'en ai pas dormi de toute la nuit. Cela me trouble l'esprit. Je frémis en pensant que ce soir même un homme va m'emmener chez lui pour y vivre selon ses volontés. Eh! qui sai-si j'y serai bien ou mal, et comment les choses ourneront!

La Gouvernante. — Vos réflexions ne sont pas hors de saison : j'ai appris des particularités.....

Thérèse. — Ah ! ma bonne, qu'est-ce qu'on t'a dit ? Apprends-moi vite !

La Gouvernante. — C'est quelque chose qui ne vous plaira pas, et qu'il est bon, je crois, pourtant, que vous sachiez.

Thérèse. — Eh bien? eh bien donc?

La Gouvernante. — C'est que monsieur le comte de*** a une maîtresse.

Thérèse. — Une maîtresse ! Ah ! que dis-tu ?

La Gouvernante. — Oui, qu'on dit même être fort jolie.

Thérèse. — Ah ! ma bonne, il ne m'aimera sûrement point, et je serai malheureuse !... Et quelle est donc cette maîtresse, qu'on dit si jolie ?

La Gouvernante. — Une demoiselle de l'Opéra, et c'est là le fâcheux.

Thérèse. — Comment ? Explique-toi donc.

La Gouvernante. — C'est qu'il fait pour elle de fort grosses dépenses ; et vous ne savez pas encore que des demoiselles de l'Opéra sont des ruine-maisons.

Thérèse. — Ma bonne, que m'apprends-tu ? J'en suis confondue. Quoi ! monsieur le comte, qui, depuis huit jours, vient au couvent m'assurer de sa tendressse et me marquer ses empressements, monsieur le comte

est un homme à maîtresse ?... Ah ! que vais-je devenir ?

La Gouvernante. — Quelquefois ce n'est pas un si grand malheur : c'est suivant le caractère des gens. Il y en a qui ont des maîtresses et qui ont le bon esprit d'en dédommager leurs femmes par de grands égards et de bonnes façons ; mais il y en a aussi que ces sortes d'amours ne rendent que plus insupportables dans leur domestique. A tout prendre, il en revient toujours une petite consolation, parce qu'en général les femmes ont beaucoup plus de liberté avec ces hommes-là qu'avec ceux qui prétendent faire ce qu'on appelle un bon ménage.

HUITIÈME DIALOGUE. — Madame de Se...., la Comtesse.

Le mariage a eu lieu. Thérèse est devenue la comtesse, et c'est sous ce nom qu'elle sera désignée dorénavant. Elle fait à sa mère ses confidences de nouvelle mariée. La mère rit beaucoup.

NEUVIÈME DIALOGUE. — Monsieur le Comte de***, Chonchette.

Nous sommes introduits chez cette demoiselle de l'Opéra, dont il vient d'être parlé. Il y a un mois que le

comte ne l'a vue; la scène est très-bien faite. Ce sont d'abord des reproches, des menaces, et puis de l'attendrissement.

Chonchette. — Nous passions d'heureux moments, avouez!

Le Comte. — Il est vrai.

Chonchette. — Vous voilà, à cette heure, avec une femme; en êtes-vous mieux?

Le Comte. — Ma foi, non!

Le comte lui promet de lui continuer sa pension, et pour faire la paix il lui passe un diamant au doigt. En outre, il lui donne cinquante louis pour achever de payer un meuble en vraie perse. Ce n'est pas tout.

Chonchette. — Attendez donc! vous êtes si pressé de me quitter! Tenez, remplissez au moins ma tabatière avant de partir; je n'aime de tabac que le vôtre... Ah! petit père, la belle boîte que vous avez là! elle est, Dieu me pardonne, de pierre précieuse. Que je la voie donc! Qu'elle est bien montée! C'est admirable!

Le Comte. — C'est une pierre d'émeraude; ma mère m'en a fait présent l'autre jour.

Chonchette. — Je n'aimerais point ces sortes de tabatières-là pour mon usage; on croît toujours que ça va se casser. Cependant ... Il me vient une idée : ce serait que vous voulussiez bien me la prêter seulement pour ce soir, afin de m'en donner des airs à souper.

Au moins, ne comptez pas que je veuille vous la garder plus de vingt-quatre heures, car je n'en ai que faire, moi.

Le Comte. — Mais, ma petite, puisque tu n'en as que faire !

Chonchette. — Ah ! c'est-à-dire, monsieur, que vous avez peur de me la confier ; que vous craignez que je ne la casse, ou même que je ne la garde. Vous avez raison, monsieur, d'en user de cette manière ; cela m'apprendra à vivre, je vous le promets.

Le Comte. — Tiens, folle, prends-la ; garde-la deux jours si tu veux.

Chonchette. — Non, monsieur, vous êtes dans la défiance.

Le Comte. — Ce n'est pas cela, c'est que je suis embarrassé ; que dire à ma mère, qui voit que je m'en sers depuis qu'elle me l'a donnée ? Mais tu la veux pour t'en divertir ce soir, et je te la confie de tout mon cœur.

Chonchette. — Non, monsieur, je suis trop vive et trop étourdie ; elle se casserait entre mes mains.

Le Comte. — Je compte bien que tu y prendras garde... Serre-la dans ta poche.

DIXIÈME DIALOGUE. — Chonchette, Minutte.

Minutte est une élève de Chonchette, une petite

niaise que celle-ci s'attache à dégourdir ; l'interrogatoire qu'elle lui fait subir est assez curieux.

— Comment ton robin en agit-il avec toi ? lui demande-t-elle.

MINUTTE. — Mais... pas trop bien.

CHONCHETTE. — As-tu toujours ce lit de serge ?

MINUTTE. — Mon Dieu, oui, mademoiselle.

CHONCHETTE. — Et cette vilaine tapisserie de Bergame ?

MINUTTE. — Mon Dieu, oui ! Il me promet bien du damas ; mais ça ne vient pas.

CHONCHETTE. — Il faut le quitter ; qu'est-ce que ça signifie ?

MINUTTE. — Il dit que son père ne lui donne point d'argent.

CHONCHETTE. — Belle raison ! Il faut qu'il en emprunte.

MINUTTE. — Ainsi fait-il ; mais il ne trouve pas tout ce qu'il voudrait, parce que, dit-il, on n'a point de confiance aux jeunes gens.

Chonchette propose à Minutte de prendre du café au lait avec elle.

MINUTTE. — Très-volontiers.

CHONCHETTE. — Mon laquais est en commission, mais n'importe... Hé ! ma mère !...

LA MÈRE. — Eh ben ! qu'est-ce qui gnia ?

CHONCHETTE. — Faites-nous du café au lait tout à l'heure.

Nous nous trouvons en présence de cette terrible mère de courtisane, la même dans tous les temps, et que la Popelinière a dû rencontrer bien des fois, en effet, sur le chemin de ses folies amoureuses. Le *qu'est-ce qui gnia* et le café au lait nous rapprochent des caricatures de Daumier et des vaudevilles du Palais-Royal. Ce n'est qu'une indication, mais elle est précise et brûlante.

ONZIÈME DIALOGUE. — MADEMOISELLE AUGUSTE DEVENUE MADAME DE RASTARD ; MADAME DODO.

A présent, c'est au tour de la marchande à la toilette, madame Dodo, qui vient proposer à madame de Rastard, encore au lit, des pommades de Naples et de Florence, avec des essences de cédrat et de bergamote à l'ambre, des fleurs d'Italie et mille brimborions. Revendeuse à la toilette, au XVIIIe siècle on savait ce que cela voulait dire ; aussi madame Dodo ne tarde-t-elle pas à faire connaître le principal objet de sa visite : il s'agit d'un rendez-vous à accorder, et madame de Rastard, dont nous avons laissé entrevoir les mœurs complaisantes, consent à se rendre le lendemain soir

dans un petit jardin dont la porte s'entr'ouvrira sur les onze heures.

DOUZIÈME DIALOGUE. — MADAME DE RASTARD VÊTUE EN GARÇON, MADAME DODO.

Suite du précédent. Dans le jardin.

TREIZIÈME DIALOGUE. — MADAME DE RASTARD, TOUJOURS VÊTUE EN GARÇON ET COUCHÉE SUR L'HERBE; LE BEAU-FILS DE MADAME COPEN, DÉGUISÉ AVEC LES HABILLEMENTS DE SA BELLE-MÈRE.

Impossible à indiquer.

QUATORZIÈME DIALOGUE. — LA COMTESSE de***, MONTADE.

Nous revenons à Thérèse, c'est-à-dire à madame la comtesse; son mari est sorti, et l'ami de la maison arrive. Jeune, beau, et suffisamment éloquent pour combattre les scrupules d'une pensionnaire à demi émancipée par le mariage, M. de Montade n'a pas de peine à supplanter le comte de***, toujours absent, toujours courant. Néanmoins, il n'en est encore qu'aux menues faveurs; on lui permet de ramasser le soulier et de baiser le pied. — Si vous saviez, dit-il, quand je vous entends courir sur votre parquet, combien le bruit

clair de vos mules est doux à mon oreille! Quand je la prends, cette mule, que je vous la mets ou vous l'ôte, il me prend une sorte de saisissement presque égal à celui que l'on sent quelquefois quand on rencontre, sans y penser, du velours sous sa main, ou quand on cueille une pêche couverte de son duvet.

Quoi qu'il en soit, Montade se laisse petit à petit emporter par son amour; et, dans une scène habilement conduite, plus humaine et plus pratique que les scènes de Crébillon fils, il finit par manquer de respect à madame la comtesse. C'est dans ce moment qu'on entend le mari frapper à la porte, selon la coutume éternelle.

— Mon mari! s'écrie-t-elle; je suis perdue! il nous soupçonnera... Seyez-vous dans ce fauteuil... ne bougez pas... prenez un livre et lisez tout haut.

QUINZIÈME DIALOGUE. — MONTADE LE COMTE ET LA COMTESSE DE***.

Le comte entre, comme un mari de l'époque et de toutes les époques, joyeux, se frottant les mains; il dit bonjour à Montade, il s'informe du livre qu'on lit. C'est *Gulliver*. — Oh! oh! j'en fais cas; il renferme une bonne philosophie et déguisée fort plaisamment.

Cependant, au bout de quelques tours dans la chambre, il trouve que sa femme fait un très-maussade vi-

sage à Montade ; il l'en réprimande durement. — Madame, avez-vous la fièvre chaude ? Que veut dire ceci ? Qu'est-ce que monsieur vous a fait ? Prétendez-vous le rebuter de venir ici, comme vous avez rebuté déjà cinq ou six de mes anciens amis et de mes plus intimes ?

La querelle se prolonge ainsi pendant un quart d'heure ; après quoi, avec ce tact particulier aux époux, le comte de*** force sa femme à embrasser Montade. Tous les trois passent dans la salle à manger, où le souper est servi.

SEIZIÈME DIALOGUE. — La Comtesse, Montade.

Montade triomphe entièrement de la comtesse.

DIX-SEPTIÈME DIALOGUE. — La Comtesse, madame de Rastard.

Ce dialogue, le dernier, est le plus curieux et le plus spirituellement observé au point de vue des véritables mœurs du temps. Les deux anciennes amies de couvent échangent des confidences sur leur position nouvelle et sur leurs relations dans le monde.

— A propos, vous savez *qu'on vous donne* Montade? dit madame de Rastard à la comtesse.

Celle-ci se défend de son mieux, mais sans succès; et madame de Rastard lui apprend qu'elle figure déjà *sur des listes.*

LA COMTESSE. — Comment! sur des listes?

MADAME DE RASTARD. — Eh! vraiment, oui. Est-ce qu'ils ne font pas tous des listes vraies ou fausses des femmes qui leur ont passé par les mains?

LA COMTESSE. — Quelle perfidie!

MADAME DE RASTARD. — Eh! bons dieux! ne me suis-je pas vue, moi, sur celle d'un petit agréable à qui je n'avais seulement pas donné ma main à baiser?

LA COMTESSE. — Mais sur quoi en faisait-il au moins voir l'apparence?

MADAME DE RASTARD. — Sur quoi? sur trois ou quatre lettres qu'il m'avait écrites, en présence peut-être de quelque ami, mais auxquelles pourtant je n'avais fait nulle réponse; sur l'air libre et dégagé avec lequel il était venu chez moi; sur un ton de plaisanterie et de familiarité que je lui passais sans y prendre garde; que sais-je? sur quelques soupers où on l'avait vu se faire de la maison et servir tout le monde, comme si je l'eusse chargé de faire les honneurs de ma table.

Voici un autre trait, fort plaisant, et qu'on chercherait vainement ailleurs que dans l'ouvrage de la Popelinière.

LV COMTESSE. — Cela me rappelle que j'ai remarqué

dernièrement un de ces petits messieurs-là, au balcon de l'Opéra, qui ne cessa point de me regarder et de me fixer pendant tout le temps du spectacle, et que j'en fus même embarrassée.

Madame de Rastard. — Eh bien, pendant qu'il vous faisait cet honneur-là, il en faisait peut-être lorgner une autre par son valet de chambre, avec une lettre passionnée à cette autre femme, pour lui persuader que c'est par un excès de discrétion et de réserve qu'il n'a pas osé se faire remarquer en la lorgnant lui-même; de façon qu'elle lui sera fort redevable d'avoir été lorgnée par son valet.

Plus loin, l'experte madame de Rastard demande à la comtesse si elle a un habit d'homme.

La Comtesse. — Un habit de cheval? Non, je n'en ai point.

Madame de Rastard. — Tant pis; il faut vous en faire faire incessamment : habit, veste et culotte. Je vous enverrai mon tailleur.

La Comtesse. — Mais je n'aime guère à monter à cheval.

Madame de Rastard. — Ni moi non plus, mais qu'est-ce que cela fait? On s'habille toujours, on fait un tour d'allée; c'en est assez pour descendre et pour demeurer le reste du jour dans ce déguisement, dont les hommes sont fous.

La Comtesse. — Mettez-vous cet habit-là souvent ?

Madame de Rastard. — Sans doute. On en est cent fois plus jolie et plus piquante. Si vous rencontriez madame d'E... dans cet équipage, indolente et langoureuse comme vous la voyez dans son état naturel, vous ne la reconnaîtriez point du tout. Avec sa taille dégagée, ses cheveux tressés de rubans jaunes, son petit chapeau à plumet retapé, ce n'est plus une femme, c'est un petit garçon, joli à manger, et qu'on prendrait pour un petit vicieux, tant elle devient vive et hardie.

Avant de s'en aller, madame de Rastard prête à la comtesse un petit volume intitulé *Histoire de Zaïrette.*

C'est par cette histoire, assez étendue, que se terminent les *Tableaux des Mœurs du temps.* Il y est encore question de l'Orient et des sérails. Zaïrette est « fille de la Fortune et de l'Amour, c'est-à-dire d'un homme opulent et d'une actrice de théâtre. » Ce sont les expressions de la Popelinière ; elles nous donnent à penser qu'il pourrait bien y avoir quelque petite vengeance sous ce récit. S'agirait-il d'une fille de mademoiselle Gaussin, la *Zaïre* de Voltaire ?

De Paris, où elle est née, Zaïrette, par une suite d'aventures romanesques, se trouve transportée dans l'empire du Karakatay pour servir aux amusements de

l'empereur Moufhack. Ces amusements, ou plutôt ces orgies, sont rendus avec une ardeur et un soin qu'on ne saurait concevoir. Mais le but est dépassé ; la lassitude et le dégoût s'emparent du lecteur et l'empêchent de prendre à cette accumulation de fresques licencieuses l'intérêt que lui avaient arraché les *dialogues*.

BIBLIOTHÈQUE GALANTE

Les catalogues ont quelque chose en eux d'irritant, non pour le bibliophile, mais pour le simple amateur, pour le public. Ils excitent au plus haut point la curiosité, et ils ne la satisfont pas. Ils précisent le titre d'un livre, la date de sa publication, ils ajoutent même : *Fort piquant,* ou *rarissime,* mais c'est tout. De sorte que celui à qui, pour une cause ou pour une autre, échappe un ouvrage longtemps poursuivi ou convoité, peut se trouver pendant des années entières en proie aux tortures de l'inconnu. Nous avons essayé de faire comprendre comment nous désirerions que fût rédigé un catalogue.

L'époque que nous avons choisie est la fin du XVIII[e]

siècle, d'abord parce que c'est celle que nous avons le plus étudiée, ensuite parce que c'est celle qui offre l'amas le plus considérable de livres bizarres et presque ignorés aujourd'hui. Nous nous sommes borné aux romans, genre de production voué fatalement à tous les caprices de la mode; et surtout aux romans anonymes, qui, écrits en dehors de bien des conventions, souvent aussi des bienséances, décèlent plus que tous les autres les courants d'idée d'un siècle. Toute cette période enragée de volupté et d'esprit, comprise entre *Angola, histoire indienne,* et *Aline et Valcour, roman écrit à la Bastille,* nous avons tâché de la faire revivre dans la plupart de ses œuvres satiriques et clandestines, mais possibles.

Il ne faut jamais que la manifestation imprimée d'un homme, quelle qu'elle soit, se perde entièrement. Tout ce qui peut s'analyser ou s'extraire d'un ouvrage galant, nous l'avons analysé, nous l'avons extrait. Après cela l'ouvrage peut s'épuiser, disparaître, il n'en restera que ce qui devait en rester. Les esprits chercheurs iront bien encore au delà, mais la masse des lecteurs n'aura plus à s'inquiéter de ces matières, et ceux que tourmentent les titres des livres (il y en a beaucoup) seront apaisés.

Crébillon fils, Voisenon, du Laurens, sont connus suffisamment, ou peuvent l'être. Il devenait donc inutile

de mentionner le *Hasard du coin du feu*, le *Sultan Misapouf*, le *Compère Mathieu*, etc. Ce n'est que tout autant qu'un roman est obscur ou rare que nous l'admettons dans notre *Bibliothèque*. Nous ne vulgarisons pas, nous initions.

I

L'ENFANTEMENT DE JUPITER, OU LA FILLE SANS MÈRE

Deux parties. A Amsterdam, 1743.

« Je ne prends point pour modèle de l'histoire de ma vie la sage *Paméla,* qui avait père et mère, ni la prude *Cécile,* qui se console aisément de découvrir l'un et l'autre au sein d'une union illustre, mais illégitime ; je ne prends point pour original ni la *Paysanne* à vertus postiches, ni la *Marianne* au vernis philosophique ; la vérité ne me plaît que dans la nudité. Trois femmes du faubourg Saint-Marceau, à Paris, se sont disputé entre elles la gloire de m'avoir donné le jour. L'une était une vivandière, veuve de garnison, blanchisseuse de son métier ; l'autre, une domestique galante d'un vieux maître d'hôtel retiré du service ; la dernière enfin, et celle qui m'a élevée, était ravaudeuse de profession, tenant une cuisine volante à côté d'un de ces petits arsenaux de gardes-françaises que le vulgaire appelle *corps de garde,* mais dont le bel esprit et l'oreille

délicate ne peuvent souffrir l'expression. Elle s'appelait Margot, mais elle était bien mieux connue sous celui de *madame des Pelotons,* qu'elle se donnait. » Par ce début, on jugera de l'allure entière de l'ouvrage et des mœurs un peu basses qu'il met en jeu. Néanmoins on y remarque une certaine verve d'intrigue, beaucoup de naturel dans les figures, une franchise de ton qui est mieux que de la trivialité, qui est peut-être de l'observation. En ce qui concerne les expressions, elles n'ont rien qui puisse faire sonner l'alarme à la pudeur et sont aussi chastes que dans *Manon Lescaut.*

Junon (le nom surprend dans une fille de ravaudeuse) est une jolie petite personne, blonde sans être fade, l'œil bien ouvert, *le nez bien tiré,* les dents du plus bel émail du monde ; il fait beau la voir dans ses ajustements du dimanche, c'est-à-dire coiffée d'un *cabriolet* charmant, avec un fichu de gaze, un collier de cailloux du Médoc et une paire de mitaines de soie à jour, avec les bracelets à boucles pour les retenir au bras. Il n'y a donc rien de surprenant à ce qu'elle ait donné dans l'œil d'un beau soldat nommé *l'Amour ;* cette intrigue serait même poussée grand train, s'il ne survenait un heureux changement dans la fortune de madame des Pelotons : un de ses adorateurs, le père supposé de l'héroïne, est nommé sergent de

compagnie, et il croit de sa nouvelle dignité de tenir à la ravaudeuse le discours suivant, plein de couleur et d'empire :

« — Déterminez-vous, madame, à quitter cette chambre ; je viens de louer un très-bel appartement, au troisième étage, dans la rue de la Mortellerie, qui est composé de deux chambres et d'un petit cabinet. Je l'ai fait tapisser, l'une de la plus belle bergame que j'ai trouvée chez les fripiers du faubourg Saint-Antoine ; l'autre est meublée de ces jolies tapisseries de la Porte ; ce sera là notre salle de compagnie, et le cabinet attenant sera la chambre de ma petite Junon. Il ne faut plus parler de parties de guinguette, mais de ces repas que l'on fait venir de chez le traiteur ; nous ne serons pas loin de la *Clef d'Argent,* où l'on est fort bien traité à vingt-cinq sols par tête. Ne parlez plus de jouer à la boule, à l'*as qui court* et à tous ces jeux qui ne se jouent que dans les maisons obscures ; mais à la *briscambille* et au *bonhomme* au liard la fiche. Vous aurez l'habit de taffetas en été, le damas en hiver ; surtout soyez bien chaussée, et que vos bas ne tombent pas sur vos talons. »

Cela vaut une harangue de Nestor.

Dans ce nouvel équipement, la famille des Pelotons s'en va demeurer chez un M. Ruinard, procureur, qu'elle gruge à qui mieux mieux. Il y a là, décrites avec une

science amusante, des ripailles bourgeoises qui sentent la fricassée, le ratafia, l'eau-de-vie d'Andaye. M. Ruinard laisse pieds et ailes aux mains de nos aventurières, qui s'envolent de là dans une sphère plus élevée, sinon plus pure. Junon fait tant et si bien qu'elle épouse un chevalier du Catel; mais la famille du chevalier fait casser cette union disparate. Comme un mari est cependant indispensable à l'héroïne pour couvrir son commerce de galanterie, elle convole en secondes noces avec le comte de la Fère, un drôle assez bien représenté dans ce peu de lignes : « Un grand jeune homme bien fait, les plus beaux yeux du monde, s'énonçant d'un air un peu à la grenadière, mais qu'un ton un peu soutenu déconcertait, filant l'amour à la romanesque, souvent entreprenant, singe des petits-maîtres, se vantant de sa bravoure, mais qu'une épée nue aurait fait rentrer dans le néant, racontant ses aventures, se croyant aimé des femmes, les apostrophant par leur nom, surnom et qualité, sans avoir jamais parlé à aucune, d'un génie fort borné et mari commode; d'ailleurs peu ou point fortuné, traînant son talon rouge dans les boues de Paris. »

Et puis des enlèvements, un voyage en Hollande, un séjour au couvent, des scènes de jeu, la police et la Conciergerie; vous connaissez le roman aussi bien que moi. En ce temps-là on ne savait pas ce que c'était

que l'action *une* et charpentée; Le Sage lui-même ne le savait pas; on ne faisait que des récits d'aventures, se modelant en cela sur le train réel de la vie. Un détail assez original dans *L'Enfantement de Jupiter* (je ne sais pas trop pourquoi cela s'appelle *L'Enfantement de Jupiter !*), c'est l'histoire d'un conseiller qui est amoureux seulement du coude de Junon, et qui, pour se procurer le délice de le voir et de le baiser de temps en temps, fait en six mois une dépense de vingt-cinq mille livres; encore remarquez que, de l'avis même de Junon, ce coude est fort pointu, et que lors de la première manifestation des fantaisies du conseiller, elle le lui avait poussé si fort contre les dents qu'elle lui en avait ébréché trois ou quatre.

Au milieu de ce terrain malsain, on rencontre, comme je l'ai dit et comme on l'a vu, des parties bien traitées, surtout celles qui sont relatives aux gens de finance. On se divertit principalement aux façons galantes d'un fermier général qui transporte dans une déclaration les expressions de ses calculs : « — Ah! million de mon âme! fonds le plus précieux! trésor admirable! chiffre charmant! que vos droits de présence charment mon cœur! Aimez-moi un peu, tarif séduisant. Jamais prise de corps contre nos fraudeurs ne m'a tant flatté que me flatterait celle que j'imposerais sur votre adorable total! »

D'après la marotte des romanciers d'alors, qui infligeaient toujours un dénoûment moral, quelque forcé qu'il fût, à leurs productions, et qui prétendaient faire ressortir un enseignement de leurs écarts, Junon, après avoir brillé au premier rang des constellations suspectes de Paris, se retire définitivement *du monde* et va achever une existence dégagée de soucis dans une maison de campagne où elle ne reçoit plus que quelques voisins, son avocat et M. le curé.

Quelques critiques des systèmes de Jean-Jacques Rousseau sur l'éducation se mêlent étrangement à cet ouvrage, qui a pour auteur Huerne de la Mothe.

Dans le catalogue de Pixérécourt (1838), page 169, nº 1263, se trouve mentionné un livre intitulé : « *Histoire nouvelle de Margot des Pelotons, ou la Galanterie naturelle*. Genève, 1776 ; deux parties en un vol. in-8º. » Il est supposable que c'est le même que *L'Enfantement de Jupiter, ou la Fille sans mère*.

II

MÉMOIRES TURCS

Avec l'histoire galante des principaux personnages qui composaient la suite de Saïd-Effendi, ambassadeur extraordinaire du Grand Seigneur, pendant leur séjour en France, par Achmet-Dely-Azet, bacha à trois queues. Deux parties ; à Paris, lus et approuvés par l'approbateur général du Grand Seigneur, et réimprimés par ordre de Sa Hautesse ; 1743, titre noir et rouge.

La première moitié de ces mémoires se passe en Turquie, la seconde en France ; cette seconde moitié est la plus piquante, en ce qu'elle traite de nos usages et qu'elle raille assez agréablement notre frivolité. Citons cette sortie contre les *paniers* :

« Zulime ne pouvait se résoudre à mettre un panier, malgré toute la bonne grâce qu'on prétend que cela donne au beau sexe. Comme nous étions à disputer à ce sujet, un jeune abbé frisé par les mains des Grâces entra ; cet homme divin nous fut d'un grand secours. Il commença par faire le panégyrique des paniers en

des termes qui engagèrent Zulime à se laisser enfin emprisonner dans ce triple cercle. — Mais il me semble que je ne pourrai passer nulle part, disait-elle. — Vous vous tournerez de côté, madame, reprenait l'abbé, ou, embrassant votre panier comme une idole, vous le ferez passer le premier et vous entrerez ensuite. Quand vous serez obligée de vous asseoir en compagnie, si ce sont des messieurs qui se trouvent à vos côtés, vous jetterez sans façon votre panier sur leurs genoux, en sorte qu'on ne voie que trois têtes et leur buste sortir d'un même corps. Si ce sont des dames et que l'appartement soit petit, pour lors les paniers se croisent et l'on est environ un quart d'heure à les arranger : la duchesse couvre la comtesse, la comtesse éclipse la marquise, et ainsi de suite. Voilà l'usage. »

Malgré quelques passages dans ce ton, je ne me rends pas compte de l'engouement dont les *Mémoires turcs* furent longtemps l'objet. Le nombre des éditions s'est élevé à plus de douze. Je serais tenté d'attribuer cette vogue à une *Épître dédicatoire à mademoiselle Duthé*, que l'auteur ajouta sur les éditions suivantes, et qui est effectivement un joli morceau de persiflage.

Un des épisodes de la première partie a fourni à Dumaniant le sujet d'une comédie en un acte et en vers, représentée en 1787 sur le théâtre du Palais-

Royal, et intitulée *La Loi de Jatab, ou le Turc à Paris.* Cette pièce était jouée par Michelot, Bordier, Saint-Clair, mademoiselle Forest et Dumaniant lui-même.

L'auteur des *Mémoires turcs* est Godard d'Aucour fermier général.

III

GRIGRI

Histoire véritable traduite du japonais en portugais, par Didaque Hadeczuca, compagnon d'un missionnaire à Yendo, et du portugais en français par l'abbé ***, aumônier d'un vaisseau hollandais, dernière édition, moins correcte que les premières. Epigraphe : « *Ridiculum acri fortius et melius magnas plerumque secat res.* Hor. lib. 1, sat. 10. » Deux parties ; à Nangazaki, de l'imprimerie de Klnporzenkru, seul imprimeur du très-auguste Cuho, l'an du monde 59749.

Je ne sais pas si je suis conformé autrement que mes lecteurs, mais il me semble que toute l'énorme fantaisie déployée dans ce titre est chose bien répugnante, bien indigeste. Telles furent pourtant les formules adoptées après la vogue des romans turcs et chinois de Crébillon le fils, qui lui-même avait donné, mais plus sobrement, dans ce système de plaisanterie. Grigri est un adolescent timide qui brigue la main de la reine Amétiste. Pour le faciliter dans ses prétentions, une fée, sa marraine, lui a fait cadeau d'une montre

merveilleuse qui sonne toutes les fois qu'il s'apprête à dire quelques sottises, et d'un anneau qui lui serre le doigt toutes les fois qu'il est sur le point d'en faire. On voit d'ici les scènes embarrassées et comiques qui découlent de ce point de départ. *Grigri* serait d'une lecture supportable, si la chasse à l'ingénieux n'y était pas poursuivie avec une persistance qui n'aboutit souvent qu'au forcé et à l'inintelligible. Ce défaut enlève toute portée aux situations un peu libres que l'auteur a prétendu y représenter.

IV

THÉMIDORE

La Haye, 1745.

Pimpante fantaisie, que M. Jules Janin nous a rendue un jour dans la *Revue de Paris*, commentée et abrégée sous le titre de *Rosette. Thémidore* est écrit avec une plume de véritable gentilhomme, frétillante, parfumée, à demi mythologique, effleurant tout et dépassant le pastiche à force de bel air et d'impertinente individualité. Cela ne se raconte guère; tout au plus peut-on déranger quelques colifichets, quelques brins de cet échafaudage riche et mignon. Essayons d'un portrait :

« Rozette était sans paniers, avec le plus beau linge du monde, une chaussure fine et une jambe dont elle savait tirer mille avantages. — Le président dort, s'écria-t-elle, veillons! Et puisque le dessert a été réservé pour mon arrivée, tâchons qu'il n'en reste rien. Nous suivîmes son avis. Une heure se passa à badiner,

à faire partir des bouchons, à casser des verres et quelques porcelaines. C'est le goût de ces femmes. Depuis le départ des officiers pour l'armée, elles se plaisent dans les soupers où l'on fait carillon ; elles trouvent un esprit infini à briser un miroir ou une table, à jeter des chaises par les fenêtres. Rozette et Argentine firent l'amusement du repas par une infinité de chansons plus jolies les unes que les autres, qu'elles débitaient à l'envi. Laurette excitait à boire et faisait circuler la joie avec la mousse qu'elle excitait dans les verres. »

Ces petites phrases, dont la plus étendue ne comporte jamais six lignes, brillantes, mesurées, faites de mots choisis et dont aucun ne sort de la situation, ces petites phrases caractérisent on ne peut mieux le genre de littérature érotique et de courte haleine dont nous nous occupons. L'esprit, la volupté, la seconde jeunesse, ne s'expriment effectivement qu'à petits traits délicats et précis ; ils fuient la grande période cadencée, le tour abondant et orné d'incidentes.

Le lendemain de ce *carillon*, Thémidore, qui est un jeune conseiller au parlement, se fait descendre de carrosse à deux pas du Luxembourg, et arrive en chaise à porteurs chez la divine Rozette. Il la trouve coiffée en négligé, avec un désespoir couleur de feu, un corset de satin blanc et une robe brodée des Indes.

Comme il sait qu'elle aime à faire des nœuds, il lui offre une navette garnie d'or; ce cadeau et une cour empressée finissent par fléchir Rozette, qui n'est prude que par accès. La lune de miel de ces deux amants s'éternise pendant quarante-huit heures, au bout desquelles le père de Thémidore, inquiet de ne pas le voir rentrer, se décide à mettre la police en mouvement. On retrouve d'abord le fiacre qui l'a conduit, et, sur les indications qu'on arrache à son ivresse, on arrive après trois jours dans une petite maison à grande porte jaune du quartier de l'Estrapade, où Thémidore et Rozette oubliaient le cours des heures.

« L'Aurore, montée sur son char de pourpre et d'azur, ouvrait dans l'Orient les portes du jour, et les oiseaux commençaient leurs concerts amoureux, » lorsqu'un commissaire et un exempt ébranlent de leurs coups redoublés la grande porte jaune. Thémidore essaye vainement de la résistance; il est ramené par le commissaire à la maison paternelle, pendant que l'exempt, escorté du guet, conduit Rozette à Sainte-Pélagie.

On pourrait croire, d'après cet épisode, que le roman va tout à coup au larmoyant; mais on est bientôt détrompé. Thémidore accorde cependant quelques jours à sa douleur; il fait les choses en conscience et va jusqu'à repousser la nourriture qu'on lui offre. Après quoi, il demande des consolations aux filles de bou-

tique de madame Fanfreluche, cour Dauphine; puis à une noble demoiselle picarde, mademoiselle des Berçailles; ensuite à une jeune veuve, la dévotion même, qui a de l'esprit, du bien, des grâces, et qui répand dans tout le Marais la bonne odeur de sa charité. « Elle avait eu la bonté de me mener aux sermons du père Regnault, à ces sermons qui se prêchent aux extrémités de Paris, et pour lesquels on choisit exprès une petite église, afin d'y faire foule. » Thémidore se laisse conduire partout; mais le lieu qu'il affectionne le plus particulièrement, c'est le boudoir de la dévote. Il y revient sans cesse, et la description qu'il en donne justifie pleinement sa prédilection.

« Un matin, quoique en robe du Palais, j'allai lui rendre visite, excusant mon habillement sur la passion que j'avais de lui faire ma cour. Elle me reçut à sa toilette; les dévotes en ont une moins brillante que celle des coquettes du monde, mais mieux composée. Les odeurs qui remplissaient les boîtes n'étaient pas fortes et en grande quantité, mais elles répandaient un parfum suave qui embaumait légèrement la chambre. Son linge de nuit, garni d'une petite dentelle, était travaillé avec goût; sa robe de perse, son jupon de satin piqué, ses bas extrêmement fins, ainsi que sa chaussure, enfin tout son déshabillé accompagnait bien sa taille et sa figure. Tandis qu'on nous préparait le

chocolat, je m'approchai d'elle et cueillis mille baisers sur ses belles mains. »

On ne niera pas le fini et le voluptueux de ces détails. Thémidore est un jeune homme qui entre dans la vie et qui s'imagine souvent que le plaisir est une découverte de son invention. Au milieu de ses occupations, il n'oublie pas la séduisante Rozette ; il emprunte à un abbé de ses amis, docteur en Sorbonne, une soutane, un manteau long, un rabat, et, ainsi déguisé, il s'introduit auprès d'elle dans le parloir Saint-Jean. La pauvre fille commençait à faire d'assez tristes réflexions sur les conséquences des lunes de miel illicites. Il finit par obtenir son élargissement, sous promesse de ne plus avoir de relations avec elle. « Depuis ce temps, cher marquis, selon que je l'ai promis à mon père, je ne l'ai point vue d'habitude, excepté les quinze premiers jours. Cette fille est rentrée en elle-même, j'ai contribué à son arrangement. Comme elle avait une douzaine de mille francs, elle s'est établie et a épousé un marchand de la rue Saint-Honoré, riche, sans enfants, qui l'a prise pour compagne. Elle est maintenant attachée à son commerce et heureuse avec son mari. C'est une union de gens qui ont vu le monde. Je la vais visiter quelquefois et je suis avec elle comme avec une amie ; je l'estime même assez pour ne plus lui parler de galanterie. »

Ce dénoûment fort tranquille et de la plus naïve immo-

ralité est entièrement dans les mœurs du XVIIIe siècle.

L'auteur est Godard d'Aucour, mieux inspiré que dans les *Mémoires turcs*. Le président Dubois, s'étant reconnu à quelques traits de *Thémidore*, fit mettre le libraire (Mérigot) à la Bastille, n'y pouvant mettre l'auteur.

V

MÉMOIRES DE M. DE VOLARI, OU L'AMOUR VOLAGE ET PUNI

Deux parties, à la Haye, 1746.

Livre bête comme chou. M. de Volari aime Finette, la nièce d'un petit ecclésiastique ; après l'avoir rendue mère, il la quitte pour une donzelle dont il a fait la rencontre en Provence. Un jour qu'il trouve cette belle occupée sur le seuil de l'auberge à regarder les passants, il lui décoche ce madrigal longuement et péniblement enroulé : « En vérité, madame, vous n'avez guère de charité pour votre prochain ; l'amour, qui est en embuscade dans vos beaux yeux, va blesser de ses traits tous ceux qui passeront par ici. Soyez plus généreuse, et pour ne pas faire des maux que vous ne voudriez sans doute pas guérir, profitez de la beauté du jour et venez respirer avec moi l'air de la promenade hors des portes de la ville. » On a beau s'appeler M. de Volari, il me semble qu'une telle phrase ne doit

point être facile à prononcer; et, pour ma part, je ne m'engagerais point, même avec un petit manteau bleu de ciel sur l'épaule, à la débiter tout d'une haleine.

Néanmoins, ce style fait impression sur la *belle inconnue,* qui, après quelques façons, se laisse insensiblement conduire dans un petit bois « qui semblait avoir été créé pour le mystère. » Mais au lieu des Amours et des Ris dont M. de Volari espère y trouver le cortége, il n'aperçoit qu'un farouche Espagnol, tyran de la dame, qui les a suivis en donnant tous les signes de la plus sourde rage. M. de Volari tue ce Fabricio et demeure avec l'aventurière sur les bras. Ils voyagent, ils se racontent mutuellement leur histoire, et ils se font raconter celle des gens avec qui ils nouent connaissance. Ce procédé pourrait se continuer à l'infini, il faut donc savoir quelque gré à l'auteur de l'avoir restreint à deux volumes. Qu'on ne s'étonne point d'ailleurs de la piètre invention de ces romans-voyages, uniformément coulés dans le même moule; à toutes les époques, il se produit sept ou huit ouvrages destinés à servir de patron à toute une génération écrivassière. Au dix-huitième siècle, ces ouvrages typiques s'appellent *Gil Blas, les Lettres persanes, Manon Lescaut, Candide, Clarisse Harlowe* et *le Paysan perverti;* ils ont engendré tout ce qui s'est produit après eux.

LE NOVICIAT DU MARQUIS DE ***, OU L'APPRENTI DEVENU MAITRE

Deux parties (titre rouge); à Citer (*sic*), en l'année 1747; avec approbation de Vénus.

L'extrême rareté de cet ouvrage suffirait à faire douter de son existence, s'il ne se trouvait pas en ma possession. Ce n'est point un trésor d'ailleurs; sans être complétement insignifiant, il a le tort plus grave d'être ennuyeux. Une bourgeoise de trente-cinq ans, une actrice et une femme du monde se chargent à tour de rôle de l'éducation du marquis de ***, qui n'en devient pas plus *maître* pour cela. Un certain mérite de pittoresque dans le portrait ne rachète point le manque absolu d'intérêt qui domine dans ces deux parties, lesquelles n'ont aucun dénoûment et laisseraient croire à une troisième, si le mot *fin* n'était là pour détruire toute illusion à cet égard.

VII

LE GRELOT, OU LES ETC., ETC., ETC.

Dédié à moi. Deux parties. Ici, à présent.

Ce grelot est un grelot véritable, attaché à la personne d'un jeune prince de la façon la plus incommode et la plus nuisible à ses bonnes fortunes. Sur ce thème scabreux sont brodés, d'une main délurée et agile, des épisodes à la gaieté desquels il est difficile de résister longtemps, bien qu'ils soient monotones et presque toujours prévus. Le *Grelot* est calqué, quant au style, sur *Angola;* le caractère *italique,* surabondamment employé, sert à indiquer les tours de phrases à la mode et les façons précieuses du langage des petits-maîtres.

Auteur : Barret, homme grave à ses heures, et traducteur de Cicéron.

Le *Grelot* a été publié pour la première fois en 1754; il a ensuite trouvé place dans la *Bibliothèque amusante* (Londres), format Cazin.

VIII

CONFESSION GÉNÉRALE DU CHEVALIER DE WILFORT

A Leipsik, 1758 ; 1 vol.

A la manière de tous les romans intitulés *Confessions* ou *Mémoires*, l'ouvrage débute ainsi : « Tu veux donc absolument, charmante amie, que je te fasse un récit sincère de toutes mes aventures, avant que l'hymen nous unisse ? J'y consens ; mais de toutes mes folies la plus grande est sans contredit celle de te les raconter. » Cette déclaration faite, Wilfort nous apprend qu'il doit le jour aux intrigues d'un major de place et d'une bouquetière flamande ; mis de bonne heure au collége, il ne le quitta que pour entrer dans un régiment de cavalerie où il avait obtenu une lieutenance. « Le service n'occupe pas toujours un officier : on se dissipe au jeu, au spectacle, chez les coquettes, chez les demi-libertines, chez celles qui le sont tout à fait ; on cherche à tuer le temps. J'avais du goût pour

la lecture, mais on ne lit pas toujours. Je fis comme faisaient les autres. »

Faire comme faisaient les autres, c'est pour Wilfort escalader un couvent de nonnes, porter le trouble dans les familles des bourgeois, s'attarder dans les festins, casser les lanternes des rues. Une affaire d'honneur avec un mari mal commode le force, au milieu de ces désordres, à prendre en poste le chemin d'Espagne; grâce aux bons offices du secrétaire de l'ambassadeur de France, il est reçu chez le duc de Silvia, en qualité de gouverneur du marquis son fils, âgé de douze ans. Wilfort, comme tous les héros des romans légers, a la beauté d'Apollon unie aux grâces d'Antinoüs; il ne tarde pas à faire une vive impression sur la duchesse, et particulièrement sur sa fille Floride, à qui il s'est chargé de donner des leçons de français. Ici se reproduit cette éternelle scène que les romans et la vie réelle n'ont pas encore épuisée :

« Un jour que j'étais seul dans le cabinet de Floride et qu'elle expliquait cet endroit de *Télémaque* où l'amour d'Eucharis est exprimé avec des traits si naturels, j'eus l'imprudence de lui demander si cette lecture était de son goût et si elle en apercevait toute la délicatesse. — Oui, monsieur, me répondit-elle; je lis ce livre avec beaucoup de plaisir; depuis que mon père me l'a donné, je ne le quitte qu'avec regret et je

le reprends toujours avec empressement. Dans le couvent de Lisbonne où j'étais, j'ai lu plusieurs romans, mais je donne à celui-ci la préférence; il m'a touchée plus que les autres. — Oserai-je, lui dis-je avec émotion, vous demander quels sont les endroits qui vous frappent le plus ? Elle me fit réponse que le morceau qu'elle expliquait actuellement renfermait bien des beautés. — Mais, repris-je, ne trouvez-vous pas qu'il est un peu trop tendre et qu'il serait capable d'allumer dans un jeune cœur un feu qui fait en peu de temps beaucoup de progrès ? — Vous m'étonnez, s'écria-t-elle en riant; je n'aurais jamais cru qu'un cavalier français pût blâmer un livre si bien écrit. — Pardonnez-moi, lui dis-je fort déconcerté, si je me suis mal énoncé; loin de blâmer le livre que vous lisez, je pense que l'auteur ne pouvait traiter son sujet avec plus de retenue. — Ainsi, reprit avec un sourire moqueur mon écolière, vous avez donc prétendu par votre question connaître si mon âme est sensible ? Je n'osais parler; animé de cette passion que j'étouffais depuis si longtemps, je la regardais, et mes yeux avouaient ma défaite. »

Fénelon ! à quoi devais-tu servir !

Malgré tous les soins qu'il se donna pour empêcher la duchesse de Silvia et Floride d'être jalouses l'une de l'autre, Wilfort ne put y réussir; accorder la préfé-

rence à la fille ou à la mère, c'était s'exposer à la vengeance de celle qui se serait crue méprisée. Dans la crainte d'une goutte de poison ou d'un coup de poignard, cet amant trop favorisé prit le parti de se sauver en Portugal. Là, non moins incorrigible que par le passé, il séduisit successivement deux filles d'un avocat chez lequel il logeait, une veuve toute confite en piété nommée Célie, une autre encore, madame Hortense, marchande d'étoffes de soie; mais cette dernière, à laquelle il avait eu la gaucherie de promettre le mariage, n'entendit pas aisément raison et tira de lui une vengeance cruelle. « Un soir, à dix heures, je fus pris dans mon lit, lié comme un criminel, et conduit, après plus d'une demi-heure de marche, dans un séjour dont l'entrée me fit trembler. On me mit dans une petite chambre où les grilles, les verrous et les clefs n'étaient pas épargnés. Un frère dominicain m'apprit que j'étais prisonnier de la sainte Inquisition, m'avertit de prendre en patience cette petite affliction et de me soumettre à la nécessité. »

Le conseil était sage, Wilfort le suivit. Après vingt mois et quatorze jours de captivité, les portes s'ouvrirent devant notre galant, qui, se trouvant sans ressources (les geôliers l'avaient débarrassé, au moment de son arrestation, de douze doubles louis qui étaient dans ses poches) et ne sachant plus où donner de la

tête, promena son désespoir jusqu'à Florence, où il crut ne pas pouvoir mieux faire que de s'associer avec les comédiens du grand-duc. « C'est là, dit-il en terminant sa *Confession générale,* c'est là, ma chère Babet, que j'ai eu le bonheur de te voir. Ton père, chef de la troupe, n'a pas voulu me recevoir sans avoir auparavant éprouvé mes talents pour le théâtre. J'ai représenté dans l'*Andromaque* de Racine. Tu jouais le rôle d'Hermione et moi celui de Pyrrhus; je me voulais du mal de feindre pour Andromaque une préférence que mon amour te donnait. Tu m'as écouté, Babet; je t'ai plu, cher et charmant objet d'une ardeur qui surpasse toutes celles que j'aie jamais ressenties; tu n'as pas dédaigné le présent de mon cœur. A vingt ans vertueuse, ce qui est un miracle chez les actrices, tu m'as reçu comme amant, comme époux. Épris des mêmes flammes, nés l'un pour l'autre, qui pourrait nous désunir et troubler un hymen préparé par les amours mêmes, qui sont garants de notre constance et de notre félicité? »

IX

LE ROMAN DU JOUR

Pour servir à l'histoire du siècle. Deux parties ; à Londres, 1754.

Ce roman est le plus étonnant du monde, en ce sens que les peintures galantes qu'il offre au début sont interrompues soudain par des discussions théologiques et des expériences d'alchimie. Tout à l'heure il ne s'agissait que de madame Saint-Farre, charmante en robe de taffetas bleu, sur sa chaise longue ; de la comtesse de Liges, en corset de nuit et en jupe de mousseline brodée ; de madame Damonville, jeune veuve très-sujette aux distractions; maintenant il s'agit des jésuites, de la pierre philosophale, des schismes d'Orient et d'Occident, et cela pendant un demi-volume. L'auteur, dont le but me paraît difficile à comprendre, si tant est qu'il ait eu un but, cite sans propos Alciat, Paul Diacre, Jornandès, Eneas Sylvius dans son *Histoire de Bohême,* Rodolphe Hospinianan, Dumase dans la

Vie de Marçelle, Œcolampade, Faustus Socinus, Léon l'Isaurien et Ezydès, roi des Arabes. On dirait un savant à qui l'on a enjoint, en guise de pensum, d'écrire un roman gaillard, et qui, sa tâche terminée, revient avec délices à ses études dogmatiques.

X

BIBLIOTHÈQUE DES PETITS-MAITRES

Ou Mémoire pour servir à l'histoire du bon ton et de l'extrêmement bonne compagnie, avec cette épigraphe : « *Quid rides ? Fabula de te narratur.* » Au Palais-Royal, chez la petite Lolo, marchande de galanteries, à la Frivolité. 1762.

De l'esprit, et du meilleur ; de la malice à fleur d'eau, de l'érudition dissimulée avec grâce, du raisonnement : voilà ce qui compose ce livre, agréable de tous points. Je considère comme un chef-d'œuvre, et comme le spécimen le plus étourdissant de la littérature des boudoirs, la notice sur l'abbé de Pouponville, qui termine le volume.

Ange-Rose-Farfadet,
Abbé de Pouponville,
Le mignon des Grâces,
La fleur des Beaux-Esprits,
La perle des Petits-Maîtres,
La coqueluche des femmes,
L'élixir de la galanterie,
La quintessence de la gentillesse,
La fine crème des compagnies, etc., etc.

« M. l'abbé de Pouponville était poupon dans tout. Il naquit pouponnement dans une coulisse d'une pouponne de l'Opéra et du céleste chevalier de Muscoloris, seigneur de Pomador, Ambresée et autres lieux. Il annonça ce qu'il devait être. A peine avait-il deux mois, qu'on remarquait déjà dans ses gestes enfantins un bon goût exquis ; il tétait si joliment, si mignonnement, que c'était un ravissement pour sa nourrice. S'il pleurait, c'était avec une douceur infinie ; s'il criait, c'était une espèce de mélodie cadencée dont le charme délicieux passait jusqu'au cœur. Alors un déluge de pralines et de bonbons de toutes sortes l'inondait de toutes parts ; il était choyé, caressé, dorloté, baisé, léché, presque étouffé. Dès l'âge de dix ans, ses qualités précieuses commencèrent à se développer. Quelle vivacité ! que d'agréments ! quelle bouche pour sourire et mignarder ! quels yeux pour languir et brûler ! Il fit ses études avec une rapidité incroyable : la lecture d'*Angola*, des *Bijoux indiscrets*, du *Sopha*, des *Matines de Cythère* et autres livres orthodoxes, lui apprit autant de théologie qu'il en faut pour triompher des cœurs dans les ruelles. Aussi fut-il bientôt en possession de subjuguer toutes les femmes. On ne saurait croire combien un petit collet donne d'accès auprès du sexe. Avec un rabat de la première faiseuse, un teint miraculeux, une voix flûtée, des lèvres d'un incarnat et d'une fraîcheur

à faire envie, un *assassin* placé dans les règles les plus étroites de la mode, quelle vertu aurait pu résister à des armes pareilles?

» Lorsque, échappé d'un tête-à-tête galant, l'abbé de Pouponville montait dans la chaire de vérité, il avait l'air d'un chérubin adonisé. Un texte pris des endroits les plus voluptueux du Cantique des cantiques annonçait un exorde délicieux, suivi d'un discours en deux petites parties aussi lestes que divinement bien tournées. Il était couru de toutes les femmes du bon ton. La morale qu'il leur débitait était celle des poëtes et des romanciers, déguisée sous une nuance légère de spiritualité. Il peignait tout en miniature, jusqu'au péché et à l'enfer. C'étaient la vie et la conversion de Madeleine, la Samaritaine, la Femme adultère, *amore langueo*, je languis d'amour. Aussi les petites-maîtresses s'écriaient au sortir du sermon : — Ce Pouponville est un prédicateur sans pareil! un organe insinuant! des gestes à ravir! un air mouton! un sourire supérieurement fin! un persiflage décent, tel qu'il convient aux gens du beau monde! des descriptions à faire pâmer! S'il prêchait plus souvent, il ferait déserter tous les spectacles. Non, je n'ai jamais eu tant de plaisir à l'Opéra qu'aux sermons de cet aimable Pouponville!

» C'est de lui que nos jeunes abbés ont hérité des belles manières qui les distinguent : la coutume de se

faire coiffer à double et triple rang de boucles, de prendre un morceau de sucre candi au bout de chaque période un peu longue, d'avoir un mouchoir ambré qu'on laisse tomber au moins deux fois par séance pour voir l'empressement des femmes à le ramasser; de promener amoureusement ses regards sur une assemblée brillante de beautés à demi voilées, pour se concilier leur attention.

» En un mot, c'était un phénomène digne d'être proposé pour modèle aux élégants en tout genre. Cependant la prédication lui fut très-fatale. Un horrible vent coulis, venu d'une porte inexactement fermée, lui ôta tout à coup la voix et la respiration. Un pli qu'il aperçut à son rabat lui donna de nouvelles vapeurs qui le firent malade à périr. Il s'évanouit : pour le faire revenir, on eut l'incongruité de lui présenter de l'eau de la Reine qui ne venait pas de chez la petite marchande, la seule qui pût en avoir de bonne. Ce troisième coup le bouleversa. Enfin, pour comble de malheur, un malotru de médecin, habillé comme aurait pu l'être Hippocrate ou Gallien, en habit noir et sans dentelles, vint lui tâter le pouls. Il ne put digérer ce trait de la dernière maussaderie; le cœur lui souleva, et l'abbé de Pouponville rendit son âme mignonne, en demandant si l'on avait apporté ses souliers brodés et sa nouvelle ceinture à glands d'or. On l'ouvrit : on ne lui

trouva ni cervelle ni cervelet. Une légère quantité d'une substance neigeuse et fondante au moindre trait lui en tenait lieu. Toutes les fibres et fibrilles du cerveau étaient d'une ténuité, d'une finesse, d'une exilité bien au-dessous de celle d'un fil d'araignée. Son cœur, d'une petitesse extraordinaire, avait les deux branches de l'aorte extrêmement étroites ; les anatomistes attribuèrent à cette contraction la facilité prodigieuse qu'avait notre Adonis à *vaporer,* s'évanouir, défaillir, périr presque à chaque moment. Son sang ressemblait à de l'eau rose, et sa chair était tendre et délicate comme celle des Zéphyrs.

» Il avait ordonné par son testament que l'on garnît sa bière de coton parfumé, ce à quoi l'on ne manqua pas. Un de ses adeptes lui fit ériger par reconnaissance un mausolée élégant : c'était une table de toilette très-richement garnie de bougeoirs, de miroirs, de boîtes, de bijoux, de pâtes, de parfums, de rouge, de blanc, d'éponges et d'eaux de senteur. »

A cette nécrologie spirituelle est jointe une nomenclature des principaux ouvrages composant la bibliothèque de l'abbé de Pouponville. Ils sont tout à fait en harmonie avec le caractère de leur propriétaire :

« *Traité de l'attaque et de la défense des ruelles,* avec les plans et figures nécessaires pour l'intelligence du livre.

» *Les Statuts et règlements de l'ordre élégantissime du papillonnage, persiflage, rossignolage, chiffonnage, fredonnage, franc-bavardage*, etc., par l'urbanissime et superlicocantiosissime Zéphirofolet; 100 vol. in-folio.

» *Les Étrennes de 1759, ou les Mouches garnies de brillants.* L'auteur, Mouchero-Moucheroni, noble Vénitien, a fait voir que ce n'est pas à Paris seul que se font les belles inventions. Son livre est rempli de savantes recherches sur les mouches et leur antiquité : une mouche que portait Hélène, et qui relevait infiniment sa beauté, rendit Pâris amoureux et causa la guerre de Troie. Leurs noms : la friponne, la badine, la coquette, l'assassine, l'équivoque, la galante, la doléante, le soupir. Leurs positions : à la pointe de l'œil, à la lèvre, au menton, près de la fossette des grâces. Leurs formes : en lune, en comète, en croissant, en étoile, en navette. 2 vol. in-12.

» *La Raison des femmes,* livre blanc, par un célèbre *rieniste* des espaces imaginaires.

» *La Toilette ambulante,* par le juif Benjamin Fafeffofullina.

» *L'Art de dématérialiser les petits-maîtres allemands, hollandais, russes et chinois*, par le petit-maître Mignonet, chef de l'ordre, marquis de Plumeblanche, Teintmignard, Vermillon, etc., etc.

» *Les Berloques, ou les Grelots de la Folie,* par la marquise de Clicli.

» *L'Encyclopédie perruquière,* complète depuis 1740 jusqu'en 1760, ce qui fait 7,300 cahiers. On en donne deux chaque jour : celui du matin traite de l'attirail de la petite toilette ; celui du soir regarde l'accommodage en forme. L'infatigable Friso-Cometti en est l'auteur. Il fait aussi des sourcils postiches, à l'air de chaque visage, et les attache d'une manière invisible.

» *Le Véritable Maître à tousser, cracher, prendre du tabac, éternuer;* avec un *Traité du nazillement provençal,* minauderie de fraîche date.

» *Dissertation philosophique sur les* 365 *sortes de poudres,* une pour chaque jour de l'année, avec leurs vertus miraculeuses, par Jean-Farine Leblanc.

» *Les Orgies d'Amathonte,* et en général tous les opéras comiques jusqu'à 1760. Recueil complet. »

Cet amusant volume est clos par une série de pensées, détachées de l'*Esprit de M. l'abbé de Pouponville;* c'était alors la mode de publier l'*Esprit* de monsieur un tel, l'*Esprit* de madame une telle. L'auteur de la *Bibliothèque des Petits-Maîtres* n'a eu garde de laisser passer cette mode sans la railler à sa façon, qui est la bonne. Voici une des pensées de son abbé ; elle est incomparable et eût fait tomber à la ren-

verse Gentil-Bernard, Dorat et Boufflers : « — Le médecin céleste que Pamoisor ! il a guéri ma levrette grise et mon perroquet amezone. Je veux lui donner un bijou précieux : c'est le portrait de ma dernière maîtresse d'hier. Qu'en ferais-je aujourd'hui ? »

XI

TANT PIS POUR LUI, OU LES SPECTACLES NOCTURNES

1764, deux parties, sans indication de ville ni de librairie.

Un amant à la recherche de sa maîtresse, que des parents barbares dérobent à tous les yeux, fait rencontre, au bord d'une fontaine, de la fée Almanzine, qui lui offre une ceinture magique destinée à le rendre invisible. Il parcourt une partie des maisons de Cythéropolis et assiste à diverses scènes tour à tour plaisantes et tragiques, qui rappellent, mal à propos pour l'auteur anonyme de ce livre, la marche du *Diable boiteux*. Enfin, après avoir visité les promenades, les théâtres, les petites maisons, il finit par retrouver l'objet de sa flamme... entre les bras d'un Génie de qui la fée Almanzine avait tout lieu de se croire adorée. « Qu'on ne pense pas que je m'occupai à lui faire des reproches; on ne les emploie d'ordinaire qu'avec celles

pour qui l'on conserve encore de la tendresse. Je rentrai chez moi, je l'ose dire, tranquillement. Heureux si j'avais gardé la précieuse ceinture! J'aurais pu la prêter quelquefois à un petit-maître, fier de lui-même et de tout ce qu'on dit de son mérite en sa présence; à des hommes follement épris d'une beauté qu'ils ne voient jamais qu'au sortir d'une longue toilette; et alors, combien de gens eussent été désabusés qui ne le seront jamais! »

XII

LES ERREURS INSTRUCTIVES, OU MÉMOIRES DU COMTE DE ***

Trois parties. A Londres, et se trouve à Paris, chez Cuissard, Pont-au-Change, et Prault, quai de Conti; 1765.

L'auteur, dans une épître dédicatoire à M. L. M. D. L. S. D'O., explique ainsi la poétique de son œuvre : « L'intérêt peut être excité de deux manières : tantôt on laisse voir le but vers lequel tendent les personnages principaux, et, au moyen d'incidents amenés avec art, on éloigne le dénoûment; tantôt on répand l'intérêt sur différents personnages, et alors on ne doit être jugé que sur la manière plus ou moins adroite de lier les épisodes au sujet. Cette dernière forme est celle que j'ai prise. » Peut-être eût-il mieux fait dans ce cas d'adopter la première, car l'intérêt qu'il a répandu dans les *Erreurs instructives* est mesuré à des

doses tellement imperceptibles, que le lecteur n'arrive qu'à grand'peine à la fin des trois parties.

Le jeune comte de *** adore une religieuse du *couvent voisin;* après plusieurs mois d'une cour assidue au parloir, elle lui glisse un petit billet lui enjoignant de se trouver à neuf heures et demie du soir dans un chemin creux qui borde l'extrémité du saint enclos. « Je m'y rendis. A peine y étais-je arrivé que j'entendis marcher assez près de moi. Comme le lieu était absolument écarté, je me tins sur mes gardes en cas d'attaque ; mais au lieu d'un ennemi, c'était un ange tutélaire que je ne connaissais pas, et qui pourtant m'intimida beaucoup en me demandant quel nom je portais. Je le dis sans me faire prier. Aussitôt, me montrant une échelle de corde attachée au mur, et me prenant par la main : — Montez, monsieur, me dit-il, montez promptement, pendant que personne ne passe. Je voulus connaître mon conducteur et savoir par qui il avait appris que je devais franchir le mur, mais il me pressa de monter d'un air assez brusque, en me disant que je l'apprendrais dans peu. Je fis ce qu'il souhaitait. La voix de ma chère Rosalie frappa bientôt mes oreilles : elle me disait d'une voix basse de prendre garde de tomber. A peine fus-je dans l'enclos que j'aurais désiré en être bien loin, à l'aspect d'une religieuse que je vis assise à quelques pas; je marquai mes

craintes à Rosalie, qui ne fit qu'en rire. Pendant ce temps, la personne qui m'avait fait monter descendit à son tour, de façon que nous nous trouvâmes quatre dans le verger des religieuses. Je m'aperçus bientôt que l'amour nous y rassemblait tous. »

L'heure de la séparation ayant sonné, chacun reprend le chemin par où il est venu, en se promettant de se revoir le lendemain; une fois dehors, le comte de*** veut de nouveau remercier son compagnon nocturne, mais il est immédiatement interrompu par ces paroles : — Monsieur, parlons bas, ou plutôt ne parlons point; le mystère ne doit pas avoir trop de tous ses voiles; et lorsque des personnes estimables daignent exposer pour nous leur honneur et leur tranquillité, nous devons être jaloux de leur conserver ces deux choses. Le comte de*** ne trouve rien à répondre à ces mots, et se contente de saluer. Mais le lendemain, il a le bonheur de sauver ce galant homme d'un guet-apens que lui avaient tendu trois coquins armés, et dès lors l'amitié la plus étroite commence à se former entre M. de Verzy et le comte de***.

Le morceau le plus piquant des *Erreurs instructives*, et celui en même temps qui est écrit avec le plus de vérité, c'est l'histoire de la journée d'une femme capricieuse. Nous allons essayer de le transporter sous les yeux du lecteur, en lui demandant grâce pour ce

que quelques lacunes laisseront supposer d'immodeste.

« Un matin, je fus voir une présidente fort jeune, mariée à un homme fort vieux : — Que vous venez à propos, me dit-elle ; je vais prendre le chocolat. M. de N*** vient de partir pour la campagne ; il n'y a point à reculer : engagé ou non, vous dînerez avec moi et me tiendrez compagnie tout le jour. J'acceptai l'offre, mais j'avais un rôle difficile à remplir. La présidente était de ces femmes qui seraient bien embarrassées de dire ce qui leur plaît ; de ces femmes qui veulent et qui ne veulent plus dans le même instant, qui parlent avant que de penser, et qui oublient aussitôt qu'elles viennent de parler.

» Quand nous eûmes pris le chocolat, elle me dit qu'elle allait passer à sa toilette ; voyant que je me disposais à la suivre : — Où venez-vous? me dit-elle d'un air irrité ; vous imaginez-vous que je vais m'habiller en votre présence? Un jeune homme ! Si mon mari venait à le savoir ! Et quand il ne le saurait même pas? Lisez, amusez-vous ; dans une heure au plus tard je reviens. Comme je vis que malgré mes instances elle s'obstinait à me refuser, je pris un livre et je m'assis. A peine avais-je lu six lignes qu'on vint me dire que madame la présidente me demandait : — J'ai réfléchi, dit-elle en me faisant asseoir à côté de sa table, que je pouvais vous admettre ici accompagnée de mes femmes ; mais

si j'apprends jamais que vous soyez indiscret... — Ah! madame, m'écriai-je d'un air touché, pouvez-vous avoir un pareil soupçon!

» Tandis qu'on la coiffait, son sein était légèrement découvert; je m'amusai à coller mes lèvres sur le miroir dans l'endroit où il était réfléchi. — Que faites-vous? me dit-elle d'un air embarrassé. — Je m'amuse avec une ombre. — Finissez, continua-t-elle en posant la main sur sa glace, cela me déplaît. — En vérité, madame, vous êtes inconcevable de vouloir me ravir jusqu'à l'apparence du bonheur. Alors, je vais me l'approprier, repris-je en tirant un miroir de poche; ce miroir est à moi, et je puis sans vous offenser, je pense, regarder ce qu'il représente. En même temps je l'appliquai sur sa glace. Ses femmes ne purent s'empêcher de rire assez haut; cette innocente liberté irrita madame de N***; elle les regarda de travers et leur ordonna de se retirer. » Cette scène est ingénieuse et très-jolie; Marivaux l'eût signée avec plaisir.

Resté seul avec la présidente, le comte de *** pousse si loin la galanterie qu'elle le menace plusieurs fois de sonner. Il porte habilement l'entretien sur le grand âge du président, sur ses infirmités, sur sa figure repoussante. « N'attaquez pas mon mari, dit-elle en prenant ce sérieux artificiel que les femmes connaissent si bien. — Madame, bien loin de l'attaquer, répondis-je,

j'ai transporté sur lui tout le respect que je vous dois et je n'ai réservé pour vous qu'une tendresse... — Vous perdez la raison ; comment ! vous ne me respectez pas? — Il est pour chaque personne des respects différents, repris-je ; celui qu'on a pour les personnes constituées en dignité est un devoir ; pour certaines autres, c'est une politesse ; mais, pour une femme aussi charmante que vous, c'est un culte, un hommage que l'amour nous force de rendre. »

Cette conversation, que nous abrégeons, se tient pendant le dîner; la présidente, qui est femme de table, verse du vin de Champagne au comte de***. Après le dessert, on passe dans le boudoir, où un canapé semble convier au repos; la présidente s'assied, le comte lui fait lecture des *Mémoires turcs*, qu'il vient de trouver sur une chaise. « Quelle froideur ! s'écria-t-elle après avoir écouté les quinze premières pages ; passez, passez, cela est capable de me donner des frissons. » Toujours obéissant, le comte saute plusieurs feuillets et arrive à un passage singulièrement expressif; la dame se renverse sur le canapé, elle feint de dormir. Il y a, dans une nouvelle d'Alfred de Musset intitulée *Les Deux Maîtresses,* une situation absolument identique; nous y envoyons ceux de nos lecteurs qui ne se contentent pas des réticences, et qui veulent toujours savoir la fin des choses.

Les boutades de la présidente semblent avoir cessé; elle se fait aux petits soins auprès du comte ; elle veut qu'il soupe avec elle. « Il était juste qu'un excès de tendresse récompensât les excès d'impertinence que j'avais été obligé de supporter. L'important était de trouver les moyens de rentrer la nuit sans être aperçu. Madame de N*** me montra une petite porte d'où l'on descendait, par un escalier dérobé, dans une salle basse dont les fenêtres donnaient sur la rue. — J'ouvrirai moi-même la fenêtre, dit-elle ; il ne vous sera pas difficile d'y monter ; venez-y à onze heures. Je fus exact au rendez-vous. Elle ne tarda pas à paraître. — Mon cher, me dit-elle à basse voix, j'ai réfléchi sur la promesse que je vous avais faite ; mais, en vérité, je ne puis l'exécuter. Si mon mari allait revenir, où en serais-je? Je la donnai au diable de bon cœur, et, voyant qu'elle me souhaitait le bonsoir, je m'éloignai, furieux. J'allais perdre la fenêtre de vue, lorsqu'on me rappela. — Ne vous en allez pas, me dit-elle, montez; mon mari serait arrivé, s'il avait eu intention de revenir; mes femmes couchent un peu loin de moi, mon appartement est clair, nous laisserons les volets ouverts pour être avertis du temps où il faudra vous retirer ; montez vite.

« Je grimpai avec promptitude, crainte qu'il ne reprît à ce Protée femelle un caprice semblable au pre-

mier. Elle avait laissé la porte de sa chambre ouverte, en descendant; je montais derrière elle en la tenant par la main, lorsque, à la moitié de l'escalier, elle se rejeta brusquement entre mes bras en s'écriant : — Je vois mon mari dans ma chambre ! Nous redescendîmes avec précipitation. La présidente tremblait, j'étais interdit; enfin elle était prête à sauter par la fenêtre avec moi, lorsque, ayant prêté l'oreille fort longtemps, je n'entendis aucun bruit dans son appartement; j'eus même la hardiesse de monter quelques marches pour me rendre plus certain, et apercevant sur un sopha une robe avec une coiffe au-dessus, je ne doutai plus qu'elle n'eût pris ses propres habillements pour son mari. Mais, quand il fallut la faire monter, ce fut une autre scène : elle me dit d'abord qu'elle ne s'était point trompée et que c'était bien son mari qu'elle avait vu en robe de chambre et en bonnet de nuit sur le sopha; qu'elle le connaissait mieux que moi. J'eus encore une seconde comédie, après l'avoir convaincue du contraire avec mille peines. — C'est donc un avertissement, me disait-elle; peut-être mon mari arrivera-t-il cette nuit; j'ai la tristesse dans le cœur, laissez-moi.

« Il y avait de quoi perdre l'esprit avec cette femme, et il ne fallait rien moins que sa beauté pour me retenir. Cependant, bon gré, mal gré, je la fis monter dans sa chambre; elle eut encore l'inhumanité ou plutôt la

folie de vouloir visiter des papiers qu'une parente lui avait donnés en dépôt, afin de voir s'il n'en manquait aucun. Ils étaient dans un petit coffre. Je pris la liberté de lui représenter que, dès qu'on n'avait pas enlevé le coffre et qu'elle le trouvait fermé, cela devait lui tenir lieu de la visite qu'elle voulait faire. J'en eus pour toute réponse que l'on ne pouvait être trop exact à remplir ses devoirs; pensée sentimentale placée si à propos que je pensai éclater de rire. Après quoi, elle changea de ton et se mit à pleurer de toutes ses forces de l'infidélité qu'elle allait faire à un mari qui l'adorait. Je voulus interrompre sa complainte, ce fut inutilement : toutes mes ruses, toutes mes caresses n'aboutirent à rien. Excédé, furieux, ou, pour ainsi dire, enragé de ses vertiges, je pris mon chapeau, malgré les efforts qu'elle fit alors pour me retenir, bien résolu de ne la revoir de ma vie. »

Il faut convenir que cette historiette est narrée avec cette bonhomie qui décèle la chose arrivée. On n'invente pas aussi bien, ni aussi juste. Malheureusement c'est la seule drôlerie des *Erreurs instructives*.

XIII

LE ZINZOLIN

Jeu frivole et moral, avec cette épigraphe : « *Ludendo pingimus.* » A Amsterdam, chez les libraires associés, 1769.

Ce nom singulier avait servi d'abord à désigner une couleur charmante, qui, dès son apparition, éclipsa le lilas et le vert pomme qui régnaient souverainement avant elle ; il n'était pas permis de porter autre chose que des étoffes *zinzolin* et des échelles de ruban *zinzolin*. Plus tard, ce nom fut appliqué à un jeu de cartes qui se jouait à quatre personnes, et dont les termes principaux étaient : le *vertugadin*, la *rocambole*, les *sigisbés*, etc. Il devint de mode alors pour les petites-maîtresses de s'écrier à tout propos, avec une pointe de zezaiement que le mot tendait à introduire : « *Z'ai fait auzourd'hui un Zinzolin zarmant.* » Peut-être était-il possible de bâtir sur le Zinzolin un roman agréable, ou tout au moins une

peinture des manies et des ridicules de la société joueuse du XVIIIe siècle. L'auteur n'en a pas jugé ainsi : il s'est contenté d'écrire une digression capricieuse, qui a toutes les prétentions à l'esprit, à la légèreté, à la galanterie, et qui en est pour toutes ses prétentions.

Attribué à Luneau de Boisjermain ou à Toustain de Lormery.

XIV

CLÉON

Rhéteur cyrénéen, traduit de l'italien. A Amsterdam. 1770.

C'est un ouvrage à *clef*, comme les *Mille et une Faveurs* du chevalier de Mouhy, comme le *Prince Apprius*. Ces sortes de productions équivalent au jeu du casse-tête chinois ; et il faut être doué d'une patience toute spéciale pour découvrir, par exemple, que *Nasiralo* signifie la Raison, *Mentegiu* le Jugement, ainsi de suite. Bizarre littérature ! Tout est figuré dans *Cléon*, tout prend un corps et un nom, comme dans cette description extravagante du visage d'une femme. Le morceau est d'un genre unique ; nous le donnons en entier ; mais, plus humain que l'auteur, nous plaçons la clef à côté de l'énigme.

« La façade est occupée, au premier étage, par le

chancelier, grand orateur (*la langue*), qui porte la parole en toute occasion et qui donne les ordres nécessaires. L'on aurait une entière confiance en lui, si sa trop grande vivacité et son indiscrétion ne donnaient de justes sujets de s'en défier. Pour y mettre un frein, on a jugé à propos de lui prescrire des bornes qu'il ne peut passer; il est environné d'une balustrade d'ivoire (*les dents*) du plus bel aspect; de plus, il a deux voisins (*les oreilles*) qui ne le quittent jamais. Espions continuels et attentifs au moindre bruit, ils ramassent les nouvelles et les lui rapportent à mesure qu'ils les entendent. De peur d'en échapper aucune, ils sont toujours aux écoutes par leur fenêtre ou sur l'escalier de leurs portes. Le parfumeur (*le nez*), à cause de son mérite étonnant, a son logement au milieu du deuxième étage, dans la saillie à deux ailes soutenue d'une seule colonne. C'est lui qui a donné la vogue à l'eau de miel, à l'eau de Chypre, etc. Les gardes du corps (*les yeux*) sont dans les mansardes, au troisième; on les a placés à la partie la plus élevée, pour découvrir de plus loin; les voyageurs ne manquent guère de les consulter, c'est l'étoile polaire qui les guide : s'ils sont de bon augure, on peut s'en rapporter à eux et continuer sa route. Ces gardes savent imprimer des signes certains à leur fourrure en demi-cercle sous laquelle ils sont à couvert, pour donner l'ordre dont ils sont

chargés et manifester leurs volontés particulières. Ce langage est d'une expression, d'une énergie dont les discours du chancelier n'approchent pas. »

On ne peut aller plus loin en fait de mauvais goût. *Cléon* est rare et n'a jamais été réimprimé.

XV

LE SOUPÉ DES PETITS-MAITRES

Ouvrage moral en deux parties, à Londres.

Cela commence ravissamment : « Il est onze heures du matin ; un abbé, assez semblable à une poupée de quatre pieds de haut, sourit aux dernières épreuves d'une brochure de sa composition. Il s'applaudit d'avoir fait une épître en vers, et se promet de la faire servir pour toutes les femmes. Il la relit avec complaisance, ordonne à son laquais de voler chez son imprimeur, de faire tirer vite quelques exemplaires et de les lui apporter au Palais-Royal. Il se met à sa toilette, cache artistement sa petite bosse dans les plis d'un manteau de soie, est content de lui, et se trouve en état de figurer au lever de quelque jolie femme.

» Déjà il traverse la rue de Richelieu, quand un déluge d'eau de senteur, dont tout le quartier est parfumé, lui fait lever la tête ; il voit avec surprise qu'il

est jour chez la comtesse de ***. Il monte chez elle, on l'annonce ; Vénus lui sourit, il se croit Adonis. »

Le *Soupé des Petits-Maîtres*, on le devine par le titre, est une partie fine où chacun raconte son histoire. Les personnages s'appellent Persac, Saint-Val, le Président, la Bouquetière, la Marchande, la Danseuse, etc. Tout cela est gai et mené vivement.

« Vous connaissez la belle Sophie? Quelques personnes la placent au rang des beautés vaporeuses ; pour moi, je sais qu'en femme sensée elle ne satisfait ses goûts et ses caprices que lorsqu'elle est tranquille du côté de l'intérêt. Un tableau qui est dans son boudoir, et que le peintre a malignement imaginé d'après le caractère et les aventures de la dame, va vous la peindre entièrement. Sophie est représentée devant son pupitre, pinçant de la guitare ; un militaire est à sa droite, donnant du cor ; un petit abbé occupe la gauche avec sa flûte, et un financier est vis-à-vis, jouant de la poche [1]. On lit sur le haut du papier de musique : *Concert à trois*. Le lourd Midas, qui avait demandé à l'Apelle moderne un tableau de fantaisie, a payé fort chèrement celui-ci, sans en avoir jamais deviné l'allégorie ; le militaire, l'abbé et la belle n'ont eu garde de l'en instruire. »

[1] *Pochette*, petit violon. L'auteur aura voulu jouer sur les mots.

Nous regrettons de ne pouvoir mettre sous les yeux du lecteur quelques-unes de ces peintures couleur de rose, que l'on dirait touchées par Baudouin ; mais on comprendra l'impossibilité où nous sommes par les titres seuls des chapitres : *La Petite maison. — Le Bain. — Les Vers à soie. — Deux bonnes fortunes manquées; comment? — L'Actrice de province raconte son histoire. — Attrapez-moi toujours de même! — L'Amour est un futé matois,* etc., etc.

Vers le commencement de l'empire, le *Soupé des Petits-Maîtres* a été réimprimé chez Didot en très-jolie petite édition, dont quelques exemplaires sur beau papier de Hollande ont paru dans les ventes.

XVI

LES FAIBLESSES D'UNE JOLIE FEMME, OU MÉMOIRES DE MADAME DE VILFRANC

Deux parties, à Amsterdam, et se trouve à Paris, chez Belin, libraire, rue Saint-Jacques, vis-à-vis celle du Plâtre. 1779.

Il n'y a de réellement amusant là-dedans que l'histoire d'un malheureux cordon de sonnette engagé par hasard sous l'oreiller de madame de Vilfranc, et qui fait apparaître à chaque minute une servante qu'on se défend d'avoir appelée. Nous ne pouvons nous expliquer davantage. En dehors de quelques licences timidement indiquées, les *Faiblesses d'une Jolie Femme* trahissent de grandes visées au romanesque. L'auteur est ce fécond et trop fécond Nougaret, qui, sans avoir fait aucune espèce d'études, s'est livré à tous les genres de littérature, et est mort, la plume à la main, à plus de quatre-vingts ans.

XVII

LES CONFIDENCES RÉCIPROQUES, OU ANECDOTES DE LA SOCIÉTÉ DE MADAME DE B***

Trois parties, avec frontispice, sans indication de lieu ni de date.

Ce sont des récits assez vulgaires, rehaussés tantôt par un air de sentiment, tantôt par un air de libertinage. La troisième partie, intitulée *Les Faits et gestes du vicomte de Nantel*, a été réimprimée séparément en 1818 sous ce nouveau titre : *Ma vie de garçon.* Il s'agit encore une fois d'un grivois imberbe qui s'introduit dans un couvent de filles sous l'habit d'une sœur converse. Le XVIIIe siècle ne sortait pas de là, et l'Empire, à son tour, a perpétué cette traduction venue en ligne directe du comte Ory.

XVIII

LES SONNETTES, OU MÉMOIRES DE M. LE MARQUIS D***

Deux parties, avec frontispice.

Les *Sonnettes* sont tout à fait de la famille du *Grelot*, mais ce dernier leur est infiniment préférable. Elles sont dédiées à un M. le D*** (le Dru), serrurier de son état, dont une enseigne curieuse par sa naïveté fit la réputation et même la fortune. Il ne nous est pas permis d'en reproduire le texte, qui d'ailleurs court les *ana* et est dans la mémoire de tous les vieillards. Quatre ou cinq intrigues dominées par un amour sérieux et couronnées par un mariage, il n'y a pas d'autres sujets dans les *Sonnettes*, desquelles on pouvait attendre un plus joyeux carillon.

Auteur : Guiart de Servigné.

Dans l'édition de la Bibliothèque amusante (1781), les *Sonnettes* sont suivies de l'*Histoire d'une comé-*

dienne qui a quitté le spectacle et de l'*Origine des bijoux indiscrets*, conte.

Une grossière spéculation de librairie a fait reparaître en 1803 *les Sonnettes* avec ce nouveau titre : *Félix, ou le Jeune amant et le Vieux libertin*. Des noms y sont changés ; les chapitres y ont des titres ridicules.

XIX

FÉLICIA, OU MES FREDAINES

Avec cette épigraphe : « *La faute en est aux dieux qui me firent si folle.* » Deux volumes, à Amsterdam, 1784.

La vivacité de quelques tableaux ne doit pas nous empêcher de rendre justice à l'une des plus charmantes productions que la décadence du XVIIIe siècle ait inspirées, coquette débauche de sentiment et d'esprit, esquisse folâtre des dernières ruelles à la mode, accentuée plus littérairement que le long roman de Louvet. *Félicia* a été rééditée à l'infini et dans tous les formats, avec un grand luxe de gravures. Ce sont encore des mémoires, mais des mémoires aussi rapides et aussi mutins qu'on peut le désirer.

« Je vais passer et repasser mes folies en parade, avec la satisfaction d'un nouveau colonel qui fait défiler son régiment un jour de revue, ou, si vous voulez,

d'un vieil avare qui compte et pèse les espèces d'un remboursement dont il vient de donner quittance. »

Félicia naquit comme Vénus, de l'écume des flots, c'est-à-dire qu'elle reçut le jour sur un bâtiment corsaire, au milieu des horreurs d'un combat naval. Un bourgeois d'Italie, nommé Sylvino, l'adopta pour sa fille et lui fit donner une éducation complète. Née sous un astre brûlant, elle manifesta de bonne heure les plus tendres dispositions, et un petit maître de danse faillit lui faire tourner la tête, alors qu'elle n'avait guère plus de quatorze ans. Mais l'amour, qui veillait sur elle, lui réservait de plus hautes destinées. Le chevalier d'Aiglemont parut : c'était un Adonis de dix-neuf ans, d'une taille svelte, que faisait ressortir un uniforme d'officier aux gardes. Il arriva un matin, pendant que Félicia prenait une leçon de clavecin. La *leçon de clavecin !* Que de fois la peinture et la gravure se sont emparées de ce sujet !

« Déjà savante, je touchai une sonate difficile qui m'était assez familière ; mais la présence du chevalier me jeta dans un trouble si grand, je perdis à tel point l'attention, que je m'embrouillai et mis le maître de fort mauvaise humeur. Il n'eût pas été fâché de briller par le talent de son écolière aux yeux d'un homme qu'il connaissait pour un excellent amateur de musique. Le maître jouait une partie de violon. —Donnez,

monsieur, lui dit l'aimable chevalier, je vais accompagner, et vous aiderez mademoiselle à se remettre. A peine il tint le violon que cet instrument rendit des sons délicieux. Nous reprîmes la sonate du commencement; jamais je n'avais si bien touché. D'Aiglemont accompagnait avec une justesse, une expression, qui me mettaient hors de moi. Mon jeu faisait sur lui la même impression; je l'entendais de temps en temps soupirer; le délire de son âme prêtait de nouvelles beautés à son exécution, de nouvelles grâces à sa figure. »

De sonate en sonate, l'heureux d'Aiglemont subjugua le cœur de la jeune Félicia. Ce fut lui qui la forma et qui la produisit. Il eut pour successeur un aimable prélat, type aujourd'hui disparu, et dont à ce titre le portrait doit trouver place dans ces pages: « Monseigneur était d'une figure intéressante, petit-maître à l'excès, aussi pétulant que lorsqu'il était officier, toujours gai, content et bouillant d'esprit; il paraissait de dix ans plus jeune qu'il n'était. Amateur universel, poésies, lettres, spectacles, arts, sciences, talents, plaisirs, modes, folies, tout était de son ressort. » Le prélat emmena dans son diocèse sa nouvelle conquête et lui donna une cour de hobereaux. Cette liaison mourut avec les roses d'automne. Félicia, qui grandissait à vue d'œil, demanda des chevaux pour Paris, et partit;

mais elle comptait sans une poignée de sacripants qui arrêtèrent sa berline sur la grande route, et qui certainement lui eussent fait un très-dur parti sans l'intervention miraculeuse d'un charmant jouvenceau, lequel, armé d'une épée, chargea tous ces gueux à la fois, et donna ainsi à la maréchaussée le temps d'arriver.

Ce libérateur tombé du ciel s'appelait Monrose; quoique passablement grand, il n'avait pas encore atteint son troisième lustre. Il s'était, la veille, échappé du collége, et allait un peu à l'aventure, ne sachant rien de la vie et des *orages du cœur*. Ce fut Félicia qui, à son tour, se chargea de cette éducation. « Beautés qui rêvez une adoration pure, s'écrie-t-elle, c'est à l'âge de Monrose qu'il faut prendre les hommes, si vous voulez respirer un moment leur encens délicat; un moment, entendez-vous! Car bientôt ces cœurs si francs, si sensibles, participent à la contagion générale, et vous devenez les dupes de ceux que vous croyez duper. On se lasse d'entretenir l'illusion de votre orgueil; les adorateurs s'enfuient en se moquant; vous demeurez rongées de regrets et couvertes de ridicule.» Un peu plus loin, elle dévoile tout son système de conduite dans ces quelques lignes : « Monrose prononça mille serments à mes genoux avec l'enthousiasme de la passion et du respect. Cependant je me souciais fort peu d'être adorée; cela ne m'a jamais flattée, j'ai tou-

jours souhaité COURT AMOUR ET LONGUE AMITIÉ. » Peut-être cette profession de foi est-elle d'une philosophie outrée et invraisemblable sur des lèvres de vingt ans; les femmes d'alors ne raisonnaient pas avec la froideur de Félicia; elles se piquaient toutes au contraire de cette exaltation répandue par la *Nouvelle Héloïse* et les romans anglais. Les plus libertines savaient, dans leurs caprices, conserver cette teinte de sensibilité qui est un des caractères les plus distincts de l'époque. On se doutait à peine que l'on fût corrompue; on n'aimait peut-être pas, mais au moins on croyait aimer, on voulait aimer surtout, ce qui a un côté méritoire. Aussi je crois que ces mots : *Je ne me souciais pas d'être adorée, cela ne m'a jamais flattée*, sont tout à fait hors nature, — d'autant plus que Félicia les dément à chaque instant.

Ses amours avec le beau Monrose remplissent la première moitié du second volume; mais bientôt les infidélités qu'il accumule avec la plus grande candeur du monde la forcent à lui donner un suppléant. Ce suppléant est un riche Anglais du nom de Sidney, ingénieux comme tous les Anglais et sybarite à la dernière puissance. On lit avec étonnement la description très-minutieuse de la maison de plaisance qu'il s'est fait arranger au bord de la Seine. D'abord, ce sont deux statues qui servent de limites à ses domaines, et

qui ont cela de particulier qu'elles se tournent le dos. L'une regarde le côté par où l'on arrive, et représente la Défiance; elle est debout, élancée, l'œil furieux; à côté d'elle, un dogue semble vouloir se ruer sur les passants; sur la table du piédestal on lit : *Odi profanum vulgus.* L'autre statue, qu'on ne voit en face qu'en revenant, est assise et figure l'Amitié; son regard et son geste témoignent du déplaisir qu'elle a de voir partir les hôtes de lord Sidney; un épagneul est sur ses genoux. Au bas sont gravés ces mots : *Redite cari.*

Mais cela est le moins curieux. Voici qui vaut davantage. Le noble lord, qui raffole de tout ce qui est fantastique et mystérieux, s'amuse pendant la nuit à faire des niches à ceux qui couchent dans son château. Pour cela, son architecte a pratiqué sous chaque appartement une espèce d'entre-sol ignoré et des dégagements autour de chaque alcôve. Des escaliers pratiqués dans l'épaisseur des murailles communiquent à tous les étages, où des postes d'observation sont ménagés dans des corridors, matelassés de toutes parts et percés de petits trous dans les ornements des trumeaux. Lorsque Sidney veut s'introduire dans une chambre, il n'a qu'à pousser un panneau à coulisse exécuté dans la perfection; il peut aussi donner la sérénade à ses locataires, au moyen de certains tubes qui circulent du

haut en bas de la maison et s'adaptent à tous les chevets. Ces tubes lui servent également à entendre ce qui se dit chez lui, et souvent à y répondre. On sait que la plupart de ces inventions pleines de perfidie sont renouvelées de Denys le tyran, qui en faisait une application moins inoffensive que lord Sidney. Il n'y a pas longtemps encore que Grimod de la Reynière, le spirituel gourmand et l'humoriste, les avait réalisées à son tour dans son château de Villers-sur-Orge, près de Longjumeau.

Le roman de *Félicia* est tout en épisodes, il fait mouvoir une multitude de personnages; nous ne pouvons qu'indiquer les jalons principaux. L'élément dramatique finit par prendre le dessus, et après des complications précipitées, l'héroïne épouse pour la forme un vieux comte. Du reste, tout le monde épouse au dénoûment : lord Sidney épouse une certaine Zeïla, perdue, retrouvée et toujours adorée; le d'Aiglemont des premiers chapitres épouse une petite personne de couvent. Il n'y a que Monrose qui n'épouse pas, mais, en compensation, il retrouve sa famille et entre dans les mousquetaires, où il ne tarde pas à devenir capitaine.

Nous avons beaucoup abrégé; mais si de tels livres ne supportent pas d'analyse, ils comportent du moins les citations. Entre plusieurs, nous choisissons la pein-

ture très-vivante de deux originaux : un président de province et son gendre. C'est Félicia qui parle : « Exacte au rendez-vous, je les trouvai tous deux dans la grande allée du Palais-Royal ; ils m'attendaient, assis et entourés d'une jeunesse désœuvrée qui se divertissait de la manière dont ils étaient accoutrés. Le beau-père avait, en dépit de la saison, un antique habit de drap pourpre à paniers, orné d'une grande quantité de boutons et de boutonnières ; cette parure devait avoir été de son temps du plus grand effet ; la veste était d'une riche étoffe or et argent, mais dont le fond crasseux et les bouquets débrochés trahissaient le grand âge. La culotte, pareille à l'habit, était un peu plus neuve. Des bas roulés, de vastes souliers, la perruque à la brigadière, l'immense chapeau brodé d'argent sous le bras, l'épée imperceptible et la longue canne à bec de corbin complétaient le costume du bon président. — Le sieur de la Caffardière ne lui cédait pas l'honneur d'être mis le plus bizarrement. Ayant perdu presque tous ses cheveux, il était coiffé d'une fausse *grecque* huppée, placée de travers, et de deux boucles empâtées dont la pommade fondait au soleil. Une petite bourse dont le sac vide badinait à deux doigts d'une nuque allongée meublait le derrière de la tête. L'habit était de camelot bleu de ciel, avec un large galon mal festonné ; la veste en basin, ornée d'une frange trop

longue, battait sur les genoux. Il avait une culotte de velours noir et des bas de soie couleur de chair, des souliers plats décorés d'une antique boucle dont l'éclat éblouissait tous les yeux, un petit chapeau avec un plumet sale. Quant à l'épée, elle réparait par son excessive longueur l'extrême petitesse de celle du beau-père. En un mot, ces messieurs étaient à montrer pour de l'argent. »

Le crayon ne ferait pas mieux pour ces deux caricatures; et afin d'achever le portrait de ce président, lequel est un homme excellent, très-fort sur la basse de viole, nous recommandons ces lignes expressives : « Cet homme, que le feu d'un demi-génie fort actif avait desséché, ressemblait beaucoup à une momie habillée à la française. De grands traits chargés, de gros yeux brusques, saillants, bordés de fossés creux, une bouche plate, un nez aquilin et un menton pointu, donnaient au personnage une physionomie folle, mais spirituelle et passablement bonne; et, sans le ridicule frappant dont cet honnête président était verni de la tête aux pieds, on se fût accoutumé volontiers à sa pittoresque laideur. »

L'auteur de *Félicia* est le chevalier de Nercyat, de qui nous nous occuperons un jour.

XX

L'ÉTOURDI

A Lampsaque, 1784.

Il faut être doué d'une effronterie rare pour copier l'introduction entière du *Soupé des Petits-Maîtres*, l'aventure des deux religieuses dans la *Confession générale de Wilfort,* une anecdote de lanterne magique aussi connue que l'enseigne de M. le Dru, et oser baptiser le tout du nom de *L'Étourdi.* L'audacieux arrangeur de cette compilation, qui n'a pu être cependant assez crédule pour rêver l'impunité, pousse l'amour-propre jusqu'à s'avouer, dans une note, l'auteur d'un *Almanach de Nuit* pour l'année 1776. Je me souviens d'avoir eu entre les mains cet almanach, signé du chevalier des R.....s, et avoir été rebuté par le ton de sottise qui y règne d'un bout à l'autre.

XXI

MA JEUNESSE

Quatre parties.

« Ce fut un mardi que, sortant de l'Opéra, encore extasié des attitudes légères de nos Terpsichores, mes pas me conduisirent au jardin du Palais-Royal, où, bientôt après, je vis arriver un objet enchanteur qui depuis longtemps fixait mes désirs. Léonore (c'était son nom de guerre) était parée élégamment; sa taille et son maintien frivole ne laissaient rien à souhaiter; ses regards volaient de toutes parts et annonçaient le désir de plaire, souvent la certitude d'y réussir. Affectant toujours de passer à côté d'elle, mes regards enflammés, accompagnés chaque fois d'un sourire, la forcèrent de rompre un silence qui lui pesait sans doute autant qu'à moi. — Ai-je donc quelque chose de ridicule, me dit-elle, qui vous oblige, monsieur, à m'observer de la sorte? Ma réponse fut prompte, en lui disant : — Le sourire, mademoiselle, est presque tou-

jours l'effet du plaisir. » Cette entrée en matière ne se soutient pas longtemps ; les amours deviennent vulgaires et même mélodramatiques : à Léonore succèdent Lise, Ninon, Ursule, Sézine, Victoire, Bibiane. Et puis, l'éternel couvent ! les éternelles nonnes ! avec cette différence que le héros, au lieu de se travestir en femme ou en abbé, s'habille en médecin, ce qui est aussi vieux, mais moins amusant. ***Ma Jeunesse***, dont le style est inégal, se fait lire avec impatience ; c'est trop de quatre parties : on n'est pas jeune pendant si longtemps, ou bien on l'est davantage.

XXII

MONROSE, OU LE LIBERTIN PAR FATALITÉ

Suite de Félicia, par le même auteur, quatre parties. Paris, 1795.

De nouveaux personnages ajoutés à ceux que nous connaissons recommencent une série d'orgies, pourvue du même genre d'attrait que la première. L'abbé de Saint-Lubin, la baronne de Liesseval, Mimi, madame de Flakbach, Armande, Floricourt, Senneville, placés pour ainsi dire sous le commandement de Félicia et de Monrose, vont passer la saison d'été dans une délicieuse terre située à quelques lieues de Paris; ils n'y couronnent point de rosières, comme on le pense bien ; ils se contentent de jouer la comédie, — *Les Fausses Infidélités,* par exemple, — et de chasser tout le jour dans les bois, souvent même le soir. De temps à autre, comme dans *Félicia*, le drame intervient brusquement et se prolonge quelquefois dans une proportion fatigante; l'auteur s'en aperçoit, mais seulement vers la fin du quatrième volume : « Je conviens avec vous,

dit-il, cher lecteur, que la marche de toutes ces aventures n'est pas ordinaire. Ce mélange singulier de vertu, de faiblesse, de sentiment, de caprice, ces brusques transitions de la tristesse au plaisir, du plaisir au remords, du courroux à l'attendrissement, tout cela est de nature à vous ballotter peut-être désagréablement, si vous avez l'habitude et le goût de ces scènes uniformes où chaque acteur conserve son premier masque d'un bout à l'autre de son rôle. La plupart de mes personnages sont à moitié purs et à moitié atteints d'une corruption dont il est bien difficile de se garantir au sein des capitales, quand on y apporte des passions et d'assez grands moyens de les satisfaire. De là, tant de disparates. L'histoire de mes acteurs est celle des trois quarts des mondains de tous les pays de l'Europe. »

Il faut remarquer dans *Monrose* un individu italien qui pourrait bien avoir servi de modèle à Balzac pour son ou sa Zambinella, dans le petit roman de *Sarrazine*.

XXIII

LES ALMANACHS GALANTS

C'étaient de petits livres in-32, très-coquets, dorés sur tranche et fermés par un stylet qui servait à écrire sur un certain nombre de pages blanches ménagées à la fin de chaque volume. Le texte était composé habituellement de chansons et de maximes d'amour, avec des gravures pour tous les mois. Voici une liste des almanachs pour l'année 1789 qui se trouvaient chez le libraire Langlois fils, rue du Marché-Palu, au coin du Petit-Pont :

Le Nanan des curieux.
L'Affaire du moment.
Le Portefeuille des femmes galantes.
L'Almanach bien fait.
L'Almanach sans titre.
Le Petit Chou-Chou.
Les Hymnes de Paphos.

On ne veut que celui-là.
Pierrot-Gaillard.
Merlin-Bavard.
Les Fastes de Cythère.
La Récolte des petits riens.
Le Loto magique.
Le Plaisir sans fin.
Mon petit savoir-faire.
Le Grimoire d'amour.
Les Mois à la mode, ou l'An des plaisirs.

Sauf quelques-uns, ces petits livres de poche ne dépassent pas le badinage. La plupart sont d'une ingénuité grotesque, comme dans le dialogue suivant, extrait des *Mois à la mode*.

Un batelier conduit deux messieurs et deux dames au parc de Saint-Cloud, le jour de la fête.

UN MONSIEUR. — L'air est pur aujourd'hui, et je crois que nous ne risquons rien, mesdames, de vous promettre une belle journée.

LES DAMES. — Le temps paraît assez sûr, mais vous savez qu'il est comme les hommes, c'est-à-dire inconstant.

LE MONSIEUR. — Ah ! mesdames, je ne saurais prendre cela pour moi.

UNE DES DAMES. — Cependant, s'il ne faisait pas beau aujourd'hui, que diriez-vous ?

LE MONSIEUR. — Je dirais, madame, qu'en votre compagnie on ne saurait jamais essuyer de mauvais temps; et ces lieux, si enchanteurs qu'ils puissent être, n'auraient aucun appas pour nous s'ils ne recevaient leur principal ornement de votre présence.

AIR : *La plus belle promenade.*

Le séjour le plus aimable
N'aurait point d'attraits sans vous ;
L'antre le plùs effroyable
Plaît par des objets si doux.
Triste Paris ! tu nous lasses,
Et ces lieux plaisent beaucoup
Quand on amène les Grâces
A la fête de Saint-Cloud.

C'est fort innocent.

———

XXIV

L'ODALISQUE

Ouvrage traduit du turc par Voltaire. A Constantinople, chez Ibrahim Bectas, imprimeur du grand visir, auprès de la mosquée de Sainte-Sophie. Avec privilége de sa Hautesse et du Muphti. 1796. In-32 de soixante-quinze pages, sur papier fort, quatre gravures avec renvois aux pages correspondantes.

Le nom de Voltaire couvre impudemment une spéculation scandaleuse et des épisodes sans esprit. On lit dans un *Avis de l'éditeur* placé au début :

«Voltaire a composé cet ouvrage à quatre-vingt-deux ans. Le manuscrit nous a été remis par son secrétaire intime, ce qui nous autorise à assurer l'authenticité de ce que nous annonçons. On verra qu'il nous aurait été facile de faire disparaître quelques expressions énergiques, mais une froide périphrase n'aurait pas aussi bien rendu l'expression du personnage. Au surplus, nous pensons qu'il faut respecter un grand homme jusque dans les écarts de son imagination. »

Il est impossible de se laisser prendre à ce piége vul-

gaire; l'*Odalisque* est un récit absolument dépourvu d'intérêt. Zéni est une petite fille que l'on élève pour la couche du Sultan; un eunuque, nommé Zulphicara, devient amoureux d'elle; de là, des descriptions de sérail, des scènes de jalousie. Ce n'est pas autre chose que cela.

Sur la page du titre, au milieu d'un cadre de fleurs et d'oiseaux, un J, un F et un M majuscules sont entrelacés. Ce chiffre nous fait supposer que l'éditeur de l'*Odalisque* pourrait bien être Jean-François Mayeur, assez coutumier de ces indignes supercheries.

XXV

ÉLÉONORE, OU L'HEUREUSE PERSONNE

A Paris, chez les marchands de nouveautés, an VII. Un volume in-32 de deux cent dix pages, avec un frontispice et deux gravures.

Un *sylphe* accorde à une jeune novice de couvent la faculté d'être tour à tour homme et femme, aujourd'hui Éléonor et demain Éléonore. Les aventures qui en résultent sont peu nombreuses et n'attestent qu'une médiocre invention; mais le style est facile et quelquefois gracieux.

XXVI

LES APHRODITES

A Lampsaque, 1793. Huit numéros ou cahiers in-8° de quatre-vingts pages chacun environ. Une gravure à chaque cahier.

Ce recueil n'est pas seulement rare, il est introuvable. L'auteur est ce même M. de Nercyat à qui les fastes du badinage doivent *Félicia* et *Monrose;* mais ici le badinage est poussé plus loin que dans ces romans. Les *Aphrodites* sont une association de personnes des deux sexes, association qui n'a d'autre but que le plaisir. Des femmes de la cour, des abbés, des princes, de riches étrangers, des ex-nonnes, paradent dans une série de tableaux dont la nature trop exclusive restreindra nécessairement nos citations. Nous le regrettons, au point de vue de l'esprit et du style, deux qualités que M. de Nercyat possède à un rare degré; que ne les a-t-il déployées dans des livres avouables ! Il a surtout une science et une aisance de

dialogue on ne peut plus remarquables, et qui ne se sont jamais manifestées plus abondamment que dans les *Aphrodites*. Il jargonne comme les petits-maîtres de Marivaux. — Voici, par exemple, un comte qui revient du Manége, et qui, après s'être répandu en plaisanteries contre le nouvel *ordre de choses* et la manie des *constitutions*, demande à déjeuner.

CÉLESTINE. — Que prendrez-vous, monsieur le comte?

LE COMTE. — Une croûte grillée avec un peu de vin d'Espagne.

CÉLESTINE. — On va vous servir à l'instant. (*Elle disparaît et revient un moment après avec un plateau.*)

LE COMTE. — Quoi! c'est vous-même, belle Célestine, qui prenez la peine...,

CÉLESTINE. — Pourquoi pas, monsieur le comte? on a toujours du plaisir à servir quelqu'un d'aimable.

LE COMTE. — Ah! ce joli compliment met le comble à vos attentions. (*Il la débarrasse du plateau.*) Si vous vouliez, charmante Célestine, que ce déjeuner devînt délicieux pour moi, vous mouilleriez ce verre de vos lèvres de rose, et, buvant après vous, je croirais recevoir un baiser.

CÉLESTINE. — Voilà qui est d'une galanterie bien quintessenciée! Pourquoi demander de ma part un

baiser par ricochet, quand je puis vous en donner plutôt deux directement ?

LE COMTE, *les prenant avec transport.* — En vérité, Célestine, vous surpassez tout ce qui vient ici !

CÉLESTINE. — Chut ! chut ! songez que nous avons quelque part certaine duchesse, et...

LE COMTE. — Bon ! Laissons, mon cœur, ces subtilités de délicatesse. Si vous m'aimiez un peu...

CÉLESTINE. — Nous ne nous connaissons point, pourquoi vous aimerais-je ? — Vous êtes joli cavalier, pourquoi ne vous aimerais-je pas ?

LE COMTE. — Elle est divine ! Il y a un siècle, belle enfant, que tu me trottes en cervelle ; mais tu as précisément une de ces sorcières de mines qu'il faut chasser de son imagination comme la peste, si l'on ne veut pas s'enfiévrer.

CÉLESTINE. — Pourquoi, s'il vous plaît, me chasser si fort ? Sachez que j'aime beaucoup, moi, qu'on se passionne un peu pour mon petit mérite, etc., etc.

Tout ce babil amuse, et atteste un écrivain de race. Après le dialogue, le portrait. Celui-ci plaira par sa minutie charmante :

« VIOLETTE. Délicieuse brune. Elle est coiffée à l'enfant avec un ruban vert autour de ses cheveux à peine

poudrés, et vêtue d'un peignoir garni de mousseline rayée par-dessus une chemise en toile de Hollande. Tendron pétillant de fraîcheur et de santé ; petit front à sept pointes ; yeux médiocrement grands, mais volcaniques ; larges prunelles noires ; sourcils tracés comme au pinceau. Fossettes aux joues et au menton ; couleurs d'une extrême vivacité ; joli méplat au bout d'un petit nez en l'air. Dents courtes, merveilleusement rangées et de l'émail le plus sain. Légère dose d'embonpoint. Petons et menottes du plus agréable modèle. »

Il y a dans les *Aphrodites* quelques parties dramatiques et même fantasmagoriques : — l'histoire d'un baronnet qui se fait suivre partout de l'image de sa défunte maîtresse, en cire, de grandeur naturelle ; — les jalousies, les fureurs sentimentales et la mort d'un comte de Schimpfreich ; — mais ce sont des parties faibles et hors de leur place. En outre, M. de Nercyat ne perd jamais l'occasion de donner son coup de griffe aux événements et aux hommes de la Révolution.

Reliés, les *Aphrodites* forment deux beaux volumes grand in-8°, très-soignés d'impression, avec des *errata* à la suite de chaque cahier. Les gravures sont d'une exécution supérieure.

XXVII

LE DOCTORAT IN-PROMPTU

1788. Un volume in-32 de cent vingt pages, avec deux gravures, par le même.

Ce sont deux lettres adressées par une jeune dame, nommée Érosie, à son amie Juliette, et datées de Fontainebleau. En allant rejoindre à la cour le vieux baron de Roqueval, auquel sa main est promise, Érosie raconte de quelle façon elle a fait la rencontre et la conquête du petit vicomte de Solange, jouvenceau *céleste*, qui voyage accompagné de son pédagogue. Un *Avis des éditeurs* s'exprime de la sorte :

« Un valet d'auberge, chargé de jeter dans la boîte la première de ces lettres, et supposant, d'après le volume, qu'elle pouvait contenir quelque chose de mystérieux, la porta chez un jeune homme attaché en sous-ordre à l'un des bureaux ministériels. Ce commis,

abusant de la circonstance, ouvrit le paquet; mais, au lieu de secrets d'État, il n'y trouva que des folies, qu'il transcrivit pour son amusement. Cette copie, qui a circulé, nous est parvenue, et c'est d'après elle que nous avons imprimé. »

Écrit avec légèreté.

XXVIII

LA GALERIE DES FEMMES

Collection incomplète de huit tableaux recueillis par un amateur. Epigraphe : « *L'amour est le roman du cœur, et le plaisir en est l'histoire*. Beaumarchais, *Folle Journée.* » A Hambourg. 1790. 2 vol. in-12, le premier de cent soixante-dix pages, et le second de cent cinquante-quatre.

Ces tableaux ont pour titres : *Adèle, ou l'Innocente; Elisa, ou la Femme sensible; Eulalie, ou la Coquette; Déidamie, ou la Femme savante;* etc. Ils sont écrits avec une finesse incomparable. Que si vous y trouvez trop de mythologie, prenez-vous-en au Directoire et à ses modes transparentes. Le quatrième tableau s'annonce ainsi :

« Lettre de Zulmé *au chevalier d'Arnance.* — J'irai ce soir incognito voir *Armide* et le ballet de *Psyché.* Ma loge sera fermée à tout le monde si le chevalier d'Arnance ne se compte pour personne. »

« RÉPONSE. — Quelque opinion modeste qu'on ait de soi, il faut bien se compter pour quelque chose lorsqu'on a le bonheur d'être aperçu de vous. J'irai voir *Armide* et *Psyché.* »

C'est très-dégagé, n'est-ce pas? Plus loin, le portrait de cette Zulmé offre de jolis traits : « Elle ne faisait rien comme les autres : une autre le faisait mieux et plaisait moins. Penchait-elle la tête, levait-elle un bras, avançait-elle le pied, on était ému. Il suffisait qu'elle regardât pour qu'on se crût aimé. Dans la poursuite du plaisir, Zulmé n'oubliait rien de ce qui peut le rendre plus vif et plus durable. C'est ainsi qu'elle ménageait avec soin sa réputation, pour avoir toujours ce sacrifice à faire. » J'ai noté, en outre, quelques détails d'ameublements et de costumes : « Déidamie était vêtue d'une légère simarre de crêpe bleu de ciel, nouée d'une ceinture de pourpre, le cou et le bras nus, sa belle chevelure emprisonnée dans des bandelettes et rassemblée avec une grâce antique sur le sommet de la tête. »

Étonnerons-nous beaucoup de monde en disant que la *Galerie des Femmes* est le début anonyme de M. de Jouy, alors jeune et fringant *incroyable?* Plus tard, le diable devait se faire *ermite;* plus tard aussi, il de-

vait faire rechercher et détruire avec le plus grand soin les exemplaires de cette érotique fantaisie. Ah! mais, nous étions là! — Quérard n'a pas mentionné la *Galerie des Femmes* dans la *France littéraire;* on ne la trouve signalée, sans nom d'auteur, que dans le catalogue de Marc, libraire à Paris (1819).

XXIX

LES QUATRE MÉTAMORPHOSES

Poëmes. A Paris, de l'imprimerie de Plassan, l'an VII de la République (1799)

Ici nous nous trouvons en présence d'un véritable chef-d'œuvre, dont on a singulièrement exagéré l'immoralité. Fruit de la fantaisie païenne du Directoire, ce poëme, ou plutôt ces poëmes n'ont rien de l'afféterie particulière à cette époque; dès les premiers vers, il est aisé de s'apercevoir que leur origine remonte à la plus pure et à la plus puissante antiquité. Les grâces de convention, qui se retrouvent à des degrés inégaux chez Dorat, Bernard, Malfilâtre, Colardeau, Bertin (nous faisons quelques réserves à l'égard de Parny), et qui sont l'essence même du XVIIIe siècle, disparaissent d'une façon absolue des *Quatre Métamorphoses*. Ce travail n'a pas été, sur le moment, apprécié comme il aurait dû l'être; son succès ne lui est venu

que de la curiosité et du scandale. Les érudits ont souri, mais eux aussi se sont arrêtés à la superficie du livre ; car, il le faut bien avouer, les érudits, ces porte-lumières, ces éclaireurs du passé, sont quelquefois privés du sens poétique. Ils ont signalé le pastiche, mais le côté créateur leur a échappé presque complétement ; après avoir fait la part à Virgile, à Horace, à Pétrone, et même à Ausone, ils ont oublié de faire la part à l'auteur français, sculpteur délicat de ce camée, digne d'agrafer la ceinture d'une Vénus nouvelle.

Les *Quatre Métamorphoses* forment un in-quarto de soixante-huit pages, papier-carton, caractères de toute beauté. L'auteur est Lemercier, ce novateur dramatique, plus vigoureux et plus original que Ducis, un *chercheur*, comme on dirait aujourd'hui, qui a cherché et trouvé un beau drame antique, *Agamemnon*, et quelques comédies d'un caractère étrange : *Plaute, Pinto, Christophe Colomb*. Au milieu de sa jeunesse, de sa réputation littéraire et de ses succès dans une société vêtue de gaze, il consacra une année à parfaire — dirai-je dans le silence du boudoir ? — le badinage des *Quatre Métamorphoses*. Beaumarchais, à qui Lemercier communiqua son manuscrit, s'en enthousiasma justement ; ce fut lui qui conseilla la magistrale édition in-quarto.

Publiées sans nom d'auteur, les *Quatre Métamor-*

phoses ne se retrouvent plus aujourd'hui que dans quelques bibliothèques d'amateurs. Par une analyse et des extraits, nous allons en conserver ici tout ce qui peut être lu. Elles se composent de quatre petits poëmes distincts et d'une étendue à peu près égale, rimés en alexandrins : *Diane*, *Bacchus*, *Jupiter*, *Vulcain*. Une introduction, que nous donnons tout entière, trahit les scrupules du poëte et le montre s'efforçant d'atténuer ses torts envers la morale, à l'aide d'exemples fameux qu'il groupe en stances aussi spirituelles que paradoxales :

Minerve, as-tu flétri ces maîtres du Parnasse
Qui chantèrent des dieux les plaisirs clandestins?
As-tu puni Phébus, que charmait leur audace,
Et qui joignit son luth à leurs chants libertins?
Parle : as-tu fait rougir l'antique Mnémosyne
Consacrant Jupiter égaré par l'Amour?
L'affront d'Io, d'Europe, et l'impure origine
Des frères immortels que Léda mit au jour?
Le difforme Centaure enlevant Déjanire?
Myrrha goûtant l'inceste au lit du vieux Cinyre?
Hermaphrodite épris de son sexe douteux;
Et Saturne, en coursier, hennissant pour Phillyre,
Et le docte Chiron, monstre né de leurs feux?
Au chantre de Téos tu pardonnas Bathylle,
Et le jeune Alexis au modeste Virgile.
Ton courroux, ô déesse! est-il si dangereux?
— Non, me dis-tu : je hais cette âpre tyrannie
Qui s'arme injustement d'hypocrites rigueurs;
Les transports de l'esprit n'accusent point les cœurs

Je vis des fictions où se plaît le génie.
Ainsi parle Minerve : elle fuit, et ma voix
Célèbre en liberté, sur les monts d'Aonie,
Bacchus, Amour, ses feux, ses erreurs et ses lois.

Voilà le lecteur prévenu. Mais qui pourrait s'arrêter après cet aimable exorde ! Le feuillet est vite tourné, et l'on entre dans le premier poëme : *Diane*. Puisqu'il s'agit d'amour, Endymion ne saurait être loin ; aussi l'aperçoit-on, en effet. L'innocent berger des montagnes de la Carie repose, endormi, comme la peinture nous l'a toujours uniformément représenté, dans une grotte inconnue au soleil. Trois nymphes, Olphée, Aglaure et Doris, fuyant les ardeurs du jour, s'arrêtent à le contempler. Peu à peu, s'enhardissant, l'une d'elles imprime un baiser sur ses cheveux noirs ; l'autre prend plaisir à l'enchaîner avec des fleurs ; la troisième lui lance en riant des noisettes.

Cependant le berger, agité par leurs cris,
Dans les bruyants éclats dont leur gaîté s'amuse,
Reçoit d'un lent réveil la lumière confuse.

Il se réveille enfin tout à fait ; il les voit, mais sans trouble, et rappelant à lui son chien et son troupeau : « Ménades, laissez-moi, dit-il ; cessez vos piéges, et retournez vers l'impur satyre ! » Les nymphes en fu-

reur crient vengeance, et le dieu des jardins, qui les entend, promet de les exaucer. Le dieu des jardins est puissant; mais Diane multiplie ses métamorphoses pour veiller sur Endymion. Non contente de descendre vers lui, le soir, sur une nue pâle, elle emprunte pendant le jour la forme de la chèvre Amalthée :

L'œil inquiet, la corne en arcs se recourbant,
La barbe en double tresse à ses genoux tombant.

Cette dernière métamorphose lui est fatale ; le dieu des jardins (nous continuons à ne pas l'appeler par son nom) la reconnaît, et, à son tour, il apparaît en bélier. A cet endroit du poëme, l'action atteint son plus haut degré d'intérêt, mais il serait difficile à notre plume d'en suivre les épisodes : ils deviénnent trop hardis. C'est dommage. Diane est vaincue, voilà le dénoûment, et elle remonte dans le ciel cacher une rougeur dont Endymion ignorera toujours le secret.

Nous aurons notre analyse plus complète et plus aisée avec *Bacchus*, qui représente, selon nous, le morceau éclatant de l'ouvrage.

Bacchus veut dans Athène enseigner ses mystères ;
Il fuit du Cithéron les rochers solitaires,
Qui, troublés par les cris des filles d'Agénor,
De hurlements sacrés retentissent encor,

Palès, Faune et Priape, égypans et bacchantes,
Nymphes des eaux, des bois, Satyres, Corybantes.
Les flambeaux, ou le thyrse, ou la coupe à la main,
De leur foule bruyante inondent le chemin,
Les uns mêlent leurs cris aux chansons phrygiennes.
Et la flûte sonore aux danses lydiennes;
D'autres frappent les airs et les monts reculés
Du son des chalumeaux à leur haleine enflés.
Là, du Céphise au loin s'ébranle le rivage
Aux longs accents aigus que pousse un cor sauvage,
Et des cercles d'airain sous les coups résonnants
Le bruit se fait entendre à mille échos tonnants.

Plus loin, en se roulant, la Ménade enivrée
Montre de doux appas sous une peau tigrée
Qui revêt son épaule et flotte au gré des vents,
Cachant ses ongles d'or en de longs plis mouvants,

L'onagre appesanti porte le vieux Silène;
A pas lourds et tardifs il descend dans la plaine,
Les Nymphes, enlaçant leurs thyrses en berceau,
Ombragent de son corps l'immobile fardeau.
De ses yeux incertains la flamme est presque éteinte;
Et les bourgeons vermeils dont sa figure est peinte
En allument les traits, doucement égayés
Par les vapeurs du vin où ses sens sont noyés.

Arrivé sous les murs d'Athènes, Bacchus voit se diriger au-devant de lui une double file de vierges; elles apportent les présents du roi Pandion. La plus belle de toutes, Érigone, fille d'Icare, marche à leur tête : elle offre au dieu un vase d'or enlevé autrefois à Vulcain par Cécrops, et où l'habile ouvrier a retracé les com-

nats de Gnide. Bacchus reçoit le vase, et déjà sa lubricité a désigné Érigone pour victime.

Pandion arrive à son tour, suivi des principaux citoyens d'Athènes; le sage Pandion veut présider aux fêtes qui se préparent.

Lui-même aux yeux des Grecs, sur les trépieds dorés,
Brûle en l'honneur du dieu les parfums consacrés,
Choisit dans ses troupeaux, jeune et riche espérance,
Un bouc, signe fécond d'amour et d'abondance,
Le frappe de la hache, et le porte, luttant,
Aux autels dont le feu le dévore à l'instant.
Et de vin et de lait versant un doux mélange :
« Puissant fils de Sémèle, ô Dieu de la vendange !
» Viens étaler la pourpre et l'or de tes raisins.
» De tous soins dégagés, libre de noirs chagrins,
» L'homme chante l'ivresse où ton nectar le noie
» Et respire l'audace, et l'amour, et la joie !
» Tu règnes au delà des fleuves et des mers ;
» C'est toi qui, t'égarant sur les sommets déserts,
» Des prêtresses en foule à ta suite hurlantes
» Enlaces les cheveux de couleuvres sifflantes.
» Ami des chants de paix et des cris belliqueux,
» Tu te plais dans la guerre et tu chéris les jeux ;
» Et lorsqu'au noir séjour, dont il garde l'entrée,
» Te reconnut Cerbère à ta corne dorée,
» Ses aboyantes voix grondèrent sans courroux,
» Et de sa triple langue il flatta tes genoux. »

Ce discours terminé, les fêtes commencent. On se répand dans les bois d'ifs et de pins ; les torches s'allument aux mains des bacchantes et sèment leurs étin-

celles à travers les branchages. Un enfant blond, coloré d'une flamme vermeille, est entraîné et roulé sur le gazon : c'est l'Amour, qu'ont enivré les Thyades. Plus loin, un satyre poursuit Euchalie, frappée du thyrse et les yeux égarés par les fruits de la vigne ; elle fuit, et deux charmants vers marquent son passage :

Son cothurne, tissu de fleurs à peine écloses,
Laisse voir ses talons plus vermeils que les roses.

D'autres nymphes se dessinent sur les masses sombres du feuillage ; formes précises, contours voluptueux mais arrêtés. L'une d'elles :

Son front, coiffé des crins d'un monstre de Némée,
Est ombragé des dents dont sa gueule est armée ;
Et leur ivoire affreux, leurs débris menaçants,
Relèvent la douceur de ses yeux ravissants.

La peinture ne ferait pas mieux. Toute la bacchanale est conduite avec cette sûreté de verve. Des points lumineux, des rimes inattendues, jaillissent à chaque instant de l'alexandrin maîtrisé. Les tableaux et les épisodes se multiplient, rappelant tour à tour le Cor-

rége et l'Albane, et plus souvent encore Rubens. Écartez plutôt ces feuilles, et voyez :

Silène, au loin couché, dormait sous de vieux chênes.
Un nectar bu la veille avait enflé ses veines;
Sa couronne tombait pendante sur son sein;
L'anse d'un vase usé s'échappait de sa main.

N'est-ce pas que cela semble attendre le graveur? Les cent détails de cette œuvre artiste n'en font cependant pas perdre de vue le groupe principal : la lutte amoureuse d'Érigone et de Bacchus, terminée par la métamorphose du dieu en berceau de vigne,

Imprudente ! elle court, à ses fruits attirée,
Et, par sa prompte course et ses feux altérée,
S'abreuve à ses raisins et pend à ses rameaux...
Mais tel qu'on voit le lierre embrasser les ormeaux,
Telle aussitôt la vigne, amante d'Érigone,
De ceps entrelacés l'enchaîne et l'environne.

Jupiter, le troisième poëme du volume, ne peut guère être raconté. En voici l'épigraphe : ... *Rapti Ganymedis honores* (Virgil. *Æneid*, lib. I, v. 28). L'auteur, indiscrètement inspiré, commence par y dépeindre la chute d'Hébé au festin de l'Olympe. L'abandon de Junon, la mélancolie de Narcisse, et finalement la métamorphose de Jupiter en aigle, métamorphose

qui lui sert à enlever le jeune fils de Tros, surpris sur l'Ida, tels sont les éléments de ce poëme, aussi mouvementé que les autres, mais moins fertile en images riches et belles.

Les côtés dramatiques de Lemercier se développent dans *Vulcain;* la figure charbonnée et rude de ce pauvre dieu est bien rendue. Plus de roses, plus de lèvres pâmées au bord des coupes, plus d'éclats de rire au détour des bois. A la place, un boiteux, un travailleur de nuit et de jour, un butor qui est marié et qui est jaloux, — une vraie nature d'homme enfin, au milieu de tous ces dieux goguenards et bellâtres. Disons, puisque l'occasion s'en présente, combien il excite notre pitié, ce Vulcain toujours occupé à plaider en adultère, mais non en séparation, et de qui se moque continuellement et si injustement une mythologie sans cœur. Il est la seule réelle passion dans ce ciel d'opéra, la seule colère touchante. Quand les autres s'occupent à manger de l'ambroisie ou s'amusent à faire battre des Troyens contre des Grecs, il pleure ou serre les poings. Et comme il est absurde dans ses vengeances! comme on sent le martyr jusque dans cette invention désespérée des filets! Nous le plaignons de tout notre cœur; et après Voltaire, qui s'en est moqué, ce nous est une satisfaction de voir l'auteur des *Quatre Métamorphoses* prendre au sérieux ce malheureux forgeron.

Pour début, une description des antres de Lemnos nous le montre tout noir de fumée et de cendre, gourmandant ses cyclopes, Bronte, Pyracmon, Stérope aux bras nerveux. Éole fait aller la forge avec son souffle. Le marteau retentit sur l'airain et sur l'or; des trépieds sont jetés pêle-mêle avec l'égide de la déesse de la guerre, où l'on voit gravées la Fuite, la Peur et la Gorgone. Les murs du palais déroulent en merveilleux lambris l'enfance difforme du dieu, sa chute violente dans l'Océan, et le fauteuil aux ressorts perfides qu'il fabriqua pour enchaîner les efforts de Junon.

Tandis qu'autour de l'âtre où le fer étincelle,
Des Calybes fumants il excite le zèle,
Il aperçoit un arc, un carquois, et des dards
Restés sur une enclume et sur la terre épars.
« Sont-ce là vos travaux, Cyclopes infidèles?
» Vous forgez à l'Amour ces flèches criminelles
» Dont ma perfide épouse, au mépris de sa foi,
» A trop souvent armé ses charmes contre moi! »
Il dit, et jette au loin les flèches détestées.

Le drame s'agite et ne demande qu'à ouvrir les ailes. Vulcain apprend les rendez-vous de Vénus et d'Adonis; il s'emporte, et cette fois jure de se venger effroyablement :

... Dépouillant et sa forme et ses traits,
Vulcain n'est plus un dieu, c'est l'horreur des forêts,

C'est un tigre ! il s'apprête à dévorer sa proie.
Cet espoir fait briller, aux rayons de la joie,
L'opale de son œil farouche et flamboyant.
Ses flancs marqués de feux et son dos ondoyant,
Sa rage tout à coup muette ou rugissante,
Aux rochers du Liban vont porter l'épouvante.

Cette irruption de la passion dans les *Quatre Métamorphoses* fait merveille : le vers se durcit, l'image se rougit, le poëte des Atrides se révèle. Vulcain se rue à travers les amours bocagères de sa femme ; il renverse Adonis, il le terrasse et le broie. On conçoit que la volupté n'a que faire ici ; le poëme pourrait être cité en entier.

Après avoir dissipé les ombres sanglantes du drame, l'auteur termine par ce tableau délicieux :

Mais l'Orient s'allume, et déjà tu t'éveilles,
Aurore ! Au pur éclat de tes couleurs vermeilles
Se dorent les vapeurs fuyant à tes regards.
Ta main a soulevé le voile des brouillards.
Des côteaux éclairés tu domines le faîte ;
Et des lis sous les pieds, des roses sur la tête,
De perles rayonnante, humide encor de pleurs,
Tu t'avances ; tes pas font éclore les fleurs.

Enflammez mes esprits d'un aimable délire,
Muses, et pardonnez aux crimes de ma lyre.

Ce pardon s'est fait attendre longtemps. Des contemporains se sont dressés sur les ergots de la morale. Le petit libraire Colnet, dans son mauvais et pédantes-

que volume, *les Étrennes de l'Institut national, ou la Revue littéraire de l'an VII*, a déploré vivement « cet écart d'un jeune homme qui a donné aux amateurs de la scène française les plus belles espérances. » A côté de cela, Colnet choisit et cite les morceaux les plus scabreux. — L'auteur anonyme du *Tribunal d'Apollon* (an VIII), mal informé, croyons-nous, a attribué la publication des *Quatre Métamorphoses* à la *nécessité de vivre.* « On ne vit pas de gloire, dit-il, on ne paye pas son loyer avec un récit de Théramène. Les repas se succèdent si rapidement, tandis qu'on élabore lentement une œuvre dramatique ! » Le pamphlétaire se trompe : ce petit poëme a coûté plus de temps et de soins à Lemercier qu'une longue tragédie.

Un des bons recueils d'alors, aujourd'hui très-consulté, *la Décade philosophique, littéraire et politique,* trouva des paroles plus sensées dans son numéro du 20 germinal an VII : « C'est un tour de force qui, mettant à part toute considération morale, peut intéresser les littérateurs et tend à *repoétiser* notre langue, devenue trop timide. » Le fait est qu'on rencontre dans les *Quatre Métamorphoses* des tours de phrases qui, jugés comme extrêmement audacieux sous le Directoire, parce qu'ils étaient extraits trop brutalement du filon des mines grecque et latine, défrayent aujourd'hui le vocabulaire usuel de la réaction païenne.

Nous sommes un peu surpris que l'auteur des *Feuilles d'automne*, qui occupe à l'Académie le fauteuil de Lemercier, n'ait pas appuyé davantage, dans son discours de réception, sur ce côté très-intéressant des mérites de son prédécesseur.

DESFORGES

I

Un des plus beaux magasins de Paris était, il y a cent ans environ, le magasin de porcelaines situé rue du Roule, et ayant pour enseigne : *Au Balcon des deux Lions blancs.* Cette maison, dont le chef jouissait d'une réputation de loyauté et de bonhomie incontestable, devait donner le jour à l'un des plus aimables libertins du XVIII[e] siècle, Pierre-Jean-Baptiste Choudard-Desforges, qui fut un poëte et un romancier toutes les fois que l'amour lui en laissa le loisir. Son histoire peut se raconter derrière l'éventail, et ceux de nos contemporains qui voudront bien y prêter l'oreille sou-

riront peut-être à ce récit considérablement abrégé des folies d'un autre âge et d'une autre littérature.

Le temps est loin où nous comparions les femmes à des fleurs, et où M. de Saint-Luce se faisait précéder par une botte de roses chez Fanchon-la-Vielleuse, tout exprès pour avoir l'occasion de lui dire : *Je vous rends à vous-même.* Dans ce temps-là, nous n'avions pas assez d'encens pour les femmes, que les auteurs les mieux à la mode qualifiaient de déesses, de déités, de nymphes, d'Hébés et de Vénus, qu'ils plaçaient dans des nuages, une harpe à la main, et qu'ils ornaient de flottantes écharpes. Nous n'avions pas alors abandonné seulement aux tout jeunes lycéens le culte des médaillons, des rubans volés et gardés sur le cœur, des lettres aux demi-mots effacés par les larmes, et des violettes séchées entre les pages de *La Nouvelle Héloïse.* Une femme était à nos yeux le chef-d'œuvre de la création, et les madrigaux fleurissaient sur nos lèvres à son approche. Aujourd'hui que lord Byron, le jardin Mabille et beaucoup de romans modernes ont remplacé notre respect d'autrefois par un scepticisme insolent, il m'a semblé qu'une étude enjouée de la galanterie, telle que la comprenaient et la pratiquaient nos pères, ne viendrait pas hors de propos.

Choudard-Desforges fut un enfant de l'amour : ainsi le voulait son étoile. L'honnête marchand de porce-

laines, dont la cécité en matière conjugale paraît avoir toujours été des plus complètes, comptait trop sans les amis de sa maison, et particulièrement sans le médecin de sa femme, séduisant Esculape, qui faisait les blessures qu'il guérissait. Mme Desforges n'était pas précisément jolie, mais elle était avenante, spirituelle et *faite au tour,* un mot du temps, comme nous en rencontrerons beaucoup dans le cours de cet article. Le médecin ne put la voir sans l'aimer, et l'aimer sans la voir. Mais notre héros ne s'en appela pas moins Desforges, bon gré mal gré. *Pater est quem nuptiæ demonstrant.*

Son enfance ne se signala par aucun événement remarquable. Il fut élevé à dix-sept lieues de Paris, dans un village voisin de Chartres, où il eut pour distraction première le spectacle des amours de *Monsieur Lindor* et de *Mademoiselle Lucile*, lesquels étaient, sauf votre respect, deux gros vilains cochons marrons. Plus tard, on le mit au collége de Beauvais, rue Saint-Jean-de-Beauvais, aujourd'hui l'une des rues les plus tristes et les plus malpropres de Paris. Au collége, le jeune Desforges eut l'avantage de compter au nombre de ses professeurs le joli petit abbé Delille, qui s'occupait déjà de sa traduction des *Géorgiques,* et que les écoliers avaient surnommé entre eux l'*Ecureuil* ou le *Sapajou*, car il possédait tout à la fois la grâce, la

gentillesse, la vivacité et la malice de l'un et de l'autre. L'abbé Delille était fort bien fait, et aimait assez un beau bas de soie noire autour de sa jambe fine et bien tournée. Du reste, presque aussi enfant que ses élèves, il se faisait un plaisir et même un mérite de se mettre avec eux sur le pied d'égalité, et tout n'en allait que mieux.

Je ne dirai pas que Choudard-Desforges fit de grands progrès dans les langues grecque et latine. Il approchait déjà de la *fulminante* époque des passions, pour lui emprunter un de ses mots expressifs. Qu'on se représente un blond un peu châtain, d'une taille moyenne mais bien proportionnée, d'une figure fraîche, colorée, douce et assez significative ; très-svelte, très-vif, très-agile, et passablement adroit. Ajoutez à cela une complexion vigoureuse et le tempérament sanguin dans toute la force du terme. Pour le moral, espiègle comme un singe, colère comme un dindon, friand comme un chat, étourdi comme un hanneton, paresseux comme une marmotte, vaniteux comme un paon. Tel était Desforges à l'âge de quatorze ans.

Son premier amour fut le meilleur, le plus simple et le plus touchant, du reste comme presque tous les premiers amours; il eut pour objet une jeune fille encore naïve, et ne dura que juste le temps qu'il faut pour parfumer l'âme sans y laisser regret ni repentir. Dans la nom-

breuse galerie des femmes que nous allons parcourir, il nous arrivera de rencontrer bien souvent la passion, le caprice, la volupté, mais nous retrouverons rarement la grâce et les enchantements du point de départ. C'est comme un pastel bien tendre et bien ingénu qui précéderait en un musée les opulences de la peinture vénitienne.

On saura que M. Desforges père, homme très-actif et d'un caractère très-entreprenant, joignait à son brillant commerce de porcelaines un immense magasin de fleurs artificielles, tant pour les modes que pour les desserts. Son atelier était composé d'une trentaine d'ouvriers, hommes et femmes, parmi lesquels se trouvaient des fillettes fort jolies et fort gaies, une surtout, mademoiselle Manon, petit ange façonné par les mains des Grâces. De beaux cheveux d'un blond cendré tombaient en désordre sur son front blanc et ouvert, qui surmontait deux grands yeux bleus d'une sérénité angélique. Le nez fin, la bouche petite, le menton à fossette, tout cela formait une tête charmante posée sur un corps de quinze ans.

Toutes les Manon ne sont pas des Manon Lescaut, heureusement pour elles et pour nous. La Manon de Desforges se contentait d'être une mignonne petite fille, amoureuse et bien douce. Il semble que les poëtes et les peintres du XVIIIe siècle aient emporté avec eux

la recette de ces impalpables créatures; toutes calquées sur l'Accordée de village; avec des roses sur les joues et des bluets dans les yeux; comme on a dit; jolie et remuante population de ravaudeuses et de bouquetières en belles petites coiffes blanches; en jupons à raies, montées sur des mules à hauts talons; monde coquet dont Moreau le jeune a dessiné le dernier sourire; et dont le Cousin Jacques a noté le dernier soupir.

Manon ne fit que passer dans le cœur de Desforges; mais c'est égal; j'aime mieux, pour la poésie du récit, qu'il ait dû son initiation amoureuse à cette innocente en cheveux blonds qu'à une douairière rusée, minotaure en paniers et en poudre de Chypre. Au moins ses premières sensations ont été franches; et; si plus tard la voix des sens doit seule s'élever chez lui; nous nous souviendrons que cet homme eut un cœur et qu'il aima la première fois.

Pauvre Manon! elle dura ce que durent les vacances, l'espace d'un mois ou deux; puis vint la rentrée des classes : Desforges retourna à ses livres; et Manon retourna à ses fleurs artificielles. Ce que devint Manon, que nous importe? Sait-on jamais ce que devient notre première maîtresse, lorsqu'elle ne redevient pas notre dernière? Je crois pourtant que l'on maria Manon et que Manon se trouva très-heureuse d'être mariée.

Desforges, ce fut autre chose. Son esprit avait été

mis en éveil par cette première et facile intrigue. Sur son petit matelas de collége, il se surprenait à rêver de plus hautes et de plus romanesques amours; il voyait passer en songe des *beautés* que le pinceau d'un faible mortel ne saurait rendre (toujours style du temps); il aspirait après quelque grande dame inconnue; il dévorait, à la clarté de la lune, les histoires intéressantes de madame de Tencin et de l'abbé Prévost. Si bien que son bon génie le prit à la fin en pitié; et lui envoya une aventure telle qu'il la souhaitait.

Le dortoir du collége de Beauvais donnait d'un côté sur la cour de récréation et de l'autre sur la rue des Carmes. Or, une nuit que le printemps tenait Desforges éveillé, il entendit soudainement une voix charmante, — voix de femme! — qui semblait partir d'une maison située précisément vis-à-vis de la fenêtre près de laquelle il couchait. Cette voix chantait l'ancien air du *Confiteor* sur ces paroles alors en vogue :

Mon père, je viens devant vous,
Avec une âme repentante, etc.

Desforges sauta doucement hors de son lit et s'avança vers la fenêtre de la rue des Carmes. La nuit était trop profonde pour qu'il distinguât quelqu'un. Mais la voix continuant, il n'en fallut pas davantage pour

donner des ailes à sa jeune imagination. Dès lors il ne respira plus que pour ce fantôme invisible, et ce fut avec l'impatience d'un esprit de quinze ans qu'il attendit le lever de l'aurore, afin de prendre connaissance de la demeure qui renfermait la nouvelle dame de ses pensées. Il aperçut un jardin carré d'un quart d'arpent à peu près, dont le mur, tapissé en certaines parties de vigne vierge, s'élevait dans la rue des Carmes à une hauteur de quinze à seize pieds. Le corps de logis, qui paraissait très-vieux, avait trois étages, sans compter un grenier. Ces premières observations recueillies, Desforges chercha, toute la journée, mille prétextes pour aller et venir dans le dortoir, en se flattant de l'espérance de voir le mystérieux objet, — le XVIIIe siècle appelait les femmes des *objets!* — qui remplissait déjà sa pensée tout entière. A l'heure du goûter, seulement, il lui fut donné de satisfaire sa curiosité. Étant monté à sa chambre, il vit dans le jardin d'en face une jeune femme d'environ vingt à vingt-un ans, vêtue d'une robe blanche. De beaux cheveux noirs se répandaient négligemment par boucles sur ses épaules et étaient rattachés au-dessus du front par un ruban ponceau, qui formait diadème. Sa taille, haute et très-bien prise, était svelte et déliée, sa démarche aisée et noble. Elle se promenait un livre à la main; de temps en temps elle lisait, d'autres fois elle levait au ciel des

yeux d'un éclat incroyable. Un tel spectacle était bien fait pour troubler la cervelle pétulante de Desforges. A un moment où la dame, sans doute bien innocemment, dirigeait son regard vers la fenêtre du collége, il se hasarda à la saluer; elle lui rendit son salut en rougissant, *ce qui la rendit belle comme un ange.* Par malheur, la cloche sévère vint interrompre cette agréable distraction, et Desforges dut rentrer en classe pour n'exciter aucun soupçon; mais il employa tout le temps de l'étude à chercher un moyen de faire avec cette adorable voisine une plus ample connaissance.

Entre le quartier et le dortoir, il y avait un corridor assez long qui aboutissait à une chambre donnant également sur la rue des Carmes. Cette chambre, où les élèves allaient se faire poudrer les jours de congé, fut celle que Desforges choisit cette nuit même pour y établir ses batteries, aussitôt qu'il se fut assuré du sommeil général. Vers onze heures, une petite toux se fit entendre, avant-courrière de la chanson tant désirée; et, de même que la veille, les notes argentines et larmoyantes du *Confiteor* s'élevèrent dans le silence de l'ombre. A peine la jeune femme eut-elle achevé son dernier couplet, que Desforges, tâchant d'affermir sa voix, qu'il avait jolie, lui répondit sur le même air:

Si j'avais pu, sans m'enflammer,
Ecouter une voix si tendre;

Si j'avais pu, sans vous aimer,
Vous entrevoir et vous entendre,
Serait-ce, hélas ! un si grand tort ?
Vaudrait-il un *Confiteor ?*

Pour un écolier de quinze ans, ce n'était déjà pas si mal trouvé. Le plus grand silence succéda à ces paroles qui avaient été chantées à demi-voix, mais de manière cependant à pouvoir être entendues. Il tremblait que sa hardiesse n'eût été désapprouvée, lorsque la belle, sur un ton plus bas, termina par ce couplet consolant :

Allez en paix, ma fille, allez, etc.

Ce fut le signal de sa retraite. Choudard-Desforges l'entendit sortir du jardin et fermer les portes derrière elle. Le cœur délicieusement ému, il regagna son dortoir sur la pointe du pied, et, comme la nuit dernière, l'amour fit la ronde autour de ses yeux pour les empêcher de se clore.

Le lendemain, même manége. Mais cette fois il ne fut plus question de l'air accoutumé : la jolie voisine chanta tout du long, avec un charme inexprimable, la romance du *Maître en droit,* alors dans sa nouveauté et qui jouissait d'une vogue prodigieuse. C'était l'air si adroitement enclavé, longtemps après cette aventure, dans *Le Barbier de Séville :*

Tout me dit que Lindor est charmant,

Comme cette romance ne laissait pas d'avoir une certaine étendue, elle donna le loisir à Desforges de chercher une réponse dans le répertoire qu'il connaissait, et il s'arrêta à ce morceau de *On ne s'avise jamais de tout ;*

Je ne puis voir l'aimable Lise,
En vain mes yeux cherchent les siens.
Amour, souris à l'entreprise
Qui doit serrer nos doux liens.

Une répétition bien marquée du premier vers de la romance

Tout me dit que Lindor est charmant, etc.,

fut la réponse.

Le son animé de la voix, la lenteur avec laquelle on se retira, les petits accès de toux qui se manifestèrent, et auxquels Desforges répondit en toussant un peu lui-même, tout cela persuada à ce dernier que l'affaire était en bon train, et qu'il pouvait risquer les grands coups. Risquer les grands coups, c'était écrire. Il écrivit donc; et l'on connaît le prototype de ces sortes de lettres : « Qui que vous soyez, ange du ciel, qui êtes venu au secours d'un cœur né pour la tendresse, jetez l'œil de l'indulgence sur ce cœur enivré de vos charmes ! » Lorsqu'il eût noirci suffisamment de pages sur ce rhythme, il s'avisa, pour faire parvenir sa missive,

d'un moyen tout à fait digne d'un écolier : il décousit un des côtés de sa balle à jouer et y glissa la lettre entre laine et peau ; puis, au moment du goûter, c'est-à-dire à l'heure où son inconnue se promenait, après l'avoir saluée d'un air significatif, il fit voler la balle dans son jardin. La réponse ne se fit pas attendre. Un vieux domestique vint demander à parler à M. Desforges et lui remit son jouet, soigneusement recousu, mais enveloppant un papier tout rempli d'une écriture fine et serrée. On connaît aussi le genre de ces réponses : « Qu'avez-vous fait, cruel et trop intéressant jeune homme ? Pourquoi venir troubler la paix qui commençait à renaître dans un cœur longtemps malheureux ? »

Nous nous dispenserons de suivre plus loin cette intrigue, qui eut d'ailleurs, comme toutes les intrigues de Choudard-Desforges, le dénoûment heureux qu'elle devait avoir. La chanteuse de la rue des Carmes était une jeune veuve qui s'ennuyait, madame Herminie de K... La veille du jour où elle et lui convinrent d'un rendez-vous, on les entendit chanter en duo avec beaucoup d'expression ce joli air de Dorval dans ce même opéra de *On ne s'avise jamais de tout :*

Amour, achève ton ouvrage,
Amène Lindor en ces lieux !
Sur nos transports jette un nuage
Qui les dérobe à tous les yeux.....

Eh bien ! voilà ce qui me confond et qui m'a perpétuellement confondu dans les histoires galantes de ce XVIIIe siècle ! c'est de voir tous ces petits bonshommes encore barbouillés de confitures, ces Faublas, ces Monrose, ces Desforges, tous ces séducteurs de quinze ans, au menton lisse comme des demoiselles, se comporter en affaires d'amour avec l'aplomb imperturbable des plus vieux et des plus éreintés maréchaux de France. Je ne sais où ils vont puiser leur langage toujours *de feu,* ni chez quel confiseur ils commandent leurs compliments ; mais tout cela est horrible d'expérience, et ce qui est le pire, c'est que cela réussit toujours ! En vérité, ces charmants petits scélérats, dont on ne trouve plus aujourd'hui le souvenir que dans les vaudevilles à travestissements, paraissent avoir été les derniers Français de la tradition frivole : tête à l'évent, jambe moulée, esprit superficiel, et le reste.

Voyez plutôt notre héros : comme il vole de conquête en conquête ! Quel Don Juan bourgeois que ce jeune M. Choudard, l'enfant du marchand de faïence ! Notez bien que, pour ne pas trop vous humilier, j'ai l'attention de laisser de côté une foule d'amourettes, et entre autres certaines aventures avec *une dévote,* femme d'environ trente-six à trente-huit ans, d'un blond fade, mais d'un attrayant embonpoint. J'oublie également à dessein une demoiselle Juliette, camériste vingt fois plus

avancée que les femmes de chambre de Marivaux, appétissante coquine au fichu de laquelle manquaient bien des épingles. Je vous fais grâce de l'éternelle et inévitable histoire de couvent, au rendez-vous donné à la grille du parloir, des murs escaladés, de l'échelle de corde et de la voiture qui attend *à vingt pas*. Je glisse sur de dangereuses leçons de musique données à mademoiselle Adélaïde, et sur l'accord parfait qui s'ensuivit. Je fais semblant de ne pas voir mademoiselle Thérèse, la petite dentellière de la rue du Renard, non plus que mademoiselle Ursule et mademoiselle Morisse. En conscience, il faudrait épaissir trop de gaze autour de ces épisodes compromettants, et j'y renonce.

II

Mais l'auteur? commence-t-on à dire; nous ne voyons pas venir l'auteur au milieu de tout cela. Le fait est que jusqu'à présent la vocation littéraire de Desforges, — si vocation il y eut, — ne s'était autrement révélée que par quelques bouquets à Chloris et deux ou trois tragédies dignes du feu. A sa sortie du collége, on essaya d'en faire un médecin; il se laissa faire; mais sur le chemin des écoles, et particulièrement dans la rue de la Bucherie, il y avait de si agaçants minois aux vitres des fenêtres! Bref, la seule cure qu'il entreprit fut celle de M. Bibi, un très-aimable chat qui avait les reins fracturés. M. Bibi appartenait à une ravissante Génoise, femme d'un consul de France à Alicante.

Au bout de quelques mois, M. et madame Desforges, s'apercevant que leur fils ne serait jamais bien apte à déchiqueter des muscles, scier des crânes, injecter des artères, le mirent chez le peintre Vien, où il ne tarda

pas à faire connaissance avec plusieurs jeunes gens de mérite, mais où il ne fit aucune connaissance avec la peinture. Il coûta trois mois d'école et ne prit guère plus de trois leçons, occupé qu'il était à courir les jeux de paume et à hanter les spectacles de société. Son père voulut confier à sa canne le soin de lui faire entendre raison; Desforges esquiva l'entretien; mais, à partir de ce moment, la bourse paternelle lui fut hermétiquement fermée. Puis, après la bourse, ce fut la maison. De sorte qu'un matin, il se trouva sur le pavé, avec un gros sou dans sa poche pour toute fortune. Il donna le gros sou à un pauvre qui l'importunait.

Au XVIIIe siècle, à Paris, il était rare qu'un beau garçon mourût de faim, et nous avons laissé à entendre que Choudard-Desforges aurait pu remplacer l'Antinoüs sur son piédestal. Cependant, ce ne fut ni mademoiselle Adélaïde, ni mademoiselle Thérèse, ni mademoiselle Juliette qui vinrent à son secours ; ce fut un brave musicien qui lui donna des ariettes à copier. On comprend qu'il ne gagna pas gros à ce métier, illustré par tant d'infortunes célèbres : aussi fut-il bientôt obligé de vendre l'habit de son grand-père maternel, un magnifique habit noisette à boutons d'or. Il ne lui resta plus que l'habit de son aïeul paternel, c'est-à-dire un vieil habit de noces en peluche bleue avec des olives, et un haut-de-chausses cramoisi doublé de peluche de

soie blanche ; la teinture de l'habit était si bonne qu'elle gâtait son linge, ses mains, son menton et tout ce qu'elle approchait. Le surplus de son trousseau se composait de trois chemises, de deux paires de bas de soie, d'une demi-douzaine de cols de basin rayé à carton, et de deux épées, l'une d'acier et l'autre de deuil. Des souliers à boucles et un petit chapeau rond bordé, campé crânement sur le bord d'une oreille rubiconde, complétaient son ajustement d'une modestie à peine suffisante, mais rehaussé par cette assurance et cet aplomb que donnent toujours les avantages extérieurs.

Ce fut dans ce mince équipage qu'il s'avisa de courtiser la poésie. Costume oblige. Il s'y prit d'abord un peu moins bien qu'avec les fillettes, mais enfin il fit ce qu'il put, et, dans sa petite chambre à quatre francs par mois, rue Saint-Honoré, il rima quelques opéras-comiques dont il n'a conservé plus tard que les titres. Il y avait déjà près d'un an qu'il vivait de la sorte, lorsqu'un matin il fut éveillé en sursaut. — Qui est là ? demanda-t-il. — Ouvre, c'est moi. — Desforges reconnaît la voix de sa mère; il passe à la hâte une mauvaise robe de chambre et court ouvrir. Madame Desforges, dont les yeux fatigués annoncent des larmes récentes, tombe sur un siége. Elle garde un morne silence. — Qu'avez-vous ? s'écrie-t-il en lui prenant les

mains et en l'interrogeant avec la plus vive sollicitude. — Mon ami, il y a deux jours que ton père n'a mangé. — Grand Dieu ! — Ses ouvriers, qui ne sont point payés depuis longtemps, refusent de travailler. Toutes nos ressources sont épuisées. J'ai recours à toi, mon enfant. — Ah ! ma mère ! ne perdons pas une minute... Desforges s'habille et sort. Où va-t-il ? partout, chez ses amis, chez ses ennemis, chez les indifférents ; il bat la moitié de Paris sans succès : il se désole, il s'essouffle, et enfin il revient le cœur plein de douleur et les mains vides de secours. Accablé de lassitude et de besoin, il entre chez un traiteur de la rue des Boucheries, où il prenait ses repas de temps en temps.

Une jeune et jolie fille, nommée Louison, y remplissait l'office de servante. Jusqu'à ce jour il n'avait existé entre elle et Desforges qu'une innocente réciprocité de politesses. Elle s'avança vers lui le sourire sur les lèvres, mais ce sourire disparut aussitôt qu'elle se fut aperçue de sa tristesse. — Vous ne seriez pas bien dans la salle, lui dit-elle; venez dans un cabinet. Il la suivit. — Que voulez-vous pour dîner ? — Je n'ai pas faim, Louison. Il mentait ; mais comment dîner sans argent ? La jeune servante lut probablement son embarras dans ses regards, car, ne tenant aucun compte de sa réponse, elle lui apporta un potage d'un parfum

délicieux. Pendant qu'il se laissait aller à la tentation, elle le questionna avec intérêt. Desforges refusa longtemps de répondre ; mais enfin, trahi par sa sensibilité, il avoua le profond dénûment de son père. Louison croisa les mains, pâlit et s'écria : — Ah ! mon Dieu ! est-il possible? pas mangé depuis deux jours ! Et ses yeux se remplissent de larmes, elle prend la main de Desforges et la presse contre son cœur. — Attendez-moi ! s'écria-t-elle, comme saisie d'une subite inspiration. Et la voilà partie. Quand elle revient, elle est toute rouge, toute hésitante ; elle pose sur la table un gant de peau blanche, et elle veut s'enfuir. Desforges l'arrête. — Qu'est-ce que c'est, Louison ? — Laissez-moi, j'ai affaire. — Louison ! — Je voudrais être plus riche, dit-elle, mais ne refusez pas ces cent écus... Cette fois ce fut à Desforges à s'élancer vers la jeune servante, à s'emparer de ses deux mains et à les couvrir des plus tendres baisers !

Le marchand de porcelaines fut secouru, grâce à cette noble et généreuse fille; mais, comme on n'a pas de peine à le deviner, un plus doux sentiment remplaça bientôt la reconnaissance dans le cœur de Choudard-Desforges. Tant de dévouement eût-il pu le trouver insensible ? Cependant une délicatesse que l'on appréciera le tenait en respect auprès de Louison, et le service même qui avait rapproché leurs âmes était précisé-

ment ce qui élevait entre eux une barrière. Pendant huit jours il ne fut préoccupé que d'une seule idée : rembourser Louison, afin de pouvoir l'aimer tout à son aise et d'en être aimé à cœur que veux-tu. Dans ces réflexions, comme il passait rue Mazarine, l'idée lui vint d'entrer à la paume tenue par Masson. Une grande partie s'arrangeait : il manquait un joueur. Masson, le voyant arriver, s'écrie : — Voilà notre homme ! — De quoi s'agit-il ? — De primer avec monseigneur le duc d'Orléans. C'était une partie de cinq cents louis. Desforges dit tout bas à Masson : — Je ne joue pas d'argent. — Allez toujours, et tenez ving-cinq louis ; en cas de perte, il ne vous en coûtera rien ; si vous gagnez, vous aurez un quart dans le pari. — A la bonne heure ! La partie se fait ; Desforges était d'une jolie seconde force d'amateur ; le duc d'Orléans et lui gagnent en trois parties deux mille louis qu'ils emportent tout de suite, et deux cents louis de pari, parce qu'on avait poussé en voyant la veine de leur côté. C'était donc cinquante louis qui revenaient à Desforges pour son quart. Il était modestement occupé à se chauffer dans la chambre des joueurs, lorsqu'un page vint lui dire que Monseigneur le demandait. Desforges se rend à cette invitation. — Vous avez parfaitement joué, monsieur, lui dit le duc d'Orléans ; je serais enchanté que vous fussiez de nos parties toutes les fois que vos

affaires vous le permettront. Ensuite, s'approchant d'une table couverte de rouleaux d'or, il en prend un, et le lui mettant dans la main : — Puisque vous m'avez fait gagner deux mille louis, ce n'est pas trop, je pense, de vous en offrir le vingtième, que je vous prie d'accepter.

La joie de Desforges peut aisément se passer de commentaires. Voler chez Louison, et du plus loin qu'il l'aperçut lui crier : — Un cabinet ! ce fut l'affaire de moins de dix minutes. Louison obéit sans comprendre, et le même cabinet de l'autre jour les reçut tous les deux ; là, sans autre forme de procès, Desforges l'embrassa de toutes ses forces, et, vidant ses poches plus chargées qu'elles ne le furent jamais depuis : — Tiens ! vois, mon ange, comme tu m'as porté bonheur ! voilà ce que je viens de gagner. — Pas possible ! — Très-possible ! Vite, Louison, un bon déjeuner ! du mâcon vieux, un pâté de Lesage... tout ce que tu voudras ! Je t'invite. Louison n'en revenait pas, elle ouvrait ses grands yeux et riait. Desforges fit claquer encore deux baisers sur sa joue de pêche, et l'on se mit à table. Oh ! qu'ils sont jolis, ces déjeuners de tourtereaux ! La petite nappe blanche resplendissait comme neige, les bouteilles au col élancé avaient le bouchon sur l'oreille ; et dans les assiettes coloriées il se faisait un gentil remuement de couteaux et de fourchettes, interrompu par des regards brillants d'amour. On but à la santé du

duc d'Orléans et à la santé de Louison, on chanta le beau temps qu'il faisait et les beaux jours que l'on avait à vivre. Un rayon de soleil entré par hasard faisait danser dans un coin les atomes d'or du plancher. Gracieux tableau! Le poëte et la servante n'avaient qu'un verre à tous deux, mais c'était le verre où l'on ne boit qu'à de rares intervalles, c'était le verre du bonheur!

Desforges avait alors vingt-deux ans. Il avait commencé par être pauvre, puis la pauvreté l'avait cédé à la poésie, et enfin la poésie le céda au mariage. La gradation était parfaitement observée. Comment ce mariage arriva, ou plutôt faillit arriver, c'est ce qu'il est facile de savoir. Mademoiselle Camille, fille d'un des premiers secrétaires de la police, était une grande brune de seize à dix-sept ans, fort bien faite, très-mince, haute en couleurs, peau un peu bise, beaux cheveux et belles dents. Desforges l'avait rencontrée dans le temps de Pâques au concert spirituel des Associés. Elle lui donna dans l'œil, il lui donna dans le cœur; on leur persuada à tous deux qu'ils étaient nés l'un pour l'autre; et, un soir qu'il s'était attardé à la campagne des parents, comme il pouvait y avoir danger pour lui à se retirer, on lui fit signer un bout de promesse de mariage, moyennant quoi il put passer la nuit sous le même toit que mademoiselle Camille. C'était mettre le loup dans la bergerie; mais, ma foi!

le secrétaire de la police avait quatre filles à marier, et il n'était pas fâché de se débarrasser de la plus grande.

Pourtant ce n'était pas tout d'avoir un gendre ; encore fallait-il que ce gendre gagnât sa vie et exerçât une profession quelconque. En attendant la publication des bancs, on obtint pour lui une place de surnuméraire dans le bureau de M. de Sartine. Dire qu'il s'y plut considérablement serait aller contre toutes les lois de la vérité. Il appela plus que jamais la littérature à son secours, et un matin qu'il s'ennuyait dans son grillage, il se mit à écrire une parade en un acte, qui, commencée à huit heures, fut terminée à midi. Le fameux Nicolet arriva en ce moment. — Tiens, lui dit le futur beau-père, prends cette pièce, et joue-moi cela tout de suite. Il n'y avait pas de réplique : Nicolet l'emporta, la joua dans la huitaine et en retira un argent immense ; pour Desforges, il n'en eut pas un sou.

Il ne fut pas longtemps à se dégoûter de la police, comme il s'était dégoûté de la médecine et de la peinture. Cependant, il lui fallait absolument un état avant d'entrer en ménage, et les parents de sa future le pressaient de se décider. Choudard-Desforges se décida donc. Confiant dans les bravos qu'il avait obtenus sur plusieurs scènes de société, il se fit comédien, et, grâce à la protection de M. de Sartine, il obtint du maréchal de Richelieu un ordre de début à la Comédie-Italienne.

III

Desforges débuta, le 25 janvier 1769, dans l'emploi de Clairval ou des amoureux, par les rôles de Nouradin dans *Le Cadi dupé*, et de Colin dans *La Clochette*. Il fut accueilli du public avec une bienveillance marquée, et de ce moment il crut avoir mis le doigt sur sa véritable vocation. A bien réfléchir, en effet, cet homme ne pouvait pas être autre chose qu'un comédien, et un comédien de la Comédie-Italienne, c'est-à-dire un Lindor, un Azor, un Lubin, un Blinval, un troubadour à mollets et à roulades. Il y a une justice et une fatalité. Desforges fit sa vie publique de ce qui avait été sa vie privée : *il aima* à appointements fixes ; du reste, réunissant toutes les qualités de son emploi, il joua souvent au naturel et fut doublement récompensé, dans la salle et dans la coulisse. Les comédiens ont toujours été d'heureux personnages, lorsqu'ils ont eu de la figure, de l'esprit et du talent.

Il courut la province, comme tous ceux de ce temps-là ; et, comme tous ceux de ce temps-là, il mena une vie ondoyante et cahotée. A Amiens, il adora une pâtissière de la rue des Verts-Aulnois ; à Compiègne, il se trouva en rivalité avec Préville du Théâtre-Fançais, au sujet d'une figurante *de toute beauté ;* à Versailles, il eut un duel et reçut deux coups d'épée, l'un sur le second os du sternum, l'autre le long de la première des fausses côtes, ce qui lui occasionna un séjour d'une huitaine au For-l'Evêque, où on lui donna la chambre de Mongeot, l'amant infortuné de la Lescombat. Mais alors on n'était pas bon comédien sans un bout de For-l'Evêque. Dans son *cachot*, Desforges tint table ouverte et fêta ses maîtresses, anciennes et nouvelles, avec du vin blanc et des huîtres ; et s'il ne s'échappa point avec la fille du concierge, c'est que probablement l'ordre de sa mise en liberté arriva trop tôt.

Le reste de sa jeunesse se passa sur les grands chemins, en folle et belle compagnie, tantôt sur des charrettes de paille, tantôt en voitures de poste, jouant à la foire de Guibrai ou au château de M. de Choiseul, à Chanteloup : aujourd'hui Montauciel du *Déserteur*, Colin du *Maréchal*, ou Dorval de *Lucile*, gai compagnon toujours, cœur franc et désintéressé, tête chaude, santé robuste. Faut-il dire les noms de toutes celles qu'il a aimées en route, Gabrielle, Eugénie, Claimerade,

Nina, Viviane, comédiennes ou grisettes, bourgeoises affolées, filles imprudentes? Lui seul a pu se reconnaître au milieu de ce prodigieux total. «Supposez un bibliomane, écrivait-il plus tard, autrement dit un homme fou de livres: autant il en voit, autant il en désire, autant il en acquiert; et lorsqu'ils sont en sa possession, il les feuillette et les refeuillette jour et nuit jusqu'à ce qu'il les sache sur le bout du doigt. Quand il est parvenu à cette entière et parfaite connaissance, il ne lit plus, mais il a une bibliothèque sur les tablettes de laquelle il les range suivant l'ordre de leur acquisition, de leur possession et de leur lecture. Tous ces livres sont étiquetés; en outre, il a un petit livret ou catalogue qu'il consulte en cas de besoin. Eh bien! le bibliomane, c'est moi; les livres, ce sont les femmes; la bibliothèque à tant de rayons, c'est le cœur, et le catalogue, la mémoire.»

Caen, Bordeaux, Marseille, reçurent tour à tour cet infatigable trouveur d'aventures. Dans cette dernière ville, le nombre de myrtes qu'il cueillit exaspéra à un tel point la jeunesse phocéenne qu'il fut forcé de résilier son engagement, après avoir mis trois ou quatre fois l'épée à la main et avoir sollicité vainement la protection des magistrats. — Parbleu, monsieur, lui répondait-on, soyez Don Juan tout à votre aise, mais alors ne chantez pas l'opéra!

IV

On s'est beaucoup entretenu vers cette époque d'un horrible événement arrivé le 28 novembre 1772, et dont Choudard-Desforges se trouva le témoin. Par une mesure bien peu politique dans une ville bouillante comme Marseille, on avait annoncé la veille : PAR ORDRE SUPÉRIEUR, la dix-huitième représentation de *Zémire et Azor*. Or, le public sut, je ne sais comment, que c'était la femme d'un magistrat, généralement détestée, qui avait demandé ce spectacle; en conséquence, les jeunes gens du parterre se promirent une petite vengeance pour le lendemain, vengeance qui dégénéra en catastrophe épouvantable, comme on va voir, et dont les papiers du temps n'ont pu donner un récit aussi exact que celui que nous reconstruisons sur les renseignements de Desforges lui-même.

Le lendemain, en effet, à trois heures, la salle de spectacle était pleine, ainsi que la rue des Carmes, où

elle était située alors. Si compacte était la foule, que Desforges fut obligé de descendre de son logement par une fenêtre donnant sur la cour du théâtre, afin de pouvoir aller s'habiller et se tenir prêt. A l'heure où commence ordinairement le spectacle, l'orchestre joua l'ouverture, qui fut écoutée en silence ; mais aussitôt que les acteurs parurent sur la scène, les exclamations du public commencèrent, et voici quel en était le sens : — Vous ne jouerez point *Zémire et Azor* aujourd'hui, nous ne voulons point de *Zémire et Azor!* Trois fois l'ouverture fut recommencée et paisiblement écoutée, trois fois les acteurs se montrèrent et se virent éconduits. Enfin, la garde bourgeoise reçut l'ordre d'entrer dans le parterre ; mais cette mesure fut accueillie par une risée unanime, et le parterre chassa doucement la garde bourgeoise par les épaules. A partir de cet instant, le tumulte ne fit que s'accroître. Le public s'obstinait à vouloir une tragédie, les magistrats à la lui refuser. Impatienté de ce débat, qui menace de se prolonger trop longtemps, un échevin ose prendre sur lui d'envoyer demander au commandant du château un détachement de deux cents hommes en armes. Ils arrivent. M. le comte de P***, qui les conduit, les remet à l'échevin, en lui disant : — Vous m'avez demandé du secours, en voilà ; souvenez-vous qu'il s'agit de vos enfants. Mais celui-ci l'a écouté à peine : il fait dispo-

ser cent hommes dans la rue, et fait entrer les cent autres dans le parterre par les deux portes. — Mettez les à la consigne morts ou vifs! Tel est l'ordre barbare qu'il leur donne.

Le public continuait son tapage, ignorant ce qui se passait au dehors.....

Cependant les grenadiers, baïonnette au bout du fusil, se sont glissés dans le parterre, sous la voûte des premières loges, et l'ont cerné. Soudain, un coup de feu se fait entendre. Il est suivi d'un autre, et puis d'un autre; bref, on en compte jusqu'à huit distinctement. Le rideau était levé; Desforges et les autres acteurs se trouvaient en scène, les balles leur sifflaient aux oreilles. Bientôt, les baïonnettes se joignant au feu, le sang coule de tous côtés dans le parterre : un jeune homme, cherchant à s'accrocher à l'amphithéâtre, est percé par derrière et tombe mourant aux pieds de son bourreau; un autre, franchissant l'orchestre, arrive sur le théâtre avec la cuisse fendue depuis le genou jusqu'à la hanche; un autre enfin, un jeune homme de dix-neuf ans, nommé Rémusat, déjà atteint d'un coup de baïonnette dans le flanc et d'une balle qui lui avait traversé la mamelle droite et l'omoplate gauche, se défendait encore, appuyé contre un des piliers du parterre et sur un de ses genoux. Un scélérat accourt le percer d'un second coup de baïonnette dans l'aine en

disant : « Parbleu ! voilà bien des façons pour mettre un homme comme ça à l'ombre ! » Les soldats, furieux sans savoir pourquoi, chassaient devant eux une foule tremblante et sans armes. Le carnage ne s'arrêta que grâce à l'intrépidité de M. d'Onzembrune, capitaine de dragons, qui se précipita, l'épée à la main, de l'amphithéâtre dans le parterre, et se jeta au devant des grenadiers, à qui imposa son uniforme. Pour prix de son héroïsme, M. d'Onzembrune, après avoir été à minuit demander un asile à Desforges, fut obligé de s'enfuir une heure après pour aller en chercher un plus sûr à Nice.

Telle fut cette soirée atroce, qui laissa des traces profondes dans l'esprit des Marseillais. On a évalué le nombre des blessés à quatre-vingt-dix environ ; peut-être ce chiffre est-il exagéré ; Desforges ne se prononce pas là-dessus (1).

(1) Les événements les plus désastreux sont quelquefois accompagnés de circonstances burlesques ; en voici un exemple. Un bon capitaine hollandais qui de sa vie n'était allé à la comédie, y vint ce jour-là pour son malheur. Ne se faisant aucune idée d'une chose qu'il n'avait jamais vue, il croyait que tout le tumulte auquel il assistait était la comédie elle-même ; et il ne sortit de son erreur qu'au moment où il reçut un coup de feu qui lui cassa la cuisse. Il mourut dans la nuit, jurant, maugréant, et ne cessant de dire que s'il avait pu croire que tout ce train était sérieux, il aurait tué au moins une douzaine de ces forcenés.

Je reviens à mon récit. Peut-être le lecteur a-t-il souvenance d'une certaine demoiselle Camille, à laquelle notre héros avait bénévolement signé une promesse de mariage, un soir qu'il était tard et qu'il ne se souciait que médiocrement de rentrer chez lui. Il faut croire que les parents de la demoiselle avaient pris cette promesse très au sérieux, car dans un voyage que Desforges fit à Paris il se vit fort vivement inquiété pour ce que sa mémoire ne lui rappelait que comme une bagatelle. Néanmoins il n'y eut aucun moyen de faire entendre raison à ce mauvais sujet, qui ne se fit pas même un scrupule de rosser le père de mademoiselle Camille, pour lui apprendre à le laisser en repos. Ce dernier argument produisit son effet : Choudard-Desforges ne fut plus disputé au célibat, et, comme il avait fait rire M. de Sartine, il lui fut permis de partir pour Nantes, où l'attendait un brillant engagement.

Mais cette dernière aventure avait apparemment éveillé en lui certaines idées de moralité et d'ordre, car, une fois à Nantes, il se maria réellement et publiquement, à la grande satisfaction de bien des époux. Quatorze ans et trois mois, un bel œil bleu, une bouche si petite que l'envie essayait de lui en faire un défaut, des lèvres fraîches, des dents de perles qui laissaient passage à un sourire charmant, un menton rond

et potelé, les plus superbes cheveux blonds qu'il soit possible de voir, telle était Angélique Erbennert, telle était celle que Desforges avait choisie pour femme. Elle jouait les amoureuses et les ingénues dans l'opéra-bouffon et dans la comédie. Cette union, toute fortunée à son aurore, devait plus tard avoir des nuages, par suite du caractère ombrageux et jaloux de la jeune Angélique, à laquelle il arriva de tomber à coups de canne sur une ancienne maîtresse de son mari.

C'est à cette époque, — 24 octobre 1775, — que les bonnes fortunes semblent commencer à abandonner Desforges; c'est à cette époque que, par manière de compensation, il se ressouvient de la poésie, cette ancienne compagne de sa jeune pauvreté. La poésie, qui ne garde pas rancune à ses amants infidèles, revint vers le *Colin en chef* du théâtre de Nantes et le consola le mieux qu'elle put des bourrasques conjugales. Il avait alors trente ans. Il se reprit à rimer comme au temps où il n'en avait que dix-huit et où il ne possédait pour toute fortune que l'habit en peluche bleue de son grand-père. Malheureusement sa femme était un peu comme la femme d'Adam Billaut, qui prenait les neuf Muses pour les neuf maîtresses de son mari. Que de fois il lui fallut redescendre de son Olympe pour se mêler aux discussions les plus prosaïques et aux tracasseries les moins justifiées. Mais, hélas! ainsi finissent la plupart

des hommes à bonnes fortunes ; la dernière femme est celle qui venge toutes les autres. Cinq années s'écoulèrent de la sorte, cinq années de purgatoire, au bout desquelles, après avoir parcouru la moitié de l'Europe et avoir été attaché trois ans au théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, Desforges revint se fixer pour toujours à Paris, *traînant l'aile et tirant du pied.*

V

Un soir que sa femme Angélique avait déchaîné sur lui tous les autans de l'hyménée, Desforges s'assit tristement devant sa modeste table de travail, et écrivit son chef-d'œuvre, *la Femme jalouse*, chef-d'œuvre de chagrin et d'amertume. Cette comédie, — il avait appelé cela une comédie ! — eut un succès considérable de pleurs et de sanglots. Desforges la dédia à son véritable père, le docteur Petit, qui ne l'avait jamais quitté de vue. Ce fut le commencement de sa réputation littéraire, car nous croyons inutile de parler de ses premiers essais, représentés tant en province qu'à Paris. D'ailleurs, nous nous mettrons tout de suite à l'aise avec le lecteur en déclarant que nous n'avons affaire ici qu'à un écrivain du deuxième et même du troisième ordre.

La Femme jalouse, qui, de la Comédie-Italienne passa au répertoire du Théâtre-Français, se joue encore de loin en loin, et est écoutée avec faveur. Voici, sur

cette pièce, l'opinion de la Harpe, que l'on ne peut accuser d'indulgence à l'égard des auteurs de son siècle : « C'est un drame où IL Y A quelque intérêt, ce n'est pas une bonne comédie. IL Y A dans le sujet un vice radical : la jalousie de la femme est fondée sur des apparences si fortes et si bien justifiées, qu'IL N'Y A PAS moyen de lui en faire un reproche. Ainsi le but moral est manqué ; mais ces apparences produisent des situations qui ont de l'effet au théâtre. Le style est naturel et facile, sans déclamation, sans écarts et sans jargon ; il est vrai qu'IL Y A peu de vers heureux. Les caractères, d'ailleurs, sont dessinés avec vérité, et la pièce marche bien. » Quoique écrites dans ce mauvais style qui est particulier à l'auteur du *Cours de littérature*, ces lignes résument assez notre opinion personnelle.

J'ignore si ce drame corrigea quelques femmes, mais ce que je sais parfaitement, c'est qu'il ne corrigea pas celle de Desforges. Il l'avait fait débuter aux Italiens et recevoir à quart de part quelques mois après ses débuts. « Superbe femme, talent médiocre, » disent les almanachs du temps. Le seul rôle où elle ait marqué est celui de la comtesse d'Arles dans *Euphrosine et Coradin*.

Acquis désormais tout entier à la littérature, Choudard-Desforges composa et fit représenter, dans l'espace de dix-huit ans, une trentaine de pièces environ. Au nombre des drames que l'on peut citer après *la*

Femme jalouse, n'oublions pas *Tom Jones à Londres*, qui se fait remarquer par d'intéressantes péripéties et une certaine originalité d'allures. Desforges a écrit encore une foule d'opéras-comiques, en compagnie de Grétry, de Philidor, de Jadin ; les principaux sont : *Joconde*, *l'Epreuve villageoise*, *Griselidis*, *l'Amitié au village*, et *Jeanne d'Arc à Orléans*.

De plus, il a, un des premiers, tracé la voie au mélodrame par sa pièce intitulée : *Novogorod sauvée*. Voici un compte-rendu que nous trouvons dans un recueil périodique : « *Novogorod sauvée* est un de ces ouvrages dont le premier effet est horrible et repoussant, et que l'on aime à revoir ensuite, lorsque l'âme, revenue du trouble qu'elle a éprouvé, permet à l'esprit de se familiariser avec eux. Lorsque cette pièce fut donnée à Paris pour la première fois, le second acte jeta les spectateurs dans un état d'anxiété stupide ; on sortit du spectacle en frémissant ; la curiosité amena l'affluence ; insensiblement on s'accoutuma à la voir, et l'espoir d'un dénoûment heureux atténua ce que le nœud pouvait avoir d'atroce... Les costumes ont été exécutés sur les dessins qu'en a fait faire M. Desforges. Cet écrivain a demeuré trois ans à Saint-Pétersbourg ; ainsi, on peut regarder comme un modèle exact ses costumes russes. » (*Costumes et Annales* des grands théâtres de Paris, par M. de Charmois ; année 1788.)

Mais ce qui est vraiment un hasard extraordinaire et joyeux dans son existence semée de récifs conjugaux, c'est cette grande parade du *Sourd ou l'Auberge pleine* qu'il écrivit de verve, en un jour d'ivresse ou d'oubli bien certainement. *Le Sourd*, donné d'abord au théâtre de mademoiselle Montansier, passa ensuite sur le théâtre de la Cité, pour arriver enfin à la Comédie-Française, où il eut sa place à côté du *Médecin malgré lui*. Baptiste cadet, et Brunet plus tard, se sont fait une réputation dans le rôle de *M. Dasnières*, qui est devenu un type comme M. Deschalumeaux et M. Dumolet. Le moment où M. Dasnières dresse son lit sur une table, se fait des rideaux avec la nappe et des draps avec les serviettes, se déshabille, se couche et éteint sa chandelle avec son soulier, ce moment-là, dis-je, étoilé de quolibets grotesques et de calembours triomphants, soulevait des trépignements d'hilarité par toute la salle.

Desforges paraît avoir embrassé franchement les principes révolutionnaires, si l'on en juge du moins par les pièces de circonstance auxquelles sa plume ne se refusa pas : *la Liberté et l'Egalité rendues à la terre, Alisbelle, ou les Crimes de la féodalité*, deux opéras composés pour la République, et représentés en 1794. A ces déclamations sans talent nous préférons de beaucoup les innocents coq-à-l'âne de M. Dasnières. Mais que voulez-vous? Sommes-nous bien sûrs que Desforges ne

cherchait point dans la politique une distraction à ses infortunes maritales?

Une fois sur cette pente, il est hors de doute que le pauvre homme ne fût tombé dans le mélodrame le plus sombre. Heureusement pour lui que la loi du divorce fut décrétée, et qu'il fut, comme on le suppose bien, un des premiers à bénéficier de cette loi. Son contentement fut tel, qu'il en composa sur l'heure une comédie intitulée : *les Époux divorcés*, sa dernière comédie. Après quoi il se remaria avec une veuve pour laquelle il *soupirait* depuis longtemps ; et le ciel, touché de ses malheurs, lui fit rencontrer dans ce second hymen la paix qu'il avait si vainement cherchée.

Quant à madame Angélique Desforges, elle épousa l'acteur Philippe, des Italiens, qui n'avait pas son pareil dans l'emploi des tyrans et des *tabliers*.

Echappé aux ongles de cette exigeante personne, la galanterie revint à Desforges. Il se mit à évoquer ses souvenirs, et, se consolant avec des fictions de la perte de la réalité, il commença à écrire des romans où, selon son expression, il *sacrifia à l'autel des Grâces*. On sait ce que parler veut dire : sacrifier aux Grâces, pour Pigault-Lebrun, c'était écrire *l'Enfant du carnaval ;* pour le général Lasalle, pour Dorvigny, c'était rivaliser d'audace et de grivoiserie. Choudard-Desforges ne resta pas au-dessous de ces modèles.

Au fond des vieux cabinets de lecture, sur les derniers et plus hauts rayons, il existe un ouvrage à peu près délaissé, intitulé *le Poëte*. Ce livre, dont la réputation n'est pas arrivée jusqu'à la génération actuelle, rebute assez unanimement, par son titre, la classe frivole des lecteurs à deux sous le volume. Semblable à un flacon qui, sous une insignifiante étiquette, cache un poison des plus dangereux, *le Poëte* recèle, en ses quatre volumes, tout ce que le libertinage du Directoire enfanta de perfide et de raffiné. Publié pour la première fois en 1798 (4 vol. in-12), sans nom d'auteur, sous la rubrique de Hambourg, il passa presque inaperçu, ne pouvant soutenir la concurrence avec tant d'autres œuvres plus infâmes qui s'étalaient avec impudeur chez les libraires des galeries de bois, au Palais-Royal. La vente s'en opéra cependant de manière à en permettre, l'année suivante, une deuxième édition, en huit volumes in-18, cette fois. Mais, je le répète, le titre, peu fait pour allécher la foule, en a toujours fort heureusement circonscrit le succès.

Ce livre, le premier essai de Desforges dans le roman, renferme, en un cadre évidemment arrangé, les principaux événements de sa vie; il a le tort très-grave d'y afficher, sous des couleurs souvent scandaleuses, les personnes de sa famille, et particulièrement sa sœur. En cela réside l'écueil ordinaire des faiseurs de mé-

moires et d'autobiographies; ils se modèlent tous sur Jean-Jacques Rousseau et sur *les Confessions*. Qu'ils se mettent donc bien dans la tête, ces imprudents et ces impudents, que ce n'est pas *à cause* de ses défauts que l'on aime Jean-Jacques, mais *malgré* ses défauts, ce qui est bien différent. Or, pris comme œuvre littéraire, le livre de Desforges n'a qu'une valeur absolument relative et toute de curiosité. Son style, d'un abandon inconcevable, ne se relève par aucune qualité réelle. Il fait un abus extravagant des métaphores en usage chez l'école licencieuse : tout est rose, corail, ébène, autel de la volupté, calice, coupe. Un amant n'est plus un amant, c'est un *sacrificateur,* un *athlète;* une amante devient une victime, une prêtresse; ses jambes sont deux colonnes, ses seins deux globes en marbre, en ivoire ou en albâtre; la peau est au moins du satin ou de la neige.

Ce genre de littérature comporte d'ailleurs une uniformité de scènes qui suffirait à le rendre insupportable, s'il n'était odieux. Tout est prévu et bien prévu dans ces rencontres galantes; dès lors l'intérêt s'évanouit, le charme s'envole; il ne reste à la place qu'un appât grossier, bon tout au plus pour les gens qui, comme dit Molière, ont *la forme enfoncée dans la matière.*

Desforges a fait précéder *le Poëte* d'un avertissement en style ambitieux, et dont voici le début:

« L'AUTEUR A SES CONTEMPORAINS. Minuit sonne, le 15 septembre expire, ma cinquante-deuxième année commence. C'était l'époque que j'avais fixée au travail que j'entreprends aujourd'hui. Quand on a vécu un demi-siècle, surtout quand on a beaucoup vu, beaucoup observé, beaucoup senti, on peut parler savamment de la vie et l'on n'a plus grand temps à perdre pour écrire la sienne. »

Malgré ce que nous en avons dit, il serait injuste cependant de contester à ce livre des aspects particuliers, un entrain réel, certains détails de costumes et de lieux, une franchise vraiment engageante, et çà et là quelques figures célèbres assez bien présentées [1].

Je ne sais pas quel parfum de licence il y avait alors dans l'air ; toujours est-il que, non satisfait d'avoir produit *le Poëte,* Desforges lança l'année suivante un ouvrage de la même humeur et de la même longueur, *les Mille et un Souvenirs, ou les Veillées conjugales*. C'était trop se complaire dans cette série de peintures. Voici le raisonnement qu'il faisait à ce propos :

« Un guerrier raconte ses combats, un navigateur ses courses et ses naufrages, un homme sensible ses

[1] La dernière édition du *Poëte* a été essayée en 1819, par M. Émile Babeuf, qui avait annoncé la publication des œuvres complètes de Desforges, en 22 vol. in-12. Cette édition contient un portrait.

peines et ses plaisirs dans la carrière de l'amour. Aucun de ces conteurs n'est dangereux, et tous les trois peuvent être utiles. La carrière d'amour, dont je parle en homme qui l'a parcourue dans toute son étendue, est à la fois un champ de bataille et un océan tempêtueux. Maintenant que je suis dans un port charmant, à l'abri de tous les orages, je crois ne pouvoir mieux employer mon loisir qu'en le consacrant au souvenir de mes innombrables aventures[1]. »

Et ainsi fait-il. *Les Mille et un Souvenirs* sont l'appendice et le complément du *Poëte;* sous le nom de Mélincourt, Desforges raconte à sa seconde femme plusieurs anecdotes tour à tour bouffonnes, amoureuses et tragiques, auxquelles il s'est trouvé mêlé plus ou moins indirectement.

La seule chose dont je sache réellement gré à Desforges, c'est de s'être abstenu de nous raconter ses bonnes fortunes en diligence. Après cela, peut-être n'y a-t-il pas pensé. C'est le seul trait absent de sa littérature, laquelle résume cependant tous les procédés et toutes les rengaines de son temps. Un livre badin n'existait pas alors sans une aventure en diligence; dans la

[1] Je remarque en ce moment que le chevalier de Parny s'appelait également Desforges, de son nom de famille, bien qu'il n'existât aucune autre parenté que celle de l'esprit entre l'auteur de *la Guerre des Dieux* et l'auteur du *Poëte.*

seule légèreté écrite qu'il se soit permise : *le Dernier Chapitre de mon roman*, Charles Nodier lui-même n'a pas manqué de tomber dans ce défaut caractéristique.

Les Mille et un Souvenirs furent suivis de trois autres romans sans aucune valeur; après quoi Desforges cessa complétement d'écrire, ou du moins de faire imprimer. On était en 1800 [1].

[1] Il convient cependant de remarquer qu'avant d'écrire des romans licencieux, Desforges avait essayé de mieux employer son talent. Nous avons en notre possession une lettre adressée par lui au citoyen Grégoire, représentant du peuple, membre du Conseil des Anciens, rue du Colombier, F. G., n° 16; c'est une demande d'emploi :

« 17 Brum. an IV républicain.

» Enfin, mon cher et digne concitoyen, voici le moment où mes espérances peuvent se voir réalisées. On s'occupe sans doute avec chaleur de l'organisation de l'Instruction publique, et il me serait bien doux de pouvoir enfin payer à ma Patrie mon tribut d'utilité dans un genre analogue à mes facultés. Une place de professeur de Poésie est celle qui me conviendrait; et comme il y en a un certain nombre de désignées spécialement pour cet objet, tous mes vœux seraient remplis si je pouvais en obtenir une.

» Veuillez m'indiquer, mon sage ami, la route à tenir dans cette affaire, et ne me refusez pas un suffrage qui ne pourra, d'une part, que m'être très-favorable pour le succès de mes vues, et, de l'autre, m'élever à la hauteur de mon entreprise par le vif désir qu'il m'inspirera de le mériter.

» Un mot de réponse à votre reconnaissant et bien affectionné concitoyen.

DESFORGES.

» F. G. rue de Lille, ci-dev. Bourbon, n° 485. »

Ecriture belle et ferme.

VI

Voyez-vous ce vieillard étendu sur une chaise longue, immobile, sans regard et sans voix, auprès d'une croisée aux rideaux entr'ouverts? Son front penche, couronné de mèches rares et blanches; sa main pend, sèche et abandonnée; quelquefois un tremblement passe dans ses jambes amaigries, et les agite. Une femme est auprès de lui, qui brode en silence et qui le regarde mourir; car cet homme se meurt, il s'en va d'épuisement comme Dorat; mais autour de lui les danseuses ne font point cortége comme autour du poëte décoiffé. Pourtant il fut aussi, lui, un libertin de poudre et d'épée; lui aussi courut les boudoirs, les salons et les chambrettes, laissant un peu de son cœur aux mains de toutes les femmes. Maintenant ce vieillard s'en va,

triste, délaissé, au milieu d'une époque de fanfares et de gloire qu'il ne comprend pas. Le bruit d'une pendule est le seul qui se fasse entendre dans cette chambre remplie de mélancolie.

Quelquefois, lorsque sa pensée se réveille, lorsque son cerveau affaibli sent remonter sa mémoire, il se surprend à murmurer des noms charmants : Manon, Herminie, Louison, Sainte-Agathe, Ursule! Il voit repasser, vagues et confus, les événements des jours anciens ; de vieux airs lui reviennent en tête, tels que celui du *Confiteor;* il se reporte dans cette petite chambre d'auberge où il faisait si beau soleil et où l'on aimait si bien! Alors un soupir de regret sort de cette poitrine exténuée, une larme qui brûle tombe et se perd dans les rides de cette face morne.

Desforges représente complétement la décadence du XVIIIe siècle. Il est le produit sans ampleur de la Régence, et a en lui le sang mélangé du duc de Richelieu et de madame Michelin. Il est le type accompli d'une société qui se déprave à chaque étage. Il porte très-haut une tête sans cervelle, et il traîne très-bas un cœur généreux. Tous les sentiments ne lui arrivent que sophistiqués par l'impure philosophie de Du Laurens et du curé Meslier ; ce qu'il nomme *sensibilité* n'est que la débauche ; il a cette candeur dans le vice, qui ne voit qu'une faiblesse dans une faute, qu'un oubli

dans un crime. Du reste, beau, brillant, ferrailleur, ainsi que je l'ai montré, tantôt rusé par boutades comme Guzman d'Alfarache, tantôt naïf comme la rue Grénetat. Tels étaient et tels devaient être, en effet, ces bâtards de la Régence, qui tranchaient à la fois sur la bourgeoisie et sur la noblesse. On conçoit que de tels beaux-fils ne pouvaient guère faire autre chose que des comédiens ou des auteurs de deuxième ordre.

Si je me suis plutôt appesanti sur sa vie que sur ses œuvres, c'est que celles-ci découlent évidemment de celle-là, qu'elles en sont le fruit direct, et que, dans presque toutes, l'auteur n'est que l'homme raconté. Sans vouloir faire, à propos de ses romans, un plaidoyer en faveur de la vertu, qui n'en a pas besoin, je n'ai pu m'empêcher de condamner une littérature inutile et absurde. Il faut être ou bien pauvre, ou bien déraisonnable, ou bien corrompu, pour flatter les goûts licencieux d'une époque frappée de vertige. J'aime à me figurer que Desforges n'était que pauvre et étourdi.

Desforges expira le 13 août 1806 [1].

[1] Nous sommes bien tenté de considérer comme un ouvrage posthume de Desforges les *Mémoires d'un vieillard de vingt-cinq ans*, publié sous le nom imaginaire de M. Louis-Julien de Rochemond, à Hambourg, en 1809, 5 vol. in-18. C'est tout à fait le style du *Poëte* et des *Mille et un Souvenirs;* ce sont les mêmes procédés de narration, le même genre de tableaux, avec une des-

cription de Nantes, où Desforges a vécu assez longtemps, comme on l'a vu.

Il paraît d'ailleurs avoir laissé des manuscrits, à en juger par cette indication du catalogue d'autographes de la bibliothèque Soleinne (appendice au tome troisième) :

Desforges (P.-J.-B. Choudard). — L. A. S., in-4, 12 prairial an VI. Au citoyen Maradan, libraire. Il lui offre un roman intitulé *Kim-Fenin, ou l'Initié, histoire mystérieuse*, et il lui donne le sujet d'une gravure pour le quatrième volume du *Poëte.*

CAZOTTE

I

LES ROSES DE FRAGONARD

En ce temps-là il y avait, dans un des appartements les plus tristes de Paris, — rue Gît-le-Cœur, s'il m'en souvient, — un bonhomme de soixante ans qui s'appelait Fragonard et qui avait été jadis un peintre à la mode, comme Boucher, son maître. Il avait vu poser devant lui, et dans le jour qui lui seyait le mieux, c'est-à-dire aux bougies, toute la France galante, depuis la France de l'Opéra jusqu'à la France de Trianon, les deux confins de la galanterie suprême. Il avait été peintre de sourires exclusivement, — peintre de

S. M. la Grâce, *plus belle encore que la beauté*, selon le dire du poëte; et il avait fait courir tout le long des boudoirs ces guirlandes de petits Amours vêtus à la mode de l'Olympe, qui gèlent et s'écaillent aujourd'hui dans les vitrines du quai Voltaire. Il est vrai qu'alors Fragonard était jeune et joyeux; c'était surtout un garçon de bonne mine, portant le taffetas rose comme les Léandre de la Comédie-Italienne, plus galant que le dernier numéro des *Veillées d'Apollon*, baisant le bout des doigts à la façon des abbés poupins et pirouettant comme un militaire de paravent.

Pendant trente ans et plus, Fragonard vécut de cette vie brillante et douce que le règne de Louis XV faisait à tous les artistes mondains. Il fut grand peintre aussi, lui, dans le sens que le XVIIIe siècle attachait à ce mot, grand peintre à la manière de Baudouin, de Lancret, de Watteau, enchanteurs de ruelles, qui ne regardaient ni aux rubans ni aux fleurs lorsqu'il s'agissait de costumer la Vérité, — pléiade ravissante, que l'on pourrait appeler les *mignons de l'art*. Que n'a-t-il pas dépensé de charme et d'esprit dans ce chemin de la faveur qu'il parcourut d'un pied si léger! Combien de chefs-d'œuvre naquirent sous ce pinceau, fait sans doute de quelques brins arrachés aux ailes de Cupidon? Tous les amateurs connaissent *le Chiffre*

d'amour, *le Sacrifice de la rose*, *la Fontaine*, sujets tendres, qui font à peine rêver, qui font toujours sourire. Fragonard inventait cela, j'imagine, dans les soupers galants où on le conviait; et les allégories lui étaient fournies par ces Claudines d'hier, métamorphosées en Éliantes du jour par un coup de la baguette dorée de quelques fermiers généraux.

Fragonard vit de la sorte arriver chez lui la renommée et la richesse, ces deux courtisanes qui s'éprennent si rarement du même homme. Il vécut avec elles en bonne intelligence jusqu'au jour où la Révolution vint faire la part mauvaise à tous ceux qui vivaient de poésie peinte ou écrite, sculptée ou chantée. La Révolution les fit remonter, ceux-là, dans les mansardes d'où ils étaient descendus, en leur disant : « On n'a que faire de vous maintenant; voici venir le temps des choses politiques; restez là. » Imprudent comme tous les beaux-fils prodigues, le peintre n'écouta pas la Révolution. Il crut que les nymphes et les dieux étaient éternels en France, à Paris, sous ce ciel d'un blanc de poudre en été, dans ces hôtels gardés par de si beaux suisses à galons, dans ces cercles où le tournebroche de l'esprit était incessamment monté, dans ces bosquets toujours remplis d'amants, dans ces théâtres toujours remplis d'oisifs. Il crut à l'immortalité du luxe et de l'art, son compère.

Que dire enfin? Il crut aussi un peu à lui-même et à son talent; c'était une faiblesse bien pardonnable chez un homme qui avait été aussi longtemps à la mode que Fragonard. Il continua donc à jeter de tous les côtés ces petits tableaux coquets, ces dessins lavés au bistre, ces scènes d'enchanteresse perdition où l'amour joue le principal rôle; — amour qui badine et par qui on se laisse badiner, flamme d'un quart d'heure qui s'éteindra au bout de cette svelte allée de peupliers, soupirs qui voltigent sur les lèvres à la façon des papillons, jeux de l'esprit et du cœur. O Fragonard! cette fois on passa auprès de vos petits chefs-d'œuvre, non-seulement sans les voir, mais même sans vouloir les voir.

Il s'obstina pourtant. Lorsque le peuple tirait le canon contre les invalides de la Bastille, Fragonard encadrait un *aveu* dans un boudoir lilas, le dernier boudoir de ce temps. Lorsque le peuple massacrait les gardes du corps de Versailles, aux journées des 5 et 6 octobre, Fragonard chiffonnait la houppelande azurée d'un Tircis dansant sur l'herbe au son d'un fluet tambourin. Lutte courageuse, mais désespérée! car nul ne pensait plus à Fragonard. Son monde de marquises et de petits-maîtres, à présent tremblant et retiré, n'avait plus le cœur aux fantaisies galantes de son pinceau. Les danseuses? Elles étaient passées des

bras de la noblesse aux bras du tiers état, qui n'entendait que bien peu de chose aux élégances. Fragonard avait donc l'air de revenir du déluge avec ses tableaux d'un autre âge ; peu s'en fallut même qu'on ne le traitât de contre-révolutionnaire.

Il se résigna, à la fin ; et quand il se vit bien et dûment oublié, il laissa de côté sa palette, comme font toutes les réputations chagrines qui ne peuvent travailler qu'aux lueurs du triomphe. Là-dessus, la Révolution, — qui n'a rien fait à demi, — lui prit sa fortune, comme elle lui avait pris sa gloire ! Au lieu de résister et de se faire emprisonner pour la peine, il se retira, désolé et bourru, au milieu de quelques-uns de ses tableaux, dont il se créa une compagnie, la seule qu'il pût supporter. Ce fut ainsi que l'année 1792 surprit le vieux Fragonard dans une maison renfrognée de la rue Gît-le-Cœur, où il se laissait aller solitairement à la mort et à l'oubli.

— S'ils savaient seulement s'habiller ! disait-il quelquefois, les jours qu'il se hasardait à mettre les yeux à sa fenêtre ; mais ils ont perdu le grand secret de l'ajustement. Plus de soie, plus de brocart. Ils ont des chapeaux américains, des lévites de drap sombre, des souliers sans rouge au talon. A peine si quelques-uns se font poudrer encore. Les autres vont les cheveux plats et sales. Et le peuple ? Ah ! le peuple ! qui me

rendra mes petites grisettes au corsage fleuri comme une corbeille? Qu'elles étaient jolies, et comme cela valait la peine alors d'être peintre!

Fragonard se lamentait de la sorte ou à peu près, lorsque, le 16 août au matin, comme il contemplait avec tristesse une très-jolie gravure faite d'après son tableau du *Serment d'amour*, il entendit frapper à sa porte d'un doigt timide. Il y avait bien longtemps que l'on n'avait frappé ainsi à la porte de Fragonard. Le vieux peintre sentit aux battements de son cœur que tout n'était pas complétement mort en lui. Il alla ouvrir et vit entrer une jeune personne de seize à dix-sept ans environ; une ample jupe en mousseline blanche, un mantelet noir attaché par un nœud de rubans bleus, un autre nœud semblable dans ses cheveux, composaient toute sa parure. Elle était suivie d'une négresse coiffée d'un madras.

— M. Fragonard? demanda la jeune fille, qui parut un peu surprise de l'aspect mélancolique de cette chambre.

— C'est moi, répondit-il, ébloui de cette apparition charmante; ou plutôt c'était moi... Que voulez-vous à Fragonard, mon enfant, et qui êtes-vous pour vous être souvenue de ce nom, au temps où nous sommes?

La jeune fille détacha le mantelet qui couvrait ses épaules. Ainsi dégagée, sa taille parut dans toute son idéale perfection. Son teint jetait de la lumière, et sa

figure, d'un bel ovale, avait une expression ardente et douce à la fois.

— Je suis la fille de M. Cazotte, dit-elle, et je désire que vous fassiez mon portrait.

Fragonard se ressouvint. Dans les spirituelles compagnies d'autrefois, il lui était arrivé souvent de rencontrer le fantasque auteur du *Diable amoureux*, cet enjoué Cazotte, dont le mérite n'est pas apprécié suffisamment. Il avait causé plusieurs fois avec lui, sur le coin de la cheminée, à l'heure où le poétique rêveur se plaisait à écarter de la meilleure foi du monde un pan du voile de l'avenir. Cela avait suffi pour établir entre eux une liaison, frivole sans doute, mais toutefois durable dans sa frivolité. Fragonard ne pensait jamais à Cazotte sans ressentir un petit frisson; cela venait de quelques prédictions singulières que l'illuminé des salons avait faites au peintre des boudoirs, — tout en le regardant de ce grand œil, bleu et ouvert, qui était bien l'œil d'un illuminé, en effet.

Mais Fragonard ne connaissait pas la fille de Cazotte. En la voyant entrer dans sa pauvre cellule, il avait été tenté de la prendre tout d'abord pour le spectre adoré de madame de Pompadour à quinze ans. Il la fit asseoir, et lui dit d'un accent ému :

— Soyez bien venue, vous, la fête de mes pauvres yeux ; soyez bien venue, vous qui me rapportez l'éclat

et la suavité d'un temps que je pleure tous les jours avec égoïsme. Ah! mademoiselle Cazotte, je ne vous attendais pas! Je croyais toute espérance ensevelie pour moi. Savez-vous que voilà deux années que je vis dans cette solitude de la rue Gît-le-Cœur, la rue bien nommée! Soyez bénie, vous qui me revenez avec mes rubans bleus sur votre tête, avec mes roses sur vos joues, avec mes paillettes dans votre regard! Vous êtes la muse de Fragonard autant que la fille de Cazotte!

Il pleurait de joie en disant cela; et, comme elle lui rappela qu'elle était venue pour son portrait :

— Votre portrait? ajouta-t-il, mais ne l'ai-je pas déjà fait cent fois! Ne le voilà-t-il pas là et là, puis encore là (il montrait ses toiles accrochées au mur) : ici Colinette, et plus loin Cydalise; ici Hébé, et à côté Léda? N'êtes-vous pas l'idéal que j'ai toujours poursuivi et quelquefois atteint? Pourquoi voulez-vous que je fasse votre portrait? le voilà tout fait, emportez-le; jamais je n'ai fait mieux.

Et Fragonard, monté sur une chaise, atteignait un merveilleux petit tableau où une jeune fille était représentée attachant un billet doux au cou d'un *chien fidèle*.

Mademoiselle Cazotte, souriant de ce délire, essaya de lui faire comprendre qu'elle désirait être peinte dans une attitude plus conforme à ses projets, car c'était à son père qu'elle destinait ce portrait, à son père

de qui les événements politiques pouvaient un jour la séparer. Fragonard comprit enfin. Mais alors son front s'assombrit et il secoua douloureusement la tête.

— Hélas! je ne sais plus peindre, murmura-t-il; c'est une mauvaise vie pour un homme d'inspiration gracieuse et légère que cette vie de guerre civile! Toujours la fusillade qui vient ébranler les vitres de vos fenêtres! toujours les fureurs de la multitude! Encore ces jours-ci, n'ai-je pas eù la tête brisée par l'écho des mitraillades de la place du Carrousel? Il y a bien longtemps, ma chère demoiselle, que j'ai oublié mon métier; avec l'âge et avec la Révolution, ma main est devenue tremblante comme mon cœur. Je ne suis plus un peintre.

— Monsieur Fragonard... dit la jeune fille, en insistant avec un sourire.

— Vous le voulez donc bien?

— C'est pour mon père.

— Eh bien, répondit-il avec effort, revenez demain; nous essayerons.

Le lendemain, la fille de Cazotte revint dans l'atelier de Fragonard. Il avait acheté une toile de petite dimension sur laquelle il commença à tracer ses premières lignes. Mais tout en jetant les yeux sur son adorable modèle, il s'aperçut que peu à peu ce visage, d'une expression si brillante, s'obscurcissait sous l'em-

pire d'une inquiétude secrète, que ce front limpide s'altérait graduellement, que ce regard radieux se couvrait d'un voile humide. Fragonard, surpris, lui demanda, avec une sollicitude que son âge autorisait, d'où venait cette préoccupation chagrine. Mademoiselle Cazotte lui apprit que son père était compromis dans les événements du 10 août, et que sa correspondance tout entière avait été découverte dans les papiers du secrétaire de l'intèndant de la liste civile. Heureusement que Cazotte était en ce moment éloigné de Paris : il habitait, auprès d'Épernay, un petit village dont il était le maire; peut-être y demeurerait-il inaperçu et à l'abri des perquisitions.

— Aussitôt mon portrait achevé, dit-elle, ma mère et moi, ainsi que cette bonne négresse qui nous a accompagnées, nous retournerons le rejoindre, car il doit être bien inquiet!

Fragonard l'avait écoutée avec attention et en frémissant. Il savait que l'orage révolutionnaire franchissait les provinces, et il craignait que la justice du peuple ne regardât pas aux cheveux blancs avant de s'abattre sur une tête proscrite. Néanmoins, il se garda bien de communiquer ses craintes à la jeune fille; il essaya, au contraire, de la rassurer. — Mais le portrait n'avança guère ce jour-là.

Il n'avança guère non plus le 18. Mademoiselle Ca-

zotte, instruite du décret qui ordonnait la formation d'un tribunal criminel, accourut épouvantée dans la maison de la rue Gît-le-Cœur. Des pleurs coulaient sur ses joues; elle essaya de poser cependant. La même désolation opprimait Fragonard.

— Mademoiselle, disait-il, je n'ai jamais peint que la joie et le plaisir; je ne sais pas, je n'ai jamais su peindre les pleurs. De grâce, faites trêve à votre chagrin. Voulez-vous encore des roses autour de vous? j'en sèmerai autant qu'il vous plaira. Mais, par pitié! ne me faites pas peindre ces pleurs!

A travers ces souffrances partagées, le portrait s'acheva cependant. Mademoiselle Cazotte était représentée assise sous un berceau de roses. Les roses avaient toujours enivré Fragonard. Lors de la dernière séance, mademoiselle Cazotte vint chez lui, accompagnée de sa mère, une créole qui avait été parfaitement jolie et qui l'était encore, quoiqu'elle eût de grands enfants. Elle avait cette grâce négligée des femmes de la Martinique, et cet accent nonchalant d'enfance et de caresse. Quelque chose d'étranger se remarquait aussi dans ses vêtements; sa tête était entourée d'une mousseline des Indes, disposée avec un goût infini. La mère et la fille remercièrent avec effusion le vieux peintre, qui ne s'était jamais senti si ému; et, le soir même, elles reprenaient la route de la Champagne.

— Pourvu qu'elles arrivent à temps! soupira Fragonard.

Et serrant avec soin ses pinceaux dans la grande armoire, il ajouta d'un ton de voix fort singulier :

— Elles étaient bien rouges, les roses que j'ai amoncelées autour de cette enfant!

II

UNE MAISON EN CHAMPAGNE

Jacques Cazotte était maire de Pierry, petit village de vignobles à une demi-lieue d'Épernay. Il habitait une grande maison, composée d'un rez-de-chaussée et de mansardes, et flanquée de deux ailes qui n'existent plus. On entrait par une vaste cour entourée d'arbres et coupée par de nombreuses plates-bandes toutes couvertes de plantes de la Martinique apportées et multipliées par madame Cazotte. En haut d'un perron très-élevé, un magnifique perroquet blanc se pavanait sur un juchoir. — Tel était l'aspect extérieur de cette maison, devenue aujourd'hui, après plusieurs possesseurs intermédiaires, la propriété de M. Aubryet, père d'un de nos littérateurs les plus spirituels. Les jardins et le parc qui en dépendent, quoique encore très-beaux assurément, n'ont plus l'étendue d'autrefois.

La maison de Cazotte donnait et donne toujours sur la rue principale de Pierry.

En attendant le retour de sa femme et de sa fille, qu'il avait envoyées à Paris pour s'enquérir de la réalité des périls qu'il courait, Jacques Cazotte, resté seul avec son fils Scévole, passait les jours dans la lecture des livres saints. C'était alors un vieillard de soixante-douze ans, haut de taille, le regard vif et bienveillant, les dents belles. Profondément religieux, il savait, quand il le voulait, redevenir un homme du monde; et son langage, trempé aux plus pures sources de l'esprit français, charmait les gens de qualité et les gens de science qui le fréquentaient d'habitude. Célèbre par ses visions, plus célèbre par ses romans, et entre autres par le *Diable amoureux*, qui est vraiment un chef-d'œuvre, il ralliait autour de lui l'estime, la curiosité, la tendresse, l'admiration, c'est-à-dire tout ce qu'un homme peut envier pour couronner le déclin de ses ans. C'eût été un heureux vieillard, si, en face des désastres de son pays, il eût pu conserver ce rare et précieux sang-froid, ce calme souverain, qui, dans tous les cas, n'est que le partage de l'égoïsme ou de la philosophie, — deux termes synonymes en temps de révolution. Par malheur, ou plutôt par bonheur (c'est comme on veut l'entendre), Cazotte avait une âme impressionnable, généreusement imbue de l'amour de la

patrie, vibrant à toutes ses gloires et à toutes ses douleurs. Quoique sur le bord de la tombe, il n'avait pu voir s'avancer les faucheurs révolutionnaires sans essayer de les combattre; et de sa plume colorée, toujours jeune, emportée et brillante, il avait aidé au succès du journal de son ami Pouteau, intitulé : *les Folies du mois, journal à deux liards.* Pouteau était secrétaire de M. Arnaud de Laporte, intendant de la liste civile. Il recevait les articles que Cazotte lui envoyait de Pierry.

Cette collaboration, anonyme du reste, comme toutes les collaborations à cette époque, n'aurait pas suffi à compromettre le maire de Pierry, si, après la journée du 10 août, les papiers de la liste civile n'eussent été inventoriés, et si la correspondance tout entière de Cazotte ne fût tombée, comme nous l'avons dit plus haut, entre les mains de ses ennemis politiques. Ces lettres, qu'il avait l'habitude de dicter à sa fille Élisabeth, — lettres excessivement remarquables par la forme, et dont quelques-unes ont été publiées par les journaux d'alors, contenaient l'expression sans voile de ses sentiments royalistes. « O Paris! s'écriait-il, Paris! vaux-tu bien la peine qu'on pleure sur toi! On voit quelquefois, dans le marais le plus infect, des portions de gaz fixé que le soleil dore des plus brillantes couleurs du prisme. Voilà ton image. »

Il appelait les Jacobins les *Jacoquins* et disait : « Nous ne serons malheureusement délivrés de cette vermine que par la vapeur de la poudre à canon. »

Cazotte ignorait cette importante et funeste découverte. Sa fille et sa femme, lorsqu'elles furent de retour à Pierry, tâchèrent de la lui cacher ; mais à leurs embrassements mêlés de larmes, à leurs transes continuelles, surtout à leurs instances pour l'engager à fuir, à s'expatrier, comme faisaient désespérément les derniers serviteurs de la royauté, il devina une partie du danger qui le menaçait.

Mais lui, mû par cette obstination douce des vieillards, il résista à toutes les prières, disant que s'il devait mourir, il voulait mourir en France, à son poste comme un soldat, à son autel comme un prêtre.

Un jour cependant que son fils Scévole s'était joint à sa fille et à sa femme pour le supplier de se rendre à leurs vœux, il parut un instant ébranlé. Ses yeux se promenèrent avec attendrissement sur ces trois fronts baignés de larmes ; ses bras entourèrent ces trois têtes levées vers lui ; son cœur se prit à battre comme à l'heure des grandes décisions. Il allait céder peut-être, lorsque tout à coup, s'arrachant à leurs embrassements, il ouvrit le livre des Machabées, et, comme saisi d'une inspiration sainte, il lut d'une voix assurée et haute ce passage où le vieil Éléazar repousse les propositions de

ceux de ses amis qui veulent le soustraire à la mort.

« Mais lui, considérant ce que demandaient de lui un âge et une vieillesse si vénérables, et ces cheveux blancs qui accompagnaient la grandeur de cœur qui lui était si naturelle, et la vie innocente et sans tache qu'il avait menée depuis sa jeunesse, il répondit : En mourant avec courage, je paraîtrai plus digne de la vieillesse où je suis, et je laisserai aux jeunes gens un exemple de courage et de patience, au lieu de chercher à conserver un petit nombre de jours qui ne valent plus la peine d'être préservés. »

La famille de Cazotte baissa la tête, car il lui semblait être en présence du vieil Éléazar lui-même ; et à partir de ce jour, il ne fut plus question de fuite entre ces quatre croyants, qui tiraient leur règle de conduite des exemples de l'Écriture.

Mais la vie n'était pas heureuse à Pierry. Si petit que fût ce village, si peu d'importance que lui accordassent les dictionnaires géographiques, il renfermait néanmoins assez de mécontents et d'exaltés pour fournir un contingent à la révolte populaire. Cazotte était bienfaisant, mais il était riche ou du moins aisé ; il était honnête homme, mais il aimait le roi et il allait à la messe ; ces torts prévalurent aux yeux de ses administrés, on ne considéra ni son âge ni les services qu'il avait rendus dans ce coin de terre. Dénoncé à Paris,

dénoncé à Pierry, Cazotte ne pouvait éviter son sort. Il attendait le malheur, le malheur ne se fit pas attendre.

Un agent de la Commune, gros homme dont le nom est resté inconnu, fut envoyé à Pierry. Il arriva le matin, suivi de quelques gendarmes et d'un commissaire d'Épernay. Il trouva une maison calme, en fleurs; le perroquet était sur son bâton; la négresse travaillait auprès d'une fenêtre; un petit chien bichon était touché auprès d'elle. L'agent pénétra jusque dans le salon, où étaient réunis Jacques Cazotte, son fils, sa femme et sa fille.

— Reconnaissez-vous ces lettres? demanda-t-il au vieillard.

— Oui, monsieur, répondit celui-ci.

Et apercevant le commissaire d'Épernay, qui cherchait à dissimuler sa présence derrière les gendarmes, il le salua d'un sourire.

— C'est bien, reprit l'agent; vous allez nous suivre, voici le mandat d'arrêt.

— Monsieur! s'écria Élisabeth, c'était moi qui écrivais pour mon père!

— Eh bien, repartit l'agent étonné, je vous arrête avec lui.

C'était là tout ce que demandait la noble fille. La mère sollicita la même faveur, elle lui fut refusée;

l'agent de la Commune n'était pas venu pour faire tant d'heureux !

On parcourut la maison, on saisit tous les papiers. La cour était encombrée de gens du village qui venaient avec une curiosité bête chez les uns, cruelle chez les autres, assister à l'arrestation de leur maire.

Après que les scellés eurent été mis partout, Cazotte, qui avait réuni Élisabeth, Scévole et sa femme dans une suprême et douloureuse étreinte, ordonna à Jacques, son cocher, d'atteler tout de suite les chevaux à la voiture. On partit de Pierry à midi environ, et l'on arriva le lendemain à Paris par la barrière Saint-Martin. Conduits immédiatement à l'hôtel de ville, où se tenaient les séances permanentes du comité de surveillance, le père et la fille, après avoir subi un interrogatoire préalable, furent envoyés à la prison de l'Abbaye-Saint-Germain pour y attendre que leur procès fût instruit.

III

LE TRIBUNAL DU PEUPLE

Il est, dans notre histoire, cinq ou six dates effrayantes qui se dressent, semblables à des poteaux, comme pour indiquer les trébuchements de la civilisation, et qui justifient presque les omissions du père Loriquet. Les 2, 3 et 4 septembre 1792 appartiennent à ces dates particulières devant lesquelles la peinture, le roman et le théâtre reculent épouvantés. Tragédie ignoble, dont les actes ne se passent que dans des cachots à peine éclairés par la torche et par l'acier, l'*expédition des prisons*, comme on l'a appelée honnêtement, est, avec la Saint-Barthélemy, une de nos plus grandes hontes nationales. Vainement ceux qui placent la loi politique au-dessus de la loi morale ont plusieurs fois tenté de présenter ces massacres sous un côté supportable, compréhensible; il y a quelque chose en nous qui repousse jusqu'à la simple atténua-

tion de tels crimes. Là où l'humanité disparaît, le patriotisme n'est plus qu'un exécrable mot.

On sait que la prison de l'Abbaye-Saint-Germain, située rue Sainte-Marguerite, fut la première par laquelle on commença. Après avoir égorgé — sans jugement — dans la cour dite abbatiale, une vingtaine de prêtres, la multitude, prise d'un singulier scrupule, imagina d'établir au greffe de l'Abbaye un *tribunal du peuple*, chargé de donner une apparence de justice à ces sinistres représailles. L'ancien huissier Maillard fut élu président par acclamation ; il s'adjoignit douze individus pris au hasard autour de lui. Deux d'entre eux étaient en tablier et en veste. Quelques-uns des noms de ces juges ont été conservés : le fruitier Rativeau, Bernier l'aubergiste, Bouvier, compagnon chapelier, Poirier. Ils s'assirent à une table sur laquelle on fit apporter, en outre du registre d'écrou, quelques pipes, quelques bouteilles et un seul verre pour tout le monde. C'était le 2 septembre au soir.

Cent trente victimes environ furent livrées aux massacreurs par ce tribunal ; quelques détenus furent réclamés par leur section ; d'autres surent exciter la compassion des juges ou réveiller en eux quelques sentiments d'humanité. C'est à ces ressuscités que nous devons de connaître la physionomie caverneuse du tribunal de l'Abbaye et les semblants de formes judi-

ciaires qui furent employées à l'égard de quelques-uns. — M. Jourgniac de Saint-Méard, particulièrement, a tracé un vif tableau de l'interrogatoire qu'il eut à subir; son *Agonie de trente-huit heures*, qui a eu un nombre incalculable d'éditions, est trop connue pour que nous en détachions quelques passages; il faut d'ailleurs la lire tout entière, en songeant qu'elle fut publiée peu de temps après les journées de septembre, et qu'elle reçut l'approbation de Marat. La relation de l'abbé Sicard et celle de la marquise de Fausse-Lendry jettent également d'horribles lueurs sur ces événements. Nous n'indiquons là et nous ne voulons indiquer que les récits des témoins oculaires, car ce n'est qu'aux témoins oculaires qu'il convient de se fier en ces monstrueuses circonstances.

Pour ces motifs, nous donnerons accueil dans ces pages à une narration très-émouvante de madame d'Hautefeuille (Anna-Marie), rédigée sur les lettres de mademoiselle Cazotte elle-même. On se rappelle les détails de l'arrestation de l'honnête et aimable vieillard. Sa fille avait obtenu la permission d'être enfermée, non avec lui, mais dans la même prison; elle le voyait plusieurs fois par jour. Lorsque arriva l'heure des massacres et que le tribunal populaire se fut installé au greffe, elle se mit aux aguets, écoutant avec anxiété les noms des détenus.

Maillard venait de lire sur le registre d'écrou le nom de Jacques Cazotte.

— **Jacques Cazotte!**

A ce cri répété deux fois par une voix de stentor, un cri terrible a retenti dans les cloîtres supérieurs.

Une jeune fille descend précipitamment les marches de l'escalier, elle traverse la foule comme un nageur intrépide fend les flots; elle pousse les uns, elle glisse à travers les autres, se fraye un passage de gré, de force ou d'adresse; elle arrive, pâle, échevelée, palpitante, au moment où Maillard, après avoir rapidement parcouru l'écrou, venait de dire froidement :

— A la Force!

On sait que c'était l'expression convenue pour désigner les victimes aux assommeurs.

La porte s'ouvrait déjà. Deux assassins ont saisi Cazotte et vont l'entraîner au dehors.

— Mon père! mon père! s'écria la jeune fille; c'est mon père! Vous n'arriverez à lui qu'après m'avoir percé le cœur.

Et, se précipitant vers lui, de ses bras Élisabeth étreint le vieillard et le tient embrassé, tandis que, sa belle tête tournée vers les bourreaux, elle semble défier leur férocité par un élan sublime.

Ce mouvement imprévu avait rendu les bourreaux

immobiles; ils écoutaient avec surprise et curiosité.

— Voici du nouveau, dit une voix; et du dehors on s'approcha.

Le vieillard regardait sa fille avec un indicible amour, la serrait dans ses bras, baisait ses longs cheveux répandus autour d'elle, et puis levait ses yeux au ciel comme pour le remercier de lui avoir encore permis d'embrasser sa noble fille.

— Ange, lui disait-il, charme de ma vieillesse, ange de mes derniers jours, adieu! Vis pour consoler ta mère; va, va, *Zabeth*, laisse-moi.

— Non, non, je ne te quitte point, et je mourrai là, sur ton sein, si je ne puis te sauver!

Et la jeune fille s'attachait plus étroitement encore à lui, cherchant à le couvrir de son corps.

— C'est un aristocrate! cria Maillard d'une voix enrouée; emmenez-le.

— C'est un vieillard sans force et sans défense! reprit la jeune fille; voyez ses cheveux blancs, vous ne pouvez pas lui faire du mal! Non, non, c'est impossible! Épargnez mon père, mon bon père!

Ici un homme au bonnet rouge baissa son sabre et s'appuya sur la poignée en faisant ployer la lame; il semblait incertain.

Au dehors, les bourreaux s'étaient arrêtés, plusieurs même s'étaient approchés de la porte; ils écoutaient

cette enfant. Les accents de sa voix remuaient leurs cœurs farouches; son appel à des sentiments qui vivaient encore en eux à leur insu les subjuguait. Quand elle eut fini de parler, haletante, épuisée, l'un dit :

— Mais ça m'a l'air de braves gens, ça; pourquoi leur faire du mal ?

Ces mots opérèrent une réaction.

— Le peuple français n'en veut qu'aux méchants et aux traîtres; il respecte les braves gens ! dit l'homme au bonnet rouge; citoyen Maillard, un sauf-conduit pour ce bon vieux et pour sa fille.

— Mais j'ai lu l'écrou, criait toujours Maillard; ce sont des aristocrates endiablés, vous dis-je ! ce sont des conspirateurs !

— Allons donc ! cette jeunesse, ça ne s'occupe pas des affaires; c'est une brave fille qui aime bien son vieux père.

— Eh ! non, s'écria Maillard; si on les écoutait tous, on n'en finirait pas; faites-la remonter et conduisez son père *à la Force*.

— Non ! non !

— Si !

Élisabeth se sentait mourir en voyant renouveler cette sanglante discussion; elle se pressa de nouveau sur son père, qui lui disait :

— Va, va, laisse-moi mourir, retire-toi.

— Jamais ! répondit-elle.

(Les lettres de mademoiselle Cazotte nous apprennent qu'il s'écoula plus de DEUX HEURES dans ces terribles débats!...)

Alors l'homme au bonnet rouge, qui désirait accorder les différents avis :

— Écoutez-moi, petite citoyenne ; pour convaincre le citoyen Maillard du civisme de vos sentiments, venez trinquer au salut de la nation et criez avec moi : Vive la liberté, l'égalité ou la mort !

De sa main sanglante, il lui tendit un verre dans lequel les égorgeurs se désaltéraient chacun à leur tour.

Élisabeth prit le verre :

— Oui, je vais boire, dit-elle en détournant les yeux.

Elle tendit sa main pour qu'on lui versât du vin, mais sans cesser d'entourer son père avec son autre bras, car elle craignait que cette proposition ne fût une ruse pour l'éloigner de lui.

— Allons, reprit l'homme, après avoir versé : Vive la liberté, l'égalité ou la mort !

— Vive la liberté, l'égalité ou la mort ! répéta la

pauvre enfant; et portant le verre à ses lèvres, elle le vida d'un seul trait.

Il y eut une acclamation générale; les hommes qui l'environnaient s'écrièrent :

— Il faut les porter en triomphe! Ils méritent les honneurs du triomphe!

Alors tous les spectateurs, hommes et femmes, se mirent sur deux haies; on apporta deux escabeaux sur lesquels on fit asseoir le père et la fille, et l'on choisit quatre hommes pour les porter. Ceux-ci, les élevant à la hauteur de leurs épaules, les emportèrent hors de la cour de l'Abbaye, aux applaudissements unanimes.

— Place à la vieillesse et à la vertu! s'écriait l'un.

— Honneur à l'innocence et à la beauté!

Un fiacre venait d'amener de nouveaux prisonniers; on y fait monter Cazotte et sa fille; deux hommes montent avec eux, et le cortége se met en marche au trot de deux chevaux, suivi d'une foule qui criait sans relâche :

— Vive la nation! à bas les aristocrates, les prêtres et les conspirateurs!

Ce fut ainsi qu'on arriva rue Thévenot, où était venue loger madame Cazotte. Elisabeth, jusque-là si courageuse et si forte, tomba évanouie dans les bras de sa mère.

D'affreuses convulsions succédèrent à cet évanouissement, et l'on dut craindre pendant plusieurs jours pour sa vie[1]......

[1] M. Michelet, dans l'étrange patóis de son *Histoire de la Révolution française* (t. IV), a raconté différemment cette touchante aventure : « Il y avait, dit-il, à l'Abbaye, une fille charmante, mademoiselle Cazotte, qui s'y était enfermée avec son père. Cazotte, le spirituel visionnaire, auteur d'opéràs-comiques, *n'en était pas moins* très-aristocrate, et il y avait contre lui et ses fils des preuves écrites très-graves. Il n'y avait pas beaucoup de chances qu'on pût le sauver. Maillard accorda à la jeune demoiselle *la faveur d'assister au jugement et au massacre* (la faveur d'assister au massacre!), de circuler librement. Cette fille courageuse en profita pour capter la faveur des meurtriers ; elle les gagna, les charma, *conquit leur cœur*, et quand son père parut, il ne trouva plus personne qui voulût le tuer. »

Cette manière lâchée de raconter un des plus beaux traits de notre histoire, et cette mauvaise grâce à reconnaître l'héroïsme chez les royalistes, se retrouvent à chaque ligne dans l'historien des écoles.

IV

DERNIER MARTYRE

— Respect à la vieillesse et à l'innocence ! s'étaient écriés, en présence de Cazotte et de sa fille, les tueurs de l'Abbaye. On pouvait croire que c'était aussi la devise de la Commune, lorsqu'un ordre signé Pétion, Panis et Sergent, expédié le 13 septembre, vint arrêter pour la seconde fois Jacques Cazotte, « mis hors de l'Abbaye sans avoir subi son jugement. »

Eh quoi ! la Commune cherche à détourner d'elle tout soupçon de participation aux crimes de septembre, et voilà qu'elle se montre plus féroce que les égorgeurs eux-mêmes : elle fait arrêter de nouveau et emprisonner un septuagénaire devant lequel leurs haches rougies s'étaient abaissées. Le peuple avait acquitté Cazotte ; la Commune le reprit, et le tribunal le reçut des mains de la Commune, donnant ainsi l'exemple de

la violation d'un principe respecté de tous les jurisconsultes. — Croyaient-ils donc, ces juges sans pitié, que les deux heures d'angoisses suprêmes subies par Jacques Cazotte devant le tribunal de Maillard n'étaient pas suffisantes pour expier ses fautes réelles ou prétendues ? Il y a dans cet acharnement après un homme en cheveux blancs quelque chose de honteusement cruel qui s'explique à peine ; ces raffinements inutiles ne peuvent appartenir qu'à une nation débordée.

Cazotte ne montra point de surprise. Malgré sa récente délivrance, — délivrance presque triomphale, — il avait gardé un pressentiment de sa fin prochaine ; témoin le trait suivant :

Après sa sortie de l'Abbaye, ses amis vinrent le féliciter en foule ; M. de Saint-Charles fut du nombre.

— Eh bien, vous voilà sauvé, dit-il en l'abordant.

— Je ne crois pas, répondit Cazotte.

— Comment cela ?

— Je serai guillotiné sous très-peu de jours.

— Vous plaisantez, dit M. de Saint-Charles, surpris de l'air profondément affecté du vieillard.

— Non, mon ami ; sous peu de jours, je mourrai sur l'échafaud.

Et comme on le pressait de questions, il ajouta :

— Un moment avant votre arrivée, il m'a semblé

voir un gendarme qui est venu me chercher de la part de Pétion ; j'ai été obligé de le suivre. J'ai paru devant le maire, qui m'a fait conduire à la Conciergerie et de là au tribunal. Mon heure est venue, mon ami, et j'en suis si convaincu, que j'ai mis ordre à mes affaires. Voici des papiers importants pour ma femme ; je vous charge de les lui faire tenir et de la consoler.

Naturellement M. de Saint-Charles traita ces pressentiments de rêveries et ne voulut rien entendre. Il quitta Cazotte, persuadé que sa raison avait souffert par suite de l'impression des massacres. Mais lorsqu'il revint quelques jours après, ce fut pour apprendre son arrestation.

Cette fois encore, mais non sans peine, Elisabeth obtint de suivre son père jusqu'au tribunal, qui commença son audience le matin du 24 pour ne la terminer que le lendemain au soir. Une multitude immense, composée en partie de femmes, remplissait l'espace réservé au public ; on remarquait aussi quelques-uns des hommes du 2 septembre qui avaient appuyé auprès de Maillard et de ses acolytes la mise en liberté de Jacques Cazotte. Celui-ci avait pour défenseur le célèbre Julienne. Julienne s'est fait beaucoup connaître sous la Révolution ; d'importantes causes lui ont été confiées. « Ce n'est, dit l'auteur anonyme d'un petit dictionnaire biographique publié en 1807, ni le talent

de Démosthène, ni celui de Cicéron, ni même celui de Linguet, de Chauveau, de Belard : c'est le sien. Son style est quelquefois obscur, amphigourique, gigantesque, un peu *ivre,* si nous pouvons hasarder l'expression ; son imagination le grise. N'importe ; malgré ses défauts, qu'il fasse imprimer ce qu'il a dit pour arracher à la mort Kolli, Beauvoir et beaucoup d'autres, il obtiendra un rang distingué parmi les gens de lettres. »

— Du courage ! dit Julienne à Cazotte au moment de l'ouverture de l'audience.

Cazotte hocha la tête et répondit, mais de façon qu'Elisabeth ne pût l'entendre :

— Je m'attends à la mort, et je me suis confessé il y a trois jours. Je ne regrette pas la vie, je ne regrette que ma fille.

On l'interrogea sur son nom, sur son âge et sur ses qualités. Après quoi, son défenseur déposa sur le bureau une protestation contre la compétence du tribunal. Cette protestation était fondée sur ce que Jacques Cazotte ayant été acquitté et mis en liberté le 2 septembre par le peuple souverain, on ne pouvait, sans porter atteinte à la souveraineté de ce même peuple, procéder contre Jacques Cazotte à un jugement sur des faits pour lesquels il avait été arrêté et ensuite élargi. C'était de toute évidence. Il fallait respecter les arrêts

des juges populaires ou poursuivre ces mêmes juges, si on ne voulait pas reconnaître leur autorité. « Peuple, tu fais ton devoir ! » Ces paroles fameuses de Billaud-Varennes et la présence de tant de membres de la Commune dans les prisons au moment des massacres ne consacraient-elles pas les tribunaux souverains ? Cependant la Commune était la première aujourd'hui à infirmer les actes de ses représentants ; et quels actes encore ? les actes de clémence ! Elle ne blâmait pas les bourreaux pour avoir tué, elle les blâmait pour avoir fait grâce.

Le tribunal crut devoir ne pas s'arrêter à cette protestation et ordonna qu'il serait passé à la lecture de l'acte d'accusation, daté du 1er septembre, dressé par Fouquier-Tinville et signé par Perdrix, commissaire national. Après l'acte d'accusation, il fut donné connaissance à haute voix de la correspondance intime de Cazotte. Chaque lettre était suivie d'un interrogatoire par le président Laveaux.

Cazotte répondait avec simplicité et avec précision.

La faiblesse de son organe ayant excité les réclamations des jurés et de l'accusateur public, le tribunal ordonna que l'inspecteur de la salle ferait disposer un siége, afin que Cazotte pût être mieux entendu. Au bout d'un quart d'heure environ, il fut placé tout au-

près des jurés, ayant à sa droite sa fille, et à sa gauche son défenseur.

On le questionna beaucoup sur la secte des Illuminés, à laquelle il avait appartenu; ce fut pourquoi il demanda *si c'était comme visionnaire qu'on lui faisait son procès*. Quelques auteurs ont insinué que Laveaux, qui l'interrogeait, était lui-même un Illuminé de la secte des Martinistes, et que des signes d'intelligence avaient été échangés entre eux dès les premiers mots de l'interrogatoire. Cela ne paraît guère fondé; car Laveaux posa à Cazotte des questions tellement indiscrètes, qu'on ne comprend pas qu'elles puissent venir d'un frère d'ordre, — à moins toutefois qu'elles ne tendissent à dérouter les profanes. Mais, encore une fois, cela me semble étrange. C'est ainsi qu'il lui demanda les noms de ceux qui l'avaient initié dans la secte des Martinistes.

— Ceux qui m'ont initié, répondit Cazotte, ne sont plus en France; ce sont des gens qui séjournent peu, étant continuellement en voyage pour faire les réceptions. Je sais seulement qu'un de ceux qui m'ont reçu était il y a cinq ans en Angleterre.

Lorsqu'on arriva à la question religieuse, Cazotte établit qu'il allait régulièrement à la messe du curé constitutionnel de Pierry.

— Il est singulier, dit le président, que vous alliez

à la messe d'un prêtre auquel vous ne croyez pas.

— Je le fais pour l'exemple, répondit Cazotte, et en ma qualité de maire de Pierry. Il est vrai que je ne reconnais pas le curé constitutionnel ; mais Judas était à la suite de Jésus-Christ et faisait des miracles comme les autres apôtres.

Un autre mot qui causa diverses sensations chez les auditeurs, ce fut celui-ci :

— Qu'entendez-vous, demanda le président, par ces mots : *fanatisme* et *brigandages,* souvent répétés dans vos lettres ?

— J'entends par fanatisme l'exaltation qui règne dans tous les partis. Il y a fanatisme dans la liberté quand on passe par-dessus toute considération humaine.

On lui demanda encore des choses singulières ; par exemple, *ce qu'il pensait de Louis XVI pendant les travaux de la constitution.*

— Je le regarde, répondit-il, comme ayant été forcé dans tout ce qu'il a fait ; mais je ne peux dire s'il a fait bien ou mal, attendu que je ne suis pas juge du roi.

— Il est bien évident, dit le président, que vous étiez en correspondance avec les ennemis du dehors, puisque vous assuriez que dans trente-quatre jours juste la France serait envahie. Pourriez-vous dire quel

était le nom de cet officier général qui, entre autres, vous avait si bien instruit ?

— Me croyez-vous assez lâche pour être le dénonciateur de quelqu'un ? Dussé-je obtenir le prolongement de mes vieux jours, jamais je ne consentirai à une pareille infamie !

Après quelques autres interrogations, Laveaux, qu'embarrassaient quelquefois les réponses du vieillard et qu'attendrissaient aussi les regards suppliants de la jeune fille, dit à Cazotte :

— Vous êtes peut-être fatigué ; le tribunal est prêt à vous accorder le temps nécessaire pour prendre du repos ou quelque rafraîchissement.

— Merci, répliqua Cazotte ; je suis très-sensible à l'attention du tribunal, mais je suis dans le cas de soutenir les débats, grâce à la fièvre qui me tient en ce moment. D'ailleurs, ajouta-t-il en souriant, plus tôt le procès sera terminé, plus tôt j'en serai quitte... ainsi que messieurs les jurés et les juges.

Le procès continua donc.

Une de ses parentes se trouvait désignée dans la correspondance avec Pouteau ; le président l'interpella de déclarer le nom de cette parente.

— Dans l'état où je me trouve, répondit le vieillard, je serais bien fâché d'y entraîner ma famille.

— Dites-nous du moins ce que vous avez entendu

par ces mots d'une de vos lettres : « Voilà une occasion que le roi doit saisir : il faut qu'il serre les pouces au maire Pétion et le force à découvrir les fabricants de piques et ceux qui les soldent. »

— Les lettres que je recevais m'informaient alors qu'il se fabriquait à Paris cent mille piques. Je ne vis là-dedans qu'un projet de tourner ces armes contre la garde nationale, qui suffisait pour le service et le maintien de la tranquillité publique ; ces craintes m'étaient transmises par un ami dont les intentions ne m'étaient pas suspectes. Il se peut que j'aie été mal informé, mais ce n'est pas ma faute.

Lorsque la liste des lettres fut épuisée, — il y en avait une trentaine, — et que les débats furent clos, l'accusateur Réal se leva. Il parla longuement de la bonté, de la franchise et de l'énergie du peuple depuis la Révolution, des trahisons et des crimes de la cour, de la perfidie des grands. Il analysa les charges qui pesaient sur l'accusé, et, s'adressant à lui :

— Pourquoi faut-il que j'aie à vous trouver coupable après soixante-douze années de loyauté et de vertu ? Pourquoi faut-il que les deux années qui les ont suivies aient été employées à méditer des projets d'autant plus criminels qu'ils tendaient à rétablir le despotisme et la tyrannie, en renversant la liberté de votre pays ? La vie que vous meniez à Pierry (il y avait trente-deux ans que

Cazotte s'y était retiré) retraçait les mœurs patriarcales ; chéri des habitants, que vous aviez vus naître, vous vous occupiez de leur bonheur. Pourquoi faut-il que vous ayez conspiré contre la liberté de votre pays? Il ne suffit pas d'avoir été bon fils, bon époux et bon père, il faut surtout être bon citoyen.

« Pendant ce discours, qui dura une heure entière, raconte Desessarts, les yeux de Cazotte ne cessèrent pas un instant d'être fixés sur l'accusateur public; mais on y cherchait en vain quelque signe d'agitation et de trouble : l'impassibilité la plus profonde y était peinte. Il n'en était pas ainsi de sa fille, dont les alarmes semblaient recevoir toutes les impressions du discours de Réal, et s'aggraver ou s'adoucir en proportion des sentiments qu'il exprimait ; lorsqu'elle entendit ses conclusions terribles, des larmes abondantes coulèrent de ses yeux. Son père lui adressa quelques mots à voix basse qui parurent la calmer. »

Ce fut alors que Julienne commença sa défense. Il fut éloquent et sensible, il émut l'auditoire par l'exposé touchant de la vie privée de l'accusé ; il retraça l'affreuse nuit du 2 septembre, — et il demanda si un homme à qui il ne restait plus que quelques jours à exister auprès de ses semblables n'était pas digne de trouver grâce aux yeux de la justice après avoir passé par des épreuves si cruelles ; si celui dont les cheveux

blancs avaient pu fléchir des assassins ne devait pas trouver quelque indulgence auprès des magistrats qu'inspirait l'humanité.

Cette plaidoirie tira des pleurs de toute l'assemblée; Jacques Cazotte fut peut-être le seul dont elle ne put réussir à entamer le sang-froid presque divin. Sa fille reprit quelque courage en s'apercevant de l'effet produit par les paroles de Julienne. Avant la délibération des jurés, le président demanda à Cazotte s'il n'avait rien à ajouter. Cazotte argua en peu de mots des mêmes moyens présentés par la défense : — *Non bis in idem!* dit-il; on ne peut être jugé deux fois pour le même fait; j'ai été acquitté par jugement du peuple.

C'était l'heure où le sort du malheureux vieillard allait être décidé. On fit retirer Élisabeth de la salle d'audience et on la conduisit dans une des chambres de la Conciergerie, en l'assurant que son père viendrait bientôt l'y rejoindre. Hélas! elle l'avait vu pour la dernière fois. Reconnu coupable sur la déclaration des jurés, après vingt-sept heures d'audience, Jacques Cazotte fut condamné à la peine de mort. En entendant cet arrêt qui prenait sa tête et confisquait ses biens (d'après la loi du 30 août), il se retourna machinalement comme pour bien s'assurer que sa fille n'était pas là; — ce fut le seul moment où l'on remarqua en

lui quelque inquiétude ; — mais ne la voyant point, la sérénité reparut sur son front.

— Je sais, murmura-t-il, que dans l'état des choses, je mérite la mort. La loi est sévère, mais je la trouve juste.

La parole appartenait au président Laveaux ; il en usa pour prononcer la plus emphatique des exhortations.

— Faible jouet de la vieillesse ! s'écria-t-il, victime infortunée des préjugés, d'une vie passée dans l'esclavage ! toi dont le cœur ne fut pas assez grand pour sentir le prix d'une liberté sainte, mais qui as prouvé, par ta sécurité dans les débats, que tu savais sacrifier jusqu'à ton existence pour le soutien de ton opinion, écoute les dernières paroles de tes juges ! puissent-elles verser dans ton âme le baume précieux des consolations ! puissent-elles, en te déterminant à plaindre le sort de ceux qui viennent de te condamner, t'inspirer cette stoïcité qui doit présider à tes derniers instants, et te pénétrer du respect que la loi nous impose à nous-mêmes !... Tes pairs t'ont entendu, tes pairs t'ont condamné ; mais au moins leur jugement fut pur comme leur conscience ; au moins aucun intérêt personnel ne vint troubler leur décision par le souvenir déchirant du remords ; va, reprends ton courage, rassemble tes forces ; envisage sans crainte le trépas ; songe qu'il n'a pas droit de

t'étonner; ce n'est pas un instant qui doit effrayer un homme tel que toi.

A ces mots : *Envisage sans crainte le trépas,* Cazotte, sur qui ce discours n'avait paru produire aucune impression, leva les mains vers le ciel et sourit avec béatitude.

Laveaux continua :

— Mais, avant de te séparer de la vie, avant de payer à la loi le tribut de tes conspirations, regarde l'attitude imposante de la France, dans le sein de laquelle tu ne craignais pas d'appeler à grands cris l'ennemi... que dis-je?... l'esclave salarié. Vois ton ancienne patrie opposer aux attaques de ses vils détracteurs autant de courage que tu lui as supposé de lâcheté. Si la loi eût pu prévoir qu'elle aurait à prononcer contre un coupable tel que toi, par considération pour tes vieux ans, elle ne t'eût pas imposé d'autre peine; mais rassure-toi : si elle est sévère quand elle poursuit, quand elle a prononcé le glaive tombe bientôt de ses mains. Elle gémit même sur la perte de ceux qui voulaient la déchirer. Ce qu'elle a fait pour les coupables en général, elle le fait particulièrement pour toi. Regarde-la verser des larmes sur ces cheveux blancs, qu'elle a cru devoir respecter jusqu'au moment de ta condamnation; que ce spectacle porte en toi le repentir; qu'il t'engage, vieillard mal-

heureux, à profiter du moment qui te sépare encore de la mort, pour effacer jusqu'aux moindres traces de tes complots par un regret justement senti ! Encore un mot : tu fus homme, chrétien, philosophe, *initié;* sache mourir en homme, sache mourir en chrétien; c'est tout ce que ton pays peut encore attendre de toi.

On était dans la soirée du 25 septembre.

Cazotte fut reconduit à la Conciergerie, où bientôt l'exécuteur se présenta pour lui couper les cheveux, qu'il avait abondants et flottants. — Je vous recommande, dit Cazotte, de les couper le plus près de la tête qu'il vous sera possible et de les remettre à ma fille.

Ensuite il passa une heure avec un prêtre.

Puis il demanda une plume et de l'encre, et il écrivit ces mots : « Ma femme, mes enfants, ne me pleurez pas, ne m'oubliez pas ; mais souvenez-vous de ne jamais offenser Dieu. »

Le *Moniteur*, qui rendit compte dans les plus grands détails (numéro du 30 septembre) de l'exécution, commence son récit en termes officiellement indignés : « Le glaive vient encore d'abattre une tête conspiratrice. Un vieillard de soixante-quatorze ans tramait sur le bord de sa tombe la perte et l'asservissement de sa patrie. Le ciel était aussi du complot, si on veut

l'en croire ; c'est au nom du ciel et pour la cause du despotisme que Jacques Cazotte entretenait une correspondance avec les émigrés et des relations avec le secrétaire d'Arnaud de Laporte, intendant de la liste civile! » Après cette froide raillerie, le journal-girouette est forcé d'ajouter que « l'inaltérable sang-froid qu'il a conservé jusque sur l'échafaud, ses cheveux blancs, et plus encore les larmes de sa fille, qui ne l'a point quitté, ont intéressé la sensibilité de ceux qui les ont vus. »

Il paraît que la voiture qui conduisait Cazotte s'arrêta deux fois avant de sortir de la cour du Palais; on raconte qu'il tournait ses regards vers le peuple dont elle était remplie, et qu'il semblait vouloir lui parler. Même à un certain moment, il se fit un grand silence, qui fut rompu tout à coup par ce cri unanime : — Vive la nation! « On ne peut guère que deviner les motifs de cette circonstance, écrit le *Moniteur;* peut-être que M. Cazotte, qui avait éprouvé combien la vieillesse et le respect qu'elle inspire ont de pouvoir sur la pitié du peuple, nourrissait l'espoir de l'intéresser de nouveau en sa faveur et de pouvoir échapper à la mort. Mais cette fois le peuple partagea l'impassibilité de la loi et ne fit aucun mouvement pour arrêter l'exécution de l'arrêt qu'elle venait de prononcer. »

Ajoutons qu'en marchant au supplice, Cazotte tint presque constamment ses yeux levés vers le ciel; toutefois on le vit sourire en apercevant l'échafaud, et c'est là sans doute ce qui fit penser à quelques personnes qu'il était tombé en enfance. Cette erreur n'a pas besoin d'être combattue : Cazotte conserva jusqu'au dernier moment son habituelle sérénité. Avant de livrer sa tête à l'exécuteur, il s'adressa à la foule de la place du Carrousel et d'un ton de voix qu'il s'efforça d'élever :

— Je meurs comme j'ai vécu, cria-t-il, fidèle à Dieu et à mon roi !

Ainsi fut guillotiné, à sept heures du soir, celui que le *Patriote français* devait appeler le *Marat du royalisme*, — horrible injure à laquelle ne s'attendait pas ce juste et ce martyr !

Quelques mots sur sa fille sont devenus indispensables au complément de cette douloureuse trilogie dont nous avons déroulé les actes en Champagne, au fond des cachots et devant le tribunal du 17 août. Élisabeth Cazotte, entraînée hors de la Conciergerie par des amis de son père, vécut longtemps dans les larmes et dans l'isolement. En 1800, elle épousa M. de Plas, qu'elle avait autrefois connu à Épernay. Mais le bonheur ne devait pas longtemps cou-

ronner de son auréole le front de cette noble femme. Un an après son mariage, elle mourut dans les douleurs de l'enfantement, laissant une mémoire bénie.

Ce récit a été publié pour la première fois, il y a dix ans, dans un journal de Paris. A cette époque, le fils de Cazotte écrivit à l'auteur une lettre qui se termine par ces mots :

« En conservant au vénérable Cazotte et à son héroïque fille leur touchant caractère, M. Monselet s'est acquis des droits à la gratitude du fils aîné de Jacques et des enfants dont sa vieillesse est entourée. *Signé :* Jacques-Scévole Cazotte, rue du Cherche-Midi, 44. »

De tels témoignages sont la meilleure récompense de l'écrivain, auquel ils apportent la confirmation d'un travail accompli avec conscience; et c'est pour lui un grand bonheur que de se voir rendre par les fils la sympathie qu'il a vouée aux pères.

LES DIAMANTS DU GARDE-MEUBLE

Les massacreurs de septembre, en exerçant leur fureur dans les prisons de Paris, avaient épargné la tourbe entraînée par la misère ou par la perversité. Les nobles et les prêtres ayant eu le terrible privilége d'assouvir leur soif sanguinaire, on avait laissé passer entre les réseaux de l'accusation un grand nombre de détenus ordinaires, considérés comme du menu *fretin*.

N'ayant plus le pain de la prison, et jouissant d'une liberté complète, tant la police était occupée alors à déjouer exclusivement les attentats contre-révolutionnaires, ces fils adoptifs de la potence cherchaient quelque grande occasion de signaler leur adresse et

d'asseoir leur fortune. Sous le calme des verrous, plusieurs hommes d'un vrai mérite en ce genre s'étaient rencontrés et liés d'amitié. Rendus à des loisirs dangereux, ils discutèrent ensemble l'opportunité de diverses tentatives; ce groupe de malfaiteurs comptait parmi ses fortes têtes deux meneurs inventifs et résolus : l'un Joseph Douligny, originaire de Brescia (Italie), âgé de vingt-trois ans; l'autre Jean-Jacques Chambon, né à Saint-Germain-en-Laye, âgé de vingt-six ans, et ancien valet de la maison Rohan-Rochefort.

Un jour ces deux amis, dignes l'un de l'autre, entendirent dans un café du faubourg Saint-Honoré une conversation qui leur fit naître la pensée d'un vol gigantesque.

— Je vous le répète, moi, disait un petit vieillard à deux habitués qui méditaient avec lui chaque ligne d'une gazette, ce ministre Roland est un pauvre homme, qui cache sous des dehors d'austérité un cœur accessible aux plus sottes faiblesses; il tolère dans sa maison de véritables scandales, et sous prétexte qu'il aime sa femme, il se croit forcé de protéger les gens dont elle s'entoure. Il n'y a pas un poste qui ne soit occupé par un des favoris de la citoyenne Roland; jusqu'à cette place de conservateur du Garde-Meuble qui vient d'être donnée à l'un de ces mendiants!

— Oh! oh! quelle colère! répondit l'un des cau-

seurs en souriant; on voit bien que tu avais songé à demander pour toi-même cette petite position.

— Pour moi! reprit le vieillard mécontent; je n'ai jamais demandé aucune faveur, c'est pour cela que je suis indigné contre le conservateur du Garde-Meuble, un homme qui monte à cheval et qui apprend à danser; qui n'est jamais, ni jour ni nuit, occupé des devoirs de sa charge. Les trésors qui lui sont confiés peuvent devenir la proie de quelque filou entreprenant; on n'aurait qu'à escalader une fenêtre, et tout serait dit.

— Tout beau! mais les surveillants?

— Ils imitent leur chef, et vont s'enivrer aux barrières...

Chambon et Douligny avaient écouté; et la même cause avait produit chez eux le même effet; ils échangèrent un regard, et ce regard contenait à lui seul tout un projet d'une audace extrême. Ils se levèrent tranquilles comme des bourgeois qui vont porter le reste de leur sucre à leurs enfants; mais à peine furent-ils dans la rue qu'ils se frottèrent le nez. Les diplomates habiles entendent avant qu'on leur ait parlé, il en est de même des voleurs émérites : ils se dirigèrent immédiatement vers la place de la Révolution, afin de reconnaître le monument contre lequel ils méditaient une attaque.

Particulièrement réservé aux richesses inhérentes à la couronne de France, telles que joyaux du vieux temps, cadeaux des nations étrangères, présents des seigneurs du royaume, le Garde-Meuble contenait des objets d'une valeur inappréciable ; on les avait rangés dans trois salles et symétriquement enfermés dans des armoires; le public était admis à les visiter tous les mardis. On y voyait les armures des anciens rois et paladins, notamment celles de Henri II, de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV, de Philippe de Valois, de Casimir de Pologne; et la plus admirable par le fini du travail, celle que François Ier portait à la bataille de Pavie.

A côté de ces souvenirs presque vivants de l'ancienne splendeur royale, on remarquait, sombre et menaçant, l'espadon que le pape Paul V portait lorsqu'il fit la guerre aux Vénitiens; cette arme, longue de cinq pieds, se montrait, orgueilleuse, à côté de deux bonnes petites épées du grand Henri. Deux canons damasquinés en argent, montés sur leur affût, représentaient la vanité du roi de Siam. — Dépôt plus précieux encore, les diamants de la couronne, contenus dans différentes caisses, étaient placés dans les armoires du Garde-Meuble. Le *Régent,* le *Sanci* et le *Hochet du Dauphin,* formaient les trois astres principaux de ce groupe d'étoiles. Des tapisseries, des chefs-d'œuvre

d'art en or et en argent, disposés dans les salles, représentaient également une valeur de plusieurs millions.

Douligny et Chambon n'ignoraient pas ces détails : aussi furent-ils pris de fièvre en voyant qu'un tel vol n'était pas impossible. Les poteaux des lanternes s'élevaient assez près du mur et assez haut pour faciliter l'escalade par l'une des fenêtres; il n'y avait pas le moindre corps de garde duquel on eût à se méfier; seulement cette équipée nécessitait le concours de quelques amis. Le premier auquel ils firent part de leur audacieux projet fut un nommé Claude-Melchior Cottet, dit le *Petit-Chasseur,* qui les exhorta à réunir l'élite de la bande, c'est-à-dire neuf de leurs camarades connus pour leur adresse et leur courage.

D'après l'interrogatoire de cet homme et d'après la déposition de plusieurs témoins au procès, il paraît démontré que le premier assaut tenté contre le Garde-Meuble, dans la nuit du 15 au 16 septembre, ne rapporta aux douze associés qu'une parfaite connaissance des lieux. Ils ne purent, vu leur petit nombre et le manque absolu de pinces et de lanternes, pénétrer par la voie qui leur avait semblé praticable; à peine leur fut-il permis de s'introduire dans un pauvre petit cabinet où ils dérobèrent des pierreries de faible valeur. La partie fut remise à la nuit suivante; mais cette fois Douligny et Chambon décidèrent qu'il fallait convo-

quer le ban et l'arrière-ban de leurs troupes. Afin de procéder par des ruses de haute école, quelques fausses patrouilles de gardes nationaux circulant autour du Garde-Meuble pendant que les assaillants se glisseraient vers le trésor, ne leur parurent pas d'une invention trop mesquine.

Il fut en outre convenu entre les douze coquins qu'on s'adjoindrait vingt-cinq à trente filous du second ordre, auquel on promettrait une part du butin; mais afin de n'être pas trahis, on convint de ne les instruire que lorsqu'on serait sur le terrain. On leur ordonna de s'habiller en gardes nationaux et de se pourvoir de fusils ou de sabres. Le rendez-vous était à l'entrée des Champs-Élysées; l'heure était celle de minuit; chacun fut exact.

Chambon et Douligny arrivèrent sur la place, formèrent de ceux qui étaient revêtus de l'uniforme une patrouille chargée de rôder le long des colonnades pour donner à croire aux passants que la police se faisait exactement. Ils placèrent ensuite à toutes les issues des surveillants qui devaient donner l'alarme au moindre danger. Comme les deux chefs traversaient la place après avoir pris toutes leurs précautions, ils trouvèrent, près du piédestal sur lequel avait été la statue de Louis XV, un jeune homme de douze à quatorze ans, qui leur inspira de l'inquiétude. Ils l'abordèrent, l'in-

terrogèrent, et le firent consentir à rester en sentinelle à cet endroit et à pousser des cris pour attirer vers lui les personnes qui lui paraîtraient suspectes. On lui promit une récompense, sans le mettre au fait de l'expédition.

Après toutes ces précautions, Chambon grimpe le long des colonnades, en s'aidant de a corde du réverbère; Douligny le suit, ainsi que plusieurs autres. Avec un diamant, on coupe un carreau que l'on enlève et qui donne la facilité d'ouvrir la croisée par laquelle les voleurs s'introduisent dans les appartements du Garde-Meuble. Une lanterne sourde sert à les guider vers les armoires, que l'on ouvre avec les fausses clefs et les rossignols. On s'empare des boîtes, des coffres, on se les passe de main en main; ceux qui sont au pied de la colonnade les reçoivent de ceux qui sont en haut. Tout à coup, le signal d'alerte se fait entendre. Les voleurs qui sont sur la place s'enfuient; ceux qui sont en haut se laissent glisser le long de la corde du réverbère. Douligny manque la corde, tombe lourdement sur le pavé et y reste étendu. Une véritable patrouille, qui avait aperçu la lumière que la lanterne sourde répandait dans les appartements, avait conçu des soupçons. En s'approchant, elle entend tomber quelque chose, elle court, trouve Douligny, le relève et s'assure de lui. Le commandant de la patrouille, après avoir laissé

la moitié de son monde en dehors, frappe à la porte du Garde-Meuble, se fait ouvrir, et monte aux appartements avec ce qu'il a de soldats. Chambon est saisi au moment où il va s'esquiver; on le joint à son compagnon et l'on envoie chercher le commissaire.

L'officier public interroge les voleurs, qui, se trouvant pris en flagrant délit et les poches pleines, avouent avec franchise, mais ne dénoncent aucun de leurs compagnons. Au même instant, on ramasse sous la colonnade le beau vase d'or appelé *Présent de la ville de Paris.*

La fausse patrouille, à laquelle la véritable cria : *Qui vive?* n'ayant pas le mot d'ordre, crut prudent d'y répondre par la fuite. Elle se dispersa dans les Champs-Élysées et dans les rues qui y aboutissent. Du nombre des voleurs qui avaient reçu des boîtes de diamants, deux se retirèrent dans l'allée des Veuves, firent une excavation au fond d'un fossé, y enfouirent leur larcin, le recouvrirent de terre et de feuilles, et se retirèrent tranquillement chez eux. Plusieurs autres allèrent déposer leur part chez des recéleurs. Le plus grand nombre se réunit sous le pont Louis XVI, et, après avoir posé un des leurs en sentinelle au-dessus du pont, ils s'assirent en rond. Le plus important de la bande fit déposer au centre les coffres volés; il en ouvrit un, y prit un diamant qu'il donna à son voisin de droite, en prit un autre pour le suivant, et ainsi de suite. Il avait soin d'en

mettre d'abord un dans sa poche pour lui, et, après avoir fait le tour du cercle, d'en déposer un autre pour le camarade qui était en sentinelle. Lorsqu'un coffre était vidé, on passait à un autre. Il était en train de faire la distribution du dernier, lorsque la sentinelle donna le signal de sauve qui peut. Le distributeur jeta dans la Seine le reste des diamants à distribuer, et chacun s'échappa. Plusieurs répandirent, en fuyant, des brillants qui furent trouvés et ramassés le lendemain par des particuliers.

Averti des graves événements de la nuit, et comprenant quelles insinuations perfides ses ennemis en tiraient contre lui, le ministre Roland se rendit à l'Assemblée vers dix heures du matin et demanda la parole pour une communication urgente.

—Il a été commis, dit-il, cette nuit, un grand attentat. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on s'en occupe. On a volé au Garde-Meuble les diamants et d'autres effets précieux. Deux personnes ont été arrêtées; leurs réponses dénotent des gens qui ont reçu de l'éducation et qui tenaient à ce qu'on appelait autrefois des personnes au-dessus du commun. J'ai donné des ordres relativement à ce vol.

Les députés frémirent d'indignation; la Montagne fit entendre les grondements de sa colère. Le ministre, en montrant derrière les brouillards de Coblentz l'armée

royaliste attendant les trésors du Garde-Meuble pour s'habiller et se nourrir, évitait parfaitement qu'on songeât au défaut de précautions qui devait retomber sur lui. Quatre députés, Merlin, Thuriot, Laporte et Lapleigne, furent nommés pour être présents à l'information.

La nouvelle de cet attentat remua tous les quartiers de Paris : le rappel fut battu; le ministre de l'intérieur, le maire et le commandant général se réunirent et prirent des mesures pour garder les barrières; jamais on n'avait fait tant d'honneur à de simples bandits; il est vrai que jamais on n'avait vu un vol si considérable. Certaines rues étaient semées de pierreries, de saphirs, d'émeraudes, de topazes, de perles fines. Quelques citoyens honnêtes rapportèrent leurs précieuses trouvailles; mais d'autres patriotes fougueux, qui avaient horreur de tout ce qui provenait de l'ancien tyran, enfouirent leur épave dans leur paillasse ou au fond de leur commode, afin que leurs yeux ne fussent pas souillés par la vue d'un métal impur.

Un pauvre homme, passant dans le faubourg Saint-Martin pour se rendre à son travail, trouva un de ces diamants et se hâta d'aller le restituer aux employés du Garde-Meuble. Trois jeunes enfants furent admis à la barre de l'Assemblée pour y déposer des bijoux qui le hasard avait pareillement mis entre leurs mains.

L'Assemblée ordonna que leurs noms seraient inscrits au procès-verbal. Des cassettes furent encore retrouvées au Gros-Caillou, rue Nationale et rue de Florentin. Mais de ces différents traits de probité, le plus éclatant est évidemment celui-ci : un commissaire monte chez la maîtresse d'un des voleurs ; sur sa cheminée se trouvait un gobelet rempli d'eau-forte, dans lequel elle avait mis un objet volé, afin d'en séparer l'alliage. Informée de l'arrivée du commissaire, n'ayant plus le temps de cacher le gobelet, elle le lance par la fenêtre. Une vieille mendiante passe quelques minutes après ; ses yeux collés sur le pavé rencontrent de petites étoiles qui brillent dans la boue ; elle ramasse par curiosité ces étincelles inexplicables pour elle, et, à quelques centaines de pas, elle entre chez un orfévre, qui lui apprend que ce sont des diamants. Aussitôt elle se rend au comité de sa section, dépose sa trouvaille, demande un reçu et va mendier son pain.

Joseph Douligny et Chambon, pris en flagrant délit et surabondamment nantis de pièces de conviction, n'essayèrent pas, comme nous l'avons dit, de nier leur culpabilité ; les premiers interrogatoires que leur firent subir les juges sous l'inspiration des immenses conjectures du ministre Roland, durent singulièrement flatter ces coquins (un d'eux, Douligny, était marqué de la lettre V, voleur) ; pendant quelques jours ils espérè-

rent pouvoir se dire martyrs d'une opinion et victimes de leur courage. Il y a lieu de croire qu'ils eussent immédiatement nommé leurs complices s'ils n'avaient tenu à prolonger l'erreur de la justice. Le jugement rendu contre eux prouve jusqu'à quel point on avait admis les idées de connivence avec les royalistes; nous citons textuellement cet arrêt, qui fut rendu le 23 septembre, après une audience continue de quarante-cinq heures.

« Vu la déclaration du jury de jugement, portant: 1° qu'il a existé un complot formé par les ennemis de la patrie, tendant à enlever de vive force et à main armée les bijoux, diamants et autres objets de prix déposés au Garde-Meuble, pour les faire servir à l'entretien et au secours des ennemis intérieurs et extérieurs conjurés contre elle; 2° que ce complot a été exécuté dans les journées et nuits des 15, 16 et 17 septembre présent mois, et particulièrement dans la nuit du dimanche 16 au lundi 17, par des hommes armés qui ont escaladé le balcon du rez-de-chaussée et premier étage du Garde-Meuble, en ont forcé les croisées, enfoncé les portes des appartements et fracturé les armoires, d'où ils ont enlevé et emporté tous les diamants, pierres fines et bijoux de prix qui y étaient déposés, tandis qu'une troupe de trente à quarante hommes, armés de sabres, poignards et pistolets, faisaient de fausses

patrouilles autour dudit Garde-Meuble, pour protéger et faciliter lesdits vols et enlèvements, lesquels ne se sont dispersés, ainsi que ceux introduits dans l'intérieur, que lorsqu'ils ont aperçu une force publique considérable et que deux d'entre eux étaient arrêtés; 3° que les nommés Joseph Douligny et J.-J. Chambon sont convaincus d'avoir été auteurs, fauteurs, complices, adhérents desdits complots et vols à main armée, et notamment d'avoir, dans la nuit du 16 au 17 de ce mois, sous la protection desdites fausses patrouilles, escaladé le balcon dudit Garde-Meuble, d'en avoir brisé et fracturé les croisées, portes et armoires, à l'aide de limes, marteaux, vilebrequins et autres outils, de s'être introduits dans les appartements et d'y avoir pris une grande quantité de bijoux d'or, de diamants et pierres précieuses dont ils ont été trouvés nantis au moment de l'arrestation; 4° et enfin que, méchamment et à dessein de nuire à la nation, lesdits J. Douligny et J.-J. Chambon se sont rendus coupables de tous lesdits délits, le tribunal, après avoir entendu le commissaire national, condamne lesdits Douligny et Chambon à la peine de mort. »

Sous le coup de cette sentence, leur caractère se produisit à nu : troublés, pâles, ils déclarèrent qu'ils feraient des révélations complètes, si on voulait leur accorder la vie pour récompense. Le tribunal ne sut

comment répondre à cette proposition : le président leur dit que la Convention seule pouvait statuer sur leur demande.

Pendant ce temps, la police, aux aguets, était parvenue à retrouver, très-incomplètes encore, quelques traces des coupables qu'elle cherchait. Un citoyen du nom de Duplain avait déposé au comité de sa section que, le 16 septembre au soir, dans un café de la rue de Rohan, il avait entendu deux hommes se quereller au sujet d'un vol de diamants : l'un reprochait à l'autre sa pusillanimité, qui les avait privés d'une capture importante ; il se consolait néanmoins, espérant, la nuit suivante, réitérer leur prouesse de manière à n'avoir plus rien à désirer. A cette déclaration, le citoyen Duplain ajouta le signalement de l'un des deux hommes, celui qu'il avait pu le mieux voir. On mit des agents en embuscade dans la rue de Rohan, et, le quatrième jour, on y arrêta un personnage dont l'extérieur et la physionomie se rapportaient au signalement donné. Amené au comité de surveillance, cet homme déclara se nommer Badarel et être natif de Turin ; il nia les propos qu'on lui imputait, se récriant sur des doutes aussi injurieux ; mais ayant été fouillé, il fut trouvé détenteur de plusieurs pierres. Alors il avoua que le 15 septembre, deux individus, qu'il ne connaissait pas, l'avaient engagé à se rendre la nuit avec eux sur la place Louis XV,

lui disant qu'il y allait de sa fortune; ils exigèrent simplement qu'il fît le guet pendant un quart d'heure. Ces messieurs étaient si honnêtes qu'il avait cru servir des amoureux et non des voleurs. Ils étaient bientôt revenus auprès de lui, et l'avaient accompagné jusque dans sa chambre, rue de la Mortellerie, près l'hôtel de Sens. Là, que s'était-il passé tandis qu'il avait été chercher des rafraîchissements, il l'ignorait; mais le lendemain, quand il fut seul chez lui, il aperçut des diamants sur la cheminée, et il fut porté à croire qu'il avait été pendant quelques heures le compagnon de deux nababs déguisés.

Cette histoire, richement brodée comme on voit, n'abusa pas un instant les juges instructeurs. Ils mirent Badarel en présence de Douligny et de Chambon; ceux-ci, désireux d'appuyer leur demande en grâce sur des faits, ne firent aucune difficulté de reconnaître Badarel.

— Mon pauvre vieux, lui dit Douligny devant le président du tribunal criminel, il n'y a plus à vouloir rester blanc comme un agneau; nous sommes pris, nous n'avons d'espoir qu'en la clémence des magistrats, et cette clémence est subordonnée à nos aveux, à notre sincérité. Tu es dans un très-mauvais cas; veux-tu obtenir ta grâce d'avance? tu n'as qu'à te rendre avec le citoyen président sous cet arbre des Champs-Élysées

au pied duquel tu as enfoui cette grande cassette. Dès que tu l'auras restituée, tu seras sûr de ne plus avoir affaire à des juges, mais à de vrais amis.

Badarel essaya bien d'envoyer Douligny à tous les diables et de prouver qu'il ne le connaissait pas, mais sa résistance ne put être de longue durée. Douligny l'exhorta si bien, lui fit de telles promesses, qu'enfin ce malheureux consentit à se rendre aux Champs-Élysées avec le président.

Ce transport de justice eut des résultats considérables; les fouilles opérées d'après les indications de Badarel firent découvrir 1,200,000 francs de diamants. La procédure recommença avec plus d'acharnement; les dépositions de Douligny et de Chambon furent jugées si utiles pour éclairer les recherches et confondre les accusés, que le président du tribunal criminel se rendit en personne à la barre de la Convention et y parla en ces termes: — Je crois de mon devoir de prévenir la Convention que, depuis vendredi 21, la première section du tribunal s'est occupée sans désemparer de l'interrogatoire de deux voleurs du Garde-Meuble. Pendant quarante-huit heures ils n'ont voulu donner aucun renseignement; mais hier, lorsque la peine de mort a été prononcée contre eux, ils m'ont fait dire qu'ils avaient à faire des déclarations importantes; ils m'ont demandé ma parole d'honneur que,

pour prix de ces aveux, leur grâce leur serait accordée. Je n'ai pas cru devoir prendre sur moi une pareille promesse; mais je leur ai dit que s'ils me disaient la vérité, je porterais leur demande auprès de la Convention nationale; alors le nommé Douligny m'a révélé toute la trame du complot; il a été confronté avec un de ses co-accusés non jugé; il l'a forcé de déclarer l'endroit où étaient cachés plusieurs des effets volés. Je me suis transporté aux Champs-Élysées, dans l'allée des Veuves; là le co-accusé m'a découvert les endroits où il y avait des objets très-précieux. N'est-il pas important de garder ces deux condamnés pour les confronter encore avec les autres complices? Mais le peuple demande leurs têtes. Que la Convention rende un décret, qu'elle le rende tout de suite; le peuple la respecte, il se tiendra toujours dans la plus complète soumission aux ordres de l'assemblée. »

Ordonner la mort de Douligny et de Chambon, c'eût été tuer deux poules aux œufs d'or; chacune de leurs déclarations, ou plutôt de leurs dénonciations, produisait quelques nouvelles découvertes. La Convention décida qu'il fallait garder ces deux voleurs pour traquer les autres.

L'un des premiers complices dont ils révélèrent le nom fut le malheureux juif Louis Lyre; il n'avait pas aidé à commettre le vol, mais il avait acheté à vil prix

une grande quantité de bijoux. Ce malheureux parlait un français mêlé d'italien qui fit beaucoup rire les juges. Ayant intégralement payé ses petites acquisitions, disait-il, il ne comprenait pas qu'on lui réclamât encore quelque chose. Après s'être égayé de son galimatias, le tribunal le condamna à la peine de mort. On le conduisit au supplice le 13 octobre, à dix heures. Ne concevant pas qu'une spéculation heureuse fût considérée comme un crime, il marcha à la mort avec le courage que donne la paix de la conscience. Monté dans la voiture, seul avec l'exécuteur, il criait d'une voix très-haute et très-libre : — Fife la nazion ! Il voulut parler au peuple; la cavalerie essaya de s'y opposer, mais alors la canaille qui accompagnait les victimes à l'échafaud était souveraine; elle accorda la parole au juif.

— Messious, dit-il, ze mours innozent, ze ne zouis point volour, ze pardonne à la loi et à mes zouzes.

Mais vu qu'il se faisait tard, le bourreau le pria de se hâter.

En mesurant leurs dénonciations, et en ne les faisant que peu à peu, Douligny et Chambon espérèrent échapper à la mort, protégés qu'ils étaient maintenant par la Convention. Conformément à ces calculs, ils jetèrent quelques jours après une nouvelle proie à la justice. Ce fut cette fois leur ami Claude-Melchior Cottet, dit *le*

Petit-Chasseur. Arrêté et conduit à la Conciergerie, ce dernier fut convaincu d'avoir été le sergent recruteur des fausses patrouilles. Dans la nuit du 15 au 16 septembre, il s'était rendu en costume de garde national chez le nommé Retour, chez Gallois, dit *Matelot*, et chez Meyran; il leur avait remis des pistolets destinés à protéger l'entreprise. On lui prouva, en outre, qu'il avait vendu pour 30,000 livres de perles fines. Un témoin, un nommé Joseph Picard, lequel ne tarda pas à changer son rôle de témoin contre celui d'accusé, vint déposer qu'étant encore au lit, un matin, le personnage connu sous le nom de *Petit-Chasseur* s'était rendu chez lui, afin d'acheter une paire de bottes. Le marché conclu avec la femme Picard, l'acheteur l'avait engagée à aller chercher du vin et à lui rapporter en même temps pour six sous d'eau-forte. Cette commission faite, Picard avait vu *le Petit-Chasseur* glisser quelque chose dans cette eau-forte; mais les commissaires venant au même instant pour l'arrêter, il jeta le tout dans la rue. Alors il fut facile de reconnaître que c'étaient des diamants.

Écrasé par les preuves et par les dépositions, Melchior Cottet fut condamné à la peine de mort. Voyant par quels moyens Douligny et Chambon avaient obtenu un sursis illimité, il imagina d'avoir recours aux mêmes ruses, et, en effet, il livra le nom de quelques com-

plices. Mais on reconnut bientôt qu'il n'avait qu'un but : retarder le jour de son exécution. On refusa de prêter davantage l'oreille à ses déclarations interminables. Arrivé au lieu du supplice, il gagna encore deux heures par une dernière supercherie. Il demanda à se rendre au Garde-Meuble avec un magistrat, disant qu'il y allait de la fortune de la nation. Monté dans les salles, il y resta plus d'une heure et demie à parler de complots imaginaires dont il connaissait, disait-il, tous les secrets. Mais à la fin la foule impatientée refusa d'attendre plus longtemps le spectacle qui avait été promis à sa curiosité sanguinaire. En descendant du Garde-Meuble, *le Petit-Chasseur* eut beau crier : — Citoyens, je ne suis pas coupable; intercédez pour moi, intercédez pour moi! — Nul ne fut accessible à la pitié, et la loi reçut son application.

Grâce aux renseignements fournis par Douligny et Chambon, on arrêta successivement leurs principaux complices, qui furent condamnés à la peine capitale. Des femmes et même un enfant, Alexandre, dit *le Petit Cardinal,* se virent impliqués dans cette affaire, qui prit peu à peu une telle dimension, que le député Thuriot, l'un des membres de la commission de surveillance, proposa à la Convention d'autoriser le déplacement du chef du jury, afin que ce dernier allât dans les endroits de la France qu'il croirait néces-

saires, décernât des mandats d'amener, et fît des visites domiciliaires. Cette proposition fut rejetée, parce qu'elle n'assurait pas au procès une marche assez rapide.

S'il faut en croire les révélations de Sergent, consignées dans une lettre datée de Nice en Piémont, du 5 juin 1834, et adressée à la *Revue rétrospective*, ce serait à lui qu'on devrait la découverte des principaux diamants de la couronne. Il raconte que pendant les débats du tribunal criminel, alors qu'il était administrateur de la police, une mulâtresse, habituée de la tribune publique des Jacobins, vint le trouver dans son cabinet. — Que direz-vous, si je vous fais trouver les diamants? Je le puis, en amenant un homme qui a une révélation à vous faire. Je voulais le conduire au comité des recherches de l'assemblée législative, mais il ne veut faire qu'à vous sa déposition; car il vous a, dit-il, une grande obligation, et c'est par reconnaissance qu'il veut que ce soit à vous que la patrie doive d'être rentrée dans la possession de ces richesses. — Amenez-le promptement.

Une heure après, on introduisit dans un des salons du maire, où Sergent se trouvait seul, un quidam vêtu proprement en garde national; il était conduit par la mulâtresse. — Voilà celui dont je vous ai parlé, dit-elle, et elle s'éloigna. — Monsieur l'administrateur, dit

cet homme d'une voix basse, je puis vous faire reprendre tous les diamants de la couronne; mais il me faut votre parole que vous ne me perdrez pas. — Quoi! lorsque vous allez rendre un service aussi important, que devez-vous craindre? ne méritez-vous pas au contraire une récompense? — Je ne puis en avoir d'autre que celle de ma vie. Dans cette affaire, mon nom ne peut être prononcé sans risquer de la perdre. — Parlez, dit Sergent surpris, je vous promets toute ma discrétion. — Vous ne me reconnaissez pas, monsieur? — Non, je ne vous ai pas vu, je crois, avant cet entretien. — Ah! monsieur l'administrateur, donnez-moi votre parole de magistrat que vous ne me livrerez point! — Quel mystère! Révélez, si vous savez quelque chose de ce vol; seriez-vous complice? Je vous sauverai... — Non, monsieur, reprit cet homme, je suis ***, le prisonnier que vous avez visité à la Conciergerie vers la fin du mois d'août, et que vous avez eu la bonté de faire raser sur sa demande; vous savez que j'étais condamné à mort pour fabrication de faux assignats, et que j'attendais alors, quoique sans espoir, l'issue de mon pourvoi en cassation. Les juges populaires de septembre m'ont mis en liberté, mais le tribunal peut me faire reprendre. — Eh bien, soyez tranquille, dit Sergent; voyons, que savez-vous des diamants?

Le quidam entra dans les détails les plus étendus. Une nuit qu'il feignait de dormir, il avait entendu auprès de lui des gens s'entretenir en argot du vol fameux. Il ignorait leurs noms, mais il avait appris que les diamants étaient cachés dans deux mortaises d'une grosse poutre de la charpente du grenier d'une maison de la rue de... — Envoyez-y promptement, ajouta-t-il; ils ne doivent pas être encore enlevés; mais, je vous supplie, ne parlez pas de moi dans vos bureaux.

Le récit contenu dans la lettre de Sergent est plein de trouble et de confusion, surtout à l'endroit des dates; nous avons dû souvent l'élucider. A cette époque de 1834, Sergent, très-avancé en âge, ne commandait plus à sa mémoire; et d'ailleurs il n'était préoccupé, comme Barère, que du soin de sa réhabilitation. Cependant sa version coïncide tout à fait avec le rapport de Vouland, consigné dans *le Moniteur* du 11 décembre : — Votre comité de sûreté générale, dit Vouland, ne cesse de faire des recherches sur les auteurs et complices du vol du Garde-Meuble; il a découvert hier le plus précieux des effets volés : c'est le diamant connu sous le nom de *Pitt* ou *Régent,* qui, dans le dernier inventaire de 1791, fut apprécié douze millions. Pour le cacher, on avait pratiqué, dans une pièce de charpente d'un grenier, un trou d'un pouce

et demi de diamètre. Le voleur et le recéleur sont arrêtés; le diamant, porté au comité de sûreté générale, doit servir de pièce de conviction contre les voleurs. Je vous propose, au nom du comité, de décréter que ce diamant sera transporté à la trésorerie nationale, et que les commissaires de cet établissement seront tenus de le venir recevoir séance tenante. » Ces propositions furent décrétées. Quant à l'homme dont parle Sergent, il fut seulement présenté à Pétion, qui le fit partir pour l'armée, où, sur la recommandation du ministre de la guerre, il entra avec un grade dans un régiment de la ligne. Que devint-il? Nous l'ignorons. Seulement, plus tard, dans un compte rendu du tribunal en date du 26 mars 1795, ayant trait à un procès de faux assignats, on trouve parmi les accusés un nommé Durand, désigné comme étant celui aux indications duquel on doit la découverte du *Régent*. Est-ce l'homme de Sergent? On peut le supposer.

Le sort de ce *Régent* fut assez singulier : au mois d'avril 1796, on l'envoya en Prusse pour servir de cautionnement à un prêt de cinq millions. Retiré ensuite des mains des banquiers, il orna la garde de l'épée consulaire de Bonaparte.

Mais retournons à la procédure du tribunal criminel. Le ministre de l'intérieur s'occupa, lui aussi, avec une grande énergie, de ce prétendu complot; il dut bientôt

s'apercevoir que l'esprit politique y était complétement étranger, car il devenait de plus en plus évident que les acteurs de ce drame nocturne étaient presque tous des malfaiteurs d'antécédents connus, et qu'ils avaient immédiatement cherché à réaliser à leur profit leur part du vol. Le ministre recevait lui-même les citoyens qui avaient des communications à lui faire à ce sujet. Un joaillier du nom de Gervais vint lui apprendre qu'un homme d'allure suspecte lui avait offert de lui vendre une bonne partie de diamants. On comprend avec quel empressement M. Roland pria Gervais de ne pas effaroucher ce mystérieux client; une somme de 15,000 livres, prise sur les fonds secrets, fut remise au joaillier, afin qu'il alléchât par quelques avances le vendeur. Les prévisions se réalisèrent. Moyennant quelques centaines de louis, le voleur apporta pour plus de 200,000 livres de joyaux. Le marchand se montra de plus en plus satisfait, jusqu'à l'heure où il n'eut plus rien à attendre de ce superbe filou; alors la comédie fut terminée et notre homme mis entre les mains de la justice. Grâce à l'habileté avec laquelle M. Roland avait dirigé cette opération par l'intermédiaire de Gervais, cette seule capture valut au trésor un remboursement qu'on évalua à 500,000 livres.

Le jour que l'on vint dissoudre le tribunal du 17 août, c'est-à-dire le 29 novembre 1792, il s'occu-

pait encore de juger un voleur du Garde-Meuble. On ne permit pas d'achever l'instruction. Le président fit venir les deux principaux coupables, Chambon et Douligny, et il leur annonça que le tribunal cessant ses fonctions, il était à craindre pour eux que le sursis qu'ils avaient obtenu ne fût plus d'aucune force. Il leur conseilla de se pourvoir en cassation ou de s'adresser à la Convention nationale. Singulière preuve de la vérité de cet axiome : *Qui a terme ne doit rien!* Joseph Douligny et Jean-Jacques Chambon, traduits devant de nouveaux juges, en furent quittes pour quelques années de fers. Encore a-t-on prétendu que, dans un des mouvements de la Révolution, ces misérables trouvèrent le moyen de s'échapper des prisons.

Quelques jours avant la dissolution du tribunal du 17 août, Thomas Payne, comparant Louis XVI à Chambon et à Douligny, s'était exprimé de la sorte au sein de la Convention : « Il s'est formé entre les brigands couronnés de l'Europe une conspiration qui menace non-seulement la liberté française, mais encore celle de toutes les nations : tout porte à croire que Louis XVI fait partie de cette conspiration ; vous avez cet homme en votre pouvoir, et c'est jusqu'à présent le *seul de sa bande* dont on se soit assuré. *Je considère Louis XVI sous le même point de vue que les deux premiers voleurs arrêtés dans l'affaire du Garde-Meuble :*

leur procès vous a fait découvrir la troupe à laquelle ils appartenaient. »

Pendant longtemps on s'obstina encore à voir dans le vol des diamants un complot politique, à en juger par la teneur d'une sentence du tribunal révolutionnaire, prononcée le 12 prairial an II, qui condamne à mort le sieur Duvivier, âgé de soixante ans, ancien commis au bureau de l'extraordinaire, « pour avoir aidé ou facilité le vol fait, en 1792, au Garde-Meuble, afin de fournir des secours aux ennemis de la France[1]. » Ce ne fut guère qu'en l'an V qu'on revint un peu de cette prévention. Par décision du conseil des Anciens, prise dans la séance du 29 pluviôse, 6,000 livres d'indemnité furent accordées à la citoyenne Corbin, première dénonciatrice des voleurs du Garde-Meuble. Il y a tout lieu de supposer que cette femme Corbin est la mulâtresse dont il est question dans le récit de Sergent. « Les recherches de la commission, ajoute *le Moniteur,* ont mis à même de juger que, quoi qu'en ait dit autrefois le ministre Roland, le vol du Garde-Meuble n'était lié à aucune combinaison politique, et qu'il fut le résultat des méditations criminelles des scé-

[1] Cette procédure s'éternisa pendant tout le cours de la Révolution. La veille du jour où l'on arrêta Babeuf, on avait condamné aux fers quatre voleurs du Garde-Meuble.

lérats à qui le 2 septembre rendit la liberté. » C'est ce que nous avons posé en commençant.

Quoi qu'il en soit, à cette date, l'affaire de ce vol homérique était loin d'être terminée. Même aujourd'hui elle ne l'est pas encore. La soustraction des diamants a été évaluée à TRENTE-SIX MILLIONS. En 1814, il en fut restitué pour cinq millions ; l'histoire de cette restitution est même des plus intéressantes. Il y avait autrefois au Garde-Meuble un employé subalterne du nom de Charlot, qui était chargé de nettoyer les bijoux. Après le vol de la nuit du 16 septembre, un de ses amis, un sans-culotte, vint lui remettre une boîte, en le priant de la garder jusqu'à ce qu'il vînt la reprendre lui-même. Peu de temps après, Charlot fut renvoyé, ainsi que toutes les personnes qui faisaient partie de l'administration du Garde-Meuble sous l'ancienne cour. Il emporta le dépôt du sans-culotte, qui ne reparut plus. Lassé de l'attendre et finissant par concevoir des soupçons, il força un jour la serrure du petit coffre. Un flot de lumière lui sauta aux yeux, et il reconnut plusieurs diamants de la couronne. L'embarras de ce pauvre diable fut aussi grand qu'on peut le concevoir ; les rapporter, n'était-ce pas s'exposer à être pris lui-même pour le voleur, ou tout au moins n'était-ce pas risquer plusieurs mois, plusieurs années de prison préventive ? Dans cette conjoncture, il ne décida rien,

ou plutôt il décida qu'il attendrait les événements ; il cacha les diamants et les garda.

Charlot se retira à Abbeville, sa ville natale ; ses moyens d'existence étaient si bornés, que madame Cordonnier, sa sœur, marchande orfévre près le marché au blé, lui donna asile ; mais le déréglement de Charlot et son penchant à l'ivrognerie obligèrent sa sœur à le renvoyer. Il alla alors occuper une très-petite chambre dans un grenier, où il vécut, pour ainsi dire, des secours que lui accordaient plusieurs personnes de sa connaissance. Parmi celles qui l'obligeaient le plus fréquemment était un M. Delattre-Dumontville, qui, quoique fort peu aisé lui-même, lui prêtait souvent de petites sommes. Charlot se trouvait donc dans le plus complet dénûment, bien qu'il fût riche comme pas un négociant d'Abbeville ; et il souffrait les horreurs de la faim et du froid à côté d'une cassette renfermant cinq millions de diamants. Il est vrai que ces diamants, Charlot ne pouvait en trafiquer sans s'exposer à être reconnu comme un des voleurs du Garde-Meuble.

La profonde misère de ce millionnaire s'accrut au point qu'il en tomba mortellement malade. Sentant sa fin très-prochaine, il dit un jour à Dumontville, qui n'avait pas cessé de lui témoigner beaucoup d'intérêt :

— Ouvre le tiroir de cette table ; il y a dedans une petite boîte qui me fut confiée il y a bien longtemps ;

prends-la, et si je meurs, fais-en l'usage que tu voudras. Dumontville s'en alla avec la boîte qui était fermée par un papier cacheté; le lendemain, lorsqu'il voulut monter au grenier de Charlot pour savoir de ses nouvelles, on lui apprit qu'il venait d'expirer. Rien n'empêchait plus Dumontville de briser le papier cacheté : il fut ébloui, aveuglé. Mais, aussi embarrassé que Charlot, il n'osa pendant longtemps parler à personne de son trésor; son seul plaisir était, dans un beau jour, après avoir verrouillé sa porte, de prendre les diamants dans sa main et de les mouvoir au soleil pour jouir de leur éclat. Il finit cependant, après bien des hésitations et des réticences, par s'ouvrir à un de ses parents, M. Delattre, ancien membre de l'Assemblée législative, et qui avait été chargé autrefois de faire le recensement des objets volés au Garde-Meuble; il apprit de lui que les susdits diamants étaient la propriété de l'État. Effrayé de cette découverte, Dumontville jugea opportun de garder le silence, comme avait fait autrefois Charlot.

Ce ne fut que lors de la Restauration qu'il se hasarda à solliciter une audience de M. le comte de Blacas, ministre de Louis XVIII, et à lui remettre la précieuse cassette. M. le comte de Blacas exalta vivement sa loyauté, sa fidélité, et le patriotisme pur qui l'avait guidé à conserver intact ce trésor national pour ne le

déposer qu'entre les mains de ses légitimes possesseurs. Quelques mois après cette entrevue, Dumontville (il n'était alors qu'un modeste employé des droits réunis) reçut le titre de chevalier de la Légion d'honneur et le brevet d'une pension de 6,000 francs.

Cette aventure, qui est racontée longuement par l'abbé de Montgaillard, représente, jusqu'à présent du moins, le dernier chapitre de cette procédure romanesque des diamants de la couronne. Je dis *jusqu'à présent,* car de nos jours plusieurs gens se bercent encore (le croirait-on?) de l'espoir de retrouver quelques-uns de ces cailloux miraculeux; bien des plongeons ont été faits dans la Seine sous le pont Louis XVI, à l'endroit où l'on assure que les voleurs ont jeté une partie de leur brillant butin; bien des poutres ont été dérangées dans les greniers des faubourgs. Mais ne peut-on pas comparer ces obstinés chercheurs d'or à ces pauvres croyants sans cesse préoccupés des millions de Nicolas Flamel, enterrés on ne sait où, ou bien encore à ces maniaques qui décousent les vieux fauteuils pour découvrir les trésors des émigrés?

FIN.

TABLE DES MATIERES

D. THIÉRY ET Cie. — IMPRIMERIE DE LAGNY

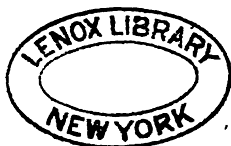
COLLECTION MICHEL LÉVY

LES MYSTÈRES

DU

BOULEVARD DES INVALIDES

ASTOIN NEW-YORK


LENOX LIBRARY
NEW YORK

LES MYSTÈRES

DU

BOULEVARD DES INVALIDES

CHAPITRE I[1]

Le mariage.

Une foule considérable montait le grand escalier qui mène au somptueux péristyle de la Madeleine.

Au lieu d'une foule, peut-être ferions-nous mieux de dire *la foule*, car c'était un assemblage étrange et particulièrement disparate que celui qui couvait les degrés du temple ce jour-là. Les femmes, qui étaient en majorité, appartenaient à toutes les classes de la société, aux plus élevées comme aux plus humbles, aux salons, aux comptoirs, aux ateliers et même aux antichambres. L'heure n'était cependant rien moins que propice à la réunion de ces conditions si différentes : c'était le milieu du jour.

La même diversité, le même contraste se manifestaient dans la longue file de carrosses qui décrivait une imposante ceinture au monument. Il y avait là des calèches argentées à tous leurs axes et à tous leurs ressorts, attelées à d'impatientes bêtes qui faisaient sonner leurs sabots ; il y avait des coupés coquets et vernis, des cabriolets heureux d'une immobilité profitable, des

1. L'épisode qui précède *les Mystères du boulevard des Invalides*, a pour titre *la Franc-Maçonnerie des femmes.*

fiacres énormes à contenir douze remplaçants militaires, et enfin quelques-uns de ces véhicules innommables, indescriptibles, qui semblaient tenir le milieu entre le caisson industriel, la tapissière sautillante et le coucou de grivoise allure.

Quel pouvait être l'événement capable de faire affluer vers la Madeleine tant d'éléments opposés?

On remarquera que nous avons dit le temple, le monument, la Madeleine, et que nous n'avons pas dit l'église. C'est qu'il nous est presque impossible d'évoquer l'Évangile sous cette frise grecque, pas plus que de retrouver Sainte-Geneviève dans le Panthéon. Il nous faut avant tout un clocher. Sans clocher, nous ne sommes plus qu'un croyant dépaysé et mal à l'aise.

C'était au maître autel de la Madeleine que se célébrait en grande pompe le mariage de Mlle d'Ingrande avec Philippe Beyle.

On sait que la comtesse avait quitté Paris exprès pour ne pas assister à cette cérémonie.

Néanmoins, une notable portion de l'aristocratie parisienne était représentée à ce mariage. La nef se trouvait encombrée au delà des proportions ordinaires : il est vrai d'ajouter qu'il s'agissait d'une messe en musique, exécutée avec le concours d'un grand nombre de virtuoses renommés.

Un observateur très-attentif aurait peut-être eu le droit de s'étonner en voyant les regards fréquents que la marquise de Pressigny jetait à droite et à gauche de l'édifice, dans les moments de distraction qu'entraîne inévitablement une messe en musique, et les coups d'œil d'intelligence qu'elle échangeait çà et là avec des femmes en apparence d'une condition au-dessous de la moyenne.

Mais, nous le répétons, il aurait fallu que cet observateur fût très-attentif.

Pour nous, qui possédons des privilèges auxquels un simple observateur ne pourrait prétendre, nous dirons que la Franc-Maçonnerie des Femmes avait là un grand nombre de ses membres, et qu'on était venu de toutes parts pour honorer la marquise de Pressigny dans le mariage de sa nièce.

La messe eut une durée digne du rang et de l'opulence des nouveaux époux.

De temps en temps, quand les chanteurs se taisaient, les orgues se prenaient à rugir.

L'orgue est un instrument sacré, et nous ne saurions trop regretter qu'on en ait fait un instrument profane.

Quel était l'artiste qui s'était chargé, à l'occasion du mariage de Philippe Beyle, de rouler sur les têtes pieusement inclinées ces tonnerres d'opéra, de changer les tuyaux en batterie d'artillerie, et tantôt, par une opposition puérile et ridicule, de s'efforcer de leur faire rendre les sons nasillards du biniou breton ? Il se pourrait que ce fût un artiste de talent, mais certainement ce n'était qu'un médiocre chrétien.

Après une dernière décharge de notes qui ébranla tout l'énorme vaisseau de la Madeleine, il consentit à se taire. Il devait être en sueur. L'effet qu'il avait produit, du reste, n'était autre qu'une épouvante à peu près générale.

Le silence qui se fit ensuite, et qui dura quelques secondes, ramena les esprits au sentiment religieux.

Philippe Beyle portait son bonheur noblement, c'est-à-dire simplement. Il s'était retrempé dans son amour pour Amélie. En même temps qu'il s'élevait, sa pensée s'était élevée et purifiée. Maintenant il était vraiment à la hauteur de sa nouvelle position, et il se sentait préparé pour les devoirs qu'elle lui créait. Nous ne dirons pas qu'il était devenu un nouvel homme, mais il était devenu l'homme qu'il avait toujours rêvé d'être et que les événements l'avaient jusqu'à présent empêché d'avoir été. On devinait, à la sérénité répandue sur son front, que Philippe allait désormais dater sa vie de cette heure solennelle et de cet amour unique ; on comprenait qu'il ne gardait même pas rancune à son passé, qu'il avait voulu l'oublier, et qu'il l'avait oublié en effet, entièrement, absolument.

La messe touchait à sa fin.

Les ténors avaient lancé leurs dernières notes vers la voûte dorée.

Le prêtre allait descendre de l'autel.

Il se faisait déjà dans l'assistance cette rumeur légère qui précède tous les dénoûments, et, par habitude, les yeux se tournaient vers l'orgue. On attendait ces derniers accords qui,

semblables à une marche triomphale, accompagnent ordinairement les époux au seuil de la sacristie.

Mais, à la place de la symphonie obligée, ce fut une voix qui s'éleva, puissante et terrible, et qui entonna ce chant funèbre :

Dies iræ, dies illâ,
Solvet sœclum in favillâ,
Teste David cum Sibyllâ !

« O jour d'ire et de vengeance qui réduira l'univers en cendre, comme l'attestent David et la Sibylle ! »

Une sensation de terreur parcourut toute l'assemblée.

La voix était magnifique d'ailleurs ; c'était une voix de femme.

Cette voix, comme si elle eût voulu profiter de la stupeur unanime, reprit, d'une voix plus vibrante encore :

Quantus tremor est futurus,
Quando Judex est venturus,
Cuncta strictè discussurus !

« Quelle sera la frayeur des hommes quand le Juge paraîtra pour discuter rigoureusement leurs actions ! »

Ce cantique, que l'on n'entonne que dans les cérémonies de deuil, glaça tous les auditeurs.

Philippe Beyle, le premier, s'était redressé par un mouvement involontaire.

Sa physionomie s'était contractée ; pâle et fléchissant, il avait été obligé de s'appuyer au dossier de sa chaise pour ne pas tomber.

Il avait reconnu la voix de Marianna.

Philippe baissa la tête, et il eut peur pour la première fois de sa vie. C'était le passé qui venait ressaisir sa proie.

Amélie, en jetant les yeux sur lui, fut surprise de sa frayeur;

un nuage passa sur sa félicité, et mille suppositions s'éveillèrent dans son esprit innocent.

Sur ces entrefaites, le maître des cérémonies se hâta d'inviter les mariés à passer dans la sacristie pour signer l'acte sacramentel. Il fut obligé de s'adresser deux fois à Philippe, qui n'entendait rien, rien que cette voix d'en haut et ce sinistre *Dies iræ*, qui durait toujours!

A peine Philippe Beyle et Amélie eurent-ils disparu, suivis d'un long cortége de parents et d'amis, qu'un groupe de femmes, qui s'étaient comptées de l'œil et qu'un même dessein venait de rapprocher de la grande porte, s'élancèrent aussitôt par l'escalier qui mène à l'orgue.

Dans cet incident étrange elles avaient soupçonné tout de suite une pensée de maléfice, dans ce chant lugubre une malédiction sur les nouveaux époux, et elles voulaient connaître celle qui avait été assez hardie pour lancer cette malédiction jusque dans le temple de Dieu!

Elles se précipitèrent donc à sa rencontre.

Mais au moment où elles montaient en tumulte, une femme descendait tranquillement.

Cette femme s'arrêta.

Elle n'eut qu'un mot à prononcer, qu'un signe à faire ; — et les autres femmes, consternées, se rangèrent pour la laisser passer

---

CHAPITRE II

Marianne.

Encore sous l'impression pénible de la scène de l'église, Mme de Pressigny se trouvait seule dans son appartement, le lendemain, lorsqu'on lui apporta une lettre.

Cette lettre était datée de la petite ville d'Épernay.

« Accourez, madame, car j'ai à vous remettre mon testament, je suis mourante. »

Ce peu de mots était signé : Caroline Baliveau.

Mme Baliveau était une des sœurs les plus obscures de l'association féminine ; mais dans l'association, les degrés d'obscurité n'étaient pas plus comptés que les quartiers de noblesse,

Devant une invitation aussi pressante, la marquise de Pressigny ne pouvait pas hésiter.

Il s'agissait d'un testament à recevoir, car l'hérédité n'était pas une des bases de la Franc-Maçonnerie des Femmes. Chacune avait le droit de désigner celle qu'elle désirait voir appelée à sa succession mystérieuse.

La marquise fit immédiatement demander des chevaux de poste pour le soir.

A peine cet ordre était-il donné qu'on lui annonça une visite.

Elle se leva pour recevoir une femme qui était vêtue de deuil.

Mais elle recula immédiatement à cette vue.

— Est-ce que je me trompe ? murmura-t-elle.

— Non, madame la marquise, vous ne vous trompez pas ; je suis bien la Marianna, ou, si vous l'aimez mieux, Marianne Rupert.

— Vous ! dit la marquise en joignant les mains de terreur.

— Ne vous attendiez-vous point à me revoir, madame ?

— Mais, vous-même, ignorez-vous donc qu'on vous croit morte ?

— Oh ! vous vous êtes bien hâtée de croire à ma mort ! dit Marianna avec un sourire funeste.

— J'ai partagé l'erreur de tout le monde, reprit la marquise en frémissant.

— Vraiment ?

— A Marseille, où j'ai écrit, on raconte encore les moindres circonstances de votre suicide.

— Ah ! vous avez écrit ?

— Une personne de notre association m'a répondu : c'est sa conviction qui a décidé de la mienne. Plus tard, cette nouvelle a été confirmée par les journaux.

— Je l'ai lue, en effet, dit Marianna avec sang-froid.

— Mais vous, madame, qui paraissez me blâmer d'ajouter foi à cette lugubre comédie, quel était votre but en la jouant ?

— Mon but ? Ah ! un but impossible à atteindre ! répondit-elle en soupirant ; je voulais ne plus vivre que pour Irénée.

— Irénée ! dit la marquise avec une cruelle appréhension.

— C'est son deuil que je porte.

— Oh ! le malheur partout ! s'écria Mme de Pressigny ; vous êtes une fatale messagère, madame.

— Il est bien mort, lui ! reprit Marianna sans l'entendre et comme attendrie par ce souvenir.

— Pauvre enfant !

— Ses souffrances ont été affreuses, son agonie a été déchirante ; il est mort comme il a vécu, en martyr. Ah ! son sang crie vengeance aussi !

— Vengeance ? répéta la marquise en attachant sur elle un regard plein d'anxiété.

Il n'en fallut pas davantage à ces deux femmes pour se comprendre.

— Oui, madame, vengeance ! continua Marianna ; c'est le seul sentiment qui domine en moi. Je m'étais trompée en croyant pouvoir faire de ma vie un sacrifice à Irénée ; ma vie appartenait tout entière à la haine, et c'est à la haine que je viens la restituer aujourd'hui.

— Que voulez-vous dire ?

— Madame la marquise, laissez-là les détours ; vous savez pourquoi je suis venue... et surtout pour qui je suis venue.

La marquise demeura muette.

— Il y a trois ans environ, reprit Marianna, que la destinée de M. Philippe Beyle m'a été accordée par l'association.

— C'est vrai.

— En revenant à Paris, je m'attendais à le trouver écrasé sous le poids de votre justice. Je me surprenais déjà à intercéder, non pour qu'on lui fît grâce, mais pour qu'on ralentit son supplice. J'arrive : je le vois heureux, comblé d'honneurs, ivre d'orgueil. Qui a changé son sort ? une femme, vous !

— Mon excuse est dans ma bonne foi, madame, dit la marquise de Pressigny ; il est écrit dans nos statuts : « La mort

d'une sociétaire fait cesser de droit toute œuvre entreprise pour elle, à moins que son héritière dans la Franc-Maçonnerie n'en réclame l'exécution. »

— Soit ; mais je suis vivante ! dit froidement Marianna.

— Pourquoi ne m'avoir pas mise en garde contre l'erreur où je pouvais tomber ?

Marianna la regarda.

— Qui sait ? Peut-être n'étais-je pas fâchée, après tout, de savoir quelle part avaient votre sagesse et votre prudence dans la direction de nos intérêts.

— Vous permettez-vous de douter de ma sincérité ? dit la marquise en relevant la tête.

— Je me permets de penser que vous vous êtes trop hâtée d'oublier mes droits pour ne songer qu'à l'amour de Mlle d'Ingrande, votre nièce.

— Que je me sois hâtée ou non, Amélie est aujourd'hui la femme de M. Philippe Beyle.

— C'est un malheur pour elle, dit Marianna.

— Oh ! s'écria la marquise désespérée.

— Madame, vous êtes la grande-maîtresse de notre ordre ; vous avez juré de sacrifier à nos intérêts, non-seulement votre existence, vos richesses, mais encore vos liens de famille.

Ces mots avaient été prononcés d'un ton ferme mais calme.

La marquise de Pressigny se sentit en lutte avec une nature implacable.

— Alors, que voulez-vous ? demanda-t-elle à Marianna.

— Je veux rentrer dans mes droits sur Philippe Beyle.

— Malgré l'alliance qui vient de l'introduire dans ma famille ?

— Malgré tout.

La marquise baissa la tête.

— La Franc-Maçonnerie l'a condamné sur mes justes griefs, reprit Marianna.

— Je m'en souviens ; je me souviens aussi que ma voix fut insuffisante à combattre cet arrêt. Vous l'emportâtes sur moi dans cette assemblée générale. Était-ce un pressentiment qui me faisait alors m'opposer à ce que je considérais comme un acte de despotisme trop ouvert ? je ne sais. Toutefois, je

pensais alors ce que je pense encore aujourd'hui : c'est-à-dire quo le but de notre association est plutôt de protéger que de punir.

— Punir les oppresseurs, c'est protéger les opprimés.

— Les torts de M. Beyle envers vous n'ont été que ceux d'un amant.

L'œil de Marianna étincela à ces paroles.

— Que ceux d'un amant, oui, madame, rien que cela ! répondit-elle avec ironie ; c'est la moindre des choses, en effet. Il m'a torturée, il est entré violemment dans ma vie pour la briser. Ses torts ne sont que ceux d'un amant ! Est-ce donc à moi de vous rappeller que notre société est autant la sauvegarde des sentiments que la sauvegarde des intérêts ? Par quoi vivons-nous, nous autres femmes, sinon par le cœur, et quand on nous l'a broyé, quel plus grand crime pouvez-vous imaginer, dites-moi ?

— Madame...

— Mes griefs, qui étaient justes alors, se sont accrus depuis. Je vous le répète, cet homme m'appartient.

Après avoir disputé le terrain pied à pied, la marquise de Pressigny crut devoir changer de tactique.

— Soit, dit-elle ; mais en le frappant, n'atteindrez-vous pas du même coup Amélie, une enfant qu'il est impossible de haïr ?

Marianna eut un tressaillement.

— Elle m'a sauvé la vie, c'est ce que vous voulez me rappeler, n'est-ce pas ? Oh ! je ne l'ai pas oublié. Un jour que j'étais tombée dans le bassin d'Arcachon, l'enfant eut plus de courage que Philippe qui m'accompagnait, plus de courage que les misérables rameurs. Elle m'arracha à la mort ; me rendit-elle un véritable service ? je l'ignore. Cependant je serais un monstre si le souvenir de ce qu'elle a fait pour moi s'était effacé de ma mémoire.

— Eh bien ? dit la marquise.

— Eh bien ! madame, je plains votre nièce, mais ce souvenir ne m'empêchera pas d'arriver jusqu'à Philippe. C'est parce que ma reconnaissance pour elle est grande que je serai sans pitié

pour lui. Je vous le déclare, c'est une alliance monstrueuse que celle de cet ange et de ce démon. Je le connais : il avilira tout ce qu'elle a de pur et de charmant dans l'âme, il profanera une à une ses illusions de jeune fille et de jeune épouse. Cet homme ne croit pas à l'amour, il ne croit tout au plus qu'aux femmes qui flattent sa vanité ou servent son ambition. Madame, je rendrai à Amélie service pour service : je la délivrerai de cet homme.

— Que dites-vous ? s'écria la marquise hors d'elle-même.

— La vérité.

— C'est impossible ! vous ne ferez pas cela !

— Pourquoi donc ?

— Je m'y opposerai ! j'invoquerai mon pouvoir, mes priviléges !

Marianna dit lentement :

— Il est écrit dans nos statuts que la haine doit s'arrêter devant le mari ou les enfants d'une franc-maçonne. Philippe n'est pas le mari d'une franc-maçonne, et Amélie n'est pas votre enfant.

— Vous avez raison, je le reconnais, dit la marquise abattue.

— Enfin !

— Mais pitié ! pardon !

— Pitié ? pardon ? murmura Marianna comme quelqu'un qui entend pour la première fois une langue étrangère.

— Ah ! je vous supplie !

— Mon dernier mouvement de pitié est enfermé sous le couvercle de la tombe d'Irénée.

Marianna se disposa à sortir.

— Encore un mot ! s'écria la marquise de Pressigny.

— J'ai dit tout ce que j'avais à dire, madame ; vous êtes avertie.

— C'est donc aussi jusqu'à la tombe que vous voulez poursuivre Philippe Beyle ?

Marianna ne répondit pas, mais un sourire passa sur ses lèvres.

— Adieu, madame la marquise, dit-elle en s'inclinant profondément.

La marquise retomba dans son fauteuil.

Une longue méditation succéda à l'agitation provoquée par cet entretien.

Voici quel fut le résultat de cette méditation :

— Il n'y a qu'un moyen de sauver Philippe, pensa-t-elle, et pour cela il faut qu'Amélie soit franc-maçonne. Mais comment ?

A cet instant, ses yeux tombèrent sur la lettre signée Caroline Baliveau.

— J'ai un espoir ! dit-elle.

CHAPITRE III

Historique.

Le moment est venu de préciser les origines de la Franc-Maçonnerie des Femmes, et de déterminer l'époque de sa formation en France.

Les périodes de luttes et de dangers ont toujours inspiré aux âmes héroïques la pensée de se réunir pour opposer à la force brutale une intelligente protestation.

Cette pensée de protestation a dû naturellement être permanente chez un sexe que la législation de tous pays place dans une position subalterne et dépendante.

Aussi, à toutes les époques de l'histoire, voyons-nous se manifester tantôt par la ruse, tantôt par la grâce, souvent même par la cruauté, la résistance énergique des femmes ; résistance plus opiniâtre, plus persistante que celle des esclaves dans l'antiquité et des serfs au moyen âge. Les esclaves, en effet, devaient avoir leur Christ dans Spartacus ; les Jacques et les Maillotins devaient avoir 89 ; mais dans la lutte des femmes, lutte désespérée et qui ne prévoit pas encore son sauveur, les

tentatives devaient être continuelles. Arria, la conjurée stoïque; Galswinthe, cette touchante victime des âges mérovingiens; Hermangarde, la compagne de l'empereur Franck; Geneviève de Paris, Héloïse, Jeanne d'Arc, les femmes de Beauvais, Charlotte Corday, continuent la protestation du dévouement; de même que Tullie, Frédégonde, Anne d'Angleterre, dona Olimpia, Christine de Suède, Théroigne représentant la rivalité ouverte, la protestation vindicative et féroce; de même, enfin, que Sapho, les Sibylles, Hypathie, la religieuse Hroswita, Christine de Pisan et Mme de Staël continuent la protestation éclatante du génie et de la force intellectuelle.

Il est facile, à certaines périodes, sous l'influence égalitaire de certaines religions, de certaines civilisations, en Grèce, en Égypte, et plus tard en Gaule, de retrouver les traces d'une action plus générale. Qu'était-ce, par exemple, que le royaume des Amazones, sinon une franc-maçonnerie de femmes, admirablement et fièrement constituée? Qu'étaient-ce que ces bacchantes de Thrace, qui mettaient en pièce les mortels assez osés pour essayer de pénétrer dans leurs mystères? Et les comédies d'Aristophane n'insistent-elles pas sur l'intervention des femmes athéniennes dans les affaires publiques? « Nous mettrons les biens en commun, dit Praxagora dans les *Harangueuses*; tout appartiendra à toutes: pains, salaisons, terres, richesses mobilières, gâteaux, tuniques, vin, couronnes et pois chiches. »

Plus tard encore, ne voit-on pas éclater dans la servitude des harems, dans le silence des cloîtres, dans l'isolement des châteaux féodeaux, parfois même en plein siècle, telles que la Guerre des Femmes et la Guerre des Servantes, des révoltes inopinées témoignant évidemment d'un accord, d'un concert? Il est donc aisé, en remontant le courant des âges, de ressaisir la tradition d'un secret bien gardé, transmis de génération en génération, parfois importé d'un continent dans un autre, la filiation d'un complot quelquefois sommeillant, puis se réveillant à la faveur des conditions propices ou sous la pression d'un asservissement complet.

La Franc-Maçonnerie des Femmes se manifesta et se constitua graduellement, en France, à une époque relativement assez

rapprochée de la nôtre ; née d'une fantaisie de grande dame, comme nous allons le voir, elle se propagea jusqu'à nous.

L'époque de la minorité de Louis XIV fut plus que toute autre une époque de dissolution et d'individualisme. Chacun alors tirait à soi et, dans l'absence d'une autorité légitime et bien définie, cherchait à absorber le plus qu'il pouvait de la force qui se déperdait autour de lui. D'un autre côté, la société, épuisée par les guerres de la Ligue, éprouvait un vif besoin de se reconstituer. Les familles divisées par l'antagonisme politique et religieux tendaient à se rapprocher ; on voyait se former sur tous les points de la France, notamment à Paris, des groupes, des milieux, tous plus ou moins influents, selon qu'ils étaient placés sur des degrés plus ou moins élevés de l'échelle sociale.

Jamais peut-être l'influence des femmes ne fut plus considérable ; c'est à elles qu'appartient la direction de ce double mouvement de la féodalité expirante et de la monarchie en voie de constitution. Il n'y avait pas un seul de ces groupes qui n'eût à sa tête quelqu'une de ces femmes vaillantes ou brillantes, dont les noms sont devenus historiques, soit par la violence, soit par la beauté, soit par des fautes éclatantes, soit par des vertus intrépides. L'état des esprits ou plutôt des intelligences concourait à assurer cette domination des femmes ; la vogue de la littérature espagnole avait importé chez nous l'héroïsme amoureux, la galanterie chevaleresque, dont les pièces de Corneille et les romans de Mme de Lafayette attestent l'acclimatation. Le succès inouï de l'*Astrée*, succès poussé au point que de graves légistes, des prélats, des Huet, des Patru, en faisaient ouvertement leurs délices, tout conspirait à placer la femme dans une sorte de sanctuaire devant lequel il n'était honteux pour personne de s'incliner. Pas un ne rougissait alors de prononcer ces mots pompeux d'*adoration*, de *martyre*, d'*esclavage*, d'*attraits divins*, de *beaux yeux*, *maîtres du monde*. Le *mourir d'amour* semblait non-seulement naturel, mais juste. Turenne *soupirait* pour Mme de Longueville, Condé pour la belle Mlle du Vigean, Nemours pour Mme de Monbazon, Retz pour Mme de Chevreuse, tout le monde pour Mlle de Rambouillet ; Charles II,

roi d'Angleterre, tombait aux pieds de Mlle de Montpensier et recevait d'elle cet ordre à la romaine :

— Allez vous faire casser la tête ou remettre la couronne dessus !

Quoi donc d'étonnant à ce que les femmes aient pris au sérieux leur rôle de déesses et de souveraines, qu'elles aient tenté de faire une application positive de ce pouvoir qu'on leur accordait si libéralement au figuré ? Puisque les hommes étaient, même les plus braves, à genoux autour d'elles, elles devaient être nécessairement supérieures et maîtresses. Mme de Longueville assistait, cachée derrière une fenêtre, au combat de Guise et de Coligny, et voyait froidement désarmer et blesser à mort le champion de sa vertu et de sa beauté. Quelques-unes, comme Mlle de Vertus et Mlle Paulet, préféraient fièrement la liberté à l'engagement du mariage. Mademoiselle elle-même, la petite-fille de Henri IV, la nièce de Louis XIII, allait plus loin encore : elle érigeait le célibat en principe, et jetait fort sérieusement le plan d'une société *sans amour et sans mariage*, sorte d'abbayes de Thélèmes retournée, où les soupirants auraient soupiré sans espoir. Sa confidente, Mme de Motteville, qui a joué un peu dans cette circonstance le rôle d'un faux frère, nous a laissé sur ce plan quelques indications qui témoignent d'une résolution bien arrêtée.

La colonie, composée toutefois d'hommes et de femmes, devait s'établir dans quelque *endroit charmant* des rives de la Loire ou des rives de la Seine. Un couvent serait fondé dans le voisinage pour y exercer la charité et maintenir le niveau des esprits à la hauteur de l'ascétisme religieux. La galanterie, même la plus délicate, était bannie des relations avec les hommes ; la seule jouissance qui leur fût permise était le plaisir de la conversation.

« Ce qui a donné la supériorité aux hommes, disait Mademoiselle, a été le mariage ; et ce qui nous a fait nommer le sexe fragile a été cette dépendance où ils nous ont assujetties, souvent contre notre volonté et par des raisons de famille dont nous avons été les victimes. Tirons-nous de l'esclavage ; qu'il y ait un coin du monde où l'on puisse dire que les femmes sont maîtresses d'elles-mêmes, et qu'elles n'ont pas tous les défauts

qu'on leur attribue; distinguons-nous dans les siècles à venir par une vie qui nous fasse vivre éternellement! »

Quelle fut la rive, quel fut le site enchanteur choisi par Mademoiselle? N'est-il pas probable que la petite colonie hésita devant le scandale ou le ridicule d'une réalisation publique, peut-être devant l'appréhension de la colère de la reine, et se contenta d'une existence ignorée sous les ombrages de Saint-Germain? Quant à la constitution de cette société, on ne saurait la mettre en doute, quand on voit Mademoiselle aller au secours d'Orléans avec un état-major tout composé de femmes de sa cour.

La deuxième Fronde marque visiblement l'existence politique de cette confrérie; les lettres et les mémoires du temps ne laissent là-dessus aucun doute. Mademoiselle négociait par ambassadeur avec les puissances de son sexe. Elle congédiait les faibles comme Mme de Chevreuse et Mme de Châtillon; elle rompait diplomatiquement par l'intermédiaire de Mme de Choisy, son ministre, avec la Palatine, son alliée de la veille. Il y a dans ses fameux mémoires tout un passage qui respire l'enivrement du triomphe et de la liberté. Comme on devine bien l'exaltation qui la possédait lorsqu'elle faisait acte de maître, acte d'homme et de guerrier, en forçant les portes de la ville d'Orléans! lorsqu'elle traitait sur le pied d'égalité avec Beaufort; et sa joie enfantine en tirant à la porte Saint-Antoine ce célèbre coup de canon, ce coup de canon que Louis XIV ne devait jamais lui pardonner, car il sentait que ce jour-là ce n'était pas seulement son autorité qu'avait tenté d'usurper cette fille des d'Orléans, de cette branche cadette toujours inquiétante pour son aînée, mais le privilége même de sa naissance et de son sexe. N'avait-elle pas rêvé, en effet, d'être roi de France? La Fronde triomphant, elle montait sur le trône en y gardant son vœu de célibat et amenait avec elle son personnel de ministres-femmes, de conseillères et d'ambassadrices.

Quel avenir pour la Franc-Maçonnerie des Femmes!

La défaite définitive des Frondeurs, en ruinant cet affreux projet, rejeta le plan de Mademoiselle dans les ténèbres d'une société secrète. Là encore le rôle était beau: quelques per-

sonnes courageuses, bien nées, vaincues mais non soumises, se prêtant dans l'ombre un mutuel appui, c'était tout ce qu'avait pu rêver après la déroute la fière amazone. Toutefois, la force des événements avait déjà pesé sur les formes de l'association féminine : la nécessité de chercher aux jours du danger aide et secours au-dessous de soi, de conquérir, par la confiance, des dévouements, avait entraîné dans plus d'un cas la violation du secret.

En un mot, il avait fallu s'adjoindre des femmes du peuple.

On sait quel fut le sort des personnages fameux de la Fronde et particulièrement des femmes qui y avaient joué un rôle ; c'est dire quel fut le sort des premiers membres de la Franc-Maçonnerie des Femmes en France. Mademoiselle expia, dans une union disproportionnée, sous les dédains d'un aventurier, son amour entêté de l'indépendance. Tous les autres chefs, les uns après des exils temporaires, les autres, fatigués de leur isolement, se retrouvèrent au rendez-vous commun de la pénitence, la plupart au couvent des Carmélites de la rue Saint-Jacques, où le souffle du jansénisme vint encore quelquefois caresser leurs idées d'opposition.

Néanmoins, des souvenirs d'un triomphe éphémère et de ces épreuves communes étaient résultées des affinités réelles, durables.

Un signe, un mot, un appel obtenaient des sacrifices ; on retrouvait en face de tel visage entrevu à travers la fumée de la poudre, sur les barricades, dans l'exil, dans la fuite, les forces de la jeunesse, les ressources d'un crédit qu'on croyait épuisé ; et c'est par cet échange de services, par ce commerce de protections que fut constituée, au dix-septième siècle, la Franc-Maçonnerie des Femmes.

Plus tard, cette franc-maçonnerie reçut son organisation ; elle eut son code, ses loges, ses titres, ses cérémonies. Il était naturel qu'elle eût été emprunter à la franc-maçonnerie des hommes les traditions indispensables de ses épreuves et de ses mystères. Aussi les rapports entre l'une et l'autre de ces institutions ne manqueront-ils pas de se produire dans le cours de cette histoire. La Franc-Maçonnerie des Femmes traversa le dix-huitième siècle avec éclat et s'y installa solidement ; elle

pensa qu'après la police et la compagnie de Jésus, il y avait une troisième place à prendre, et cette place, elle la prit. Ses relations s'accrurent en tous lieux, dans la magistrature, dans la finance, au théâtre, plus haut et plus bas encore. Ce fut la Franc-Maçonnerie des Femmes qui donna au trône Mme de Maintenon, la marquise de Pompadour et la comtesse du Barry; elle compta dans ses rangs Mlle de Lespinasse, Sophie Arnould, la chevalière d'Éon, Mlle d'Oliva. Une des grandes-maîtresses fut la femme du comte de Cagliostro; les séances se tenaient alors rue Verte, dans le faubourg Saint-Honoré.

Sous la Révolution, la Franc-Maçonnerie des Femmes, quoiqu'un peu dispersée par la chute de la noblesse, put encore se compter dans les réunions chez Catherine Théo, réunions tolérées par Robespierre; dans les clubs exclusivement féminins, présidés par Rose Lacombe; même dans les galeries de la Convention, où les mains de quelques *tricoteuses* échangeaient quelquefois en silence des signes mystérieux. Elle se reconstitua sous l'Empire et y acquit une nouvelle force, à laquelle les expéditions militaires laissèrent un libre essor à l'intérieur. Il existe encore des femmes, et nous en connaissons pour notre part, qui ont appartenu à la loge Caroline, une des plus importantes et surtout des plus influentes d'alors.

On ne sera pas étonné de voir se perpétuer la Franc-Maçonnerie des Femmes jusque sous le règne peu légendaire de Louis-Philippe. Son action y a été lente et peu mesurée, mais son autorité est demeurée la même. Cette ligue est encore aussi vivace de nos jours qu'il y a deux siècles; une période véhémente la rejetterait immanquablement dans un milieu d'action et de direction. En attendant, elle se contente d'exercer son pouvoir dans les limites de la vie privée, où, par elle, s'expliqueraient en partie bien des élévations et bien des chutes, bien des réputations et bien des fortunes. Elle est comme un souterrain dans la société, ou bien encore comme un autre conseil des Dix, moins les masques, les bravi et les Plombs. Le conseil des Dix entre les mains des femmes! Il y a de quoi réfléchir.

CHAPITRE IV

La famille Baliveau.

La famille Baliveau occupait une maison sur le Jard.

Le Jard est la principale promenade d'Épernay : une place avec des arbres et fermée par un petit parapet circulaire en pierre ; ce que dans d'autres villes on appelle le Mail.

Modeste négociant en vins, Étienne Baliveau, âgé de cinquante ans environ, était un de ces véritables esclaves de l'honneur commercial, dont la tradition est heureusement encore vivace et forte en France. Humble Caton de comptoir, il se fût sûrement planté son canif dans le cœur le jour où il eût vu sa signature livrée aux hontes du protêt.

Casematé dans ses registres, il n'avait jamais laissé voir sur sa physionomie le moindre signe de satisfaction lorsqu'il réalisait des bénéfices, ni la moindre trace d'inquiétude lorsqu'il éprouvait des mécomptes. Sa femme avait employé vingt-cinq années de tendresse à essayer de pénétrer dans les mystères de sa situation. Il l'adorait ; mais quand elle lui faisait une demande relative à ses affaires, il lui répondait impitoyablement :

— Ne t'occupe pas de cela.

Il serait trop long de dire les ruses auxquelles elle eut recours pour n'arriver qu'à des renseignements imparfaits. Elle apprit la tenue des livres afin de pouvoir, deux ou trois fois par an, se glisser clandestinement dans le comptoir et y interroger les chiffres.

Le caractère taciturne d'Étienne Baliveau affligeait d'autant plus cette pauvre femme, qu'elle-même lui avait toujours caché un secret : atteinte d'épilepsie après une grossesse, elle s'était accoutumée à lutter silencieusement contre la souffrance ; car elle savait que cette maladie est une de celles qui, surtout en province, stigmatisent une famille et vouent ses enfants au célibat, à moins qu'ils ne possèdent une grande fortune.

Or, Mme Baliveau avait une fille de vingt-deux ans qu'elle cherchait à marier.

Voilà pourquoi cette héroïque bourgeoise s'efforçait de dissimuler ses douleurs physiques.

Une seule personne était dans la confidence : c'était Catherine, la vieille domestique ; et, pour rien au monde, Catherine ne l'aurait trahie; elle savait protéger et même provoquer sa retraite dans son appartement, lorsque Mme Baliveau ressentait les approches de ce mal terrible, approches qu'il n'est pas impossible de prévoir dans de certains cas et sous de certaines influences. C'était Catherine qui faisait alors le guet aux alentours de la chambre à coucher, pendant que Mme Baliveau se débattait dans les convulsions et dans l'écume...

Hasard providentiel, précautions inouïes, miracle de volonté ou amour maternel, toujours est-il que la courageuse femme avait réussi jusqu'à présent à dérober sa maladie à tous les yeux. Depuis la mise au monde de sa fille, qui avait été accompagnée des plus grandes souffrances, elle occupait un appartement séparé de celui de son mari; cet appartement était tapissé et matelassé de toutes parts, pour étouffer les cris et amortir les chutes. Elle sortait peu, parce que dans la rue un rien, une émotion pouvaient déterminer une crise. Elle n'allait ni dans le monde ni à l'église; elle accomplissait ses dévotions dans sa chambre. Cette claustration, que son mari avait vainement combattue dans les commencements et qu'elle avait tou-

jours mise sur le compte d'une apathie invincible, cette claustration était devenue pour elle le principe d'un embonpoint qui, du reste, lui séyait très-bien, et qui, en outre, servait merveilleusement à éloigner les soupçons des gens d'Épernay. Mme Baliveau avait été belle, elle l'était encore; mais elle ne pouvait faire que la tristesse de son âme ne se réfléchît presque continuellement sur sa physionomie. Cette tristesse, devenue contagieuse avec le temps, finit par s'étendre à tous les hôtes de la maison et à la maisonnette elle-même.

On disait à Épernay, par antiphrase : Gai comme les Baliveau du Jard.

Un jour, une découverte vint porter un coup terrible au dévouement de Mme Baliveau.

Dans le comptoir de son mari, où, depuis quelque temps, ses visites devenaient plus fréquentes, elle trouva, caché au fond d'un secrétaire, un pistolet chargé, et à côté le brouillon d'une lettre qu'il adressait à son notaire.

Il expliquait dans cette lettre la nécessité où il était de vendre ses biens pour payer un passif de soixante mille francs.

Mme Baliveau ne dit pas un mot du triste mystère dans lequel elle venait de s'immiscer.

Seulement, elle écrivit à la marquise de Pressigny ces trois mots que nous avons rapportés : « Accourez, madame, car j'ai à vous remettre mon testament; je suis mourante. »

Depuis, Mme Baliveau attendait d'heure en heure Mme de Pressigny.

De la Toussaint à Pâques, à partir des dernières feuilles jusqu'aux premières, il n'y avait pas d'exemple que la soirée se fût passée pour les Baliveau ailleurs que dans leur petit salon violet du premier étage. Ils y recevaient invariablement les mêmes personnes, qui étaient :

1° Un de ces rentiers célibataires qui représentent orgueilleusement l'art de vivre en province avec huit cents livres de revenu, et de réaliser encore quelques économies;

2° Un capitaine de gendarmerie, silencieux;

3° L'inévitable contrôleur des contributions, sexagénaire fluet et méticuleux, si bien pourvu contre le mauvais temps qu'il envahissait à lui seul la pièce d'entrée en y étalant son

manteau, son pardessus, sa casquette fourrée, ses doubles gants, son cache-oreilles, ses socques et son parapluie.

On ne recevait pas de femmes, parce que les femmes sont plus clairvoyantes que les hommes, et que Mme Baliveau avait à craindre les regards trop clairvoyants.

Ces messieurs, au nombre de quatre, y compris Baliveau, se plaçaient dans un angle du salon, autour d'une table verte, pour y faire leur partie de piquet : deux joueurs, deux assistants.

L'installation du contrôleur était un des détails les plus importants de la soirée. Pour rien au monde, d'abord, il ne se fût assis sur une chaise autre que celle qu'on lui réservait habituellement. Si, par hasard, on l'avait déplacée, il la cherchait dans tous les coins sans dire un mot ; si on l'avait transportée dans une chambre voisine, il appellait Catherine et lui faisait subir un interrogatoire dans le corridor ; on ne devinait la cause de cette algarade que lorsqu'il reparaissait triomphalement chargé de sa chaise. Une fois assis, il examinait les pieds de la table ; il les éloignait ou les ramenaient, après avoir mesuré le degré de gêne qu'ils présentaient à ses genoux. Ensuite, le fluet contrôleur posait sur un guéridon, placé à portée de sa main, une grosse tabatière, dans le couvercle de laquelle était incrustée une montre d'argent, ce qui rendait ce meuble trop lourd pour séjourner dans sa poche ; puis, il retirait de son sein, comme on retire un oiseau auquel on a voulu procurer quelque douce chaleur, une calotte de soie noire dont il se coiffait avec précaution en promenant son regard et en disant :

— Vous permettez ?

Ces divers soins accordés chaque jour à ses aises et à ses manies avec une régularité qui eût désespéré une mécanique, excitaient bien parfois les railleries du rentier orgueilleux et les sourires du capitaine de gendarmerie ; mais M. et Mme Baliveau, en hôtes généreux, les respectaient et les protégeaient.

Depuis peu, un nouveau personnage avait réussi à s'introduire dans ce cercle étroit, monotone et respectable. Un jeune substitut du procureur du roi avait été admis à y apporter d'honorables prétentions à la main de Mlle Anaïs Baliveau.

Cet événement, tout simple qu'il fût, avait failli troubler à jamais les somnolentes soirées du petit salon violet. Ni le rentier orgueilleux, ni le contrôleur fluet, ni le gendarme silencieux n'avaient pu voir sans déplaisir un *étranger* se glisser ainsi dans leur compagnie. Il faut avoir vécu pendant des années dans une petite ville, sur le même fauteuil, pour comprendre le sentiment égoïste que nous constatons.

La première fois que Mme Baliveau annonça à nos joueurs de piquet que le jeune substitut viendrait quelquefois se mêler à leurs conversations du soir, cette nouvelle leur causa une sorte de stupéfaction.

Le contrôleur des contributions retint un : « Ah ! mon Dieu ! » comme si on lui eût appris une nouvelle invasion de Cosaques à Épernay. Oserait-il et pourrait-il conserver intacts tous ses priviléges en présence de ce nouveau venu ? Voilà ce que signifiait son exclamation.

Une nouvelle et suprême surprise était réservée à ces trois personnages ; c'était l'arrivée de la marquise de Pressigny ; mais Mme Baliveau n'avait pas cru devoir les prévenir de celle-là. Elle s'était contentée d'en informer vaguement son mari, comme on fait pour une ancienne amie de pension en voyage. Celui-ci avait offert d'improviser une réception convenable, mais elle avait décidé que rien ne serait changé au train ordinaire du logis, et qu'elle recevrait confidentiellement sa chère marquise.

Donc, un soir, le gendarme, le rentier et le contrôleur se réunirent à l'heure accoutumée. Une lampe en imitation de bronze, recouverte d'un abat-jour où cabriolaient des silhouettes diaboliques, décrivait un orbe lumineux sur le tapis de la table à jouer.

Mlle Anaïs Baliveau, en attendant le jeune substitut, qui avait la précaution de ne point se présenter avant huit heures, attisait innocemment ses minauderies incendiaires ; car elle entrait dans ses vingt-deux ans, et pour elle le miroir commençait à être plutôt un conseiller qu'un flatteur.

Mme Baliveau, plus parée que de coutume, suivait du regard la marche des aiguilles au cadran d'une pendule d'albâtre.

Son teint brillait d'un incarnat tel, que le contrôleur fluet,

après avoir mis ordre à toute sa garde-robe, ne put s'empêcher de lui en faire ses compliments *très-humbles*. Le rentier appuya. Le capitaine de gendarmerie, se piquant d'honneur, eut un sourire.

Le substitut vint enfin compléter la réunion. C'était un long jeune homme, blond comme de la paille, qui s'efforçait de dérober une profonde timidité sous les dehors d'une gravité d'emprunt.

D'après le regard que nous venons de jeter sur cet intérieur si calme, était-il possible de supposer les drames qu'il recélait?

Vers neuf heures, au moment où le piquet était fort animé, la bonne entra tout à coup.

— Madame ! madame ! dit-elle.

— Eh bien !

— C'est cette dame que vous attendez et qui descend de voiture.

Le contrôleur laissa tomber ses cartes.

— Une dame... murmura le rentier.

— Une voiture... dit le capitaine de gendarmerie.

Mme Baliveau suivit la bonne, laissant le salon violet dans le plus grand tumulte.

Elle se trouva en présence de la marquise de Pressigny.

Jamais ces deux femmes ne s'étaient vues.

Mais elles appartenaient toutes deux à la franc-maçonnerie, l'une en qualité de grande-maîtresse, l'autre comme simple sœur.

Mme Baliveau avait eu soin de faire allumer du feu dans sa chambre à coucher.

Ce fut là qu'elles purent s'entretenir sans être entendues.

A l'aspect de la femme du négociant qui, ce soir-là, comme nous l'avons dit, était mise avec une certaine recherche, et dont le visage offrait toutes les apparences de la santé, la marquise ne put retenir un mouvement de surprise.

— Aux termes de votre lettre, madame, dit-elle, je croyais vous trouver souffrante; je suis rassurée, grâce à Dieu.

Mme Baliveau sourit tristement.

— J'ai dit mourante, et c'est la vérité, répondit-elle.

— Cependant...

— En voici la preuve, ajouta-t-elle en tendant à la marquise une consultation des trois meilleurs médecins de Paris.

La marquise parcourut l'écrit avec effroi.

Puis, reportant les yeux sur Mme Baliveau :

— Rien ne décèle, ni dans votre air, ni dans votre voix, un mal aussi affreux, dit-elle.

— Madame la marquise, je suis mère, et je veux marier ma fille.

Mme de Pressigny écouta.

— J'ai caché mon secret à mon mari et à mon Anaïs; n'était-ce pas plus difficile que de le cacher à des étrangers? Je me suis confiée à des médecins, il est vrai, mais leur discrétion m'est garantie par leur honneur.

— Que vous avez dû souffrir! dit la marquise en la regardant avec intérêt.

— Oh! oui, madame. Si vous saviez ce qu'est la vie pour moi! Je me farde comme une comédienne, afin de ne pas laisser soupçonner l'effrayante altération de mes traits. Toujours sur le qui-vive, redoutant les visites trop longues, prête sans cesse à repousser les questions de mon mari ou à me soustraire aux caresses de ma fille, je n'ai qu'une pensée fixe, qu'une préoccupation : prévoir, devancer le moment de la crise, afin de me réfugier seule au fond de mon alcôve.

La marquise eut un frisson.

— Tel est le passé, dit Mme Baliveau; et savez-vous quel sera l'avenir?

— Vous me faites peur.

— Depuis quelque temps, mes accès ont augmenté. Je les compte, madame, je les compte depuis vingt-deux ans. Ils ont augmenté dans une proportion horrible. D'un instant à l'autre, je crains qu'il ne me soit plus possible de cacher la vérité. Alors, tout serait perdu : ma fille ne se marierait pas, elle ne se marierait jamais. Il ne faut pas qu'un plan conçu et exécuté au prix de tant de tortures soit détruit par un seul moment de faiblesse; n'est-ce pas votre opinion?

— Vous pouvez guérir; la science est sujette à des erreurs.

— La science ne sait rien sur ma maladie, par conséquent elle ne peut rien. D'ailleurs, je suis arrivée à un âge décisif; à

cet âge (ce sont les médecins qui le déclarent) le mal passe ou redouble. Il a redoublé. Aucune espérance ne m'est plus permise.

— Quels sont donc vos projets?

— Je périrai accidentellement.

— Accidentellement? répéta la marquise, devenue pâle.

— Oui.

— Oh! je vous comprends; mais vous n'y songez pas. Terminer ainsi une vie d'affection et de vertus!

— Condamnée par la science et par la nature, je hâte de quelques jours le dénoûment de ma déplorable existence; voilà tout, dit Mme Baliveau.

— Mais le ciel? dit la marquise.

— Mais ma fille!

— Vous reviendrez sur cette épouvantable résolution.

— Je vous assure, madame la marquise, que personne ne dira que je me suis suicidée. Vous allez me comprendre. Notre petite maison est la plus élevée d'Épernay: elle a trois étages. Au troisième étage se trouve la chambre de ma chère Anaïs. Un de ces jours, j'y monte avec la domestique pour changer les rideaux des croisées. C'est bien simple. Je veux absolument m'occuper moi-même de ce détail; en conséquence, la domestique approche une table. Elle me fait quelques observations sur le danger que je cours, car c'est une bonne fille, cette Catherine; je lui rappelle que c'est moi qui commande, et, pour enlever la tringle, je monte aussitôt sur la table. Un éblouissement me prend. La fenêtre est ouverte. Je tombe naturellement sur le pavé.

— C'est affreux.

— J'aurai du malheur, n'est-ce pas, madame la marquise, si l'on me relève vivante?

Mme Baliveau, en parlant ainsi, avait le sourire sur la bouche.

— Oh! taisez-vous! s'écria la marquise de Pressigny; si l'on vous entendait!

— Non, dit Mme Baliveau.

Pour plus de précautions, elle alla entr'ouvrir la porte, afin de s'assurer que personne n'était aux écoutes.

La voix aigrelette du petit contrôleur des contributions monta faiblement jusqu'à elles. On jouait toujours dans le salon violet.

— Six cartes ! disait-il en comptant ses points.

— Que valent-elles ?

— Le cinq.

— J'ai mieux que cela à vous offrir, répondait le rentier.

— Je ne soutiens pas le contraire; et la quatrième au roi ?

— Ne vaut pas une quatrième majeure.

— Trois as ?

— J'ai le quatorze de dix, riposta le rentier.

— Alors, vous me permettrez de compter un.

Et le contrôleur, essayant de sourire, mais en réalité fort mécontent de son jeu, jeta sa carte sur le tapis.

Sûre de n'être pas épiée, Mme Baliveau referma la porte et revint auprès de la marquise de Pressigny.

— Je vous ai affligée, dit Mme Baliveau ; pardonnez-moi.

— Quelle effroyable tragédie !

— D'autant plus effroyable que mon but ne sera pas atteint tout entier.

— Craignez-vous que, malgré tout, on ne devine ?...

— Non ; mon sacrifice ne sera pas absolument inutile : moi morte, ma fille pourra se marier, c'est vrai ; mais elle se mariera sans dot.

— Comment cela ? demanda la marquise.

— Un autre obstacle, que j'ai découvert quelques heures seulement avant de vous écrire, viendra fatalement s'opposer au bonheur d'Anaïs.

— Quel obstacle ?

— Son père est sur le bord d'un précipice. Il a écrit en secret à son notaire pour faire vendre tous nos biens; il doit soixante mille francs. S'il paye, comme tout me le fait supposer, car nos biens représentent à peu près cette somme, ma fille n'aura pas un sou de dot ; et la pauvreté est une autre sorte d'épilepsie.

— Malheureuse mère !

— En présence de ce surcroît d'adversité, et plus que jamais résolue à la mort, je vous ai appelée, madame, pour vous remettre mon testament, c'est-à-dire pour vous recommander ma

pauvre Anaïs. Qu'elle soit mon héritière, qu'elle me succède dans notre association. Soyez sa protectrice, je vous en conjure.

Mme Baliveau avait les larmes aux yeux.

Depuis quelques instants, la marquise de Pressigny paraissait absorbée dans ses réflexions.

En sentant tomber des pleurs sur ses mains, qu'avait saisies Mme Baliveau, elle lui dit :

— Une somme de soixante mille francs vous rassurerait sur l'avenir de votre fille ?

— Oui, madame, et je mourrais alors avec joie, au lieu de mourir dans les angoisses de l'inquiétude.

— Vous ne croyez donc pas à notre association, puisque, dans une situation aussi épouvantable, l'idée ne vous est pas venue de vous adresser à elle ?

— Comment n'y croirais-je pas, dit Mme Baliveau, lorsque c'est à cette association que je dois mon éducation, mon mariage et ma dot ? Pouvais-je lui demander quelque chose de plus? Notre franc-maçonnerie n'est pas une banque. Et puis, vous le savez, j'ai toujours été une sœur bien peu utile ; rarement on m'a mise en réquisition ; mes faibles services ne peuvent pas se comparer aux bienfaits que j'ai reçus. Je mourrai reconnaissante, mais insolvable.

— Insolvable? non. Il vous reste votre titre de franc-maçonne, et ce titre est une valeur.

— Une valeur ? dit Mme Baliveau, incrédule.

— La preuve, c'est que je vous propose de vous l'acheter.

— Vous, madame ?

— Écoutez-moi. Je désirerais qu'une de mes parentes appartînt à notre société. Au lieu de désigner votre fille pour vous succéder, désignez ma nièce ; substituez sur votre testament au nom de Mlle Anaïs Baliveau le nom de Mme Amélie Beyle, et je vous offre ces soixante mille francs, qui sauveront l'honneur de votre mari et la dot de votre enfant.

Mme Baliveau tremblait de joie.

— Parlez-vous sérieusement?

— N'en doutez pas, dit la marquise, aussi émue qu'elle.

— Oh ! madame, dans ce cas, laissez-moi vous remercier à genoux !

— Vous acceptez ?

— Avec transport !

Elle approcha immédiatement une petite table où il y avait de l'encre et du papier.

— Dictez-moi les noms de votre nièce, dit-elle à la marquise.

Le testament nouveau, qui instituait Amélie franc-maçonne après la mort de Mme Baliveau, fut écrit et signé en moins de trois minutes. L'ancien fut jeté au feu, qui le consuma entièrement.

— Voici un bon sur mon notaire, dit la marquise de Pressigny.

— Merci, madame, oh ! merci ! je vous devrai de mourir avec bonheur.

— Mourir ?

— Dans huit jours votre nièce fera partie de la franc-maçonnerie des femmes.

— Ne parlez pas ainsi ! dit la marquise en tressaillant ; vous me feriez croire que j'ai aidé à un crime !...

L'heure de se séparer était venue pour les deux femmes.

Mme Baliveau reconduisit respectueusement la marquise de Pressigny jusqu'au bas de l'escalier.

En repassant à côté du petit salon violet dont la porte était légèrement entr'ouverte, elles purent entendre ces mots échangés entre les paisibles joueurs de piquet :

— Trente-deux de mon piquet, qui est bon.

— Soit, monsieur.

— Et soixante-treize, toujours du même.

— Permettez, monsieur !

C'était la voix aiguë du contrôleur des contributions qui réclamait.

La marquise frémit à ce contraste ; elle hâta ses adieux et la porte de la maison du Jard se referma sur elle.

CHAPITRE V

Le spectre du passé.

Quelques-uns de ceux qui ont été mariés le savent : il n'y a pas de bonheur supérieur à celui qui suit les premiers jours d'une union accomplie dans des conditions parfaites de beauté, d'intelligence, d'honneur et de richesse. L'homme atteint alors à des hauteurs de sérénité, à des sphères d'extase qui réalisent par intervalles quelques-unes des inventions de Thomas Moore, dans ses *Amours des Anges*. Un degré de plus, et il toucherait à son rêve, ce qui ferait s'écrouler la voûte céleste en morceaux. Pour rendre dans une image humaine un tel bonheur, il a fallu évoquer les comparaisons les plus suaves, faire un appel aux mots les plus harmonieux et les plus doux : de là l'expression de *lune de miel*.

Saadi, le poëte des délicatesses persanes, n'eût pas trouvé mieux.

Sous la lumière voilée de cet astre s'épanouissent, comme autant de fleurs contenues jusque-là par le grand jour du monde

les plus précieuses qualités de l'âme et de l'esprit. On se retrouve candide en face de la candeur ; les railleries anciennes ne nous poursuivent plus ; elles se sont enfouies et peu à peu effacées dans le lointain d'un célibat mauvais. On ne se préoccupe plus de passer au contrôle de l'opinion les élans de son intelligence. Une vie puissante, qu'exalte la passion sanctifiée, a remplacé une vie mesquine, faite de concessions, d'inquiétudes, d'indignation, de fatigue, ou, ce qui pire est, d'indifférence.

Un charme infini réside surtout dans les premiers discours d'un mari à sa femme, dans le tableau qu'il lui trace complaisamment des fêtes de l'avenir. S'assimiler une âme jeune et neuve, lui ouvrir les portes du monde réel, tout en ayant soin de ménager ses illusions, n'est-ce pas refaire à son propre usage un cours de morale poétique et reprendre la vie par ses bons côtés?

Plus que toute autre, la lune de miel de Philippe Beyle et d'Amélie semblait devoir n'éclairer que des jours heureux. Amélie possédait une faculté qui dominait toutes les autres : elle adorait et elle admirait son mari. Sa confiance en lui était illimitée. Il était le premier qui eût fait battre son cœur, et les jeunes filles n'ont jamais assez d'auréoles pour orner le front de ce premier élu. Philippe, de son côté, veillait sur son bonheur en homme qui sait ce que le bonheur coûte ; il avait de ces précautions, de ces attentions qui attestent la science profonde de l'amour et la connaissance de toutes ses fragilités. C'était un artiste dans le sens conjugal, mais un artiste enthousiaste et sincère, car il aimait, enfin ! il aimait comme il n'avait jamais aimé, pour la dernière fois et jusqu'à la mort.

Sans pénétrer aussi loin que nous dans ses sollicitudes, Amélie les savourait délicieusement ; elle se sentait à l'abri sous cette protection savante et ardente. Chaque fois que Philippe était obligé de la quitter, il avait l'art de lui laisser dans l'esprit, après quelque entretien, un thème, une réflexion destinés à occuper et à adoucir pour elle les moments de l'absence.

On ne sera donc pas étonné du dédain qui la saisit lorsque, le surlendemain de ses noces, elle reçut, par une voie anonyme, un petit paquet contenant cinq lettres un peu chif-

fonnées, un peu jaunies, et signées toutes du nom de Philippe. C'étaient de tendres ou railleuses épîtres, adressées autrefois par lui à diverses femmes.

Amélie les foula d'abord à ses pieds, car, dans ces impures évocations du passé, elle ne vit qu'un outrage fait à sa dignité d'épouse. Mais après ce premier mouvement d'orgueil, un sentiment aussi impérieux quoique moins élevé la ploya jusqu'aux plus vulgaires curiosités de la femme. Elle s'agenouilla et ramassa une à une ces feuilles qui respiraient comme un parfum d'adultère anticipé.

C'était bien l'écriture de Philippe. La date remontait à plusieurs années, et il était évident qu'un choix significatif avait présidé à leur réunion, car chacune d'elles était adressée à une personne différente : femme du monde, actrice, marchande ou célébrité à la façon de Marie Duplessis.

La première qu'elle parcourut était écrite dans ce goût de persiflage particulier à Philippe Beyle, et qu'Amélie ne lui connaissait pas encore :

« Chère et mélancolique amie, il faut absolument que vous preniez votre parti de mon abandon. Vous vous attachez à moi comme une épitaphe à un tombeau. Cependant je vous l'ai dit mille fois : gardez-vous de me considérer comme un amant sérieux. Je sais jouer l'amour comme vous savez jouer l'opéra. Or, il est rare qu'un opéra dépasse cinq actes et deux ou trois tableaux ; notre amour a dépassé un an. Il y a lontemps que la rampe devrait être baissée. Adieu, dolente et belle. J'espère qu'un jour ou l'autre une riche héritière m'offrira un engagement, aussi brillant que celui que vous offre par mon entremise, le correspondant du théâtre de Rio-Janeiro. Tout est musique dans la vie : note de poitrine, note de cœur et note diplomatique. »

Un tel langage et surtout une telle profession de foi étaient bien faits pour confondre l'innocente Amélie. C'était une ini-

tiation à des mœurs qu'elle aurait dû toujours ignorer ; c'était la révélation d'antécédents condamnés à demeurer éternellement ensevelis dans l'ombre. « Je sais jouer l'amour ! » Ces mots l'importunaient douloureusement ; elle avait besoin pour les chasser de se rappeler les protestations et les serments de Philippe.

Les autres lettres n'étaient que la reproduction de la même idée ; selon la condition et la femme, la paraphrase s'ennoblissait ou se compromettait davantage ; les masques étaient différents, la physionomie était immuable. Dans un de ces messages il allait jusqu'à railler le réchaud qu'une petite modiste menaçait d'allumer dans son arrière-magasin.

Amélie crut devoir ne pas informer Philippe de cet incident ; elle garda sa blessure pour elle seule. D'ailleurs, rien dans cette découverte n'avait encore entamé son amour..

Elle reçut d'autres lettres ; elle les lut comme elle avait lu les premières ; chacune d'elles venait éclairer de funestes lueurs la jeunesse de son mari et apporter un démenti à ses effusions les plus récentes. Lorsque Philippe lui avait dit la veille, en l'éblouissant de son beau regard : « Aimer et être aimé ! toute la vie est dans ces mots ! » voici ce qu'Amélie lisait le lendemain, dans un ancien billet déposé sur sa table de toilette ou rencontré à ses pieds dans une allée du jardin :

« La vie est dans tout, excepté dans l'amour. L'amour est une sensation confuse, comme le sommeil, et qui annulle toutes les autres sensations. Un homme qui cesse d'aimer est un homme qui se réveille. Bonjour, madame ! »

En dépit de sa tendresse et de sa confiance, on comprend que le doute dut finir par ébranler l'esprit d'Amélie.

Une dernière attaque de ce genre lui fit prendre une résolution.

Elle avait trouvé, un matin, dans un bouquet que lui envoyait Philippe, une lettre qu'il n'y avait certainement pas

mise. Cette lettre, plus importante que les autres, développait, avec un cynisme souriant et pailleté, une grande partie de son système ; elle avait quatre ans de date et paraissait adressée à la même cantatrice de tout à l'heure ; du moins Amélie le supposait ainsi, car la suscription avait été enlevée.

« Encore des reproches ! y disait-il ; ma chère amie, vous devenez vraiment monocorde. Raisonnons un peu. Deux amants étant donnés, il faut toujours que, tôt ou tard, il y en ait un qui quitte l'autre le premier. Vous ne sortirez pas de là. Le premier a été moi ; c'est fâcheux pour votre amour-propre, mais pour votre amour-propre seulement. Que vous souffriez, je le comprends ; c'est involontaire et cela passera ; mais que vous ayez raison de souffrir, voilà ce que je nie. Vous me rappelez les heures enchantées que nous avons passées ensemble, je m'en souviens autant que vous, chère... (ici un nom gratté), car je collectionne les heureux souvenirs, comme d'autres collectionnent les livres et les papillons. Pourquoi partir de là pour m'accuser d'égoïsme et d'ingratitude ? voilà qui est mal et qui n'est pas juste. Vous énumérez, avec une complaisance qui s'éloigne peut-être de la modestie, les circonstances où se sont manifestés votre dévouement, votre abnégation, votre noblesse d'âme, enfin une liste de vertus dont je m'étais toujours douté. Puis, suivant dans les airs mon amour envolé, vous concluez à l'ingratitude. Voyons ! voyons ! je ne consens pas, sans une discussion préalable, à me reconnaître pour un monstre. Causons donc et surtout ne m'interrompez pas.

» Vous êtes née bonne, dévouée, compatissante. En m'aimant, vous n'avez fait qu'employer ces instincts, qu'obéir à votre vocation. Et vous voulez que je vous sache gré du bonheur que vous avez éprouvé dans l'exercice de vos qualités ! c'est de l'exigence, mon amie ; je veux vous forcer plus tard à en convenir.

» Pourtant, aujourd'hui, je vous concède encore ce point. Soit ; je vous suis reconnaissant, très-reconnaissant, du plaisir que vous a procuré notre liaison. Mais je ne conçois pas, je l'avoue, que vous me menaciez de votre haine. Votre haine ?

Savez-vous bien que ce mot, pour être humain, ne doit signifier autre chose que l'exaspération de la justice ? Or, la justice est ce qui manque de plus à vos appréciations. Permettez-moi d'essayer de vous le prouver par une comparaison, ou, mieux encore, par une similitude, comme dirait Gros-René.

» J'imagine un pianiste du plus grand talent. Vous voyez que je ne sors pas de la musique. Il ne manque à ce pianiste qu'une toute petite chose, indispensable, il est vrai, à la manifestation de ses admirables facultés : il lui manque un piano. Le hasard le lui fournit. Dès lors, vous comprenez l'ivresse de mon artiste ; il peut donc enfin, et tout à son aise, donner l'essor à son inspiration, fixer ses mélodies, se persuader à lui-même qu'il a un génie transcendant. Fort bien. Puis, un matin, voici le piano qui reprend le chemin de l'escalier. Le hasard, qui le lui avait donné le lui retire maintenant. Qu'y faire ? Notre artiste s'en prendra-t-il au piano? Non, il est trop sensé pour cela.

» Eh bien ! chère... (toujours le nom gratté), j'ai été pour vous cet Érard, qui vous a fourni l'occasion de déployer vos mérites incontestables, de faire éclater et briller vos qualités splendides. Sur le thème de mon cœur, vous avez brodé les plus gracieuses, les plus tendres, les plus sublimes variations de votre sensibilité. Vous avez dû être fort heureuse, plus j'y songe. Le mal est que cela n'ait pas duré toujours, j'en tombe d'accord avec vous. Tout s'en va. Je m'en suis allé comme un simple piano, après le grand air de la jalousie et la cavatine du parjure. C'est égal, chère amie, je vous engage une dernière fois à ne plus tant m'en vouloir de votre bonheur, si passager qu'il ait été. »

Cette fois, Amélie trouva que le paradoxe était poussé jusqu'au vertige, que la moquerie tenait à la cruauté. Elle eut peur de son mari à son tour. D'un autre côté, la façon singulière dont ces lettres lui arrivaient lui montrèrent l'espionnage et la trahison cachés autour d'elle. C'était trop pour ce jeune cœur, qui n'était pas encore né aux réalités amères de la vie. Elle courut se réfugier dans les bras de Philippe.

— Tenez ! s'écria-t-elle, voilà ce que je reçois tous les jours ; délivrez-moi d'un semblable supplice !

Un coup de poignard eût moins fait de mal à Philippe Beyle que la vue de ces pages.

Il ne fit qu'y jeter les yeux ; il les reconnut, à son grand étonnement, car il croyait les avoir comprises dans l'auto-da-fé général qu'il avait fait de sa correspondance amoureuse, quelque temps avant son mariage.

Il sentit d'où lui venait cette nouvelle blessure ; mais, en ce moment, son principal soin devait être de la dissimuler aux yeux d'Amélie.

— Est-ce que nous avons des ennemis ? lui demanda-t-elle avec inquiétude.

— Le bonheur en a toujours. Mais rassurez-vous ; ce ne sont pas eux qui vous envoient ces lettres.

— Ce ne sont pas eux, dites-vous ?

— Non, Amélie.

— Alors, qui donc...

— C'est moi.

— Vous, Philippe ?

— Moi. Vous allez comprendre les motifs de cette conduite. C'est précisément lorsque nous sommes le plus heureux qu'il faut savoir prévoir et conjurer les moindres nuages de l'avenir. Or, je veux qu'on ne vous apprenne rien sur moi que je ne vous aie révélé moi-même. Forte et croyante aujourd'hui, peut être ne le seriez-vous pas autant dans quelques années...

— Oh ! Philippe ! dit-elle d'un ton fâché.

— J'ai voulu profiter de ces premières heures pour me faire connaître à vous tout entier ; j'ai voulu opposer aux qualités nouvelles les défauts anciens. Plus votre foi était robuste, plus votre épreuve devait être hardie et décisive.

— C'était donc une épreuve ? murmura Amélie un peu honteuse.

— Oui.

— Mais ce que vous écriviez autrefois...

— Était alors l'expression de ma pensée.

— Méchant !

— Prévenir le mal, cela vaut mieux que d'avoir à le guérir.

Désormais, lorsque vous comparerez l'homme que je suis avec l'homme que j'ai été, vous comprendrez que vous avez opéré une transformation. Ces femmes m'avaient fait sceptique et impitoyable ; vous, Amélie, vous m'avez rendu croyant et bon. A chacune ses œuvres.

— Philippe, j'ai été plus faible que vous ne le pensiez ; ces lettres m'avaient alarmée un instant ; je m'en accuse et j'en rougis. Pardonnez-moi, car je vous aime.

En dépit de sa prétendue assurance, Philippe Beyle s'empressa de faire maison nette, c'est-à-dire de changer immédiatement ses principaux domestiques.

Sauvé par une audacieuse inspiration, il n'en était pas moins inquiet pour l'avenir.

La main de Marianna s'appesantissait décidément sur lui ; ses menaces, qu'il avait d'abord dédaignées, puis oubliées, commençaient à se réaliser depuis quelque temps.

Ce premier coup, entre autres, avait été sûrement et habilement porté ; il eût suffi à dénoncer une imagination féminine. Détruire le prestige de Philippe aux yeux d'Amélie, ruiner l'époux dans l'esprit de l'épouse, tel avait été le but de Marianna.

Philippe avait déjoué ce but.

Il avait vaincu une première fois.

Mais vaincrait-il toujours ?

Le caractère de Marianna lui était connu ; de sa part, il pouvait s'attendre à tout.

Une telle perspective n'avait rien de rassurant pour la paix de son ménage.

Quel parti devait-il prendre ?

Après être entré avec Amélie dans la voie des confidences, devait-il lui avouer les motifs de cette vengeance suspendue sur les deux têtes ? Devait-il lui raconter longuement sa liaison avec Marianna, lui dire les mépris et les dégoûts dont il avait abreuvé cette femme ?

Philippe comprit qu'il avait trop à perdre à ce récit. Il est une nature de révélations dont on peut charger volontiers le hasard, mais qu'il importe de ne pas faire soi-même.

Il aurait fallu expliquer, justifier la haine terrible de Ma-

rianna. Comment s'y serait-il pris pour définir le genre d'outrage auquel, dans un incroyable accès de folie, il s'était laissé emporter lors de sa dernière entrevue avec elle? Il y a des torts envers une maîtresse dont rien ne vous lave, même aux yeux d'une femme légitime. L'outrage fait à Marianna était de ce nombre.

Il faut placer ici une observation, toute à l'honneur d'un sexe trop calomnié : c'est qu'une femme ressent plus vivement l'affront fait à une autre femme qu'un homme ne ressent l'affront fait à un autre homme.

Se confesser à Amélie eût donc été pour Philippe une faute et un danger.

D'ailleurs, cette confession n'aurait pas garanti Amélie des atteintes de sa rivale.

— Ces atteintes seront sans pitié, pensait-il; le *Dies iræ* de l'autre jour n'était qu'un prélude. Je puis juger de ce qu'elle fera par ce qu'elle a fait. Après m'avoir frappé lorsque j'étais seul, quel plaisir n'aura-t-elle pas à me frapper, maintenant que mon bonheur offre deux places à ses coups! Elle passera par le cœur d'Amélie pour arriver plus douloureusement au mien. Ah! Marianna! l'éclair de votre colère ne mentait pas, et, tôt ou tard, la foudre devait le suivre!

Telles furent les réflexions de Philippe Beyle en quittant Amélie.

Il allait au hasard; sa pensée avait besoin d'air et de mouvement.

C'était une chose nouvelle pour lui de se voir sur le point d'engager une lutte sérieuse avec une femme. Aussi l'étonnement n'entrait-il pas pour peu de chose dans la foule de ses craintes.

De plus, il se trouvait secrètement humilié.

Son humiliation était d'autant plus grande que, dans cette lutte, il ne se sentait pas le plus fort.

Il savait que Marianna disposait de moyens étranges et puissants, de ressources mystérieuses. Il se rappelait les paroles qu'elle lui avait jetées dans le délire de ses supplications; et à travers ces paroles il avait cru comprendre qu'elle était aidée dans sa vengeance par d'autres femmes.

Ce souvenir augmentait ses appréhensions.

Ce n'était donc pas seulement entre les mains de Marianna qu'il se sentait, mais dans un cercle d'ennemis invisibles.

La situation était grave.

Philippe arpentait les Champs-Élysées sous un de ces ciels moitié gris et moitié jaunes, qui sembleraient devoir appartenir exclusivement, et par droit de brevet, aux Iles-Britanniques.

Il marchait comme marchent les gens qui ne se préoccupent pas d'arriver, c'est-à-dire tantôt trop vite et tantôt trop lentement.

A la hauteur du carré Marigny, il rencontra un homme enveloppé de fourrures.

C'était M. Blanchard.

CHAPITRE VI

Une ancienne connaissance

Depuis les circonstances qui avaient mis M. Blanchard et Philippe Beyle en présence l'un de l'autre, aux bains de mer de la Teste-de-Buch, leurs rapports, d'abord un peu froids, étaient devenus insensiblement plus aisés, comme il arrive toujours entre gens du monde qui finissent par se découvrir gens d'esprit.

Ils s'étaient revus partout à Paris, et principalement au Club. Philippe tenait M. Blanchard pour une individualité remarquable; et M. Blanchard, de son côté, regardait Philippe Beyle comme un homme à qui il ne manquait rien qu'une dose de bienveillance pour être tout à fait supérieur.

En se trouvant face à face avec Philippe Beyle dans les Champs-Élysées, M. Blanchard lui dit, après les saluts d'usage :

— Je lis sur votre physionomie que mon costume vous étonne...

— Mais non.

— Que ces fourrures me donnent à vos yeux l'air d'un original ?

— Pas le moins du monde.

On se rappellera peut-être que la grande préoccupation de M. Blanchard était d'échapper au reproche d'originalité.

— Hum ! vous n'êtes pas sincère, dit-il à Philippe.

— Je vous assure...

— Ou bien alors c'est vous qui êtes un original, en ne vous habillant pas comme moi.

— Cela pourrait bien être, monsieur Blanchard, répondit Philippe du ton le plus sérieux.

— Est-ce que vous montez les Champs-Élysées ?

— Je ne sais pas.

— Comment ! vous ne savez pas ?

— Non. J'allais au hasard quand je vous ai rencontré.

— Au hasard ? Permettez-moi dans ce cas de régler mon pas sur le vôtre.

— Volontiers, dit Philippe.

— Je croyais qu'il n'y avait plus que moi dans notre époque qui allât au hasard.

— Pourquoi cela ?

— Parce que je suis un oisif, du moins au point de vue du monde, qui n'est pas mon point de vue. Mais vous, un homme d'État...

— Eh bien ? est-ce que les hommes d'État ne vont jamais au hasard ?

— Charmant ! très-joli ! genre M. Scribe. Mais... un nouveau marié ?

— C'est justement pour cela, dit Philippe.

— Votre pensée m'échappe.

— Ah ! monsieur Blanchard, vous qui êtes à la recherche d'émotions saisissantes, de tracas vivaces, je veux vous indiquer une voie peut-être nouvelle pour vous.

— Je suis tout yeux.

— Nouez dans les coulisses de quelque théâtre une intrigue avec une de ces femmes séduisantes à qui la vie du monde et la vie de l'art ont fait deux natures ; avec une chanteuse ou une danseuse.

— *Giselle* ou *Norma*.

— Essayez de poursuivre pendant un an ou dix-huit mois cette intrigue, qui vous paraissait au début charmante comme un opéra, légère comme un ballet; et puis, quittez tout à coup l'objet de votre fantaisie...

— Ce n'est pas difficile jusque-là.

— Ne dénouez pas, tranchez...

— Comme Alexandre.

— N'écoutez ni les fureurs ni les larmes, restez froid et brillant comme l'acier de la hache. Puis, ensuite...

— Ah! voyons!

— Épousez, au bout de quelque temps, une jeune et belle enfant, ignorante de la vie et des haines; tâchez de vous isoler avec elle dans cette retraite merveilleuse et inaccessible que tout homme rêve pour le milieu de son âge; dites-vous bien que rien ne vous attache plus aux événements anciens, rien, pas même le souvenir; endormez-vous dans cette assurance... Ah! le réveil sera terrible!

— Je connais cela, dit M. Blanchard.

— J'en doute.

— Avec des mots nouveaux, vous venez tout bonnement de me raconter le vieux drame, le vieux roman, le vieux vaudeville intitulé : Femme et maîtresse.

— C'est vrai; mais que de variantes à cet éternel sujet!

— Oui; la vengeance d'une femme est le sentiment qui supporte le plus de perfectionnement et de raffinements.

Philippe ressentit un frisson à ces mots.

— Il est donc bien difficile de briser entièrement avec le passé? dit-il, comme en se parlant à lui-même.

— Cela est même impossible, répondit M. Blanchard.

— Impossible?

— On ne recommence jamais sa vie; on la continue.

Un moment de silence suivit ces paroles, pendant lequel M. Blanchard examina à la dérobée la physionomie si expressive de Philippe Beyle.

Après une vingtaine de pas, il lui adressa cette phrase, où la

réserve et la sympathie se fondaient dans les nuances d'une suprême distinction :

— Le sens de vos inquiétudes est peut-être plus aisé à pénétrer que vous ne le supposez vous-même. Voulez-vous que je vous aie deviné ?

Philippe hésita.

— Pas encore, lui dit-il, en le remerciant avec un sourire contraint.

— Comme vous voudrez. J'aurais mis avec plaisir mon peu d'expérience à votre disposition. Vous m'épargnez le rôle de radoteur ; c'est encore moi qui suis votre obligé.

— Oh ! monsieur Blanchard ! votre perspicacité se trouve ici en défaut.

— Comment donc ?

— Moi qui, depuis quelques minutes, ne songe qu'au moyen de vous demander un service !

— Un service ?

— Oui, monsieur Blanchard.

— A propos de quoi ?

— A propos... de musique, si vous voulez.

— De musique, soit. Je me mets complétement à vos ordres.

— C'est une idée que j'ai eue, ou plutôt que je viens d'avoir tout à l'heure, presque à l'instant, dit Philippe.

— Ah ! ah !

— Vous avez été en Russie ?

— C'est à cause de mes fourrures que vous me dites cela.

— Non !

— Je suis allé partout.

— Et, sans doute, continua Philippe, vous avez conservé des relations à Saint-Pétersbourg ?

— Beaucoup.

— Alors vous devez connaître le général Guédéonoff.

— Quel général Guédéonoff ?

— Celui qui est spécialement chargé de recruter des comédiens pour le théâtre de l'empereur Nicolas.

— D'abord il n'est pas général.

— Bah !

— Il n'a même jamais été militaire.

— N'importe. Connaissez-vous M. Guédéonoff?

— Parfaitement; c'est un des plus fins limiers artistiques que je sache; il flaire un premier sujet à plus de cent lieues.

— J'ai entendu vanter en effet ses facultés spéciales, dit Philippe.

— Guédéonoff eût fait au dix-huitième siècle le plus habile et le plus spirituel sergent de gardes françaises qui ait jamais glissé une plume entre les mains d'un villageois, en lui promettant toutes les déesses du paganisme. Mais autre temps! Aujourd'hui il se contente d'enrôler à des prix fabuleux les amoureux du Gymnase qui n'ont pas encore de ventre (car il y a un tarif pour les amoureux comme pour les jockeys), et d'expédier de temps en temps pour la Néva quelques minorités tournoyantes, tourbillonnantes, et balonnantes qu'il enlève à l'Académie royale de musique.

— Je sais cela; et en vous demandant si vous connaissez M. Guédéonoff, je désire seulement apprendre si vous le connaissez intimement.

— Très-intimement!

— Si vous avez du crédit auprès de lui.

— Je le crois bien. Nous avons couru ensemble plus d'une fois la voix de tête et le rond de jambe.

— Ainsi, il écoute votre jugement.

— Il le consulte, affirma M. Blanchard. Il y a six mois, je lui ai fait engager un éléphant.

— Diable! dit Philippe en riant; je vois qu'il a beaucoup de considération pour vous. J'aurais, moi aussi, à attirer l'attention de M. Guédéonoff sur quelqu'un... mais ce n'est pas sur un éléphant.

— Cela ne fait rien.

— Je voudrais user de votre influence pour lui recommander, ou plutôt pour lui signaler... une femme.

— Une femme, monsieur Beyle?

— Oui, une jeune femme.

— Bien entendu!

— D'un talent hors ligne et d'une beauté célèbre.

— *Giselle* ou *Norma*?

— *Norma*, dit Philippe.

— Vous savez, monsieur Beyle, que les cantatrices sont peu demandées à Saint-Pétersbourg. Pour être agréées par l'empereur Nicolas, il faut qu'elles soient précédées d'une réputation européenne.

— Celle dont je vous parle satisfait à cette condition.

— Fort bien ; veuillez me la nommer, et j'en parlerai tout prochainement à Guédéonoff.

— Vous la connaissez comme moi ; c'est la Marianna.

M. Blanchard recula de quelques pas.

— La Marianna, s'écria-t-il ; c'est la Marianna que vous voulez recommander...

— A la Russie, s'empressa d'ajouter Philippe.

— J'entends. C'est impossible.

— Pourquoi ?

— Pour deux raisons, au moins.

— La première ?

— La première... mais il n'y a vraiment que vous pour ignorer ce qui est connu et archi-connu dans le monde musical... la première, c'est que depuis plusieurs années Marianna a perdu sa voix.

— Elle l'a retrouvée ! s'écria Philippe.

— Allons donc !

— Plus puissante et plus admirable que jamais, je vous le déclare.

— Vous l'avez entendue ?

— Oui... oui... murmura Philippe avec un sourire amer, provoqué par le souvenir de sa messe de mariage.

— C'est extraordinaire !

— Dans ce cas, vous devez comprendre combien le moment est heureux pour remettre la Marianna en lumière.

— Je l'avoue.

— Pour la faire remonter sur ce piédestal où personne encore ne l'a remplacée.

— Personne, c'est vrai. Mais, mon cher monsieur Beyle, je vois que vous n'êtes instruit qu'à moitié de la nouvelle situa-

tion de Marianna. Laissez-moi compléter vos renseignements, comme vous venez de compléter les miens.

— Avec plaisir, dit Philippe.

— Marianna est riche aujourd'hui, très-riche ; elle est presque millionnaire.

— Millionnaire ! Comment? Par quel hasard?

— En mourant, Irénée de Trémeleu lui a légué toute sa fortune.

— M. de Trémeleu est mort?... dit Philippe, dont le front se rembrunit.

— Aux îles d'Hyères, où Marianna l'avait accompagné.

— C'était un homme de cœur, dit Philippe Beyle, devenu pensif.

— Dès lors, vous devez comprendre, à votre tour, combien il est difficile d'offrir un engagement à une personne que l'administration de sa fortune doit préoccuper exclusivement.

— Dans cette circonstance, on ne l'offre pas.

— Que fait-on ?

— On l'impose.

— Peste ! comme vous y allez !

— N'y a-t-il pas des précédents dans les annales dramatiques de la Russie? Il me souvient d'avoir entendu plusieurs fois raconter certaines razzias exécutées pour le compte de Sa Majesté impériale.

— Oh ! des contes !

— On cite les noms de plusieurs comédiennes enlevées...

— Par des pirates barbaresques, c'est possible, mais pas par les Russes.

— Hum ! monsieur Blanchard, croyez-vous que la conscience de M. de Guédéonoff soit bien nette à ce sujet?

— Je ne l'ai jamais interrogé.

— Eh bien ! interrogez-le.

— Volontiers.

— Parlez-lui en même temps avec enthousiasme de Marianna, de l'éclatante résurrection de sa voix, du réveil inespéré de son génie. Il en sera frappé, j'en suis sûr.

— J'en serais plus sûr s'il pouvait vous entendre vous-

même, monsieur Beyle; vous avez une chaleur, une conviction...

Philippe se mordit les lèvres.

— Voyons, continua M. Blanchard en riant, avouez que vous ne seriez pas fâché de faire enlever Marianna ?

— Mais...

— Dans l'intérêt de l'art ! comme dit le *Père de la Débutante*. Cette fois, j'outrepasse la permission, et je vous devine tout à fait. Tant pis, mon cher monsieur. Après tout, je suis un peu comme vous, je n'aime guère cette Marianna ; elle a fait souffrir ce bon, ce brave Irénée ; je lui en veux. Qu'il lui ait pardonné, cela le regardait. Mais moi, je n'ai pas de motif pour renoncer à ma rancune. Et puis...

— Achevez, dit Philippe en voyant hésiter M. Blanchard.

— Ce que vous m'avez laissé entrevoir tout à l'heure couronne d'un dernier trait ce caractère, qui ne m'a jamais été sympathique. C'est assez d'une victime dans la vie de cette femme. Il ne faut pas qu'elle puisse approcher des anges de la famille. Le profond et respectueux attachement que j'ai toujours eu pour Mlle d'Ingrande, et que j'ai reporté depuis sur Mme Beyle, me dit que mon devoir, à moi aussi, est de chercher les moyens de lui éviter un contact indigne.

Philippe lui serra la main avec une vraie émotion.

— Ainsi, comptez sur moi, dit M. Blanchard ; je parlerai à Guédéonoff ce soir, demain au plus tard. Je l'enflammerai, j'évoquerai le souvenir de Falcon. Un voyage forcé est nécessaire à la Marianna, décidément.

— N'est-ce pas ?

— Les difficultés seront grandes ; mais bah ! Guédéonoff a des priviléges, des immunités. Il se dira : Enlevons d'abord ! et il enlèvera. On n'est pas pour rien le représentant d'un autocrate.

— Merci, monsieur Blanchard, merci.

— De votre côté, vous savez sans doute où se trouve la Marianna ?

— Mais non.

— C'est important cela, et il faudra le savoir.

— Je m'informerai, je chercherai...

— Bien, dit M. Blanchard.

Et, en se frottant les mains d'un air de satisfaction, il ajouta :

— Allons ! allons ! faire disparaître de Paris une femme, cela va m'occuper pendant quelques jours.

— Que de reconnaissance ne vous devrai-je pas !

— J'en conviens ! mais... suspendez-en l'expression jusqu'à nouvel ordre, car nous avons affaire à forte partie.

— A qui l'apprenez-vous ? murmura Philippe Beyle.

Une heure environ s'était écoulée pendant cet entretien.

Philippe crut qu'il était de bon goût d'en rester là pour une première fois.

— Je crains, dit-il à M. Blanchard, d'abuser de votre temps.

— Vous voyez ce que l'on gagne quelquefois à aller au hasard, répondit celui-ci.

— C'est vrai, et j'espère que nous y retournerons ensemble.

— Quand vous voudrez.

— Où pourrai-je vous revoir ?

— Partout, au Club, chez vous.

— Mais si j'avais une communication importante à vous faire.

— Vous m'écririez, parbleu !

— En quel endroit ?

— Ah ! diable ! je n'avais pas songé à cela, se dit tout haut M. Blanchard.

— Où demeurez-vous ? demanda Philippe, croyant n'avoir pas été entendu.

— Je ne demeure pas.

— Je m'explique mal sans doute. Quelle est votre adresse ?

— Ma foi ! voilà une question à laquelle je suis très-embarrassé de répondre.

— Ai-je été indiscret ?

— Du tout ! Seulemeut vous me voyez en peine de vous dire ce que je ne sais pas moi-même.

— Ce que vous ne savez pas ? répéta Philippe en souriant.

— Parole d'honneur !

— C'est juste ; j'oubliais que vous vous êtes fort spirituellement tracé un sentier indépendant et exceptionnel dans la vie.

— Oh ! je n'ignore pas que l'on me trouve fantasque, souvent même ridicule ; tandis que je suis la logique et la simplicité incarnées.

— Cependant, monsieur Blanchard, un homme qui ne sait pas où il demeure, bien qu'il jouisse d'une grande fortune...

— Ressemble, selon vous, à un fou ?

— A un excentrique, tout au plus.

— Rassurez-vous, monsieur Beyle, je ne suis pas absolument sans feu ni lieu, comme un excommunié du moyen âge.

— Vous habitez probablement quelque mystérieuse bonbonnière cachée par vos ancêtres sous des guirlandes de roses et des touffes de chèvrefeuille, entourée de piéges à loups, défendue par des broussailles de fer, au fond du faubourg Saint-Germain, et par delà les Missions-Étrangères. Je vous approuve, certes.

— Non. Mes ancêtres, puisque vous daignez réveiller ces dignes personnages, m'ont légué, en effet, trois ou quatre maisons ; du moins, c'est ce que prétend mon notaire, qui les fait gérer pour moi ; je ne sais pas même dans quels faubourgs, dans quelles rues, sont situés ces immeubles ; et Dieu me garde de la pensée d'en habiter un seul !

— Vous préférez nos grands et somptueux hôtels, leur opulent comfort ?

— Encore moins ! s'écria M. Blanchard ; moi, loger à présent dans un hôtel ! me livrer à des personnes étrangères, à des serrures inconnues ! reposer entre les planches d'un lit qui a fourni sa vénale hospitalité à toutes les émigrations ! être exposé la nuit à me réveiller au bruit qui se fait sur ma tête ou sous mes pieds ! Monsieur Beyle, vous n'y pensez pas.

— Monsieur Blanchard, il faut pourtant bien demeurer chez soi ou chez autrui. Il n'y a pas de milieu.

— C'est là que je vous attendais. Ah ! il n'y a pas de milieu, dites-vous ; eh bien ! j'ai trouvé un milieu, moi !

— Je dois vous croire, mais ma surprise...

— Hâtez seulement un peu le pas.

— Soit, dit Philippe.

— Avant cinq minutes, selon votre désir, vous allez voir où je demeure... aujourd'hui.

— Ah!

— Mais je ne réponds pas que vous sachiez où je demeurerai demain.

— Je vous avoue que ma curiosité est excitée au plus haut point.

Ils marchèrent encore jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au carré Marigny.

On sait que ce vaste emplacement était jadis affecté aux saltimbanques et aux montreurs de ménagerie, qui, à de certaines époques de l'année, s'y installaient avec une bruyance manifeste.

Mais, en ce moment, il n'y avait au carré Marigny qu'une seule voiture.

Cette voiture était taillée, il est vrai, sur le patron colossal de celles qui servent à transporter des familles entières d'écuyères et d'hercules. Un mince paraphe de fumée échappée d'un tuyau noir indiquait qu'elle était habitée.

Sur une affiche on lisait ces mots, tracés en lettres très-grosses : AUJOURD'HUI RELACHE.

Ce fut devant cette voiture que M. Blanchard s'arrêta.

Il pressa un bouton qui alla agiter une sonnette à l'intérieur.

Aussitôt un laquais en livrée, et qui avait l'air de sortir d'une boîte à surprise, jaillit plutôt qu'il ne sortit de l'immense véhicule.

A l'aspect des deux visiteurs, il s'empressa d'abaisser un marche pied.

— Donnez-vous la peine de monter, dit M. Blanchard à Philippe Beyle.

— Que je monte... là-dedans?

— Puisque c'est là-dedans que je demeure.

— Quelle plaisanterie!

— Je vais vous montrer le chemin.

M. Blanchard monta le premier.

Philippe le suivit.

CHAPITRE VII

Le domicile de M. Blanchard.

Après avoir traversé un soupçon d'antichambre, dont la perspective était augmentée par des fresques à colonnades et à lointains bleuâtres, ils pénétrèrent dans un salon magnifique. Si l'extérieur de cette habitation roulante était d'une apparence modeste, à dessein calculée pour ne pas émouvoir la curiosité des badauds, l'intérieur offrait le plus brillant tabernacle qui ait jamais contenu tous les dieux de l'art et de l'industrie.

Faut-il, à cette occasion, apprendre ou rappeler à nos lecteurs que, tout récemment encore, un de nos anciens ministres, redevenu historien, et obligé à de nombreux voyages par ses études topographiques, s'était fait construire une voiture analogue, un de ces énormes wagons-appartements, qui permettent de goûter à la fois les avantages d'une locomotion rapide et les douceurs d'un luxe stagnant ?

En remontant plus haut, on voit que Louis XVI avait également commandé pour sa fuite un caisson semblable, mais gauche et monstrueux, divisé en plusieurs compartiments, et des-

tiné à contenir la famille royale tout entière, les courtisans et les domestiques. Cette voiture se brisa, après une course de quelques relais.

Celle de M. Blanchard avait été construite sur ses propres indications et presque sous ses yeux.

M. Blanchard avait du goût : ses idées, confiées à des ouvriers d'un mérite supérieur, gagnèrent considérablement à une exécution irréprochable. On pouvait dire de sa maison qu'elle était le chef-d'œuvre de la carrosserie. La perfection des ressorts rendait tout cahot impossible; ce n'étaient plus des ressorts, c'étaient des rubans. Le bruit n'arrivait à l'intérieur qu'amorti par des tapis épais comme un tertre normand ; il était absolument étouffé le soir par les volets qu'on appliquait contre les fenêtres, tant au dedans qu'au dehors.

Il n'y avait pas jusqu'aux vitres de ces fenêtres qui ne fussent doubles, à la mode russe.

Des prodiges d'ébénisterie; une table qui s'agrandissait à volonté ou qu'on pouvait réduire aux simples proportions d'un guéridon; des glaces au biseau exorbitant, et placées de telle sorte qu'elles multipliaient l'étendue à l'infini en se la renvoyant mutuellement; des peintures; une bibliothèque où les reliures de Niédrée et de Duru recouvraient, comme d'un manteau somptueux, les œuvres de la pléïade grelottante; des armes, en cas d'attaque; des buissons de girandoles; voilà ce qu'un premier coup d'œil embrassait dans le salon-miniature où M. Blanchard introduisit Philippe Beyle.

Tout cela s'épanouissait, à la manière d'un bouquet, sous la vive lumière du jour, tombée d'en haut, et dont l'intensité, comme celle du bruit, pouvait être graduée facilement.

Deux bons chevaux dans Paris, quatre au dehors, mettaient en mouvement ce fourgon, dont rien à l'extérieur, comme nous l'avons dit, ne trahissait les merveilles, et qui passait aux yeux du public pour un coche forain, ou bien encore pour une voiture de la Compagnie du Gaz.

M. Blanchard ne faisait pas autre chose que de transporter dans notre civilisation les mœurs nomades des Arabes, avec cette différence qu'au lieu d'une tente conique et austère, la enne était carrée et splendide.

Ce fut ce qu'il s'efforça d'expliquer à Philippe dès qu'ils se furent assis tous les deux sur d'adorables fauteuils-ganaches.

— Franchement, monsieur Beyle, pour un célibataire ou pour un veuf, c'est-à-dire pour quelqu'un que rien ne retient ou ne rappelle au même point, y a-t-il un usage plus tyrannique que celui qui consiste à demeurer quelque part? Ne vaut-il pas mieux, comme moi, demeurer partout?

— J'avoue, monsieur Blanchard, que je ne me suis pas encore suffisamment rendu compte des avantages de votre système. Si commode et si élégant que soit ce volumineux carrosse, il me semble qu'une belle maison, en bonne pierre de taille, lui sera toujours préférée.

— Par qui? par des routiniers, par des gens que tout progrès, que toute amélioration épouvante. Habiter une maison, c'est s'apprêter les plus graves embarras, les plus longs ennuis, et graduellement les plus odieuses tortures. Ne croyez pas que j'exagère. Prenons un exemple : je sors du Club; me voici forcé de marcher ou de me faire conduire jusqu'à *ma maison;* pour peu que cette maison soit à quelque distance, je perds dix ou quinze minutes dans un état de passivité stupide. Me prend-il fantaisie d'aller au Bois ou plus loin, en rase campagne, je suis obligé de me livrer à un ennuyeux calcul de prévisions afin de rentrer avant la nuit dans ma maison. Qu'en dites-vous?

Philippe riait et ne répondait pas.

— Ma maison! ma maison! Et dire qu'il y a des gens qui éprouvent une joie ineffable à prononcer ces deux mots. Ils auraient mieux fait de dire : ma prison. L'homme qui a une maison à soi, comme M. Vautour, ne peut ni vivre, ni respirer en dehors; ses moindres volontés sont soumises à cette masse de pierre qui l'attend, qui le réclame : il voudrait bien voyager, mais que deviendrait-elle? Aussi est-ce une expression vicieuse que celle-ci : *avoir une maison.* Ce n'est pas vous qui avez votre maison, c'est votre maison qui vous a.

— Comme la chienne de Beaumarchais, dit Philippe.

— J'ai donc eu raison de m'affranchir de ces tribulations

ridicules. Au lieu d'être forcé d'aller retrouver chaque soir mes lares, ce sont mes lares qui me suivent partout où je vais.

— Oui, vous êtes le colimaçon de l'immeuble.

— Que me manque-t-il ici? Après mon salon, voici ma chambre à coucher.

M. Blanchard poussa une porte qui démasqua un antre tapissé, ouaté, frangé; quelque chose de calme qu'on n'eût jamais soupçonné et qui appelait le sommeil béat.

— Mon domestique a son hamac dans l'antichambre, continua-t-il. Nous remisons là où il me plaît. Très-souvent, en été, j'ai vu lever l'aurore dans la plaine Saint-Denis.

— C'est charmant!

— Et quel bonheur de n'avoir à subir aucun voisinage incommode, de n'entendre le matin aucun de ces bruits, de ces cris, de ces miaulements, de ces tambours qui saluent l'aube de Paris! En outre, est-il quelque chose de plus monotone et de plus bête, pour l'homme qui a une maison, que de se réveiller tous les jours en face du même mur, de la même cour ou du même jardin? C'est à donner le spleen. Moi, je varie éternellement mes points de vue.

Tout cela ne m'explique pas l'affiche placée en dehors de... votre hôtel.

— Quelle affiche?

— AUJOURD'HUI, RELACHE.

— C'est facile à saisir, cependant. La forme et l'étendue de mon domicile m'exposent, je ne fais aucune difficulté pour en convenir, à des méprises dont la répétition pourrait me fatiguer quelquefois. Dans les endroits où je m'arrête, on me prend volontiers pour un dentiste, un marchand de crayons ou un jongleur.

Philippe ne put s'empêcher de rire.

— C'est pour éviter les rassemblements et les questions que j'ai autorisé mon valet de chambre à apposer cette affiche inamovible: AUJOURD'HUI, RELACHE. Cela écarte ou, du moins, cela ajourne les curiosités. Il ne m'en faut pas davantage.

— Bravo! monsieur Blanchard, vous avez réponse à tout, dit Philippe en se levant.

— Où allez-vous donc?

— Il faut que je vous quitte; Amélie serait inquiète d'une plus longue absence.

— N'est-ce que cela? Rasseyez-vous, monsieur Beyle.

— Mais...

— Rasseyez-vous, je vous prie.

M. Blanchard pesa sur un timbre.

Le valet apparut.

— Attelez, lui dit-il.

Ensuite, se retournant vers Philippe :

— Je vais vous ramener chez vous.

— C'est trop de bonté, et je dérange peut-être votre itinéraire.

— Non. Je dînerai aux alentours du boulevard; ensuite je rentrerai pour m'habiller.

— Où?

— Ici. Ah! c'est juste, je ne vous ai pas fait voir mon cabinet de toilette.

— Et après, monsieur Blanchard?

— Après, j'irai passer une heure aux Italiens, où peut-être rencontrerai-je Guédéonoff.

— Votre... maison... fera queue parmi les calèches?

— Certainement.

— Et, au sortir du théâtre, vous tomberez moelleusement dans votre lit.

— D'ordinaire, c'est ce qui arrive; mais ce soir, je reçois.

— Vous recevez?

— Oui.

— Où cela?

— Ici, parbleu! toujours ici! Je compte ramener quelques personnes à qui j'ai donné rendez-vous au foyer. Nous prendrons le thé chez moi. Oh! une petite réunion sans façon. Si vous daignez être des nôtres...

— Merci, monsieur Blanchard.

— En tout cas, n'arrivez pas après minuit, car ma maison et moi nous serons partis pour Orléans, où je suis invité à déjeuner demain matin.

— De mieux en mieux ! savez-vous que je pourrais bien finir par me ranger à votre méthode ?

— Il faudrait commencer par là.

— On n'est pas parfait, dit Philippe en riant.

— Riez ! mes idées feront leur chemin.

— Grâce à votre cocher.

— Avant un siècle, tout le genre humain sera logé dans des voitures.

— Cela donnera assez l'image d'un déménagement universel.

M. Blanchard se leva à son tour.

— A bientôt, dit-il en tendant la main à Philippe Beylo.

— Comment ?... dit celui-ci, surpris.

— Vous êtes rendu chez vous.

CHAPITRE VIII

La fête d'une mère.

Une seconde visite avait été faite par Marianna à Mme de Pressigny.

Comme dans la première, elle s'était montrée décidée à poursuivre son œuvre vengeresse.

La plupart des instructions envoyées par elle à la marquise n'avaient pas été exécutées; c'était là un acte d'opposition inouï, sans précédents, et qui pouvait entraîner les conséquences les plus graves pour la grande-maîtresse.

Aux explications qui lui furent demandées par Marianna, Mme de Pressigny répondit vaguement, évasivement.

Étonnée, Marianna comprit tout de suite que la marquise était en demeure de lui résister sans enfreindre les statuts.

Mais, dans ce cas, pourquoi ne jetait-elle pas résolûment le masque? Pourquoi semblait-elle chercher à gagner du temps?

Il fallait que son plan de résistance ne fût donc pas complétement organisé; et s'il n'était pas complétement organisé, Marianna avait encore l'espoir de le renverser.

Il s'agissait de pénétrer ce plan.

Les moyens matériels ne faisaient pas défaut à Marianna : elle était riche. Elle pouvait avoir sa police, elle l'eut. Elle voulut savoir jour par jour, heure par heure, quel avait été l'emploi du temps de la marquise de Pressigny depuis leur premier entretien : un rapport circonstancié, et tel qu'elle le désirait, lui fut adressé.

Dans ce rapport, son esprit ne fut frappé que d'une chose : le voyage à Épernay.

Ce fut à saisir les causes de ce voyage que Marianna appliqua immédiatement toutes ses facultés.

Elle y parvint.

A première vue, cela peut paraître difficile; mais qu'est-ce qui ne paraît pas difficile à première vue ?

On se rappelle, si du moins on ne le sait par cœur, le conte de Voltaire où le philosophe Zadig, se promenant auprès d'un petit bois, est accosté par le grand-veneur, qui lui demande s'il n'a point vu passer le cheval du roi. — C'est, répondit Zadig, le cheval qui galope le mieux : il a cinq pieds de haut, le sabot fort petit; les bossettes de son mors sont d'or à vingt-trois carats; ses fers sont d'argent à onze deniers. — Quel chemin a-t-il pris? où est-il! — Je ne l'ai point vu et je n'en ai jamais entendu parler, répondit Zadig.

Zadig disait vrai.

Conduit devant ses juges, voici comment il s'expliqua :

— Vous saurez que, me promenant dans les routes de ce bois, j'ai aperçu les marques des fers d'un cheval; elles étaient toutes à égale distance. « Voilà, ai-je dit, un cheval qui a un galop parfait. » J'ai vu sous les arbres, qui formaient un berceau de cinq pieds de haut, les feuilles des branches nouvellement tombées ; j'ai reconnu ainsi que ce cheval y avait touché, et que, par conséquent, il avait cinq pieds de haut. Quant à son mors, il est d'or à vingt-trois carats, car il en a frotté les fossettes contre une pierre que j'ai reconnu être une pierre de touche et dont j'ai fait l'essai.

Ce fut par une suite d'inductions pareilles à celles de Zadig que Marianna réussit à percer le mystère du voyage de la marquise.

Elle sut qu'à Épernay habitait une sœur de l'association.

Les informations qu'elle fit prendre lui apprirent que cette sœur, par sa position obscure, n'avait jamais été à même de rendre d'importants services à la Franc-Maçonnerie des femmes.

Raison de plus, de la part de Mme de Pressigny, pour exiger d'elle un sacrifice décisif et destiné à payer toutes ses dettes en une fois.

Quelle pouvait être la nature de ce sacrifice?

Un mystère planait évidemment autour de la maison et de la famille Baliveau. Un tel isolement avait sa cause; une tristesse si particulière devait être motivée.

Deux idées se présentèrent en même temps à Marianna:

L'idée de ruine;

L'idée de maladie.

Elle se confia à un homme d'affaires pour la première.

Elle s'adressa à un médecin pour la seconde.

L'homme d'affaire et le médecin allèrent camper à Épernay. Inutile de dire que l'un et l'autre avaient été choisis par Marianna dans ces bas-fonds de l'intrigue parisienne où se débattent tant d'intelligences corrompues.

Après huit jours, l'homme d'affaires et le médecin revinrent rendre compte de leur mission, en disant :

— Oui, il y a ruine.

— Oui, il y a maladie.

— La ruine est du côté du mari.

— La maladie est du côté de la femme.

Seulement, comme la dissimulation provinciale est encore plus forte que la rouerie parisienne, aucun d'eux ne put chiffrer la ruine, aucun d'eux ne put spécifier la maladie.

C'en était assez néanmoins pour Marianna.

A ses yeux, il était clair que la marquise de Pressigny devait spéculer sur ces deux circonstances.

Dans quel but?

Elle n'en pouvait avoir de plus actuel et de plus sérieux que de conjurer les périls qui s'amoncelaient sur l'époux de sa nièce.

C'était donc pour conjurer ces périls qu'elle avait fait le voyage d'Épernay, qu'elle avait été au-devant de cette maladie, de cette ruine.

Une ruine se détourne.

Une maladie s'utilise.

Sur cette pente, Marianna ne s'arrêta pas; elle alla si loin, qu'elle atteignit l'invraisemblable vérité.

Il fut évident pour elle que la marquise de Pressigny voulait faire de sa nièce une franc-maçonne, et que, pour cela, elle avait jeté les yeux sur Mme Baliveau. Marianna frémit, car elle ignorait que le hasard seul était l'auteur de cette combinaison. Elle crut que la marquise avait acheté la vie d'une femme, et elle chercha le moyen d'annuler ce marché épouvantable.

En conséquence, un soir, au sortir du salut, une vieille dame, dont les traits étaient comme ensevelis dans des coiffes noires, s'approcha de Mlle Anaïs Baliveau, au moment où celle-ci trempait ses doigts dans le bénitier, et lui dit à voix basse :

— Veillez sur votre mère, elle veut attenter à ses jours.

L'effroi rendit Anaïs immobile. Lorsqu'elle fut en état d'ouvrir la bouche, elle ne vit plus personne autour d'elle.

Ce sinistre avertissement la trouva d'abord incrédule; car, dans la pureté de sa conscience, elle ne pouvait admettre le suicide que comme un épouvantable et dernier refuge ouvert aux remords par le crime, et la vie de sa mère lui était trop bien connue pour laisser place à un seul soupçon.

Anaïs s'appliqua néanmoins à l'observer avec une attention nouvelle, épiant ses démarches, commentant ses paroles; et elle ne tarda pas à remarquer en elle un redoublement de tendresse qui lui causa d'indicibles transes.

Un drame pénible se développa alors.

Mme Baliveau se montrait plus avide que jamais des caresses et du sourire de sa fille; elle la serrait à chaque instant et à toute occasion dans ses bras, la regardait avec délices, passait des journées entières à l'initier aux choses du ménage, à lui donner des conseils; et cela, avec un accent, des regards, une émotion qui ne s'étaient jamais produits chez elle à un degré semblable.

— Ne croirait-on pas que vous devez me quitter, ma mère? lui disait quelquefois Anaïs en la regardant fixement.

— Non ; mais il convient que tu sois instruite dans tous les devoirs d'une bonne épouse.

D'autres fois c'étaient ses propres parures, ses bijoux de noces, ses dentelles et ses robes de jadis, que Mme Baliveau allait extraire du fond de ces mystérieuses armoires de province, arches de la famille où dort le souvenir des beaux jours de la vie, des coquetteries solennelles, des fastes touchants ; tabernacles pieux et qu'on n'ouvre pas sans être attendri. Elle remuait tout cela, et elle venait ensuite répandre sur les genoux de sa fille les colliers aux perles jaunies par le temps, les merveilleuses guipures qui n'ont été portées qu'une fois, les écrins du baptême, les mouchoirs brodés, tous ces trésors intimes qui gardent jusqu'au doux parfum du passé.

A chacun de ces cadeaux, Mme Baliveau paraissait attendre de sa fille un élan de joie, un mouvement de surprise charmée. Au lieu de cela, Anaïs demeurait muette.

— Hélas ! lui dit à la fin Mme Baliveau découragée, tu trouves tout cela indigne de ta beauté et de ta jeunesse, n'est-ce pas?

— O ma mère ! pouvez-vous le penser?

— Alors, d'où viennent ton silence et ta froideur?

— Eh bien ! si vous voulez que je vous l'avoue, je crois recueillir votre héritage.

— Quelle singulière pensée tu as là !

— Pourquoi renoncer à ces parures que j'aurais tant de plaisir à vous voir porter encore?

— Tu te maries ; n'est-ce pas à ton tour de briller?... Voudrais-tu, avec mon âge et mes cheveux gris, que j'eusse recours à ces artifices?

— Votre âge, ma mère? Mais tout le monde ici vous trouve aussi jeune que moi.

Mme Baliveau sourit.

— Crois-moi, ma chère Anaïs, dit-elle, le seul bonheur qui m'est réservé à présent, c'est de me voir revivre en toi, et comme femme, et comme mère.

— Ne craignez-vous pas de me voir appartenir à un autre?

— Non, je sais d'avance quel partage égal tu feras de ta tendresse. Mais, vois ces broderies : il n'y en a pas de plus belles dans Épernay. Je suis sûre qu'elles t'iront à ravir.

Anaïs ne regardait pas.

— Veux-tu les essayer ?

— Comme vous voudrez, ma mère.

Les broderies tombèrent tristement des mains de Mme Baliveau.

— C'est donc bien passé de mode ! murmura-t-elle presque timide ; je sors si peu ; j'ignore, en effet, ce qui est beau et riche maintenant. Excuse-moi. Pourtant Étienne m'a souvent répété qu'elles étaient magnifiques. Il y a bien longtemps, c'est vrai. Pauvres défroques !

— Ma mère, je vais vous communiquer une idée qui vous paraîtra déraisonnable, folle.

— Dis toujours.

— Cette idée me poursuit sans relâche ; il faut que je m'en débarrasse, car elle me fait trop de mal.

— Qu'est-ce donc, mon enfant ?

— Il me semble, sans que je m'en rende bien compte, qu'un malheur nous menace.

— Que veux-tu dire ? demanda la mère inquiète.

— Depuis quelque temps, je ne vous trouve plus la même.

— Plus la même ! Est-ce que, sans m'en apercevoir, je ne te témoignerais plus autant d'affection ?

— Au contraire, murmura la jeune fille.

— Je ne te comprends pas ; explique-toi, je t'en prie. Anaïs, ma chère enfant, qu'as-tu ? On dirait que tu es près de pleurer. Quelle peine involontaire ai-je pu te causer ?

— Aucune, ma mère, aucune... mais depuis quelques jours...

— Eh bien ! depuis quelques jours ?

— J'ai peur.

La mère pâlit.

— Peur ? répéta-t-elle.

— Oui, ma mère.

— Peur... de quoi ?

La jeune fille garda le silence.

— Je sais ce que c'est, dit Mme Baliveau en essayant de sourire : c'est l'approche de ton mariage qui t'effraye. J'étais comme cela, moi aussi.

— Non, ma mère, ce n'est pas l'approche de mon mariage qui m'effraye.

— Alors ?

— Vous rappelez-vous le jour où vous avez reçu la lettre de cette dame de Paris, votre amie de pension ?

— O mon Dieu ! pensa la mère.

— Eh bien ! mes craintes datent de ce jour-là.

— Quelles craintes, Anaïs ?

Et, la regardant à son tour avec anxiété, elle ajouta :

— Est-ce que... tu nous aurais écoutées ?

— Oh ! ma mère !

— Non, non ! pardonne-moi, je ne sais ce que je dis. Mais c'est ta faute. Tu me troubles avec tes chimères. Voyons, quelle est l'inquiétude qui t'agite ? Tes mains sont brûlantes, en effet. Que crains-tu ?

— Je crains de vous perdre, répondit sourdement la jeune fille.

— Ah !

Mme Baliveau porta la main à sa gorge pour y arrêter un cri.

Anaïs fondit en larmes.

— Me... perdre ? dit enfin la mère en faisant un puissant effort sur elle-même ; qui a pu t'inspirer une pareille supposition ? ai-je donc l'air d'être malade ?

— Non, ma mère, ce n'est pas cela.

— Ce n'est pas cela, dis-tu ?

— Non.

— Eh bien de quel accident crois-tu que je sois menacée ? Chasse, mon enfant, toutes ces terreurs sans motifs. Veux-tu m'alarmer moi-même ? veux-tu alarmer ton bon père ? Tu auras été tourmentée, je le vois bien maintenant, par quelques-uns de ces rêves qui se représentent plusieurs fois et qu'on est tenté de prendre pour des avertissements, à cause de leur obstination. Il faut tâcher de t'étourdir. En continuant de t'abandonner à des idées aussi ridicules, tu risquerais de me

faire une peine sérieuse... et ce n'est pas ton intention, n'est-ce pas ?

Mme Baliveau avait réussi à prononcer ces paroles avec un accent si calme, si naturel, qu'Anaïs sentit ses doutes s'évanouir.

— Laissons là ces toilettes, reprit Mme Baliveau ; elles sont la cause de cette conversation chagrine.

Un instant après, elle demanda, comme avec indifférence :

— A propos, Anaïs...

— Que voulez-vous ma mère ?

— Combien y a-t-il de jours que cette dame, Mme de Pressigny, est venue me voir ?

— Il y a quatorze jours.

Mme Baliveau ne fut pas maîtresse d'un mouvement de surprise.

— Quatorze jours, répéta-t-elle ; en es-tu bien sûre ?

— Oui, ma mère.

— Déjà ?...

Ce mot fut prononcé lentement et à voix basse.

Ce mot résumait depuis quatorze jours tous ses bonheurs et tous ses regrets !

Au moment de quitter volontairement la vie, elle s'était sentie retenue par tous les liens du foyer, resserrés autour d'elle avec plus de force et de charme. Son mari auquel elle avait remis les soixante mille francs de la marquise, sous les apparences d'un prêt, son mari s'était départi envers elle de sa réserve accoutumée. Les soirées du petit salon violet en avaient reçu une gaieté plus franche. Mme Baliveau hâtait les préparatif du mariage d'Anaïs avec M. Fayet-Vidal, le blond substitut. Tout riait à cette pauvre femme ; la maladie elle-même semblait l'oublier.

Une surprise lui était réservée ce même soir.

C'était sa fête.

Deux lampes de plus ornaient le salon. Les vases de la cheminée avaient été remplis de fleurs. Chaque invité brillait de cet air discret et de ce bon sourire qui sont l'éclat de la province ; on se parlait à mi-voix. Une partie de piquet commencée s'était achevée tout de travers. Catherine allait et venait avec

une mine affairée. Le tablier blanc d'un pâtissier avait été aperçu dans l'entre-bâillement d'une porte, puis M. Baliveau s'était levé pour aller pousser vivement la porte. Quelques yeux impatients se fixaient sur la pendule. L'arrivée du substitut, dont le paletot ne dissimulait pas suffisamment un énorme bouquet, compléta la réunion et devint le signal de la fête.

A minuit, tout le monde était encore dans le petit salon violet, ce qui n'avait jamais eu lieu jusqu'alors. Mme Baliveau tenait tendrement serrées les mains de sa fille dans les siennes.

— Je monterai demain dans ta chambre avec Catherine pour prendre la mesure de tes rideaux de fenêtre. J'ai de la mousseline avec des dessins de toute beauté ; je veux t'en faire cadeau, à toi et à ton mari, puisque vous nous avez promis de demeurer ici pendant quelque temps.

Trois jours après cette fête d'intérieur, Marianna était chez la marquise de Pressigny.

Elle menaçait et elle demandait, à la grande-maîtresse de la Franc-Maçonnerie des femmes, sa signature au bas d'un ordre dirigé contre Philippe Beyle.

Après avoir vainement essayé de toutes les formes de supplication, Mme de Pressigny allait écrire son nom sur l'acte fatal, lorsqu'un valet entra, lui apportant une lettre.

Un tremblement la saisit dès qu'elle eut jeté les yeux sur le timbre.

La lettre venait d'Épernay.

Elle la décacheta sous le regard inquiet de Marianna, et en retira un papier qui n'était autre que l'acte de décès de Mme Baliveau.

Une profonde tristesse remplit le cœur de la marquise et voila son front pendant un instant.

Quand elle se retourna vers Marianna :

— Ma nièce Amélie est franc-maçonne, dit-elle, et son mari est désormais inviolable.

CHAPITRE IX

Lettres anonymes.

Les lettres anonymes ne pouvaient manquer à Philippe Beyle.

Voici celle qu'il reçut, lettre écrite avec du venin et sablée avec de la calomnie :

« Vous négligez déjà votre femme ; vous lui laissez passer de longues soirées auprès de Mme de Pressigny. Ne vous est-il jamais venu à la pensée qu'une confiance excessive déplaisait à l'honnêteté elle-même ? Vous ne savez pas que les femmes se vengent tôt ou tard des libertés qu'on leur permet en prenant les licences qui leur sont interdites ? Mme Beyle a pu s'étonner d'abord de vous voir si peu exigeant ; maintenant elle se plaît à vous voir tel que vous êtes. Si vous désirez connaître combien elle tient aux heures d'indépendance que votre insouciance lui accorde, demandez-lui de vous consacrer une des soirées qu'elle réserve à sa tante, par exemple celle de demain.

» UN AMI CLAIRVOYANT. »

C'était là le triomphe de la lettre anonyme. Rien n'y manquait : style patelin, heureux choix de mots, manifestation de sympathie, signature affectueuse; quelque chose comme un reptile qui ondule, se glisse, prend son temps et s'élance.

Tout en souriant de mépris, Philippe examina l'écriture de cette dénonciation; elle était ferme, lourde, prétentieuse.

Il en conclut que ce devait être l'œuvre salariée de quelque écrivain public.

Néanmoins, et bien qu'il se fût promis de n'accorder à cette injure qu'un légitime oubli, ce ne fut pas sans un mouvement de contrariété qu'il entendit le lendemain Amélie dire au laquais :

— Prévenez le cocher pour huit heures; j'irai ce soir chez Mme de Pressigny.

La lettre anonyme était donc bien instruite.

Résolu à étouffer au fond de son cœur tout germe de honteux soupçon, Philippe, le soir venu, annonça qu'il irait à l'Opéra.

Ayant dit, il se leva et posa ses lèvres sur le front d'Amélie, ce qui est, pour tout mari bien élevé, la meilleure façon de prendre congé de sa femme.

L'empressement qu'elle apporta à recevoir ce baiser causa à Philippe un trouble et un malaise qu'il ne put cacher.

— Qu'avez-vous, mon ami? lui demanda-t-elle.

— Une oppression subite... oh! rien qui doive vous inquiéter.

— De quel air vous me dites cela, Philippe?

Il s'était assis.

Elle s'assit auprès de lui.

— Voulez-vous que je sonne? reprit-elle.

— Non.

— Vous avez pâli, cependant; il faut envoyer chercher le docteur.

— Ce n'est pas la peine, Amélie.

— Voyons, qu'éprouvez-vous?

— Plus rien.

— Plus rien ? répéta-t-elle d'un ton incrédule.

— Je vous l'assure, dit-il en la regardant avec un sourire où la méfiance s'effaçait peu à peu.

— En effet, vous êtes moins pâle.

Elle se remit à se ganter.

Une préoccupation visible remplaça ses affectueuses démonstrations.

On eût dit qu'elle s'impatientait contre la pendule, trop lente à son gré. Du bout de son brodequin, elle agaçait les gros chenets reluisants de la cheminée, ou bien elle revenait se poser devant les glaces de l'appartement pour retoucher quelque détail de sa toilette, semblable à un peintre que ne satisfait jamais absolument son ouvrage.

Enfin, le valet de pied entra en disant :

— La voiture de madame.

Un geste de satisfaction échappa à Amélie.

— Vous ne souffrez plus, Philippe ? dit-elle en se retournant vers son mari.

— C'est passé.

— Vous m'avez alarmée un instant.

— Rassurez-vous, je vais mieux.

— Mieux seulement?

— Bien.

— C'est que si vous étiez sérieusement indisposé, je ne voudrais pas vous laisser seul, ajouta-t-elle en donnant de l'espace à sa robe.

— Ne craignez rien.

— Alors, je puis aller chez notre tante ?

— Avez-vous besoin de ma permission ?

Sur le seuil de l'appartement, Amélie se retourna encore une fois et lui envoya un adieu.

— Je suis un fou, et ma femme est un ange ! dit Philippe lorsqu'il se vit seul. Jaloux, moi, après quelques jours de mariage! je ne mérite pas mon bonheur.

Il courut à l'Opéra, riant sincèrement de ses premières inquiétudes conjugales.

Le lendemain, un second billet anonyme saluait son réveil.

— Un sage le déchirerait sans le lire, pensa-t-il.

Et il demeura quelque temps indécis, le pouce sur le cachet.

Les réflexions se succédèrent.

— Pourquoi un sage le déchirerait-il? Afin de ne pas voir sa confiance ébranlée. Ce sage ne serait guère courageux, en tous cas. Ne pas lire ce billet, c'est supposer que quelque chose peut ébranler ma confiance. Lisons.

Voici ce qu'il y avait dans cette lettre :

« Mon zèle aura raison de votre indifférence. Puisqu'il vous a paru inutile ou impossible de retenir Mme Beyle hier soir, demandez-lui au moins où elle est allée.

» UN AMI ACHARNÉ. »

— Passe pour cela, se dit Philippe; je puis faire cette concession à *mon ami*.

Il réserva cet entretien pour le déjeuner.

Au déjeuner, paraissant s'aviser d'un oubli de politesse, il posa la question en ces termes :

— Donnez-moi donc des nouvelles de votre tante, Amélie.

— Un reste de névralgie, mais peu de chose.

— Vous l'avez vue hier ?

Amélie leva les yeux sur Philippe avec étonnement.

Il reprit :

— Je veux dire : Vous êtes allée chez elle?

— Vous le savez bien.

— C'est vrai.

Il se tut; mais le souvenir de la lettre anonyme le poursuivait encore.

— *Mon ami* se moque de moi, pensa-t-il; j'ai fait la demande qu'il m'indique; la réponse est très-rassurante. Il me rend ridicule.

Néanmoins, après un silence de quelques minutes, Philippe ajouta :

— Recevait-elle hier ?

— Qui ?

— Mme de Pressigny.

— Mais non, puisqu'hier c'était mercredi. Elle ne reçoit que les vendredis; il est impossible que vous l'ayez oublié.

— Ah ! c'est juste.

— Quelle singulière conversation vous avez ce matin, Philippe !

— Excusez-moi : je suis un peu distrait.

— Je m'en aperçois.

— Croiriez-vous qu'hier soir, à l'Opéra, j'ai eu jusqu'au dernier moment une vague espérance.

— C'était ?...

— C'était que vous viendriez avec la marquise.

— Oh ! nous étions trop occupées, s'écria étourdiment Amélie.

Philippe l'observait.

Elle rougit et perdit contenance.

— Il est peut-être indiscret à moi de m'enquérir de ces occupations ? dit-il.

— Pourquoi donc ? balbutia Amélie.

— Mais... je ne sais.

— Ma tante n'a pas de secrets.

— Et vous ? dit Philippe.

— Moi non plus, répondit-elle en cherchant à sourire ; quels secrets voulez-vous que j'aie ? Est-ce que vous allez recommencer votre conversation à bâtons rompus, comme tout à l'heure.

— Ainsi, vous et votre tante, vous avez été fort occupées hier soir ?

— A des œuvres de bienfaisance, oui.

— C'est pour le mieux.

— Vous paraissez ignorer, dit Amélie, que nous appartenons toutes les deux à plusieurs sociétés de charité, à l'œuvre de Saint-François de Paule, aux Jeunes-Orphelines, aux Jeunes-Aveugles...

— Je sais cela.

— Vous même, Philippe, vous êtes inscrit parmi les fondateurs des Crèches.

— Bah !

— Oui, mon ami.

— Vous avez bien fait, je vous en remercie, dit-il en prenant la main de sa femme ; mais... revenons un peu, si du moins vous le voulez bien, à vos occupations d'hier.

— Volontiers.

— Comment s'est exercée votre bienfaisance ?

— Mais comme elle s'exerce d'habitude.

— Au dehors, n'est-ce pas ?

— Oui, au dehors.

— Oh ! la lettre ! la lettre ! pensa Philippe.

Et il continua de l'accent le plus ordinaire :

— Alors, vous êtes sorties ?

— Sans doute.

— Ensemble ?

— Ensemble.

— Je le savais, dit Philippe avec un sourire politique.

— Par qui ? demanda Amélie plus étonnée qu'inquiète.

— On vous a vue.

Amélie avait eu le temps de se remettre.

Elle arrêta à son tour ses yeux sur Philippe et leur donna une expression narquoise.

— Savez-vous, lui dit-elle, comment se nomme, de son vrai nom, ce que vous venez de me faire subir ?

— Eh bien ?

— Un interrogatoire.

— Amélie ! protesta Philippe.

— Un véritable interrogatoire.

— Vous donnez à de simples questions un sens trop déterminé.

— Philippe, parlons franchement.

— Je ne demande pas mieux ; commencez, dit-il.

— Avouez que vous êtes devenu curieux.

— Non, mais je peux le devenir.

— Comment cela ?

— Cela dépend de vous, Amélie.

— De moi ?

— Vous n'avez qu'à me cacher une seule de vos démarches.

— Ah ! dit la jeune femme, qui devint pensive.

— Est-ce que cela vous fait réfléchir ?

— Oui.

— Si j'en juge par votre physionomie, vos réflexions sont d'un ordre bien mélancolique.

— En effet ; je pensais, pour la première fois, à votre autorité, aux droits que vous donne sur moi le mariage.

— Amélie, vous raillez, j'imagine.

— Un prévenu raille-t-il devant le juge d'instruction ?

— Ah ! voilà une méchante parole. Quoi ! ma sollicitude deviendrait à vos yeux de la défiance, ma tendresse une inquisition ! Vous n'y songez pas, Amélie. Depuis quand deux époux se sont-ils interdit les confidences ?

— Depuis que ces confidences ne pouvaient servir à l'un d'eux que pour contrôler d'absurdes renseignements.

— Que voulez-vous dire ?

— Qu'il est étrange à vous, Philippe, de m'interroger sur des choses que vous savez déjà. Quant à celles que vous ignorez, les personnes qui m'ont rencontrée vous les apprendront peut-être. Mais ne comptez pas sur moi pour cela.

Quelque chose de l'air et de l'autorité de Mme d'Ingrande avait passé dans ces paroles.

Philippe le remarqua et il devint sombre.

— Ainsi, dit-il, dès aujourd'hui vous établissez la possibilité d'un mystère entre nous deux ?

— Jamais je ne vous ferai un mystère de ce qui ne concernera que moi.

— Vous avez des formules qui sentent tout à fait la diplomatie, chère amie. Rédigeons notre traité en termes meilleurs. Que me direz-vous et que ne me direz-vous pas ?

— Mon devoir est de tout vous dire, Philippe ; mais est-il de votre dignité de tout demander ?

Cette dernière réponse appartenait à un genre de phrases dont il avait appris à se méfier plus que de toutes autres.

Il se tut.

Il ne voulut pas prolonger plus longtemps une lutte dont l'issue paraissait incertaine. Peut-être même regretta-t-il de l'avoir poussée trop avant. Quelle base avaient ses soupçons, en effet? De quelles preuves étayer une accusation quelconque?

Néanmoins, la lettre anonyme avait porté coup.

L'embarras d'Amélie, sa rougeur soudaine, ses réponses ambiguës, tout cela devait rester dans l'esprit de Philippe Beyle.

Marianna avait réussi à empoisonner son bonheur.

CHAPITRE X

Le boulevard des Invalides.

La nuit avait la noirceur des tragédies de Crébillon le père.

Neuf heures venaient de sonner à toutes les horloges de Paris, lorsqu'un coupé déboucha sur le boulevard des Invalides.

Ce coupé était suivi, à une distance calculée, par un cabriolet de régie.

Les passants commençaient à se faire fort rares dans ce quartier où, à moins de circonstances extraordinaires, ils sont fort peu nombreux en plein midi.

Périgueux et Lodève sont moins éloignés de Paris que le boulevard des Invalides, magnifique ceinture du faubourg Saint-Germain, large comme une grande route, et qui garde le caractère solennel du temps passé.

Ce boulevard, effroi des cochers de citadine, commence non pas au bord de la Seine, mais un peu plus loin, à l'extrémité des constructions singulières et arbitraires de feu M. Hope, c'est-à-dire à l'angle de la rue de Grenelle. Il se développe sur une double allée d'arbres énormes, bordée de

vastes trottoirs, et ne s'arrête qu'à la barrière du Maine, pour prendre le nom de boulevard Mont-Parnasse et monter vers les régions paisibles de l'Observatoire. En son chemin, il longe successivement un assez grand nombre d'établissements religieux, qui contribuent à lui donner cet aspect exceptionnel et grandiose, entretenu par le souvenir de Louis XIV. C'est d'abord, à gauche, l'archevêché, silencieux et confortable palais ; ensuite, le couvent du Sacré-Cœur, qui occupe un emplacement immense, protégé par un mur au-dessus duquel on voit se balancer les branches d'un parc vraiment royal ; la religion, la science et la poésie bercent sous ces charmilles les gracieuses titulaires des plus belles dots de France. Puis, voici l'asile plus modeste des Freres de la Doctrine chrétienne, dont il n'est pas rare de rencontrer les noires phalanges se dirigeant, lentes et recueillies, vers les campagnes d'Issy.

A la hauteur de la rue de Sèvres, on passe devant l'institution des Jeunes-Aveugles, renommée aux alentours par l'effervescence de ses essais musicaux. Plus loin est la maison dite des *Oiseaux*, qui tient le milieu entre le couvent et le pensionnat, entre la religion et le monde, et qui est à peu près au Sacré-Cœur ce que la finance est à la noblesse.

Si l'on parcourt le boulevard des Invalides le dimanche, à l'heure des offices, on est sûr d'entendre pendant une demi-heure un concert de voix pieuses et argentines. Les sons de l'orgue s'élèvent au-dessus des jardins ; des notes de plain-chant traversent les airs et viennent expirer sur la chaussée.

Le côté droit du boulevard est la partie déserte ; les murailles de l'hôtel des Invalides, de nombreux chantiers de bois ; çà et là un pavillon couvert d'ardoises, ou bien une petite maison composée d'un rez-de-chaussée et d'une mansarde, repaire abandonné de quelque fermier général libertin ; nous ne croyons pas qu'on puisse y voir autre chose.

Les mœurs de ce faubourg sont inconnues principalement de ceux qui l'habitent ; ce sont pour la plupart des employés de ministères, des rentiers modestes, gens peu observateurs de leur nature, n'estimant la promenade qu'au point de vue de l'hygiène, et ne craignant rien tant que de se trouver attardés sur la voie publique. Aussi, si la vie de famille ou plutôt l'amour du

chez soi, est pratiqué quelque part à Paris, c'est surtout dans ces zones lointaines, où la porte de chaque logis se ferme régulièrement dès le crépuscule pour ne se rouvrir qu'à l'aurore. Là se voit encore, dans toute sa pureté, la race du Parisien économe, qui achète ses denrées hors barrière, et se loge à la hauteur d'un bec de gaz afin d'éclairer gratuitement ses lares.

Les existences mystérieuses, celles que de grandes déceptions ont atteintes ou que de grandes fautes ont flétries, semblent aussi se réfugier de préférence sur ce boulevard austère. On pourrait y découvrir d'anciennes héroïnes de cours d'assises, des naufragés politiques, des ambitieux sans nom, cent misères d'autant plus féroces qu'elles sont fièrement cachées et noblement portées. Là, plus qu'ailleurs, vous rencontrez de ces fronts dépouillés, de ces regards creusés par le regret, de ces démarches insouciantes du but, de ces haillons qui disent la lutte et la défaite.

Mais si cette lisière de la capitale recèle de muets désespoirs et de douloureuses pudeurs, elle offre, en revanche, de riantes, d'originales particularités. Qui croirait qu'à cent pas des Invalides on cultive de vastes champs plantés de salades, qu'on y entretient des simulacres de prairies, et qu'on nourrit des vaches pour en vendre le lait? Nous avons vu mieux encore nous avons vu une crèche installée au deuxième étage d'une maison de la rue d'Estrées. Les trois vaches qui la composaient y avaient été hissées dès leur plus bas âge et n'en devaient descendre qu'à l'état de catégories.

Ces quelques lignes de description mettront nos lecteurs à même de se rendre compte du degré de solitude qui peut régner à neuf heures du soir dans un semblable faubourg.

Quelques héros mutilés, attardés par de bachiques camaraderies, regagnaient seuls d'un pas incertain le dôme fameux, destiné à abriter leur gloire et leur innocente intempérance.

Le coupé que nous avons montré débouchant sur le boulevard des Invalides s'arrêta au coin de l'avenue de Tourville.

Le cabriolet qui suivait le coupé, et qui, au mépris de tous les règlements de police, avait éteint sa lanterne, s'arrêta également.

Si le boulevard des Invalides est le plus désert des bou-

vards, l'avenue de Tourville est certainement la moins fréquentée des avenues.

Une dame descendit du coupé ; elle était voilée et enveloppée d'une pelisse.

Descendu tout aussi lestement du cabriolet, un monsieur s'attacha aux pas de cette dame.

Mais, avant qu'il eût eu le temps de la rejoindre, elle disparut comme par enchantement dans un mur qui, du côté gauche, bordait le boulevard.

— Je fais un mauvais rêve ! murmura le monsieur, en qui nous prions nos lecteurs de bien vouloir être assez complaisants pour reconnaître Philppe Beyle.

Il examina de près le mur et finit par y trouver une petite porte.

— C'est cela, dit-il entre ses dents : la porte des romans, la vieille porte des mélodrames !

Philippe essaya d'ouvrir, puis de faire céder cette porte, mais le bois et la serrure en étaient solides.

— A quel corps de bâtiment correspond cette entrée ?

Telle fut la question qu'il se posa, dès qu'il fut rendu plus calme par l'impossibilité de sa tentative.

Alors Philippe entreprit de longer le boulevard et de se rendre un compte exact des localités.

Voici quel fut, après un circuit d'un quart d'heure, le résultat de ses observations :

Il y avait là une agglomération d'hôtels séparés entre eux par des jardins. Ce pâté, d'aristocratique apparence, était borné au nord par l'extrémité de la rue de Babylone, qui ressemble assez à l'extrémité du monde ; à l'est par la rue de Monsieur ; au sud par la rue Plumet, et enfin à l'ouest par le boulevard des Invalides.

De tous côtés, comme on le voit, la solitude, l'espace, le silence.

Revenu à son point de départ, Philippe se livrait à ses perplexités, lorsqu'il vit se dessiner dans le lointain une nouvelle silhouette de femme.

Il se rejeta sous la double allée d'arbres qui font, jour et nuit, une ombre épaisse au boulevard.

Cette silhouette passa devant lui et disparut par la petite porte.

Elle n'avait ni frappé ni sonné.

— Diable! se dit Philippe, il doit y avoir un mot d'ordre ou un secret. Le mot d'ordre, il me paraît difficile de l'entendre; mais le secret, je puis le découvrir. Approchons...

Un léger bruit le fit se retourner.

C'était une troisième ombre qui s'avançait; mais celle-ci aperçut Philippe, car elle s'arrêta et parut hésiter; puis, faisant brusquement volte-face, elle se dirigea vers la rue de Babylone, où une autre porte de jardin la reçut avec la même discrétion, avec le même mystère.

— Est-ce un couvent? se demanda Philippe.

L'instant d'après, on eût dit qu'une trentaine de personnes s'étaient concertées pour pénétrer successivement dans les différents hôtels groupés sur ce point.

Particularité bizarre! ce n'étaient que des femmes.

A un certain moment, Philippe aperçut une espèce de mendiante brisée par l'âge, tout haillons et tout rides, qui se traînait.

Un météore d'élégance, de jeunesse et de beauté, une de ces filles d'Ève qui savent rendre leur toilette de ville aussi effrontément attrayante qu'un négligé d'alcôve, rejoignit la pauvresse et échangea avec elle quelques mots à voix basse.

— Vous êtes fatiguée, appuyez-vous sur mon bras, dit-elle en élevant un peu la voix.

Toutes deux s'engouffrèrent à leur tour dans la petite porte du mur.

Philippe avait été sur le point de trahir sa présence.

— Si c'est là un couvent, murmura-t-il, qu'est-ce que peut y venir faire Pandore?

Son étonnement était au comble.

Mais il était écrit que ce soir-là Philippe devait passer par tous les degrés de l'imprévu et du fantastique.



CHAPITRE XI

Dans un arbre.

Philippe était adossé à un arbre au tronc épais et aux rameaux gigantesques, un arbre évidemment oublié par la civilisation.

Tout à coup il entendit au-dessus de sa tête comme un bruit de branches cassées; quelques feuilles tombèrent sur ses épaules et à ses pieds.

Il leva les yeux et ne vit rien.

— Ce n'est pas le vent, dit-il; l'air est calme.

Le même bruit se reproduisit; cette fois, Philippe distingua un mouvement dans l'arbre.

Aussitôt, une voix, prévenant son inquiétude et devançant son interrogation, laissa tomber (c'est le mot) ce mystérieux monosyllabe :

— Chut !

— Comment, chut? interrompit Philippe en se révoltant sous cet ordre invisible.

— Regardez et taisez-vous! dit la voix.

Philippe obéit malgré lui.

Il aperçut une autre femme, rasant le mur du boulevard des Invalides.

— Cinquante-quatre ! dit la voix de l'arbre.

— Vous les comptez donc?

— Depuis une heure.

— Qui êtes-vous ? demanda Philippe.

— Comment! vous ne m'avez pas reconnu?

— A cette hauteur ? et par la nuit qu'il fait?

— Vous ne devinez pas?

Les branches recommencèrent à craquer d'une façon qui inspira des craintes à Philippe.

Il recula de quelques pas.

— Cherchez bien, monsieur Beyle, continua la voix.

— Vous me connaissez ? dit Philippe de plus en plus surpris.

— Parbleu!

— Descendez, alors.

— Soit; mais auparavant assurez-vous qu'il ne vienne personne.

— Personne, non, il n'y a personne! dit Philippe, impatient de voir les traits de ce témoin.

— En êtes-vous bien certain?

— Oui, descendez.

— Plus bas, donc!

Une masse agita les rameaux, glissa et arriva jusqu'à terre.

Philippe s'approcha vivement.

— M. Blanchard ! s'écria-t-il.

— Mais taisez-vous donc, encore une fois! dit celui-ci en lui saisissant le bras; il n'est pas prudent de parler si haut dans ce quartier.

— C'était vous !

— Eh ! qui vouliez-vous donc que ce fût ?

— Vous ici ?

— Il n'y a rien d'étonnant à cela, puisque je vous y rencontre.

— Moi, c'est bien différent.

— Comment ?

Philippe comprit qu'il venait de dire une imprudence.

Quelles que fussent ses relations avec M. Blanchard, il éprouvait une répugnance naturelle à prononcer les paroles suivantes, qui eussent d'ailleurs parfaitement résumé sa situation :

« Je suis à la recherche de ma femme, qui vient d'entrer, seule, à neuf heures du soir, dans un jardin d'une maison du boulevard des Invalides. »

Ce sont de ces choses qu'on ne se dit qu'à soi-même, selon l'observation judicieuse de Brid'Oison.

Heureusement que M. Blanchard, très-préoccupé pour sa part, n'avait pas fait grande attention à cette parole de Philippe.

— Vous ne comptiez donc plus sur moi ? reprit-il.

— Pourquoi cela, monsieur Blanchard ?

— Puisque vous venez faire vos affaires ici.

— Mais... je...

— Au fait, trois semaines se sont passées depuis notre dernière entrevue : vous avez pu croire que j'avais oublié ma mission ou que je n'avais pas réussi auprès de Guédéonoff. Rassurez-vous.

Ce nom éclaira Philippe.

— Guédéonoff est gagné à notre cause, reprit M. Blanchard ; grâce à mes dithyrambes, il ne jure plus que par la Marianna ; ajoutez à cela que précisément l'empereur lui demande une cantatrice ; tout est donc pour le mieux.

— Pour le mieux, oui.

— Il ne s'agit que de mettre la main sur Marianna ; mais la Marianna se méfie sans doute. L'avez-vous vue entrer ce soir ?

— Non, répondit Philippe rendu attentif.

— Elle aura passé par la rue Plumet ou par la rue de Monsieur.

— Vous croyez ?

— Elle n'entre jamais deux fois de suite par la même porte, affirma M. Blanchard.

— Elle vient donc souvent ici ?

— Deux fois par semaine, comme les autres.

— Comme les autres ! répéta Philippe en réprimant un mouvement ; quelles autres ?

— Vous les avez bien vues : des femmes de toutes les conditions, des grandes dames, des ouvrières, des lorettes. Il y en a qui arrivent à pied, d'autres que leur équipage attend à quelque distance. Vous avez pu rencontrer de ces voitures, ou même de simples remises, arrêtées dans les rues voisines.

— Non, balbutia Philippe, je n'ai rien remarqué.

— Rien du tout?

— Je vous assure...

— C'est incroyable ! Quel pitoyable espion vous feriez !

— Je suis de votre avis. Mais, dites-moi, monsieur Blanchard, n'avez-vous jamais vu aucun homme escorter ces femmes?

— Aucun, mon cher monsieur.

— C'est étrange, murmura M. Philippe Beyle.

— Ah çà ! vous ne savez donc rien !

— Peu de chose.

— C'est peut-être la première fois que vous venez ici?

— La première fois, vous l'avez dit.

— Alors, je comprends votre stupéfaction : je l'ai éprouvée.

— Vous y venez donc souvent, vous, monsieur Blanchard?

— Tous les jours.

— Et vous êtes sur la voie de quelque mystère? dit vivement Philippe.

— Parbleu !

Philippe essaya de contraindre son émotion.

Mais quel abîme de pensées s'ouvrait devant lui : deux fois par semaine, en cet endroit se réunissaient Amélie, Marianna, Pandore, la marquise de Pressigny !

A quelle œuvre inexprimable pouvaient s'adonner des femmes si divisées de haine, d'intérêts et de rang?

C'était à douter de sa raison et de ses yeux.

— Ainsi, monsieur Blanchard, vous venez chaque soir dans ce faubourg? reprit Philippe d'une voix saccadée.

— Le matin aussi.

— Le matin !

— Et quelquefois dans la journée.

— Vous avez cette patience?

— Cela ne m'ennuie pas; au contraire. Les découvertes que

j'ai faites m'intéressent considérablement, et celles que je ne puis manquer de faire me promettent une source d'émotions toutes nouvelles.

— Des découvertes! vous avez interrogé les gens du quartier?

— D'abord naïvement, niaisement. Les uns n'ont rien compris à ce que je leur demandais, les autres m'ont regardé de travers et renvoyé à la préfecture de police.

— Vous n'avez pas suivi ce conseil, au moins? dit Philippe Beyle, frémissant à l'idée d'une dénonciation capable de compromettre son nom et celui de sa femme.

— C'eût été trop vite fini, répondit M. Blanchard; lorsque je cours les aventures, je me garde bien de me faire accompagner par un commissaire. Ensuite, à quel titre, sous quel prétexte aurais-je été déranger la justice? De quel grief avais-je à me plaindre? Quel dommage me faisaient ces personnes, entrant plus ou moins mystérieusement dans un logis?

— Aucun, évidemment.

— Une telle démarche eût donc été maladroite à coup sûr, dangereuse peut-être.

— Je le crois; qu'avez-vous fait?

— J'ai réfléchi.

— Bien entendu; mais après?

— Je me suis piqué au jeu.

— Voyons!

— Mon but, qui n'était d'abord, comme vous savez, que de retrouver Marianna et de connaître sa retraite, mon but s'est modifié, ou plutôt s'est agrandi. Le spectacle nocturne dont j'ai été témoin a excité ma curiosité. J'ai entrevu des mondes, et j'ai voulu les découvrir.

— Très-bien!

— Premièrement, il me fallut lever le plan de ce bloc de maisons enfermées dans une seule enceinte. Mais où établir mon poste d'observation? Rue de Babylone, c'est impossible, à cause des murailles du Sacré-Cœur; impossible également rue Plumet, occupée par l'école des Frères. Restaient la rue de Monsieur et le boulevard.

— Vous allâtes rue de Monsieur?

— Oui ; j'y louai une mansarde dans l'une des maisons les plus élevées d'en face, et, armé d'un grand nombre d'instruments d'optique, je commençai mes études.

— Ah !

— Elles furent fort incomplètes, car mes regards ne pouvaient embrasser que des échappées. Les arbres et de grands murs tapissés de lierre, semblables à de gigantesques cloisons, me dérobaient le reste. Nonobstant, j'acquis la conviction que toutes ces habitations communiquaient entre elles; je vis aller de l'une à l'autre les mêmes personnes : entrées par la rue de Monsieur, elles sortaient indifféremment par le boulevard ou par la rue Plumet. Avez-vous remarqué la foule de petites portes qui criblent ce carré ? Il y en a plus de trente [1].

— Continuez, monsieur Blanchard.

— Maîtres et domestiques, ce ne sont que des femmes. En fait d'hommes, je n'ai vu entrer que des fournisseurs et des ouvriers. D'ailleurs, rien de frappant dans le mouvement intérieur : c'est celui de toutes les grandes maisons de Paris. Seu-

[1] Il importe peut-être de constater que, depuis l'époque où se passe notre action, et principalement depuis la révolution de 1848, la physionomie de cet endroit de Paris a, sinon tout à fait, du moins considérablement changé. La plupart de ces hôtels sont transformés aujourd'hui en communautés religieuses. C'est ainsi que les Bénédictines, autrefois les *Dames du Temple*, sont venues s'installer dans la rue de Monsieur, où elles ont fait élever une élégante chapelle. A côté, le Collége Arménien de St-Moorat; l'entrée est publique aux jours de cérémonie. Nous y avons vu les types les plus purs et les plus beaux de la grande race arménienne. Sur le terrain de la rue de Babylone qu'on bouleverse actuellement, il n'y a pas longtemps que quelques pauvres prêtres slaves s'étaient installés ; ils occupaient un ancien *Institut populaire* fort nu, fort délabré. Pour attirer les croyants, lors des principales fêtes catholiques, ils accrochaient à leur porte un écriteau où il n'y avait que ces simples paroles : *Venite adoremus*. Le reste du temps, la porte de l'église était fermée. Ces bons Polonais sont dispersés à présent.

Les jardins, principalement ceux de l'ancien hôtel connu sous le nom d'hôtel Adamson, ont été rognés, abattus ; c'est dommage, car ils étaient très beaux. Deux petites portes ont été bouchées, mais on en distingue encore la trace. L'aspect n'est demeuré le même que du côté du boulevard et de la rue Plumet, aujourd'hui rue Oudinot. (*Note de l'Auteur.*)

lement, la nuit venue, il y fait noir comme dans un four, et je ne sais où se réfugient alors toutes les lumières.

— Au centre de la place, sans doute.

— Je le suppose. Mais je serais resté dix ans à ma fenêtre de la rue de Monsieur que je n'en aurais pas surpris davantage.

— Vous redescendîtes ?

— Je redescendis, décidé à pénétrer dans cet archipel de pierre de taille et de feuillage.

— C'est là que je vous attends.

Ceux de nos lecteurs qui seraient tentés de s'étonner d'un entretien aussi librement poursuivi en plein air, nous les inviterons à se rendre en personne, à neuf heures du soir, sur le boulevard des Invalides ; ils y acquerront la conviction qu'il n'est guère d'endroit où l'on soit plus à l'aise pour causer de ses affaires, et même des affaires publiques. Nous prierons en outre ces mêmes lecteurs de vouloir bien considérer que ce dialogue avait lieu il y a quinze ans, et qu'il y a quinze ans le boulevard des Invalides était encore moins fréquenté que de nos jours, ce qui le rendait tout à fait propre aux scènes du genre de celle dont nous nous sommes fait l'historien.

Fier d'exciter à un si haut point l'intérêt de son auditeur, M. Blanchard s'arrêta, se caressa le menton et parut hésiter.

— Voyons ! dit Philippe, dont le système nerveux était développé outre mesure.

— A ma place, comment auriez-vous procédé ? demanda M. Blanchard.

— De grâce...

— Non ; je suis curieux de connaître quelle eût été votre conduite.

— Je n'en sais rien.

— Convenez qu'il fallait déployer une imagination à la Mascarille, une souplesse à la Sbrigani ; qu'il fallait fourber comme un valet de l'ancien répertoire, avoir l'œil au guet, l'oreille au vent, le pied alerte et la bourse d'Almaviva dans la main de Figaro !

— D'accord.

— C'était mon premier début, et je vous serai obligé de vouloir en prendre acte, monsieur Beyle.

Philippe Beyle ne répondit pas.

M. Blanchard avait épuisé toutes ses coquetteries de narrateur. Il reprit :

— Je n'employai d'abord que les ruses ordinaires. Je choisis pour commencer la maison qui est précisément vis-à-vis de nous : elle me parut la plus modeste et la plus accessible. J'y frappai. Une concierge m'ouvrit, et m'examinant de haut en bas, elle me demanda ce que je voulais. Avant de lui répondre, il me sembla conforme aux droits de la politesse de placer mes indiscrétions sous la protection d'une pièce de vingt francs. La portière grommela, prit ma pièce, la regarda et rentra dans sa loge.

— Sans vous remercier ?

— Sans mot dire. Surpris de ce procédé, j'allais essayer d'une timide protestation, lorsqu'elle reparut apportant quatre pièces de cent sous qu'elle me mit dans la main, en proférant ces paroles mémorables : « Une autre fois adressez-vous ailleurs : il y a un changeur dans la rue du Bac. » Et elle me ferma la porte sur le dos.

— C'était mal commencer.

— J'en conviens : mais pensant que la race des concierges n'était pas généralement modelée sur ce type en bronze, j'allai sonner un peu plus loin, à cet hôtel orné de colonnes, coquet, mais défendu par une grille en fer de lance. Cette fois, ce furent des chiens qui me répondirent.

— Des chiens ?

— De véritables molosses en chair et en... crocs, accourus d'un chenil où leur vigilance est sans doute entretenue par une nourriture insuffisante. Je battis en retraite. Sur divers autres points, je ne fus pas plus heureux. J'eus beau me faire passer pour un employé du cadastre, pour un raccommodeur de porcelaines, pour un inspecteur de télégraphe électrique, bah ! on ne m'écoutait que d'une oreille et l'on me répondait à l'avenant. Cela me charmait.

— Comment ! cela vous charmait ?

— Infiniment. C'était pour moi une comédie d'intrigue, un imbroglio espagnol; je recommençais Lope de Vega, Beaumarchais, la *Précaution inutile;* je changeais d'habits et de dialectes, je faisais le siége en règle de la maison de Rosine.

— Oui, mais vous restiez à la porte.

— Écoutez donc, je n'en étais qu'au premier acte, dit M. Blanchard.

— Enfin, vous imaginâtes quelque chose?

— J'avais fini par remarquer un jardinier aussi occupé d'arroser son gosier que ses fleurs. Ce jardinier venait chaque matin et s'en retournait chaque soir, car son sexe le faisait tomber sous l'ostracisme commun. Il demeurait à Grenelle, mais son domicile était chez un marchand de vin de la rue de la Comète. Mon rôle était tout tracé dans le répertoire de l'Opéra-Comique. Je n'avais qu'à consulter *les Visitandines*, emploi des Juliet, première basse comique, les grimes au besoin.

— Vous liâtes connaissance avec cet homme?

— Un soir, je le suivis et j'entrai au cabaret avec lui. J'avais eu soin de me composer un extérieur qui ne lui imposât pas: une blouse et un chapeau de paille. Mon jardinier accepta une bouteille et riposta par un litre, qui ne furent que le prélude d'une série de libations qui nous égalèrent bientôt aux Suisses les plus renommés, aux Templiers et aux trous.

— Diable! dit Philippe.

— Je le grisai, mais je ne sus rien. Le drôle était bouché comme un flacon de Château-Margaux. Il était doux, indifférent et craintif; l'espèce humaine ne se représentait à ses yeux que composée de jardiniers et de buveurs. Sa naïveté me fit comprendre la confiance dont il était l'objet dans la cité féminine, où il allait et venait sans qu'on le regardât, sans qu'on lui parlât. On lui eût pris sa montre, qu'il eût cru bonnement que c'était pour la mettre en terre comme un ognon de tulipe. Plus beau, ce rustre eût entièrement réalisé le type de Mazet de Lamporecchio.

— Après?

— Quand nous sortîmes du cabaret, mon jardinier était hors

d'état de distinguer une scabieuse d'un potiron. Moi-même, je dois l'avouer...

— Avouez, monsieur Blanchard.

— Je ne me rendais pas un compte satisfaisant des dimensions de la rue de la Comète ; heureusement j'étais protégé par mon idée fixe. Je m'empressai d'aller confier le lourdaud à mon valet de chambre, à qui je recommandai de le tenir sous clé pendant quarante-huit heures.

— Je vous devine.

— Le lendemain au point du jour, exactement vêtu comme lui, chargé, en outre, d'un faisceau d'arbrisseaux qui cachaient une partie de mon visage et m'obligeaient à me tenir courbé, je franchissais les portes du mystérieux séjour.

— Est-il possible, monsieur Blanchard ? s'écria Philippe ; quoi ! vous êtes entré là-dedans...

— J'y suis entré.

— Et vous ne me l'avez pas dit plus tôt !

— La narration a ses lois. Mes principaux effets eussent été perdus.

— Oh ! vous vous faites un jeu de mon anxiété.

— Patience, patience, dit tranquillement M. Blanchard.

— Mais alors, puisque vous êtes entré, vous avez vu...

— Personne, pour commencer.

— Personne !

— Peu de chose ensuite.

— C'est impossible !

— Ah çà ! vous ne me croyez donc pas ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire, excusez-moi. Mais après tant de soins et de traverses, quel mince résultat !

— N'importe, j'étais dans la place. Ah ! monsieur Beyle, quel moment délicieux, quelle joie souveraine ! Si je ne m'écriai pas : *Merci, mon Dieu !* comme dans les pièces du boulevard, c'est que l'idée ne m'en vint pas, car ce cri m'eût soulagé. J'étais dans la place. O triomphe ! Qu'il est bon de respirer cet air encore tout chargé des odeurs du danger et du souvenir des obstacles ! Je ne marchais pas, je rasais la terre, je glissais sous les arbres comme une vapeur ; je n'étais plus un jardi-

nier, j'étais un sylphe. Dès ce moment, je formai une résolution je fis un serment solennel.

— Quel serment ?

— Je jurai d'aller en Turquie.

— C'est facile. Mais dans quel but ?

— Eh ! peut-il y en avoir désormais d'autre pour moi que celui de pénétrer dans le sérail, de m'introduire dans les jardins de Sa Hautesse ; de déjouer la surveillance des icoglans, des bostandjis, des eunuques ? J'irai en Turquie, monsieur Beyle, je vous en réponds !

— A votre aise, repartit Philippe, peu touché par cet enthousiasme ; mais, jusque-là, ne soyez pas ingrat envers ce pauvre boulevard des Invalides, qui vous donne aujourd'hui un avant-goût si piquant des intrigues orientales... Reprenez votre récit au point où vous l'avez laissé.

M. Blanchard reprit :

— Le pas que j'avais fait était immense, mais il ne m'avançait guère. Je ne pouvais aborder le corps de logis sans risquer d'être reconnu, et par suite chassé. En conséquence, je dus me résoudre exclusivement à prendre une connaissance parfaite des jardins et à me ménager les moyens d'y revenir à la nuit, car je voyais bien que c'était seulement à la nuit que le drame s'agitait.

— Parfaitement conçu.

— Je fis discrètement le tour des murs, examinant les endroits mal défendus, notant les piéges, et j'arrêtai définitivement mon attention aux alentours de cette petite porte.

— De celle-ci ?

— Oui. La muraille y est plus dégradée que partout ailleurs et offre plus de point d'appui pour l'escalade ; le sommet en est moins garni de tessons et de pointes de fer ; en outre, une des grosses branches de cet orme, sur lequel vous m'avez vu perché tout à l'heure, s'incline complaisamment vers le jardin, comme un pont lancé dans l'espace, et semble solliciter l'observateur aérien.

— Alors votre dessein ?

— Mon dessein... mais vous le verrez bientôt. Laissez-moi continuer mon récit.

— Je n'en perds pas une syllabe.

— Assez embarrassé de l'emploi de mon temps jusqu'au soir, je me décidai à ratisser consciencieusement les allées. Cette occupation m'amena à remarquer une foule de petits pas, des pas de femme incontestablement, qui émaillaient le sable à certaines distances; une nuée de brodequins mignons s'y était abattue la veille, une armée de bottines avait passé par ces chemins.

— De tels indices contrastent étrangement avec la solitude apparente de ces habitations, murmura Philippe Beyle.

— Ce fut la réflexion que je fis aussi, et je me mis à rechercher et à suivre la trace de ces pas. Ils partaient de divers points, particulièrement des petites portes que vous savez, et ils se rejoignaient tous dans une allée commune, d'où ils se dirigeaient d'un unanime accord vers une serre.

— Une serre ?

— Oui, adossée au bâtiment qui doit porter le n° 4, dans la rue Plumet.

— Cette serre est le point de réunion !

— Ou du moins elle y conduit; voilà qui n'est pas douteux, dit M. Blanchard.

— Avez-vous essayé d'y entrer ?

— Elle était fermée. Le diamant que je porte d'habitude au doigt m'eût été d'un grand secours dans cette circonstance : il m'aurait servi à détacher une glace ; mais je m'en étais dessaisi par excès de fidélité dans mon déguisement. D'ailleurs, il n'était pas prudent de m'aventurer en plein jour si près des maisons; je le compris, et je remis la suite de mon examen à ce soir.

— A ce soir, dites-vous ?

— Oui. Cela se passait ce matin.

— Vous voulez retourner là ce soir ? s'écria Philippe.

— Avant dix minutes.

Philippe se tut.

Il avait la fièvre.

— Mais, reprit-il, pourquoi n'y êtes-vous pas resté pendant que vous y étiez ? N'était-ce pas beaucoup plus simple ?

M. Blanchard haussa les épaules.

— C'est cela ! pour qu'on me cherche partout, pour qu'on donne l'alarme, pour que douze ou quinze concierges, femmes de chambre et cuisinières se mettent à mes trousses ! Perdre ainsi tout le fruit de mon travestissement pour n'en garder que le ridicule ! Non, non ! Je suis sorti au crépuscule, comme j'étais entré, par la grande porte, en murmurant même quelques paroles de bonsoir.

— Et maintenant ?

— Maintenant, je vous l'ai dit. La serre doit être pleine, c'est le moment d'aller y coller les yeux. J'allais descendre sur la fameuse branche quand je vous ai aperçu et reconnu ; je n'ai pu résister au désir de causer avec vous. Vous m'avez un peu retardé, c'est vrai, mais je ne vous en veux pas. L'occasion est on ne peut plus propice ; l'assemblée est au grand complet : cinquante-quatre femmes !

— Cinquante-quatre !

— Si cachées qu'elles soient, je les défie bien d'échapper entièrement à mes investigations. Cinquante-quatre femmes, cela s'entend, si cela ne se voit pas. Et si elles se réunissent, c'est pour parler, je suppose. Adieu !

— Vous êtes décidé ? dit Philippe.

— Belle demande !

— Prenez garde !

— Garde à quoi ? à qui ? *Je connais les êtres*, dit M. Blanchard en riant.

— Mais... si l'on vous surprend, par exemple ?

— Eh bien ?

— On peut vous faire arrêter comme malfaiteur.

— Non.

— Cette présomption...

— Est parfaitement justifiée, croyez-m'en. Ce matin, lorsque je m'introduisais par le même stratagème dans un logement particulier... et habité, comme dit la loi, je courais des dangers réels. Mais ce soir, c'est autre chose ; je suis le maître de la situation.

— Je ne vois pas cela.

— C'est bien naturel pourtant. Le jour, je me cache, on me surprend; j'ai tout à craindre, en effet. La nuit, c'est le contraire : la nuit, on se cache, et c'est moi qui surprends; j'ai le beau rôle. Voyez-vous, à présent?

— Pas trop.

— Imaginez qu'il y ait un secret.

— Eh bien?

— Eh bien! on achètera mon silence, dit M. Blanchard.

— Ne vous y fiez pas.

— Que peut-on faire de plus? nous sommes au dix-neuvième siècle.

— Mais nous sommes aussi au boulevard des Invalides.

— Et puis... des femmes!

— Oui, des femmes! répéta Philippe avec un accent où perçaient l'amertume et la rancune.

— Monsieur Beyle, il faut que je me hâte.

— Vous partez?

— Tout de suite.

— Seul?

M. Blanchard regarda Philippe avec surprise.

— Est-ce que par hasard vous auriez l'intention de m'accompagner?

— Mais...

— Répondez.

— Eh bien! quand ce serait mon intention, monsieur Blanchard?

— C'est qu'alors les choses changeraient singulièrement de face.

— Que voulez-vous dire?

— Je me verrais dans la douloureuse nécessité de m'opposer, par tous les moyens, à l'accomplissement de votre projet.

— Oh! oh! monsieur Blanchard!

— C'est comme j'ai l'honneur de vous l'affirmer.

— Et pourquoi vous opposeriez-vous à mon projet? demanda Philippest upéfait.

— Vous ne comprenez pas pourquoi ?

— Non.

— Vous ne comprenez pas qu'ayant, depuis des jours, des nuits, des semaines, couru seul tous les périls, passé seul toutes les inquiétudes, usé seul toutes les combinaisons, vous ne comprenez pas pourquoi je veux recueillir seul le bénéfice de mes entreprises et de ma témérité ? Au moment de toucher le but, vous voulez que j'aille m'adjoindre un compagnon ? Pourquoi faire ? pour me regarder et me suivre? Ce n'est pas la peine.

— Je ne voudrais que partager vos dangers.

— Non pas ! non pas !

— Cependant...

— Monsieur Beyle, ne m'obligez pas de vous dire que ce serait mal reconnaître les peines que je me suis données pour vous.

— Je sais tout ce que je dois à votre dévouement.

— Soyez raisonnable, alors ; ne m'enlevez pas la gloire de mes découvertes ; ne vous faites pas mon Améric Vespuce.

Philippe demeurait indécis.

Ce n'était pas l'éloquence de M. Blanchard qui le touchait ; M. Blanchard ne l'occupait que secondairement.

Ce qui intéressait Philippe avant tout, c'était le soin de son honneur conjugal, c'était le souci de son repos.

Devait-il poursuivre sa femme jusqu'au bout, c'est-à-dire jusque dans cette enceinte particulière ?

Était-il bien certain, en donnant ainsi le spectacle public de sa jalousie, de ne pas rencontrer le ridicule sur son passage ?

Le ridicule ! Ce mot devait arrêter Philippe Beyle, en effet. Le ridicule était peut-être derrière cette muraille, le guettant, lui croyant guetter, et prêt à le couvrir de confusion au premier pas.

Dans ce cas, mieux valait rebrousser chemin.

Mais, cette résolution prise, une autre considération se présentait à son esprit, aussi grave, aussi embarrassante.

Jusqu'à quel point devait-il permettre que M. Blanchard vi te que lui, Philippe, ne voulait ou n'osait pas voir ? N'était-i

pas de sa dignité d'époux d'empêcher que M. Blanchard pût se trouver face à face avec Amélie ? Pourquoi diriger ce témoin vers un scandale appréhendé ?

Pourtant, sans M. Blanchard, sans ce confident que le hasard met dans sa route, Philippe ne saura rien ; il restera plus que jamais plongé dans la nuit des soupçons accumulés et épaissis autour de lui. Que faire ? que ne pas faire ?

Dans ce carrefour de l'incertitude, Philippe demeurait immobile.

Il résolut de laisser agir la Providence.

— Partez donc, dit-il à M. Blanchard en soupirant, partez, Haroun-al-Raschid, qui ne voulez pas de Giafar.

— A la bonne heure !

— Que tous mes vœux vous accompagnent !

— Merci.

M. Blanchard se disposait à l'escalade.

— Un mot encore, lui dit Philippe Beyle.

— Le dernier ?

— Le dernier.

— Voyons, et hâtez-vous.

— Eh bien ! un pressentiment me dit que vous allez assister à des choses bizarres.

— J'y compte bien.

— Importantes, peut-être.

— Qui sait ?

— Quelles qu'elles soient, donnez-moi votre parole d'homme d'honneur que vous ne les révélerez à personne avant de me les avoir révélées, à moi.

— C'est infiniment trop juste.

— Votre parole, monsieur Blanchard ?

— Je vous la donne, répondit celui-ci, frappé de l'insistance et de l'accent de cette dernière recommandation.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main.

— Est-ce tout ce que vous avez à me dire ? demanda M. Blanchard.

— C'est tout.

— Adieu donc, mon cher monsieur Beyle.

— Adieu, et bonne chance !

M. Blanchard s'aida des anfractuosités du mur pour le franchir.

Il disparut.

Philippe Beyle resta pendant quelques instants encore sur le boulevard des Invalides, prêtant l'oreille et ne distinguant aucun son, regardant et ne voyant que l'ombre des arbres, découpée par les jets vacillants d'un bec de gaz lointain.

CHAPITRE XII

Mari et femme.

Le premier soin de Philippe Beyle, en rentrant chez lui, fut d'appeler son valet de chambre Jean, et de lui donner des ordres qui confondirent au dernier point l'intelligence de ce serviteur.

Amélie n'était pas encore rentrée.

Philippe entendit sonner tour à tour onze heures, onze heures un quart et onze heures et demie.

A onze heures et demie, Jean entr'ouvrit discrètement la porte du salon où Philippe Beyle se promenait avec une agitation qu'il ne cherchait plus à dissimuler.

— Ah ! c'est vous, Jean ! dit-il, sans suspendre sa marche.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous exécuté mes ordres?

— Oui, monsieur.

— C'est bien. Tenez-vous prêt; je vous sonnerai.

Au même instant, un roulement de voiture retentit dans la

cour, et, deux minutes après, Amélie se trouvait en face de Philippe.

Elle se présenta à lui avec ce luxe de prévenances et de caresses qu'une femme ne manque jamais de déployer au retour de toute excursion un peu suspecte.

Mais ces démonstrations s'en vinrent échouer contre la froideur de Philippe.

D'un geste il la repoussa doucement, et il lui dit d'une voix qu'il s'efforça d'affermir :

— D'où venez-vous, Amélie?

Cette demande était bien simple, bien naturelle, et néanmoins Amélie se sentit perdue.

Elle regarda Philippe avec terreur.

Celui-ci répéta sa question.

— Mon ami, balbutia-t-elle, je viens de chez...

— Ne mentez pas, dit-il froidement.

— Philippe!

— Vous venez du boulevard des Invalides.

Amélie tomba sur un divan.

— J'en viens aussi, moi, ajouta-t-il.

— Vous m'avez suivie? murmura-t-elle.

— J'ai eu ce mauvais goût.

Elle baissa la tête et sembla attendre son arrêt.

Philippe reprit le premier :

— Dites-moi le motif de ce voyage à l'extrémité de Paris, Amélie?

— Hélas! c'est un secret qui ne m'appartient pas.

— Vous avez eu tort de vous créer une obligation en dehors de vos devoirs d'épouse; mais le mari peut délier les serments de la femme. Parlez, je vous y autorise.

Elle se tut.

— Vous venez d'un endroit où votre présence était au moins étrange, parmi des femmes dont le nom seul est une flétrissure, et à côté desquelles vous n'eussiez jamais dû vous rencontrer. Cette fois, vous ne trouverez pas déraisonnable, comme l'autre jour, que je vous interroge. J'ai bien pesé ma situation : elle me fait un devoir de vous demander la vérité.

— Je vous le répète, Philippe, ce secret n'est pas le mien.

Le visage de Philippe Beyle subit une contraction douloureuse. Amélie s'en aperçut.

— Philippe, reprit-elle avec un accent de tendresse infinie, il est impossible que vous n'ayez pas en moi une confiance pleine et entière. Vous savez si je vous aime ; au nom de cet amour, qui est et sera le bonheur de toute ma vie, je vous supplie de ne pas insister. Vous ne pouvez pas douter de mon honnêteté : que cela vous suffise.

— La pensée qu'il y a dans un coin de votre cœur une ombre impénétrable pour moi, cette pensée détruit ma tranquillité autant qu'elle offense mon juste orgueil.

— Votre orgueil, en effet, murmura-t-elle.

— Le nôtre, Amélie. Je suis votre protecteur unique, votre conseil absolu, votre guide responsable. Quels que soient les engagements que vous ayez pu prendre, mon autorité les rend nuls ; vos scrupules peuvent se regarder comme à l'abri sous ma volonté.

— Encore une fois, Philippe, votre honneur n'est pas en cause.

— Je l'ignore.

— Croyez-moi !

— La confiance, pour les esprits de ma trempe, ne naît que de la certitude.

— Votre réponse est cruelle.

— Pas autant que votre hésitation.

— Je suis la fille de Mme d'Ingrande, je suis votre femme. Votre nom sera toujours dignement porté.

— La fille de Mme d'Ingrande soit. Mais si vous ne m'appartenez pas entière, vous ne m'appartenez pas du tout.

— Oh ! Philippe !

— Vos velléités d'indépendance me créent une position que je ne puis accepter. Le mari fort fait la femme respectée. Il faut que je sois fort. Je veux tout savoir, Amélie.

— Même au prix d'une horrible trahison ?

— Vous ne trahissez personne en me confiant un secret qui m'appartient de droit, tandis que vous trahissez la foi conjugale en me dérobant ce secret.

— Mais, ma conscience ?

— Elle ne doit être que le reflet de la mienne.

— O mon Dieu ! s'écria Amélie avec une sorte d'épouvante, inspirée par l'argumentation énergique dans laquelle elle se voyait progressivement enfermée.

— Eh bien ? dit Philippe après un moment de silence et en venant s'asseoir auprès d'elle.

Amélie leva les yeux sur lui.

Il essaya de sourire.

— On dirait que je vous fais peur, dit-il ; vous avez tort de prendre l'alarme à propos d'une simple conversation. Donnez-moi votre main.

La main tremblante d'Amélie se posa dans la main brûlante de Philippe.

— Je suis votre ami avant d'être votre époux, lui dit-il.

— Je le sais, Philippe, murmura-t-elle.

— Je suis aussi un homme de mon temps, de mon époque. Je ne me mets pas en colère. Mon opinion est que toutes les difficultés, quelles qu'elles soient, peuvent se résoudre avec des mots bien calculés, bien pensés. Ce doit être aussi votre opinion, mon amie. Discutons donc, ou, si vous n'aimez pas ce vilain mot de discussion, causons ; causons et cherchons les moyens de terminer à l'amiable notre différend. A l'amiable, entendez-vous ? Cela est fait pour vous rassurer : cela veut dire que je suis prêt aux concessions que vous exigerez... non, que vous désirerez. Allons, Amélie, faites un pas de votre côté. Vous voyez que vous n'avez pas affaire à un tyran domestique, que je ne ressemble pas à un mari de théâtre ; mes cheveux ne sont pas hérissés, je ne boutonne et ne déboutonne pas alternativement mon habit avec des mouvements convulsifs. Je souffre, mais je sais encore sourire.

L'effroi qu'elle ressentait n'empêchait pas Amélie d'écouter Philippe avec charme.

Il continua.

— Vous ne me connaissez peut-être pas entièrement ; vous êtes unie à un homme que des sensations neuves ont renouvelé, à un homme qui s'est fait désormais un devoir de la franchise, de la voie régulière, de l'abnégation ; qui vous a

livré sa vie en vous disant : « Je serai ce que vous me ferez. » Mais je n'ai agi de la sorte qu'à la condition d'un avenir nouveau, d'une existence nouvelle. Du moment que vous me faites rentrer dans le cercle de mes anciennes impressions, que vous rapportez dans mon ménage les soucis du célibataire, les anxiétés, les jalousies, je redeviens ce que j'étais avant de vous avoir connue, je retrouve au fond de mon cœur mes cruautés en même temps que mes souffrances.

Il se leva.

— Laissez-moi être toujours bon, Amélie, poursuivit Philippe; ne me faites pas repasser par les chemins d'autrefois, par les chemins mauvais. J'ai lieu de craindre que vous ne soyez abusée par des influences coupables, c'est pourquoi j'insiste de tout le poids de ma prudence. Vos qualités, vos vertus sont grandes, mais l'expérience vous fait défaut. Je considère votre jeunesse, et je serais un fou de vous laisser votre libre arbitre. Réfléchissez bien, chère enfant, je ne veux qu'assurer la paix de notre avenir. Or, ma curiosité n'est pas une curiosité puérile, puisque votre résistance est si grande. Vous tremblez, vous pleurez, j'en dois conclure que ce que vous me cachez est grave...

— Oh ! oui, murmura-t-elle à demi-voix.

— Alors, comment voulez-vous que je puisse consentir à l'ignorer ? Vous invoquez votre loyauté, vous faites un appel à mes sentiments généreux. Très-bien. Je suppose que je renonce à vous questionner, que j'accepte complaisamment le bandeau que vous m'offrez : ce soir, ému par vos larmes, touché par vos protestations, je parviendrai peut-être à chasser cet épisode importun ; mais demain, mais après-demain, croyez-vous que ce souvenir ne reviendra pas m'obséder ? Et lorsque je vous verrai sortir ou rentrer, ordonnerai-je facilement à mon inquiétude ? Il faudra me taire, cependant, car je l'aurai promis. Voyez, dès lors, Amélie, quelle sera notre existence ; comprenez quelle gêne présidera à nos causeries, et dites-moi si l'un et l'autre nous pouvons accepter des rôles semblables.

— Philippe, que voulez-vous que je réponde ? Tout ce que vous dites est vrai, est sage; mais une fatalité pèse sur moi. Je dois me taire.

— Vous taire? répéta-t-il.

— Je l'ai promis, je l'ai juré.

— A qui?

Elle ne répondit pas.

Philippe, les yeux étincelants, reprit :

— Les personnes qui vous ont fait croire à votre liberté absolue ont attenté à mon pouvoir. Les fourbes qui ont asserv votre conscience ont oublié qu'elle était sous ma sauvegarde. Vous n'avez que deux maîtres : Dieu et moi.

— Philippe, je vous en conjure!

— Ces personnes, quelles sont-elles?

— De grâce, écoutez-moi. Vous êtes mon maître, c'est vrai, un maître que j'adore et pour qui je donnerais ma vie avec joie, car je ne vis que par vous désormais. Pourquoi voulez-vous m'avilir en me forçant à trahir un serment que j'ai fait librement et que je garde sans remords? De même que j'aime en vous la volonté, l'intelligence, aimez en moi la droiture et la dignité. Au lieu de vouloir m'abaisser à mes propres yeux, placez-moi haut dans votre estime, si haut que le soupçon et le doute ne puissent y atteindre. Je suis votre femme, ne me faites pas votre esclave.

Philippe sembla ébranlé.

— Vous me diriez de croire ce que vous voudriez, reprit-elle avec élan, je le croirais, moi. Mon amour est donc supérieur au vôtre!

— Amélie, dit Philippe après un moment de réflexion, je vais faire pour vous le plus grand sacrifice qu'un mari puisse faire à sa femme : celui de sa tranquillité. Gardez votre secret, puisque vous vous croyez si puissamment engagée par lui; gardez-le, et qu'il ait la première place dans votre âme. Je ne m'y oppose plus.—Mais ce secret n'est pas éternel, il ne peut pas l'être. J'admets que vous ne me le révéliez pas aujourd'hui; quand me le révélerez-vous?

Elle avait entrevu une lueur d'espérance; cette lueur s'évanouit aussitôt.

— Prenez le temps que vous voudrez, continua Philippe Beyle; si long qu'il soit, j'attendrai sans murmure. Peut-on s'exécuter de meilleure grâce? répondez, mon amie.

— Philippe...

— Fixez un délai, quel qu'il soit, je ne vous en demande pas davantage ; mais, ce délai expiré, songez que vous devrez tout me dire.

Amélie se recueillit; c'était pour rassembler ses forces, pour faire un appel désespéré à son courage.

— Jamais ! murmura-t-elle d'une voix à peine intelligible.

— Quoi ! pas même dans deux ans... dans dix ans?

— Non.

Philippe jeta sur elle le premier regard qui ne fût pas un regard d'amour.

Et frappant le tapis du talon de sa botte:

— La lutte, toujours la lutte ! s'écria-t-il ! oh ! quelle destinée est la mienne !

Il étendit la main vers un cordon de sonnette qu'il agita.

Jean parut.

— Monsieur a sonné?

— Les chevaux de poste sont-ils prêts?

— Oui, monsieur.

— Vous vous disposerez à partir avec moi, Jean.

— Bientôt ?

— Dans une heure.

— Je suis au service de monsieur, répondit le valet de chambre.

— Allez !

Jean sortit.

Amélie avait suivi cette scène et entendu ce dialogue, d'un air effaré.

— Des chevaux de poste? dit-elle ; partir? vous voulez partir Philippe?

— Dans une heure, dit Philippe Beyle.

— C'est impossible ! c'est pour me torturer que vous imaginez ce départ.

— Au contraire : c'est pour vous mettre en possession immédiate de cette liberté que vous chérissez par-dessus tout.

— Ma liberté? dit-elle avec effroi.

— Dans une heure, vous n'aurez plus à redouter cette sollicitude qui a failli devenir du despotisme.

Il se dirigea vers la porte du salon.

Elle s'élança vers lui en poussant un cri déchirant.

— Philippe, où allez-vous?

— Je pars.

— Vous ne m'aimez donc plus? s'écria-t-elle.

— C'est à vous que je serais en droit d'adresser cette question...

— Vous ne pouvez me quitter de la sorte!

— Il dépend de vous que je reste.

— De moi! dit-elle en levant les yeux au ciel.

— Ce secret!

— Vous me mépriseriez après que je vous l'aurais dit.

— Alors, adieu!

Sa main n'avait pas quitté la porte.

Amélie se posa devant lui.

— En m'abandonnant, dit-elle, vous êtes coupable envers vos devoirs : vous me devez protection.

— Vous me devez confiance.

— Vous trahissez la foi jurée!

— Notre lien établit une communauté absolue de sentiments et de pensées ; qui de vous ou de moi a rompu ce lien?

— Vous ne partirez pas! ce n'est pas vrai!

— Vous savez bien que si! répondit Philippe Beyle, redevenu l'homme impassible et froid des anciens jours.

Elle le regarda et tressaillit.

— Il partirait, oui, il partirait! murmura-t-elle en se parlant à elle-même.

Alors elle se décida.

— Philippe, ce secret vous concerne.

— Ah! dit-il avec un soupir d'allégement.

— Ce secret vous concerne plus que moi. Si je le trahis, vous êtes perdu.

Il sourit dédaigneusement.

— Je vous dis que vous êtes perdu, continua Amélie ; et n'en doutez pas! Vous avez trop appris l'assurance, Philippe ; dans le bonheur, vous avez oublié vos ennemis.

— Des ennemis?

— Les haines mal écrasées sont les plus terribles.

— Que voulez-vous dire? s'écria Philippe, qui pâlit tout à à coup.

— Je veux dire que vous seriez imprudent d'exiger une révélation qui vous exposerait à tous les dangers.

— Des dangers? allons donc! répondit-il en sentant se soulever son orgueil.

— Oh! je sais que vous êtes brave; mais il est des circonstances où la bravoure ne sert à rien. On ne pare pas des coups portés par des bras invisibles.

Philippe se sentit inquiet; plus d'une fois il avait été frappé par ces ennemis invisibles dont Amélie lui parlait en ce moment. Ce souvenir fit passer un nom dans son esprit, et ce nom amena un éclair de colère dans ses yeux.

Il dit à Amélie :

— On a cherché à égarer votre imagination, je le vois. On a été trop loin. Parmi les menaces qui se font dans le monde, si la moitié seulement se réalisait, si la moitié des vengeances annoncées s'accomplissait, le monde n'aurait pas un siècle à vivre. Quels que soient mes ennemis, Amélie, il m'est possible, sinon de les vaincre, au moins de détourner leurs coups. On a spéculé sur votre ignorance des mœurs et de la législation. On a éveillé en vous ce que j'appellerai les superstitions du cœur. Cessez de croire aux périls suspendus sur ma tête, ou du moins ramenez-les aux proportions ordinaires de la vie; les exagérer serait me faire injure, ce serait reconnaître la réalité et l'importance de mes torts dans le passé. Vous ne le pouvez pas, Amélie, vous ne le devez pas!

Pendant qu'il s'exprimait ainsi, elle le regardait avec surprise et avec douleur.

— Je ne crois rien, lui dit-elle, je ne reconnais rien; je vous aime. Mais on m'a fait voir, et j'ai vu. On m'a fait voir votre perte résolue, votre ruine, votre mort. Il dépendait de moi de vous sauver; pour cela on ne me demandait qu'un serment. Je l'ai fait de grand cœur.

— Et, selon vous, mon salut dépend de votre fidélité à ce serment? dit Philippe.

— Oui.

— Erreur! si les dangers qui m'entourent sont sérieux, vous

devez me les faire connaître. Nous serons mieux à deux pour les conjurer.

— Vous vous trompez, vous dis-je.

— Une dernière fois, Amélie, voulez-vous parler ou vous taire ?

— Parler, c'est appeler sur vous le malheur.

— Vous taire, c'est ordonner mon départ.

Amélie, épuisée par ce débat, alla retomber dans un fauteuil.

— Vous usez envers moi de violence morale, dit-elle à mots entrecoupés ; je succomberai, je le sens. Mais laissez-moi vous exposer les résultats de la faute que vous vous obstinez impitoyablement à me faire commettre. Vous aurez été le seul coupable, nous serons deux victimes.

— Je n'en crois rien, dit Philippe.

— Vouloir que je parle, c'est vouloir que je meure.

— Folie !

— Grâce pour moi et pour vous ! dit-elle en joignant les mains.

— Amélie ! le temps se passe ; j'ai quelques préparatifs à faire. Je vous écrirai.

Il avait ouvert la porte.

Amélie ne fit qu'un bond et qu'un cri :

— Ah ! ne t'en va pas !

Et elle l'entoura de ses bras, et elle le couvrit de ses sanglots.

— Laissez-moi ! murmura-t-il en portant la main à son cœur, comme pour l'empêcher de se briser.

— Philippe !

— Non ! dit-il en la repoussant.

— Eh bien ! tu sauras tout... et je mourrai !

CHAPITRE XIII

Une réception.

Instituée franc-maçonne par le testament de M[me] Baliveau, Amélie jouissait de toutes les prérogatives attachées à ce titre, bien qu'elle n'eût pas encore été reçue en assemblée générale.

Le jour de sa réception venait d'être définitivement fixé.

Une réception dans la Franc-Maçonnerie des femmes est toujours une cérémonie importante.

Celle-ci devait avoir lieu un matin.

Aussi la cité des Invalides se trouva-t-elle envahie de bonne heure. Les portes de la rue Plumet, de la rue de Monsieur, de la rue de Babylone et du boulevard ne faisaient que s'ouvrir et se refermer sous l'imperceptible pression de petits doigts féminins.

A l'intérieur, où le mouvement était concentré, des robes effleuraient les parterres, des chapeaux palpitaient sous les branches. Après avoir décrit un chemin plus ou moins sinueux, selon son point d'arrivée, chaque femme entrait dans cette serre qui a été signalée dans nos précédents chapitres.

Cette serre était une sorte de salle des pas-perdus, ou plutôt l'antichambre supérieure de la salle des séances de la Franc-Maçonnerie des Femmes.

Au fond d'un bosquet s'ouvrait une porte habilement dissimulée par un treillage bordé de fleurs grimpantes. Un escalier descendait dans une salle immense et voûtée, divisée à peu près comme une salle de spectacle, et ornée avec une splendeur bizarre, emblématique.

C'était là.

Plus de quatre-vingts femmes se trouvaient alors rassemblées sur des gradins.

Mais, en ce moment, la séance, ou, pour nous servir de l'expression technique, la Loge n'était pas encore ouverte.

Elles avaient donc la liberté d'aller et de venir, de causer entre elles à voix basse.

C'était un spectacle mystérieux et fait pour impressionner.

La décoration n'avait rien qui la distinguât particulièrement de la maçonnerie Adonhiramite.

La salle était tendue de rouge cramoisi. Le côté droit se nommait l'Afrique, le côté gauche l'Amérique, l'entrée l'Europe, le fond l'Asie. Dans l'Asie, qui représentait le berceau de la franc-maçonnerie, un dais rouge, orné de franges d'or, s'arrondissait au-dessus d'un trône soutenu par des colonnes torses, et où devait s'asseoir la grande-maîtresse.

Devant ce trône, il y avait un autel orné de quatre figures peintes, avec les noms au-dessous : Vérité, Liberté, Foi et Zèle.

Cinq trépieds brûlaient autour de ces figures.

Sur l'autel, on remarquait une petite auge dans laquelle trempait une truelle d'argent.

Le plafond représentait un vaste arc-en-ciel.

Un grand nombre d'inscriptions et d'allégories tapissaient cette salle, éclairée de distance en distance par des lampes symboliques qui ne jetaient qu'une lueur modérée.

Dans ce clair-obscur s'agitaient une foule de femmes, dont le costume, la physionomie, l'accent et les manières contrastaient d'une façon saisissante. Toutes semblaient pénétrées d'un accord et d'un respect mutuels. Il y avait quelques

étrangères, entre autres une Suédoise, de passage à Paris. Plusieurs grandes dames avaient traversé la France et quitté leurs châteaux pour venir assister à la réception d'Amélie; c'étaient les mêmes qu'on remarquait dans l'église de la Madeleine, le jour de son mariage.

Le reste de l'assemblée se recrutait sur le grand théâtre parisien, et quelque peu aussi dans ses coulisses. On eût vainement cherché une condition sociale qui n'eût pas là sa représentante. Les forces de la Franc-Maçonnerie des femmes étaient au complet : forces du salon, forces de la rue, forces avouées et forces occultes. A un moment donné, sur un signal convenu, toutes ces forces étaient mises en jeu ; toutes ces grâces, tous ces esprits, toutes ces élégances, toutes ces relations, toutes ces vertus, toutes ces roueries, toutes ces fortunes fonctionnaient avec la régularité d'une machine ; elles travaillaient alors à un but commun, envieuses de justifier leur devise: TOUTES POUR UNE, UNE POUR TOUTES.

C'était là qu'il eût fallu venir chercher la clé de tant d'énigmes, le secret de tant de réputations, le mot de tant de fortunes, la source de tant d'aumônes aussi. Que de choses mises sur le compte du hasard, que d'événements acceptés comme venant du ciel, et que la Franc-Maçonnerie des femmes pourrait aisément revendiquer !

Les voici toutes, formant une chaîne autour de la société, les belles et les laides, les infimes et les illustres : marchandes à la toilette, dont les cartons savent la statistique de tous les boudoirs enrichis et de tous les ménages ruinés ; institutrices au cachet, ayant leurs petites entrées dans la famille, connaissant l'heure des mariages, le chiffre des dots, interrogeant le cœur des héritières, et, au besoin, faisant les demandes et les réponses ; gouvernantes à l'affût des testaments ; femmes de journalistes taillant les plumes de leurs maris, taillant aussi leurs idées, les premières à recueillir les nouvelles, les premières quelquefois à les souffler ; demoiselles de comptoir n'ayant qu'une oreille tendue aux madrigaux, et réservant l'autre aux intérêts de l'association ; ouvrières pour qui les ateliers et les faubourgs n'ont pas de secrets ; tout un monde enfin, hardi, dévoué, multiple !

Les voici toutes ! Quelques-unes d'entre elles méritent un portrait particulier, soit à cause de leur situation exceptionnelle, soit pour les services qu'elles ont rendus ou qu'on leur a rendus. La nature, souvent inouïe, prodigieuse de ces services, démontrera, mieux qu'une simple affirmation, l'étendue et la diversité des ramifications de la Franc-Maçonnerie des femmes. C'est une chaudière de drames et de comédies que nous allons renverser, avec la prodigalité d'un homme qui en garde plus qu'il n'en répand, qui en tait plus qu'il n'en raconte. Dans ce musée, reflet de toutes les écoles et de tous les genres, il se pourra que le grotesque coudoie quelquefois le terrible, que les figures naïves avoisinent les profils raffinés ; si quelques tons criards s'y font jour, on se rappellera qu'ils éclatent sur une toile inusitée. On s'étonnera moins de l'étrangeté de quelques-unes de ces monographies, en songeant que la plupart de ces caractères subissent le joug d'une volonté collective ; que ces existences ne s'appartiennent jamais entièrement, et que, dans cette société ténébreuse, les circonstances, les événements s'ordonnent et se préparent comme se préparent les substances dans les laboratoires.

Prenons d'abord cette humble fille, qui a l'air sauvage et presque effarouché. Elle est enfermée jusqu'au menton dans une robe grise ; elle a de gros gants et de gros souliers. C'est LUCILE-GENEVIÈVE CORNUT, la servante d'un des plus vénérables curés d'une paroisse de la banlieue. Pour assister aux réunions du boulevard des Invalides, elle est obligée d'accomplir chaque fois des prodiges de combinaisons et de prétextes. Lorsque la convocation est indiquée pour le soir, c'est alors que son embarras est doublé. Son curé a pour habitude de se mettre au lit fort tard, parce qu'il dort après le déjeuner de midi.

Afin que Geneviève puisse s'absenter du presbytère, il est nécessaire, il est indispensable que son respectable maître de-

vance l'heure de son coucher. Pour obtenir ce résultat, Geneviève doit empêcher la sieste de l'après-midi ; le diable seul sait ce qu'il en coûte, à cette pauvre servante, de vacarmes faits à dessein, de sonnettes agitées, de petits mensonges et de grosses supercheries. Tantôt c'est une pécheresse qu'elle amène presque par force au confessionnal ; tantôt c'est un malade à toute extrémité qu'elle imagine,— et le bon curé de déranger en soupirant l'oreiller sur lequel il commençait à reposer sa tête, de revêtir son surplis ou de demander son chapeau pour courir à l'extrémité de la commune. Qu'au retour il gronde Geneviève pour ses étourderies et ses bévues, peu importe ! ce soir-là, il se couchera à neuf heures, et Geneviève ira au rendez-vous de la Franc-Maçonnerie des femmes.

Soixante-deux ans, voûtée, le nez fiché dans la figure à la façon de ces morceaux de bois en angle droit qu'on enfonce dans les jouets de style primitif, la prunelle roulant perpétuellement dans l'orbite, la peau rougie, les lèvres minces, plus de cheveux, quelque chose comme un oiseau de proie, une nuance entre l'enseveïisseuse et le vautour, voilà cette grande femme — vue de face — qu'on appelle la VEUVE BRINOIS, et de la poche de laquelle vient de tomber un jeu de cartes. C'est une des plaies de l'association, une des hontes. Elle jouerait partout, elle jouerait presque sur l'autel. Pour elle, le monde, la famille ne datent que de l'invention des tarots ; la langue française ne sert qu'à annoncer le roi, la dame et le valet de carreau. Le sort l'avait unie à un mari avare, un luthier ; le sort l'en a débarrassée, en lui épargnant une grave reddition de comptes. Feu Brinois avait la coutume d'enterrer son argent, Mme Brinois avait la manie de le déterrer ; feu Brinois mettait ses bénéfices dans des tirelires qui sonnaient toujours le vide ; il apportait ses économies à des coffres-forts qui avaient une entrée et une sortie. Un jour, feu Brinois s'aperçut qu'il avait placé sa fortune

dans le tonneau des Danaïdes ; ce jour-là, il mourut. Sa femme fit sonder les murs, éventrer les paillasses, démolir les manteaux de cheminées, découdre les fauteuils, casser les bambous en deux, dévisser les pieds de table, ouvrir les livres feuillet à feuillet, et quand elle eut mis la main sur l'argent que le luthier avait caché partout, elle alla jouer dans ses repaires ordinaires.

Mme Brinois a fermé le magasin de son mari, mais elle n'a pas eu le temps de vendre son fonds. Quand l'argent vient à lui manquer, elle a recours aux Stradivarius, aux Guarnerius, aux Amati, et pour peu qu'elle n'en trouve pas un prix raisonnable, elle les expose comme enjeux. On l'a vue arriver au tripot avec un ophicléide sous le bras ; dès que *la main lui venait*, en termes de lansquenet, elle posait gravement le mélodieux tuyau de cuivre sur le tapis, en disant : « Il y a un ophicléide ! » du même ton qu'elle aurait dit : « Il y a un louis. »

On devine que la veuve Brinois est plus onéreuse qu'utile à ses sœurs de l'association. Ses demandes d'argent sont incessantes ; et souvent, pendant les séances, elle a poussé le cynisme jusqu'à chercher à organiser des *banquo* clandestins. Elle mourra dans l'impénitence finale et méritera d'être enterrée sous un chandelier de maison de jeu.

Élisabeth Ferrand, mariée au célèbre procureur général Ferrand, est une des puissances de la Franc-Maçonnerie des femmes. Elle est belle, elle est gracieuse, elle est spirituelle. Habile à conduire les hautes intrigues jusqu'au sein de la magistrature, elle excelle dans l'art d'influencer et même de transformer les convictions. C'est dans son salon, un des plus charmants et des plus sérieux de Paris, que la Franc-Maçonnerie tend à la justice ses filets roses, ses lacs de gaze. Du grave et irréprochable Ferrand elle a fait, sans qu'il s'en doutât, le plus

ferme appui d'une société secrète, contre laquelle il serait le premier à invoquer l'application de la loi s'il en soupçonnait seulement l'existence.

A quelque distance de Mme Ferrand, sur les gradins supérieurs, s'agite ou plutôt se trémousse une négresse vêtue à la mode parisienne. C'est Élisa, dite ÉBÈNE ; elle était encore, il y a trois ans, dans une sucrerie de la Martinique ; aujourd'hui, elle est marquise ; son maître, M. de Champ-Lagarde, l'a épousée. Voici dans quelles circonstances et à quelle occasion cet étrange hymen s'est accompli.

Raoul de Champ-Lagarde était de haute et vieille noblesse ; il avait des frères investis des premières charges à la cour, des premiers grades à l'armée, des plus hautes dignités dans l'église. Ses trois sœurs devaient tôt ou tard contracter des alliances illustres. Par une exception que ses vices précoces lui avaient d'ailleurs méritée, Raoul, dès sa jeunesse, se vit relégué dans les colonies, sous le prétexte d'administrer des propriétés considérables. De même que l'on place les poudrières à l'écart des villes, de même on envoie quelquefois au delà des mers la noblesse trop prématurément corrompue.

La rancune de Raoul contre sa famille, devait dater de cet exil. Il acheva de se dépraver à la Martinique, où il compromit ses biens et devint un fléau pour les indigènes. Brave comme une épée, sanguinaire comme le maréchal de Retz, goguenard et laid à donner le frisson, il se fit une renommée de tyranneau qui retentit jusqu'en Europe, à Paris, et jusque dans le cabinet du roi des Français. Ce fut Raoul qui, le premier, osa publier dans un journal cet avis.

« M. le marquis de Champ-Lagarde prévient le public que ses heures de combat sont changées depuis le 15 courant. Voici le

nouvel ordre qu'il a adopté : le matin, de neuf à onze heures pour le pistolet; le soir, de deux à cinq pour l'arme blanche. On trouvera chez lui des témoins. »

Comment l'argent vint à manquer à ce redouté satrape, c'est ce qu'on devinera. Après avoir épuisé toutes ses ressources et levé des contributions souvent forcées sur les colons, il s'adressa à sa famille, à ses frères et à ses oncles, qui lui répondirent sèchement :

— Vivez dans le désordre, si cela vous plaît, mais oubliez que vous avez des parents.

Raoul de Champ-Lagarde prépara une vengeance formidable et simple. Il jeta les yeux autour de lui et épousa la négresse Élisa, dite *Ébène*, originaire des côtes de Guinée.

Ébène avait seize ans alors.

Si cette esclave affranchie put naïvement se croire épousée par amour, son erreur ne fut pas de longue durée. Au retour de la cérémonie nuptiale, Raoul, décrochant un magnifique fouet à manche incrusté d'argent, lui dit :

— Je ne veux pas d'héritiers.

Cet arrêt laconique eût peut-être semblé brutal à une Française : mais cette Africaine, accoutumée aux mauvais traitements, n'y répondit que par un sourire de modestie.

Elle se croyait belle, car bien souvent la pétulance tropicale de ses charmes avait désespéré de noirs admirateurs. Elle se sentait vaguement une intelligence, et elle conçut le projet de s'élever jusqu'à la hauteur de son incroyable fortune.

Dès le lendemain de ce mariage, le marquis et la marquise de Champ-Lagarde s'embarquèrent pour la France : ils se rendirent à Paris. Raoul savait qu'un de ses frères, orgueilleux représentant de la tradition légitimiste, recevait, une fois par semaine, toutes les fidélités fleurdelisées et tous les dévouements en culotte courte du faubourg Saint-Germain. Il voulut, en compagnie d'Ébène, tomber comme une injure au milieu de cette aristocratie qui l'avait sévèrement repoussé.

Annoncés par un huissier balbutiant et plein de stupeur, Raoul et sa noire épouse firent inopinément leur entrée dans

le monde parisien. Le scandale fut immense. La figure bilieuse et méchamment souriante du marquis tranchait sur un costume du meilleur goût, et qu'il portait, malgré sa laideur, avec une distinction innée. A son bras, Ébène promenait des regards ravis. Elle avait une robe de satin blanc, au-dessus de laquelle sa tête vive apparaissait comme une taupe dans la neige. Un collier de graines rouges serrait son cou d'un modelé pur et puissant. Elle avait toutes les peines du monde à s'empêcher de faire la révérence aux femmes et de sourire aux hommes. Bagues, bracelets, pendants d'oreilles, broches, agrafes, tout cela courait et brillait sur cette peau comme des étincelles sur un papier brûlé. Il semblait qu'on eût vidé sur elle désordonnément une boutique de bijouterie. Ils avançaient ainsi tous deux, paraissant attendre les félicitations et ne recueillant que la stupeur. Les invités se repliaient en silence devant cette tempête qui marchait. On cherchait des issues. Il y eut quelques jeunes personnes qui s'évanouirent.

Dès le lendemain, ils louèrent un hôtel dans l'avenue d'Antin ; chaque jour on les voyait sortir en calèche ; chaque soir, aux places les plus découvertes de l'Opéra, ou même des théâtres de boulevard, ils s'offraient de bonne grâce en pâture à l'attention publique, qui, reconnaissante envers eux, leur organisa bientôt une véritable popularité.

La vengeance du marquis de Champ-Lagarde eut les résultats qu'il en avait attendus. Maudit par sa famille qu'il avait vouée au ridicule, anathématisé par la noblesse entière, il trouva un refuge chez les abolitionistes des États-Unis et de l'Angleterre, qui ne voulurent voir dans son mariage qu'un éclatant hommage rendu à leurs principes. En conséquence, de tous les coins du monde s'élevèrent au profit de ce couple disparate des témoignages de sympathie qui reconstituèrent de nouveau le crédit de Raoul. Plus tard, les Champ-Lagarde eux-mêmes, amenés à composition et réunis par une crainte commune, lui firent proposer une rente secrète de cent mille francs, à la condition qu'il ne perpétuerait pas sa vengeance par couleur de progéniture.

Peu à peu, voici ce qui est arrivé : le marquis Raoul s'est rangé ; l'âge et le changement de milieu ont éteint ses vices.

Alors, il a rougi de sa femme, il a cherché à se débarrasser d'elle, à l'éloigner; mais il n'était plus temps. Une contre-vengeance dirigée sur le marquis lui-même, par une de ses anciennes maîtresses au lit de mort, avait placé Ébène sous la protection de la Franc-Maçonnerie des femmes.

Ébène est restée à Paris ; elle a voulu connaître ses droits et en user ; on lui a donné des maîtres et des couturières ; elle s'est habituée au monde, et, chose plus malaisée, mais rendue possible par le crédit de ses nouvelles sœurs, le monde a fini par s'habituer à elle. Quelques salons l'ont admise déjà dans le huis-clos des réunions intimes, comme une originalité, une fantaisie, comme la sœur d'*Ourika;* bientôt il sera de mode de la voir dans tous les bals, nous en faisons le pari.

Lorsque le marquis de Champ-Lagarde, confondu et désespéré par cette métamorphose inattendue, parle de la renvoyer à la Martinique, elle va chercher dans sa bibliothèque particulière un livre aux tranches tricolores, dont elle fait une étude approfondie depuis trois ans. Il n'y a pas longtemps que, furieux de cette résistance, le marquis a essayé de revenir à ses anciennes traditions de colon ; mais alors, c'est Ébène qui a décroché le fouet au manche incrusté d'argent.

Celle-ci, qui est assise, le coude au genou et le menton dans la main, les yeux égarés, et comme indifférente à ce qui se passe autour d'elle, celle-ci a fait plus que de tuer un homme, elle a tué une gloire. LOUISE-RAIMONDE-EUGÉNIE D'EFFENVILLE, COMTESSE DARCET, poursuit une vengeance sans égale, et qui absorbe sa vie entière. C'est contre un peintre illustre qu'elle s'acharne depuis vingt ans bientôt. Cherchez une seule des toiles de René Levasseur, un seul de ses paysages admirables ; vous ne trouverez rien, absolument rien. D'où vient cela ? L'histoire vaut la peine qu'on la raconte.

René Levasseur est né grand peintre. Rien ne l'a empêché de devenir grand peintre : ni les ladreries des marchands de tableaux, ni le jury, ni les événements conjurés. Une simple toile a suffi, un rayon de soleil a paru une demi-heure seulement derrière la vitre d'un trafiquant de la rue Laffitte. Cette demi-heure écoulée, Levasseur était reconnu, adopté, classé parmi les maîtres. Voilà ce qu'il y a de beau et de magnifique dans les arts parisiens ! L'envie elle-même vous met une mitre sur le front.

Dès qu'il se vit sacré, René Levasseur, qui ne doutait pas de lui, mais qui doutait des autres, donna l'essor à ses hardiesses. Étant certain d'être aperçu, il se montra. Il exposa des miracles. Pauvre la veille, il se réveilla opulent ; on se disputa ses moindres ébauches. A peine exposés, ses tableaux étaient achetés à des prix fous ; le public n'avait que le temps de les apercevoir ; la critique, c'est-à-dire l'éloge, n'avait que le loisir de les enregistrer ; ensuite ils disparaissaient. Où allaient-ils ? Quelles galeries les possédaient ? Quels musées particuliers les livraient discrètement à l'enthousiasme des amateurs ? Personne ne le savait. L'acheteur était toujours un étranger, un négociant hollandais, un Brésilien ruisselant de milliards ou l'intendant d'un noble lord ; il ne marchandait pas, il couvrait d'or le chef-d'œuvre, mais avec cette condition jalouse, inévitable, qu'il ne serait pas reproduit par la gravure.

Pendant dix ans, Levasseur a souri à cette vogue, a caressé ce rêve éclos à l'ombre du palais des Beaux-Arts et de la Banque de France. Puis, un jour, il s'est réveillé en sursaut. L'inquiétude l'a gagné. Il a voulu savoir le sort de ses tableaux, rechercher leur trace dans le monde, en dresser le catalogue, se rendre compte enfin de son existence artistique. Il n'a trouvé que le néant. Les collections indiquées n'existaient pas, les cabinets avaient été dispersés. De même pour les particuliers : le négociant hollandais était aussi introuvable que la tulipe noire ; le Brésilien venait en ligne directe du pays des contes ; on avait abusé du grand nom du membre de la Chambre des communes. Frappé de ces circonstances, René Levasseur n'a plus voulu travailler que sur des commandes et pour le gouvernement.

Autres malheurs ! il a exécuté une œuvre destinée à orner

l'église de sa ville natale; au moment d'être accrochée au mur, la toile a été crevée à plusieurs places par la maladresse des ouvriers et détruite entièrement par la chute d'une cruche d'acide. Sa *Vue de Fontainebleau*, entreprise pour le compte de Louis-Philippe, a été roulée et oubliée pendant deux ans dans les greniers du Louvre ; et lorsque, sur ses réclamations, on a voulu l'arracher à cet abandon inconcevable, elle avait disparu.

Levasseur a compris que la fatalité était sur lui ; peu à peu il est devenu misanthrope : il s'est enfermé dans son atelier, il a fait alors de la peinture pour lui seul ; en trois ans, il a signé trois pages rayonnantes, trois épopées de lumière à désespérer Troyon, Théodore Rousseau et Français. De toutes parts on est venu admirer ces prodigieuses compositions ; de toutes parts on lui a adressé les offres les plus tentantes : il a tout refusé, pour s'absorber dans la contemplation de ses trois œuvres suprêmes, les seules qu'on connût de lui dans le monde !

Un soir, en rentrant, Levasseur a trouvé son atelier vide et cent mille francs à la place de ses trois tableaux. Il a failli en perdre la raison. On raconte que les cheveux du célèbre acteur Brizard blanchirent pendant le temps qu'il demeura suspendu à l'anneau en fer d'une pile de pont sur le Rhône, où il avait chaviré. René Levasseur a vu, lui aussi, blanchir ses cheveux. En outre, il lui est resté de cette commotion un tremblement nerveux qui l'empêchera désormais de peindre.

Les journaux se sont entretenus avec détail de ce vol d'une espèce nouvelle et audacieuse, qu'ils ont attribué au fanatisme d'un amateur princier ; quelques initiales même ont circulé dans le monde des arts, mais nul ne s'est avisé de plaindre Levasseur : on l'a trouvé largement indemnisé. Quant aux trois tableaux, le chemin qu'ils avaient pris était sans doute le même que les autres. Impossible de se procurer là-dessus aucun renseignement.

Une seule personne aurait pu en donner, une personne que René avait autrefois foulée aux pieds, une jeune fille qu'il avait déshonorée, une femme qu'il avait insultée, une mère dont il avait repoussé l'enfant. C'était la comtesse Darcet.

———

Il y a quelques jours, René Levasseur a reçu une invitation pour aller voir une galerie de tableaux. Il s'y est rendu sans méfiance. On l'a introduit dans l'antichambre d'un salon fermé par un ample rideau. Là, à sa grande surprise, il s'est vu saisir par deux laquais et garrotter. Habitué aux manies des amateurs, il a cru que c'était une précaution applicable à tout le monde, la formalité de la maison. Il a compris et attendu. Le rideau s'est écarté ; Levasseur a poussé un cri de joie immense en se voyant en présence de toutes ses toiles ! toutes ! plus jeunes et plus éblouissantes que jamais, placées avec art, buvant le jour, souriant à leur auteur, radieux cortége, glorieux musée !

Ah ! jamais les maîtresses adorées que l'on revoit, jamais les douces figures de la famille se mettant tout à coup à revivre, jamais tous les bonheurs, toutes les fêtes n'approcheront de cette féerie auguste et foudroyante, frappant ainsi René Levasseur au milieu de son abattement. C'était bien là son œuvre réapparue et entière dans Paris ; rien n'y manquait, pas même la toile égarée du Louvre, ni les trois derniers tableaux volés ; tout était là, triomphalement exposé, et lui, il admirait naïvement ; il admirait avec des larmes, comme les vrais artistes ; il ne se savait pas tant de puissance et d'harmonie, il ne se rappelait plus avoir eu tant de feu et de jeunesse ; il se retrouvait et il était charmé.

Mais son triomple fut tout à coup traversé par une pensée.

— Pourquoi m'a-t-on garrotté ? dit-il.

Il eut l'explication de cet acte étrange par l'apparition soudaine d'une femme en qui il reconnut avec terreur la comtesse Darcet. Elle n'avait rien de menaçant toutefois ; elle était vêtue avec simplicité. Au peintre, qui était devenu horriblement pâle, elle dit tranquillement en désignant les tableaux :

— Tout cela est à moi.

— A vous, Louise ! balbutia-t-il, saisi de crainte.

— Est-ce que cela t'étonne, René ? Je t'aimais tant, qu'après t'avoir perdu j'ai voulu avoir ta pensée, ton inspiration, le meilleur de toi. J'ai tout acheté, et ce que je n'ai pu acheter, je l'ai ravi. Ce que je n'ai pu ravir, je n'ai pas voulu que d'autres le possédassent : rappelle-toi la toile dégradée de l'église

de Rouen. C'est aimer, cela, qu'en dis-tu? Comprends-tu les délices, les jouissances sauvages que j'éprouvais à aller arracher ces tableaux à la foule, dont j'étais jalouse? Et comme je les emportais dans ma solitude pour m'en enivrer! René Levasseur était tout entier ici, chez moi; sa renommée, je l'avais sous les yeux. Ah! j'ai passé des heures bien délicieuses et bien cruelles en tête-à-tête avec tes chefs-d'œuvre; j'ai pleuré et souri bien des fois devant ces fragments de ton âme, qui avaient un sens pour moi seule! Que de fois, honteuse de ma faiblesse, je me suis surprise à y déposer un baiser mystérieux! C'est alors que tu n'étais plus René le lâche, René le criminel; tu étais le grand peintre, et celui-là transfigurait tout autour de lui, même le passé plein de hontes; l'homme de génie effaçait l'homme d'infamie. Pendant de nombreuses années, j'ai vécu de la sorte avec toi et à ton insu, m'enorgueillissant et t'applaudissant. Oh! René, tu es grand, en effet, tu as de l'enthousiasme; contemple-toi fièrement devant ton œuvre; vois comme elle vit, vois comme elle éclate, comme elle déborde! Tout cela est l'œuvre d'un maître, — tout cela va périr!

René Levasseur n'a pas compris.

La tête ébranlée par ce spectacle inattendu, il a regardé la comtesse avec le vague sourire des enfants et des fous.

Alors la comtesse Darcet a pris une torche, et elle l'a silencieusement approchée des tableaux.

Un rugissement est sorti de la poitrine de Levasseur; tous ses liens se sont roidis sous l'effort de son buste; mais, en vain!

La flamme a gagné les tableaux.

— Dans quelques instants, il ne restera plus rien de toi, a dit la comtesse avec une joie épouvantable; ton œuvre sera consumée; ton nom s'en ira comme celui des comédiens: fumée d'abord, cendre ensuite, puis tradition et fable. Il y aura des gens qui ne croiront même pas à ton existence. Tiens! ce tableau qui brûle si vite, si vite, il t'a coûté huit mois, huit grands mois de tentatives, d'espoir, de découragement; ce fut un de tes meilleurs succès au Salon. Il n'existe plus maintenant.

— Louise, pitié ! cria le peintre.

— Non ! je me venge !

— Grâce pour celui-là ! là-bas ! Oh ! grâce !

— Pas plus celui-là que les autres.

Et elle attisa l'incendie.

— Eh bien ! tue-moi tout de suite, je t'en conjure.

— Insensé !

— Je ne puis supporter plus longtemps ce supplice ; laisse-moi partir ; je ne veux pas voir !

— C'est trop lent, n'est-ce pas ? cela brûle mal ; tu as raison.

La comtesse Darcet prit quelques toiles et les jeta dans la cheminée, où flambait un grand feu.

— Ah ! hurla Levasseur en fermant les yeux.

— René, dit-elle lentement, j'ai souffert plus que toi et plus longtemps, car je n'ai jamais oublié. Mes supplications d'autrefois ne t'ont pas touché, tes cris d'aujourd'hui ne m'attendriront pas. Torture pour torture. Pendant bien des années, je t'ai laissé à tes illusions, j'ai été bonne, tu vois ; rien ne t'a empêché de rêver avenir, postérité. Moi, je n'ai jamais eu de bonheurs semblables. Mon premier amour une fois anéanti, je n'en ai pas eu d'autre, et je suis descendue dans ma douleur comme dans une fosse, pour n'en plus sortir. C'est bien peu de chose, ma vengeance, va ! Je ne prends qu'un de tes jours pour me payer de ma vie entière.

Le peintre n'entendait plus.

Elle continua à jeter les tableaux au feu.

Quand ce fut le tour du dernier, elle se retourna : René s'était évanoui et avait roulé par terre...

On le rapporta chez lui.

René Levasseur habite à présent une maison de santé ; il y mourra fou.

Seule, toute seule, voici Mlle Piquaret, blonde fille, majeure, mince et longue, et dont les pieds seuls semblent toucher la terre. Une strophe de M. de Laprade n'est pas plus diaphane, une grisaille antique n'est pas plus silencieuse. Elle ne parle qu'à la condition de rêver, elle ne rêve qu'à la condition de dormir, car elle est somnambule et somnambule extra-lucide. Mais les oracles qu'elle rend dans son quartier sont presque toujours dictés par des voix et des intérêts maçonniques.

Mme Guillermy est une épaisse bourgeoise de cinquante trois ans, amplement vêtue ou plutôt *couverte*, selon son expression. Sa figure, mélange d'importance et de bonté, rehaussée par de hauts cheveux gris bouffants, accuse une de ces commerçantes estimables, telles que le quartier des Bourdonnais en offre, assises derrière le grillage d'un comptoir et gravement inclinées soir et matin sur un registre aux angles de cuivre.

Mme Guillermy est l'honneur de la Franc-Maçonnerie des femmes. Sa vie est un exemple de travail continuel, de maternité majestueuse et tendre. Elle ne s'est jamais servie de son pouvoir que pour pratiquer le bien, faire des mariages et empêcher quelques ruines; aussi sa parole un peu brève, son regard quelquefois sévère ne trompent-ils personne. De l'ancienne Arche-Pépin à la rue Saint-Honoré, en passant par le pays de la rue Saint-Denis, on la révère et on l'aime.

Faut-il la nommer celle-là, cette brune, cette audacieuse, dont la robe fait un bruit, dont les yeux dardent un feu?

Inutile : son nom est sur votre lèvre, sur votre sourire. C est GEORGINA IV. Trois bourgeois vont demander ce que c'est que Georgina IV. Oh ! les ignorants ! Est-il besoin de leur apprendre que Georgina IV est née Héloïse Picard ? Méritent-ils de savoir qu'une arrière-boutique de crémière, dans la rue de l'Échiquier, a servi de berceau à cette amazone des temps modernes? Ils n'ont donc jamais lu les feuilletons, ces trois bourgeois ? Ils n'ont donc jamais été au théâtre, ces trois bourgeois? Ne leur répondons pas ; ils doivent avoir des neveux ; laissons-les interroger ces neveux.

Ah ! trois bourgeois ! je ne vous souhaiterais pas de tomber entre les griffes mignonnes et blanches de Georgina IV ! Vous y laisseriez les dernières onces de ce précieux capital que vous appelez votre bon sens. Vous vous croyez bien forts, trois bourgeois ! vous vous croyez réglés comme des *papiers de musique*, vous avez la conscience de vous conduire comme *quelqu'un qui se respecte* ; priez le ciel qu'il ne vous fasse pas rencontrer Georgina IV. Elle vous en ferait voir de belles.

Il n'y a pas de famille pour elle, il n'y a pas de patrie, il n'y a pas de terre, il n'y a pas de mer, il n'y a pas de lois, il n'y a pas d'usages : il y a une proie et elle, elle et quelqu'un, le premier venu pourvu qu'il soit riche. Vous, qui me lisez, oh ! ne hochez pas la tête : cette invasion des démons fardés dans les intérieurs assoupis, dans les imaginations obtuses, dans les existences sans occasions, cela n'a pas été assez décrit, ou cela n'a pas été peint d'assez violentes couleurs.

Georgina IV a traversé la société comme une balle de pistolet traverse l'air, en déchirant, en sifflant, en tuant. Elle a commencé par des commis, elle a fini par des potentats. Quel terrible concert organiserait Berlioz avec toutes les porcelaines, tous les miroirs, tous les flacons, tous les verres qu'elle a brisés ! Donnez-lui un prix de vertu, elle vous rendra un forçat ; confiez-lui M. Prud'homme, elle vous le métamorphosera en Robert-Macaire. C'est la Circé actuelle, que personne n'a peinte encore, et autour de laquelle Gavarni seul a timidement rôdé.

Georgina ou Héloïse Picard a été actrice, à ce qu'on dit, ou plutôt à ce qu'elle dit. Le fait est qu'elle a paru devant un public, qu'elle a parlé, qu'elle a chanté, qu'elle s'est fâchée,

qu'on lui a jeté des bouquets, qu'elle a été aux nues, que son directeur lui a fait un procès, que tout Paris n'a parlé que d'elle, que le siége de son appartement a été entrepris par tous les gens qui ne savent que faire de leurs cinquante ou de leurs cent mille francs de rente. C'en était assez. Ah! quelle femme! vertige, folie, esprit, passion, elle a tout. Son caprice, mobile comme une queue de poisson, la jette dans tous les travers, la pousse vers tous les voyages. Elle a épousé un mari, deux maris. Elle a soulevé une nation. Elle a fait courir à Chantilly et à Epsom; elle a porté son châle au mont-de-piété; on l'a vue demander le sergent Poumaroux à la caserne de l'Ave-Maria.

Ne vous y fiez pas, néanmoins, je vous le répète; ne raillez pas. Pour peu que cette femme vienne à pleurer ou à sourire, vous lui donnerez votre âme. Ce n'est pas qu'elle soit belle, non; mais elle s'empare de vous comme le soleil, sans même vous regarder; le moindre de ses mots vous étreint et supprime votre respiration. Qu'a-t-elle dit, cependant? Elle ne le sait plus.

Pourquoi Georgina IV? Ah! bah! soyons discret. Il faudra un grand homme de talent pour raconter cette femme. Attendons.

Une autre excentrique, c'est cette dame de quarante ans environ, et qu'on paraît éviter, bien qu'elle aille d'un banc à l'autre avec les airs pénétrés d'une solliciteuse. Elle s'appelle Mme FLACHAT, mais elle est née d'Argensolles, veuve en premières noces de M. Guilpin de Jouesne, et en secondes noces du baron Lenfant, ex-intendant de la liste civile. Un an après la perte du baron, elle s'est mariée en troisième noces à un de ses gens, natif d'Annecy en Savoie, Jean Flachat. De telles hontes sont moins fréquentes à Paris qu'au fond de la province et des campagnes, mais elles s'y produisent cependant, et elles y causent une pénible surprise.

L'histoire de Mme Flachat est le pendant de l'histoire de la marquise Ébène de Champ-Lagarde. Celle-ci, esclave, a épousé son maître; celle-là, grande dame, n'a pas dédaigné d'élever jusqu'à elle son superbe chasseur. Mais une fois parvenu au sommet de l'échelle sociale, la tête a tourné à Jean Flachat. Autant il était respectueux et soumis lorsqu'il grimpait, en uniforme vert, derrière la voiture de Mme la baronne Lenfant, autant il est devenu intraitable et grossier à présent qu'il s'assoit à l'intérieur et qu'il étend ses bottes sur les coussins. Il se cachait autrefois pour avaler un verre d'alicante dérobé dans une armoire; maintenant il affecte de ne se montrer qu'en état d'ivresse, et si sa femme hasarde quelques remontrances, il la frappe. Bas plagiaire du duc de Clarence, depuis qu'il a su que la baronne prenait des bains de lait, il a imaginé (chacun son goût!) de prendre des bains de tafia. Cela le fortifie, à ce qu'il prétend, et cependant on l'en retire chaque fois ivre-mort. L'infortunée qui a rivé à son existence cette chaîne déshonorante essaye actuellement de la rompre; la Franc-Maçonnerie, fatiguée de lire les réclamations qu'elle lui adresse dans un but trop absolument personnel, lui a promis de prononcer sa séparation de corps et de biens. En attendant, Jean Flachat est scrupuleusement surveillé et impitoyablement conduit au poste, lorsque, titubant et embrasé de colère ou d'ivresse, il ose, une massue à la main, errer aux alentours de l'hôtel Lenfant.

Arrêtons-nous là.

Ces femmes étaient au nombre de quatre-vingts environ, avons-nous dit.

A onze heures, il y en avait cent.

C'était l'heure fixée pour la réception d'Amélie Beyle.

La séance allait commencer.

CHAPITRE XIV

Le serment.

Le plus profond silence avait succédé aux causeries particulières ; chaque femme s'était assise à sa place.

Mme de Pressigny, que nous ne désignerons plus que par son titre de grande-maîtresse, siégeait sur le trône aux colonnes torses. Elle portait en sautoir un cordon bleu moiré où pendait une truelle d'or, insigne de son grade.

Les pratiques auxquelles nous allons faire assister nos lecteurs sont, à quelques variantes près, les mêmes qu'au dix-septième et au dix-huitième siècle. Nous avons dit que la Franc-Maçonnerie des femmes avait emprunté une grande partie de ses cérémonies et de ses épreuves à la franc-maçonnerie des hommes. Cela est si vrai que, il y a soixante-dix-sept ans environ, une fusion fut tentée entre les deux sectes et reçut même un commencement d'accomplissement, sous la double présidence de la vice-reine de Naples et de S. A. le duc de Chartres, souverain grand-maître de toutes les loges.

Nous n'avons pas ici à élever une thèse à propos de ces pra-

tiques, dont l'ensemble, s'il n'échappe pas absolument au ridicule, ordonne à coup sûr le respect acquis aux traditions qui ont l'âge du monde. Ces mystérieux vestiges d'une fable construite avec les propres matériaux de la Bible, ces croyances architecturales, cet effort violent vers une poésie quelquefois lugubre, cette préoccupation égalitaire et fraternelle saisissant une portion d'individus au sortir du berceau des âges, tout cela ne manque pas d'un certain grandiose. L'idée qui survit à ces formes surannées est d'ailleurs encore assez haute et assez vivace pour défier la raillerie.

La grande-maîtresse porta ses regards sur l'assemblée et les ramena autour d'elle.

A sa droite se trouvaient les sœurs surveillantes, les sœurs dépositaires et les sœurs hospitalières.

A sa gauche, les sœurs officières, les sœurs harangueuses et les sœurs conductrices.

Une de ces dernières était Marianna.

La grande-maîtresse frappa cinq coups sur l'autel avec un maillet d'or.

A ce signal, une des sœurs officières s'avança.

— Quelle heure est-il ? demanda la grande-maîtresse.

—Le lever du soleil.

— Que signifie cette heure ?

— C'est celle à laquelle Moïse entrait dans le tabernacle d'alliance.

— Puisque nous sommes rassemblées ici pour l'imiter, veuillez avertir nos chères sœurs, tant du côté de l'Europe que du côté de l'Afrique et du côté de l'Amérique, que la loge est ouverte.

La sœur officière frappa cinq fois dans ses mains.

Un bruit se fit entendre à la porte d'entrée.

La grande-maîtresse dit :

— Qui est là ? Si c'est un profane, écartez-le.

— C'est une élève de la sagesse qui désire être reçue franc-maçonne, répondit une sœur surveillante.

— Lui connaissez-vous toutes les qualités requises ?

—Toutes.

— Bénis soient donc nos travaux, puisque nous allons don-

ner un soutien de plus à notre institution ! Qu'une de nos sœurs conductrices introduise l'aspirante.

Marianna se détacha d'un groupe, et se dirigea vers la porte.

Amélie apparut alors vêtue de blanc, pieds nus, les mains liées et les yeux bandés.

A son entrée, les femmes étaient descendues des gradins, et elles s'étaient placées de nouveau sur deux lignes.

Marianna conduisit Amélie devant la grande-maîtresse, après lui avoir fait faire le tour de l'autel.

— Quel motif vous amène ici ? demanda la grande-maîtresse.

— Le désir d'être initiée, répondit Amélie.

— L'inconséquence et la curiosité n'ont-elles aucune part à cette démarche ?

— Aucune, je l'affirme.

— Savez-vous quels sont les devoirs d'une franc-maçonne ?

— Ils consistent à aimer ses sœurs, à leur être utile, à s'instruire dans la pratique de leurs vertus.

— Vous ne dites pas tout, reprit la grande-maîtresse ; la tâche principale de la Franc-Maçonnerie est de chercher à rendre le genre humain aussi parfait qu'il peut l'être. En nous élevant au-dessus des préjugés, nous ne sommes préoccupées que de conquérir la reconnaissance générale. L'engagement que vous allez contracter vous confirmera dans l'idée de vos devoirs envers l'humanité, la religion et l'État. Mais, malgré la confiance et l'estime que vous m'inspirez, il est indispensable que je consulte la loge ; je ne suis que la première entre mes égales.

S'adressant à l'assemblée :

— Est-il quelqu'une de vous, mes chères sœurs, qui s'oppose à la réception de l'aspirante ?

Pas une voix ne s'éleva.

— Alors, débarrassez ses mains de leurs entraves ; il faut être libre pour entrer dans notre ordre.

Marianna coupa les liens d'Amélie.

— Détachez aussi le bandeau qui lui couvre les yeux, symbole de sa bonne foi.

Le bandeau tomba, et chacune put admirer le visage de la jeune femme, qui paraissait fortement émue.

— Venez à moi, lui dit la grande-maîtresse, et répondez à mes demandes.

— Je suis prête.

— Chassée du jardin d'Éden, comment avez-vous pu rentrer dans le temple.

— Par l'arche de Noé, première grâce que le ciel accorda au monde.

— Quel oiseau sortit le premier de l'arche?

— Le corbeau, qui ne revint point.

— Quel fut le second?

— La colombe, qui rapporta le gage de la paix, c'est-à-dire une branche d'olivier.

— L'arche de Noé peut donc être considérée comme la première loge de la Franc-Maçonnerie?

— Évidemment.

— Quelles furent la troisième et la quatrième?

— La tour de Babel, monument de l'orgueil et de la folie des hommes, et le temple de Jérusalem, loge de perfection.

— Que représente la grande-maîtresse?

— Séphora, la femme de Moïse.

— Que représentent la sœur inspectrice et la sœur dépositaire?

— La sœur de Moïse et la femme d'Aaron.

— Que nous apprend l'exemple de la femme de Loth changée en statue de sel?

— La soumission.

— Donnez-moi le mot de passe.

— BETH-ABARA.

— Que veut-il dire?

— Maison de passage.

— Et le mot de grande-maîtresse?

— AVOTH-JAÏR, ou éclatante lumière.

— Comment se fait le signe de reconnaissance?

— Il se fait en portant la main gauche sur la poitrine et en

portant le pouce de la main droite à l'oreille gauche, pendant que les autres doigts sont repliés.

— Agenouillez-vous, maintenant.

Amélie obéit.

La grande-maîtresse prit la truelle d'argent, et, après l'avoir trempée dans l'auge, elle la passa cinq fois sur les lèvres de l'initiée.

— C'est le sceau de la discrétion que je vous applique, dit-elle.

La nouvelle adepte demeura à genoux.

— Que signifie l'arc-en-ciel placé au-dessus de votre tête? reprit la grande-maîtresse.

— L'harmonie de sentiments qui doit régner entre les sœurs de la Franc-Maçonnerie.

— Et les quatre parties du monde représentées sur le tapis qui est sous vos pieds?

— L'étendue de la puissance de la Franc-Maçonnerie.

— Serez-vous une sœur courageuse et dévouée?

— Je le serai.

— C'est bien. Relevez-vous. Il ne vous reste plus qu'à prêter le serment et à en répéter les termes que je vais rappeler.

— Le serment! murmura Amélie.

— Est-ce que ce mot a quelque chose qui vous effraye? demanda la grande-maîtresse étonnée.

— Non, répondit Amélie, qui venait de rencontrer le regard de Marianna.

— Étendez votre main sur l'autel de feu ou autel de Vérité, et répétez mes paroles.

C'était là que Marianna attendait Amélie. Depuis un quart d'heure, elle ne cessait de l'observer; elle remarquait sa pâleur, ses tressaillements convulsifs, et, à tous ces symptômes, elle reconnaissait une conscience troublée. Elle en conclut que ses machinations avaient été couronnées de succès, et qu'Amélie, prise au piége, avait dû révéler à Philippo Beyle l'existence de la Franc-Maçonnerie des femmes.

Mais sur quoi Marianna pouvait-elle compter pour amener sa rivale à faire l'aveu de sa trahison? Était-ce sur cet appareil

mystique, sur le prestige inquisitorial de son initiation, sur la solennité des engagements qu'elle allait prendre? C'était sur tout cela, en effet, mais principalement aussi sur la noblesse d'âme et sur la franchise d'Amélie. Elle espérait que ses principes d'honneur se soulèveraient à l'idée d'une imposture, et qu'elle repousserait l'autel sur lequel pourtant sa main s'étendait déjà.

Voilà pourquoi Marianna attendait avec impatience l'instant du serment.

La grande-maîtresse dicta à l'initiée les paroles suivantes :

— En présence du grand architecte de l'Univers, devant cette auguste assemblée, je jure, sur l'autel de la Vérité, de consacrer ma vie aux sages et imposantes doctrines de la Franc-Maçonnerie des femmes ; de contribuer, par tous mes efforts, à l'extension de sa domination ; d'exécuter ses ordres aveuglément et promptement ; de l'instruire de tout ce qui pourra lui être utile ou nuisible...

— Je le jure ! dit Amélie.

— Je promets et je jure de garder fidèlement dans mon cœur tous les secrets de la Franc-Maçonnerie ; de ne révéler à personne ses actes et ses symboles, ni à mon père, ni à ma mère, ni à mon époux, ni à mes enfants, ni à mes proches ou à mes amis...

Amélie chancela ; néanmoins elle répéta les paroles de la grande-maîtresse, qui continua ainsi :

— Je jure de ne pactiser avec aucun de ceux dont la sentence aura été prononcée par notre tribunal, de ne point l'avertir des dangers qu'il court, de ne le soustraire à son juste châtiment ni par amour, ni par liens de famille, ni par amitié, non plus qu'en échange d'or, d'argent, de pierres précieuses ou de grades terrestres. Je le jure solennellement, sous peine de déshonneur et de mépris, au risque d'être frappée du glaive de l'ange exterminateur, et de voir s'étendre sur moi et les miens, jusqu'à la quatrième génération, la punition de mon parjure !

Ce ne fut pas sans des défaillances marquées par des mo-

ments d'arrêt, qu'Amélie réussit à prononcer l'effrayante formule.

Marianna demeurait hâletante.

Son espoir était sur le point d'être déçu.

Où Amélie avait-elle puisé tant de résolution, et comment se faisait-il qu'avec son éducation sévère elle n'eût pas reculé devant la perspective d'un faux serment?

C'était bien simple pourtant, et Marianna avait tort de s'étonner. Après le sacrifice fait à Philippe Beyle, Amélie était capable de tous les sacrifices. Elle n'était entrée dans la Franc-Maçonnerie des femmes que pour le protéger contre la vengeance de Marianna (car Mme de Pressigny lui avait appris tout ce qu'il fallait qu'elle sût); pouvait-elle hésiter à trahir la Franc-Maçonnerie dès qu'il s'agissait une seconde fois du salut de son mari?

Et puis, ce qui la soutenait dans cette lutte entre sa loyauté et son amour, ce qui la soutenait et ce qui aurait dû la perdre cependant, c'était le regard de Marianna.

Sous ce regard où veillait le soupçon, Amélie sentait se révolter en elle tout ce qu'il y avait d'indignation et de fierté. La vue de cette femme qui venait si audacieusement lui disputer la vie de son époux, après avoir vainement cherché à lui disputer son cœur, lui donnait une énergie nouvelle et la protégeait contre ses propres faiblesses.

Les principales formalités de sa réception allaient être remplies.

La grande-maîtresse s'adressa à l'assemblée :

— Quelqu'une de vous, mes sœurs, exige-t-elle, selon une des clauses de nos statuts, qu'une autre forme de serment soit imposée à l'initiée ?

Marianna fit deux pas en avant, et d'une voix ferme :

— Moi! dit-elle.

Une légère rumeur passa sur l'assemblée.

La grande-maîtresse elle-même pâlit sous son masque d'impassibilité.

— Quel serment exige notre sœur conductrice? demanda-t-elle.

— Le serment sur l'Évangile, répondit Marianna sans quitter Amélie des yeux.

— L'Évangile ! murmura celle-ci avec terreur.

— Que l'Évangile soit apporté, selon le vœu exprimé par notre sœur conductrice, dit la grande-maîtresse en s'adressant aux officières.

L'intervalle qui s'écoula entre l'aller et le retour fut rempli par une agitation inaccoutumée.

On blâmait généralement la conduite de Marianna ; on connaissait sa haine pour Philippe Beyle, et l'on s'affligeait de la voir reporter cette haine jusque sur une personne affiliée et touchant de si près à la grande-maîtresse.

De son côté, la grande-maîtresse n'avait que des inquiétudes vagues ; elle ignorait complétement et ne soupçonnait même pas la faute d'Amélie ; elle mettait ses hésitations sur le compte de son âge, de sa timidité ; et elle ne voyait dans la proposition de Marianna qu'une manifestation dernière d'une vengeance à bout de ressources.

Le livre saint fut apporté et placé ouvert sur l'autel.

Cette épreuve devait être décisive, au point de vue de Marianna.

Fille pieuse, épouse chrétienne, Amélie allait-elle profaner le monument de sa foi ? Ses lèvres craintives et pures oseraient-elles s'ouvrir pour proférer un mensonge sacrilége ?

Cette même pensée possédait et étreignait le cœur d'Amélie.

Ce fut à peine si elle entendit la voix de la grande-maîtresse, qui lui ordonnait d'étendre la main.

— Jurez-vous sur les saints Évangiles d'obéir aux lois de la Franc-Maçonnerie ?

— Je le jure, répondit-elle d'une voix faible.

— Jurez-vous de ne jamais trahir ses doctrines, de ne jamais révéler ses mystères ?

Une nuée passa devant les yeux d'Amélie ; une vision lu montra Philippe persécuté, poursuivi, et l'accusant à son tour.

— Je le jure, dit-elle.

Marianna retint un cri de rage, et, laissant tomber sa tête sur sa poitrine, elle murmura :

— Comme elle l'aime !

Cet effort avait épuisé Amélie; elle chercha un appui, et tomba entre les bras des sœurs officières...

Heureusement, la réception était terminée.

Un dernier usage prescrivait de ne pas fermer la loge avant de procéder à une quête en faveur des pauvres. En conséquence, une des sœurs hospitalières fit le tour des quatre parties du monde, c'est-à-dire de l'assemblée ; et chaque franc-maçonne déposa une offrande en rapport avec sa fortune.



CHAPITRE XV

Nouvelle imprévue

Quelques heures après, Amélie était à sa toilette, et, malgré son accablement, elle recevait les soins de sa femme de cham bre. Elle attendait Philippe, dont la présence devait atténuer ses remords et chasser les souvenirs de la matinée. Mais Philippe n'arrivait pas.

Après avoir revêtu une robe de couleur claire, destinée à relever, selon l'expression adoptée, sa physionomie un peu languissante, Amélie ordonna qu'on introduisît un domestique, qui insistait pour lui parler.

Ce domestique était cravaté et ganté de blanc.

— Madame ne me remet pas? dit-il.

— Votre livrée ne m'est pas inconnue.

— J'ai l'honneur d'appartenir à Son Excellence le ministre des affaires étrangères.

— Ah! s'écria Amélie, vous venez de la part de mon mari?

— Oui, madame, répondit le laquais d'un air embarrassé et en regardant la ganse de son chapeau.

— Eh bien! qu'avez-vous à me dire?

— Que madame me permette...

— J'attends!

— Je prie madame de ne point s'inquiéter.

— Qu'y a-t-il donc? Qu'est-ce qui lui est arrivé!

— M. Beyle a fait une chute de cheval, dit le laquais.

— Oh! mon Dieu!

— Que madame se rassure, ce n'est rien... ou du moins presque rien... M. Beyle est à peine blessé.

— Mais où est-il? demanda Amélie toute tremblante.

— Il est dans une maison de campagne de Son Excellence, à deux pas d'ici. Voici comment cela est arrivé. Son Excellence avait fait demander M. Beyle. M. Beyle s'est empressé de se rendre à cet ordre; mais, en route, son cheval a été effrayé par le bruit d'une charrette chargée de fer; M. Beyle est tombé et a dû se faire conduire en voiture chez Son Excellence.

— Mais sa blessure?

— C'est peu de chose, madame; une foulure... une entorse, tout au plus.

— Oh! n'importe, il faut que je le voie! dit Amélie.

— C'est facile, s'empressa de répondre le laquais; et pour peu que madame ait quelque doute et conserve quelque inquiétude, je suis chargé par Son Excellence de la conduire immédiatement auprès de M. Beyle. Une des voitures du ministre est en bas.

— Thérèse! mon chapeau, mon châle!

— Madame sort?

— A l'instant. Donnez donc!

— Voici, madame.

Amélie fut prête en moins d'une minute.

— Accompagnerai-je madame? demanda la femme de chambre.

A cette question, le laquais cravaté de blanc ne put réprimer un mouvement qui passa inaperçu des deux femmes.

— Non, répondit Amélie après un moment de réflexion.

— Madame rentrera bientôt?

— Je ne sais, je vais rejoindre mon mari.

Thérèse, étonnée, s'inclina.

Au bout de quelques instants, une voiture emportait rapidement Amélie.

Pendant ce temps, Philippe Beyle et le comte d'Ingrande, dans l'ignorance de ce qui se passait, et se promenant bras dessus bras dessous sur le boulevard, entraient au Café-Anglais pour y dîner.

Improvisée et due à l'initiative du comte d'Ingrande, cette partie avait pour tous les deux l'attrait d'un repas de célibataires. Pourquoi ces distractions, d'ailleurs bien innocentes, ont-elles toujours lieu hors du cercle des habitudes? Les épicuriens modernes, qui savent mener de front la politique, l'industrie, la famille, les arts et le plaisir pourraient seuls nous l'apprendre.

CHAPITRE XVI

Le piége.

Un dîner au Café Anglais exige une apparition dans une loge au théâtre et un tour au Cercle. Le comte d'Ingrande et Philippe Beyle connaissaient trop bien le code de la vie mondaine pour essayer de se soustraire à ces deux principaux articles. Vers onze heures, ils entrèrent au Club, avec l'intention d'y distribuer deux ou trois poignées de main, de s'y déganter, de s'y reganter et de partir. Rien de plus sagement résolu, comme on voit.

Le hasard voulut que ce soir-là ils entrassent dans une pièce où l'on jouait.

Machinalement, ils prirent place à une table de jeu, autour de laquelle des hommes vraiment supérieurs par l'intelligence étaient confondus avec quelques-unes de ces nullités facétieuses qui n'ont d'autre mérite que celui de savoir se ruiner en souriant, dussent-elles, au premier jour de pauvreté, se brûler paisiblement la cervelle entre un dernier cigare et une dernière grimace.

Philippe Beyle et le comte d'Ingrande étaient à peine assis, que le dialogue suivant s'engagea entre une frisure blonde qui arrivait et une barbe olympienne au repos :

— Vous ne serez donc jamais exact, Bécheux? dit la barbe au repos.

— Colombin, ne m'accablez pas de reproches ; je sais mes torts, repartit la frisure.

— Vous deviez venir me prendre à Tortoni entre cinq et six heures?

— C'est vrai.

— Et il en est onze passées.

— Archi-vrai.

— Eh bien! mais ce n'est pas plaisant... dit Colombin étonné.

— C'est même excessivement désagréable ; mais il y a des circonstances atténuantes, et je demande à les plaider.

— Tu plaides donc, toi, Bécheux? dit un joueur sans se retourner.

— Je pourrais plaider, répondit Bécheux offusqué par cette interpellation; je suis inscrit au tableau des avocats.

— Bécheux avocat? murmurèrent quelques personnes en levant la tête.

— Oui, messieurs, oui, dit-il en se rengorgeant et en jouant avec son lorgnon.

— Charmant.

— Inouï!...

— Ravissant!...

Et un éclat de rire général couvrit ces acclamations ironiques.

Bécheux devint rouge; il essaya de sourire, mais il n'y parvint pas.

— Voyons, reprit Colombin, le prenant en pitié; quelles sont les circonstances atténuantes?

— Acceptez-vous le cas de force majeure? dit Bécheux.

— Qu'est-ce que cela?

— Par exemple, l'incarcération ?

— Comment, on vous aurait tenu enfermé, Bécheux?

— Vous allez voir.

— Attention! maître Bécheux va plaider! s'écria le même joueur.

— Je revenais du bois de Boulogne vers trois heures; vous voyez que j'avais parfaitement le temps d'arriver à Tortoni pour cinq heures. Le temps était superbe...

— L'air pur.

— Les oiseaux faisaient entendre de délicieux concerts.

— Oh! messieurs, s'écria Bécheux, vous m'interrompez toujours!

— Continuez, dit Colombin.

— Je montais *Grippe-Soleil;* vous devez connaître *Grippe-Soleil?*

— Non, mais c'est égal.

— Je l'avais mis au trot, qui est l'allure où il excelle, reprit Bécheux.

— Sa main sur son coursier laissait flotter les rênes...

— C'était sur la limite d'Auteuil et de Boulainvilliers; depuis quelques instants, je ne pensais qu'à mon rendez-vous de Colombin. Je me disais : Colombin m'attend, ne soyons pas en retard. Un rendez-vous, c'est sacré. Les rois n'ont pas d'autre politesse que l'exactitude.

— Peste! voici un joli monologue.

— Toutes les cinq minutes, je consultais ma montre... qui est une fort belle montre... Avez-vous vu ma montre?

Silence unanime.

— Tout à coup....

— Ah! l'intérêt commence enfin, murmura un des auditeurs.

— J'aperçois le pavillon que s'était fait construire ce pauvre Porqueval, mon ami intime; le baron de Porqueval, qui vient de mourir; Porqueval, vous savez?

— Après? dit Colombin.

— Toutes les fenêtres étaient fermées; seule, la porte d'entrée était entr'ouverte. Je m'imagine que le pavillon est à vendre. Alors, je n'en fais ni une ni deux, je jette mes brides à Toby; vous savez, Toby, hein?

— Ensuite?

— Puis, j'entre dans l'habitation en me disant : Tiens, ce n'est pas laid, cela ! pourquoi n'achèterais-je pas cela ? Achetons cela. J'y viendrai avec mon ami Colombin, avec ce cher Colombin.

— Merci.

— Allons, allons, Bécheux a acheté le pavillon Porqueval, dit un membre du Club.

— Nullement, répliqua Bécheux, et voilà l'endroit où je sollicite toute votre attention.

— Messieurs, c'est bien réellement un avocat ; je le reconnais à cette formule.

— Bécheux, notre attention vous est acquise.

— Voici. En acheteur scrupuleux, je fais le tour de l'immeuble, je visite le jardin ; je ne rencontre personne. La cave était placée sous le perron, je veux aussi explorer la cave ; j'y pénètre. Il n'y avait pas deux minutes que je lorgnais les tonneaux, lorsque j'entends la porte qui se referme. J'étais prisonnier.

— Prisonnier !

— Hum ! cela tourne à l'Anne Radcliff.

— Je me disposais à appeler, lorsqu'en m'approchant de la porte, j'aperçus, par les jours que dessinaient les arabesques de fonte... devinez quoi ?

— Messieurs, Bécheux n'est pas seulement un avocat, c'est encore un romancier ; voyez quelle habileté dans les suspensions de son récit.

— Puisqu'il l'exige, dit un joueur, fournissons-lui la réplique. Voyons Bécheux, qu'aperçûtes-vous ?

— Un fantôme ?

— Un chevalier couvert d'un casque à plume rouge et à visière noire ?

— Une licorne qui vomissait des flammes ?

— Non, messieurs, j'aperçus une femme, une femme très-belle et que je reconnus aussitôt.

— Voilà Bécheux en bonne fortune !

— Le fat !

— Vous connaissez tous celles que j'ai vues, messieurs.

— Vraiment ? dit d'une voix distraite Philippe Beyle, qui ne cessait de jouer avec un bonheur surprenant.

— Et vous plus que personne, monsieur Beyle.

— Bah ! s'écria-t-on de toutes parts.

— Mon cher Bécheux, dit Colombin, si vous tenez absolument à être indiscret, n'aggravez pas vos torts en balbutiant plus longtemps.

Bécheux, piqué par cette observation, continua :

— Certainement, le hasard est pour beaucoup dans ma découverte, mais néanmoins elle a son prix. Depuis quelque temps, il n'est aucun de vous qui ne se soit demandé et qui ne se demande encore : Où diable se cache donc la Marianna ? que devient donc la Marianna ?

Philippe Beyle fit un mouvement ; mais, tranquille en apparence, il continua de jouer, c'est-à-dire de gagner.

— Eh bien ! messieurs, la Marianna demeure à Boulainvilliers, où elle est mystérieusement réfugiée dans le pavillon de mon pauvre ami Porqueval. Dès que je l'ai reconnue, je lui ai souhaité le bonjour à travers la porte. Elle est venue me délivrer en me recommandant le plus grand secret... Et voilà pourquoi je n'ai pu me trouver aujourd'hui à Tortoni, au rendez-vous de Colombin.

Bécheux avait fini. Bécheux s'essuya le front. Bécheux reçut avec modestie les félicitations de ses auditeurs.

L'attention inquiète que Philippe Beyle avait prêtée à cette narration ne l'avait pas empêché de réaliser des bénéfices considérables, si considérables qu'il lui devint même impossible de quitter décemment la partie.

En conséquence, Philippe écrivit un petit billet à Amélie pour la prévenir qu'un travail important le retenait au ministère et le forcerait probablement à y passer la nuit.

Puis il se remit au jeu.

Bientôt la fortune se retourna vers un autre amant avec la soudaineté et l'insolence des courtisanes. De Philippe elle alla à Bécheux. Bécheux hérita entièrement de Philippe, qui, après s'être obstiné quelque temps encore, finit par se trouver en perte de mille louis.

Il put se lever, cette fois.

Cinq heures du matin allaient sonner.

Philippe Beyle remit à M. Bécheux une carte de visite au dos de laquelle il avait écrit au crayon : « Bon pour mille louis, que je payerai aujourd'hui, à midi. »

— Mais, mon cher, dit Bécheux, empressé de montrer son savoir-vivre, je n'accepte que votre parole. Reprenez votre carte.

— Je puis mourir d'ici à quelques heures.

— Mes regrets seraient assez vifs pour me faire oublier ma créance.

— Vous êtes un galant homme, c'est connu, répéta Philippe ; mais permettez-moi d'agir en cette occasion selon mes habitudes.

Dès que Philippe et le comte se trouvèrent seuls sur le boulevard, Philippe dit :

— Il me manque à peu près, en ce moment, quatre cents louis pour m'acquitter envers M. Bécheux.

— Bagatelle ! répondit le comte d'Ingrande. Attendez-moi chez vous, mon cher.

Ils se séparèrent.

Le comte se dirigea vers le faubourg Montmartre, tandis que Philippe Beyle, mécontent de sa nuit et de lui-même, se hâta de regagner son hôtel.

Son étonnement fut grand, lorsqu'en traversant son antichambre, il vit son domestique profondément endormi dans un fauteuil.

Auprès de lui, un flambeau jetait ses dernières lueurs qui ne pouvaient déjà plus lutter avec l'aurore.

— Ce pauvre garçon m'aura attendu, pensa-t-il.

Il appela.

— Jean !

— Monsieur ! dit celui-ci éveillé en sursaut.

— Vous ne vous êtes donc pas couché ?

— Que monsieur daigne me pardonner, dit le valet en se frottant les yeux ; dans ce moment, je ne sais pas bien encore où je suis.

— Vous êtes dans l'antichambre et il est six heures du matin, dit Philippe en souriant.

— Il suffit que monsieur le dise pour que je le croie.

— Rappelez vos idées, Jean.

— Les voilà, monsieur, les voilà toutes !

— J'ai envoyé un laquais, hier.

— Un laquais ! répéta Jean d'un air ahuri.

— Vous en souvenez-vous ?

— Monsieur veut dire : deux laquais.

— Comment !

— Celui de l'après-midi et celui de minuit.

Philippe secoua doucement le bras de Jean.

— Ah çà ! vous réveillerez-vous à la fin ?

— Oui, monsieur, dit Jean effrayé.

— Je vous demande s'il est venu hier un homme de ma part.

— De votre part ? oui, monsieur... avec une voiture.

— Eh ! non, dormeur enragé... avec un billet !

— Avec un billet, c'est vrai. Il est venu avec un billet, je l'avais oublié.

— Pour madame ?

— Pour madame, oui, monsieur, c'est moi qui l'ai reçu.

— Et vous avez remis immédiatement ce billet à ma femme, n'est-ce pas ?

Cette fois, Jean regarda Philippe avec une expression qui tenait non plus du sommeil, mais du complet ébahissement.

— Si j'ai remis ce papier à votre... à madame, balbutia-t-il.

— Répondrez-vous ?

— Mais monsieur sait bien que...

— Je ne sais rien, dit Philippe avec impatience ; avez-vous, oui ou non, remis ce billet à madame ?

— Je l'ai donné à la femme de chambre, répondit Jean.

— Cela revient au même. Allez vous reposer.

— Je remercie monsieur. Je vais lui obéir.

Et Jean sortit, avec des gestes et des regards tels que Philippe en conçut quelques doutes sur la plénitude de sa raison.

Après avoir remédié autant que possible au désordre que les fatigues avaient imprimé à sa toilette et à sa physionomie, Phi-

lippe Beyle s'avança, sur la pointe du pied, jusqu'au seuil de la chambre d'Amélie.

Aucun bruit ne vint lui annoncer son réveil.

Il supposa que, contrariée par son retard et après une longue attente, elle ne s'était endormie qu'à une heure fort avancée.

Philippe ne voulut pas interrompre un sommeil déjà troublé par sa faute.

Ce ne fut qu'au bout de deux heures qu'il se décida à entrer chez elle.

Elle n'y était pas. Le lit était intact.

Philippe Beyle éprouva un de ces bouleversements qui mettent une première ride sur le visage d'un homme.

Il vit sur un guéridon le billet envoyé par lui.

Il s'en empara.

Le cachet y était encore.

Philppe fit quelques pas au hasard dans sa chambre ; les pas d'un homme halluciné.

Cinq minutes après, il sonna. Il s'était assis. Il feignait de lire une revue.

Ce fut Thérèse qui arriva.

Elle poussa une exclamation de surprise en apercevant Philippe.

— Ah ! s'écria-t-elle, monsieur n'est donc pas en danger ! Que je suis contente !

— En danger ? Pourquoi pensiez-vous que j'étais en danger ? demanda-t-il.

La femme de chambre demeura bouche béante.

— Parlez, Thérèse.

— C'est que... hier...

— Eh bien, hier ?

— On est venu de la part de monsieur.

— On est venu dire quo j'étais en danger ?

— Pas en danger, mais souffrant, répliqua la femme de chambre.

— Souffrant ?

— A la suite de votre chute de cheval. Et, en effet, monsieur est encore tout pâle.

— Continuez, Thérèse, dit Philippe ; ce que vous racontez m'intéresse ; je tiens d'ailleurs à savoir comment ma commission a été faite. On est donc venu hier ? A quelle heure ?

— A quatre heures de l'après-midi environ.

— De l'après-midi. C'est bien. Vous étiez là, sans doute ?

— Oui, monsieur.

— Qui est-ce qui est venu ?

— Un domestique à la livrée du ministre.

Philippe Beyle se contraignit.

— A la livrée du ministre ? Vous en êtes sûre, Thérèse ?

— Oh ! oui, monsieur. D'autant plus sûre qu'il est venu avec une voiture du ministère.

— Ah !

— On dirait que monsieur ignore tous ces détails.

— Non, certainement ; mais je crains qu'on n'ait été trop loin... qu'on n'ait alarmé à tort ma femme. Ce domestique, vous l'avez entendu, qu'a-t-il dit ?

— Il a dit que monsieur était tombé de cheval en se rendant à la maison de campagne du ministre, mais que c'était peu de chose ; que, du reste, si madame voulait savoir à quoi s'en tenir, le ministre lui envoyait une de ses voitures, qui avait ordre de la conduire immédiatement auprès de monsieur.

— J'entends... auprès de moi... oui, Thérèse ; mais ce n'est pas tout.

— Quoi donc ?

— Madame... qu'est-ce qu'a fait madame ?

— Elle n'a fait qu'un saut d'ici dans la voiture, dit la femme de chambre.

— Elle est partie ?

— Je le crois bien !

— Pour... où ? demanda Philippe respirant à peine.

— Je ne l'ai pas demandé à madame

— Thérèse, on étouffe ici. Ouvrez cette fenêtre.

Philippe eut en ce moment le courage et la force de s'imposer la plus horrible des contraintes, afin de cacher à ses gens les atteintes presque déshonorantes d'un rapt aussi éclatant.

Thérèse, immobile, le regardait.

— Monsieur a peut-être eu tort de s'en revenir si tôt, dit-elle ; et je ne comprends pas que madame n'ait pas accompagné monsieur, dans l'état où il est.

— Vous pouvez vous retirer Thérèse ; je sais tout ce que je voulais savoir.

La femme de chambre obéissait ; il la rappela.

— J'attends M. le comte d'Ingrande, dit-il ; prévenez Jean afin qu'il l'introduise dans mon cabinet, au cas où je ne serais pas encore rentré.

— Comment ! monsieur veut sortir ? Monsieur n'y pense pas ! reprit Thérèse.

— Allez.

Puis il se leva.

Il venait de se rattacher à un espoir.

Malgré l'heure matinale, il courut chez la marquise de Pressigny ; mais ce fut pour apprendre qu'elle était partie la veille pour la campagne.

Sa seule espérance anéantie, Philippe dut se retourner forcément vers le soupçon qui avait jailli dans sa pensée lors de l'interrogatoire de Thérèse.

Sa femme avait été victime d'un guet-apens dressé par Marianna.

C'était à Boulainvilliers que demeurait Marianna ; c'était à Boulainvilliers qu'on avait attiré Amélie. Le doute devenait presque impossible.

De retour chez lui, il trouva le comte d'Ingrande qui l'attendait.

Le comte jeta un coup d'œil étonné sur Philippe et lui dit :

— Vous vieillissez, mon cher.

— Je vieillis ? murmura Philippe Beyle.

— Ah çà ! tournez-vous donc du côté de cette glace ; vous êtes cadavéreux. Mon gendre, je ne vous conseillerais pas de passer souvent vos nuits à jouer. Voici vos quatre cents louis que je vous apporte.

— Je vous remercie.

— Ces jeunes gens d'à présent ! Plus d'ardeur, plus de tempérament. C'est incompréhensible. Voyez-moi et regardez-vous.

— Oui, la fatigue...

— Tiens ! vous avez acheté cela ? dit le comte en appliquant son lorgnon sur un petit cadre.

— Quoi ?

— Ce Corot. Je l'avais marchandé, il y a deux mois, pour... pour quelqu'un. C'est très-frais ; un peu négligé. A propos...

Il se retourna vers Philippe.

— Je veux embrasser Amélie.

Philippe ne bougea pas.

— Si nous passions chez elle ? dit le comte en marchant vers la porte.

Philippe étendit la main pour l'arrêter.

— Ah ! dit M. d'Ingrande, elle est sortie ?

— Oui.

— Déjà ? Quelque pratique de dévotion, sans doute. J'attendrai son retour. Jean me servira à déjeuner. Sans indiscrétion, qu'est-ce que vous avez payé ce Corot ?

— Vous attendrez... son retour ?

— Est-ce que cela vous gêne ? reprit le comte. Vous avez l'air troublé, ce matin ; je l'ai remarqué quand vous êtes entré.

La porte de la chambre s'ouvrit. Thérèse parut.

— Monsieur... dit-elle avec agitation.

— Qu'est-ce que c'est ? je ne veux pas recevoir ! s'écria Philippe, heureux de cacher son embarras sous une explosion d'impatience.

Le comte fit signe à cette fille de parler.

— Ce n'est pas une visite, monsieur, c'est bien autre chose ! dit Thérèse d'une voix mystérieuse.

— Eh bien ! je vous écoute.

— Mme la comtesse d'Ingrande est arrivée à Paris. A peine descendue dans son hôtel, elle vient d'envoyer un de ses gens pour prévenir madame qu'elle l'attendait.

— Mme d'Ingrande à Paris ! s'écria Philippe.

— Il n'y a rien là de surprenant, reprit le comte qui l'observait.

— Vous avez raison, balbutia Philippe.

Le comte ajouta :

— Et elle désire voir sa fille; c'est encore tout simplo, c'est... comme moi.

— Que dois-je répondre au laquais? demanda Thérèse en regardant alternativement les deux hommes.

Comme aucun d'eux ne prenait la parole, elle continua:

— Monsieur veut-il que je dise que madame n'est pas à Paris?

— Non! s'écria Philippe Beyle; j'attends madame d'un instant à l'autre.

Le comte d'Ingrande congédia d'un geste la femme de chambre.

Dès que la porte se fut refermée sur elle, il marcha à Philippe et ne lui dit que ces mots:

— Où est ma fille?

— Monsieur le comte...

— Répondez, où est-elle? Votre figure renversée, vos phrases entrecoupées me font présager un malheur.

— Eh bien, oui, dit Philippe, un malheur! Il y a un malheur sur elle comme sur moi.

— Je m'en doutais.

— On a usé d'un subterfuge, pendant mon absence, pour enlever Amélie.

— Quand? demanda le comte terrifié.

— Hier.

— Qui?

— Une femme.

— Philippe, vous êtes fou.

— C'est vrai, je devrais dire un démon, puisqu'il s'agit de Marianna.

— La cantatrice Marianna?

— Oui.

— Celle qui fut votre maîtresse?

— Celle-là, et qui me fait cruellement expier aujourd'hui mon caprice d'autrefois.

— Au nom du ciel, expliquez-vous! dit le comte; dans quel but supposez-vous que cette Marianna ait fait enlever ma fille?

— Le sais-je?

— Croyez-vous à un danger réel ?

— Je crois à tout, dès que j'aperçois le doigt de Marianna.

— Quel parti comptez-vous prendre ?

— Un hasard inouï m'a mis sur la trace de ce rapt. Vous rappelez-vous l'histoire racontée au club par M. Bécheux ?

— Non.

— Il n'importe. C'est grâce à cette histoire, si saugrenue qu'elle soit, que je connais la demeure de Marianna.

— Vous la connaissez ? s'écria la comte d'Ingrande ; mais alors partons, partons tout de suite ! Un tel enlèvement participe plus de la folie que du crime. Allons trouver cette femme.

— Soit, monsieur le comte.

— Habituée aux expédients de théâtre, elle aura voulu les transporter dans la vie réelle. Il est impossible, à l'heure qu'il est, qu'elle ne se repente pas de son imprudence.

Philippe Beyle hocha le front.

— Vous ne connaissez pas la Marianna, dit-il.

CHAPITRE XVII

Au pavillon de Boulainvilliers.

En peu de temps, Philippe Beyle et le comte, grâce à un excellent attelage, arrivèrent à Boulainvilliers, devant le pavillon indiqué par M. Bécheux.

C'était une de ces constructions fragiles et gracieuses comme on en voit un assez grand nombre aux environs de Paris. Élevées dans une heure d'opulence et abandonnées aux premiers jours d'infortune, ces improvisations architecturales, ces chefs-d'œuvre de la vanité sont finalement achetés au tiers de leur valeur par de bas spéculateurs ou par des Madeleines repentantes en quête d'une Sainte-Baume avec potager, cour et dépendances.

Philippe Beyle et M. d'Ingrande eurent soin de laisser leur voiture à distance.

Aux sons d'une clochette, une paysanne arriva.

— Nous sommes les personnes que madame attend, dit Philippe d'un ton si affirmatif que toute demande d'explication eût été hors de propos.

Aussi la paysanno ne trouva-t-elle rien à répliquer.

Ils se dirigèrent vers la maison, comme s'ils en eussent été les familiers.

Ni l'un ni l'autre ne s'étonnèrent de la facilité avec laquelle on leur livrait l'entrée d'une retraite où, ce jour-là surtout, il était naturel de s'attendre à un redoublement de précautions. Ils étaient trop animés pour s'arrêter à des détails dont un indifférent n'eût pas manqué d'être frappé.

Ils franchirent le perron.

Là, Philippe dit à son beau-père :

— Monsieur le comte, il convient, il est même prudent que vous m'attendiez ici. L'entretien que je vais avoir avec Marianna est décisif, et doit se passer sans témoin. C'est du moins mon opinion.

— La connaissance que vous avez du caractère de cette femme vous met à même mieux que moi de décider du choix des moyens à employer. Je ferai selon vos instructions.

— Eh bien ! reprit Philippe, si dans une demi-heure je ne suis pas redescendu dans ce vestibule, c'est que votre intervention sera nécessaire, c'est que votre autorité sera indispensable.

— J'entends, dit le comte.

Philippe Beyle s'élança vers l'escalier du premier étage.

La porte du salon était entr'ouverte. Il la poussa et se trouva face à face avec Marianna.

Décidément, les circonstances le servaient.

— Vous, chez moi ! dit-elle ; vous ! vous !

— Pas d'éclat, madame ; c'est inutile, et cela pourrait devenir dangereux. Pas de bruit, croyez-moi. Restons seuls tous deux. Vous savez pourquoi je viens ici ?

— Vous oubliez...

— Oh ! ne perdons pas de temps ! Ce n'est pas l'heure des récriminations.

— Que voulez-vous, enfin ?

— Je veux ma femme !

Marianna le regarda du haut en bas; et son bras s'étendit vers un timbre qui était à sa portée.

Mais, avant que le timbre résonnât, le bras de Marianna était emprisonné dans la main de Philippe.

Elle murmura :

— C'est vrai; j'oubliais vos façons d'agir.

Il lui lâcha le poignet, et elle alla s'asseoir, avec une apparence de calme, sur un divan.

— M'avez-vous entendu? lui dit-il.

— Oui.

— Où est-elle?

— Encore? dit Marianna haussant les épaules.

— Ne dissimulez pas; je sais tout.

— Une phrase pour effrayer.

— Pour punir!

— Monsieur!

— Peu m'importe de blesser votre dignité; ce n'est pas de votre dignité qu'il s'agit à présent. Il me faut Amélie.

— Qu'y a-t-il de commun entre votre femme et moi?

— Elle est tombée dans un piége que vous lui avez tendu.

— Un piége?

— Faites-y attention. Vous jouez un jeu qui peut vous devenir funeste. Si je suis accouru ici d'abord, vous devez m'en savoir gré, car j'aurais pu simplement m'adresser à la justice. Je ne l'ai pas fait, par un reste d'égard pour vous.

— De la clémence? dit ironiquement Marianna.

— Non, de la pitié, c'est-à-dire ce qu'on doit aux insensées, aux femmes atteintes de vertige...

— Ah! vous êtes imprudent de me parler ainsi! s'écria-t-elle, l'œil plein d'un feu noir.

— Allons donc! redressez-vous donc! Soyez donc vous-même! Quittez ce vêtement d'imposture qui ne va pas à votre taille! Pour une haine comme la vôtre, pas de moyens mesquins. Voyez, est-ce que je ruse, moi? est-ce que je prends cette peine avec vous? Fi donc! Ne rampez plus comme les vipères, bondissez et frappez comme les lionnes!

— Je me souviendrai du conseil quand il en sera temps, murmura-t-elle.

Philippe consulta la pendule et dit :

— Il faut que dans deux heures ma femme soit chez moi.

— Sur qui comptez-vous pour cela ?

— Sur vous, premièrement, et, à votre défaut...

— A mon défaut, sur le procureur du roi, n'est-ce pas ? C'est là ce que vous voulez dire !

— Non, madame ; je sais que, par vos relations, vous pouvez jusqu'à un certain point échapper à une instruction dirigée contre vous.

— Par mes relations ? répéta Marianna.

— Tenez, jouons cartes sur table. Il existe en plein Paris, au temps où nous vivons, une association de femmes assez folles pour oser mettre leur volonté ou plutôt leurs fantaisies en opposition avec la loi. Amélie est aujourd'hui l'une des victimes de ce tribunal inique.

— Mais quel rapport ?...

— Aucun, si vous voulez. Supposons que je vous raconte un rêve. Eh bien, je vous dis, moi : c'est par votre instigation qu'Amélie est détenue arbitrairement, c'est par votre instigation qu'il faut qu'elle soit rendue à la liberté.

Marianna se tut, comme fatiguée par cet entretien.

— J'ai voulu faire un appel à votre raison, reprit Philippe ; maintenant, que les malheurs qui vont arriver retombent sur votre tête ! Ce n'est pas vous seule que je vais atteindre, c'est la Franc-Maçonnerie des femmes tout entière.

— La Franc-Maçonnerie des femmes ! répéta-t-elle en ayant de la peine à cacher la joie que lui causait cet aveu.

— Oui, s'écria Philippe, c'est-à-dire une ligue coupable, une dérision, une monstruosité ! Ne croyez pas que je menace en vain. Vous me connaissez ; je vais jusqu'au bout de mes projets. Je dénoncerai la Franc-Maçonnerie des femmes. Je ne la dénoncerai pas à un procureur du roi ; j'irai plus haut. Un secrétaire général du ministre des affaires étrangères n'est pas le premier venu ; on l'écoute, on m'écoutera. Je montrerai les plus grands noms compromis avec les noms de la borne et du bouge. Tous ces noms me sont connus, j'en ai la liste. Mon plan de campagne est dressé : je vais cerner le lieu de vos réunions

clandestines et les quatre rues qui y aboutissent. Une serre conduit à la salle des séances; on y trouvera des preuves, des insignes. Il y aura scandale, je vous en avertis, car je suis déterminé à tout. Je suppose même que les magistrats auxquels je m'adresserai, que le préfet de police, que le ministre de la justice se refusent à provoquer un éclat; j'admets que votre institution trouve des protections jusque sur les marches du trône; j'en appellerai au public. Pour parvenir à lui, tous les moyens me seront bons : le journal, le mémoire, l'affiche, le livre. J'ai des amitiés nombreuses, je les intéresserai à ma cause. Ma voix sera entendue, je défie vos bâillons. Je révélerai vos ignobles mystères, vos ridicules cérémonies; je vous renverserai, entendez-vous, je vous renverserai.

— Vous divaguez...

— Non, car vous êtes pâle et vous tremblez.

— Moi !

— Réfléchissez-y, dit Philippe. Une séquestration de personne est sévèrement punie; du même coup, votre vengeance ruinera votre association.

Marianna se leva.

— Est-ce tout ce que vous avez à me dire? demanda-t-elle froidement.

— Non. J'ai un mot à ajouter.

L'accent dont, à son tour, il accompagna ces paroles épouvanta presque Marianna.

Il s'approcha d'elle, et la brûlant du regard :

— Vous avez osé toucher à Amélie. J'aurais tout oublié, excepté cela. L'entretien que nous venons d'avoir sera le dernier, probablement; gravez-le dans votre mémoire. Retenez-bien ceci surtout : dans deux heures, Amélie sera chez moi, ou le secret de la Franc-Maçonnerie des femmes sera livré aux quatre vents de Paris.

Philippe Beyle partit après cette déclaration.

Au bas de l'escalier, il retrouva le comte d'Ingrande qui l'attendait.

Lorsqu'elle se fut bien assurée que la porte du pavillon s'était refermée sur leurs pas, Marianna alla écarter un rideau derrière lequel il y avait quatre femmes.

Ces quatre femmes appartenaient à la Franc-Maçonnerie.

C'étaient la comtesse Darcet, Mme Guillermy, Mme Flachat et Mme Ferrand.

Elles avaient assisté à la scène qui vient d'être racontée.

— Eh bien? dit Marianna en les regardant tour à tour.

— Mme Beyle nous a trahies, murmura la comtesse Darcet.

— Descendons vers elle, à présent, reprit Marianna, dont les yeux jetaient des éclairs de triomphe.

CHAPITRE XVIII

L'épée d'Irénée.

Le lecteur a compris qu'Amélie était effectivement tombée dans les rets de Marianna.

Devons-nous révéler les moyens employés par celle-ci? N'a-t-on pas assez dit quelles nombreuses intelligences la Franc-Maçonnerie des femmes comptait en tout lieu? Est-il utile de faire entendre, par exemple, que la narration de M. Bécheux était une chose prévue et ordonnée?

Arrivée au pavillon de Boulainvilliers, Amélie avait été introduite dans une salle du rez-de-chaussée, où elle s'était trouvée en présence de Mme de Guillermy, de la comtesse Darcet, de Mme Flachat et de Mme Ferrand.

Elle les reconnut immédiatement, et la crainte traversa son esprit.

— Mesdames, veuillez me dire où je suis? demanda-t-elle.

— Vous êtes sous notre sauvegarde, lui répondit la comtesse Darcet.

— Mais mon mari... cette chute?

— On a dû employer ce moyen pour vous conduire ici.

— Je ne suis donc pas chez le ministre? dit Amélie avec étonnement.

— Vous êtes chez une de nos sœurs.

— Laquelle?

— Vous l'apprendrez bientôt.

— Mesdames, mesdames, qu'est-ce que cela signifie? Pourquoi m'a-t-on trompée? Est ce un jeu? Dissipez mon inquiétude je vous en prie.

— Au milieu de nous, vous n'avez rien à craindre, dit Mme Guillermy.

— Il n'importe! On a usé de mensonge pour m'attirer dans cette maison; je ne peux, je ne dois pas y rester.

— Ma chère enfant, dit la comtesse Darcet, votre volonté cesse d'être individuelle, du moins pour quelques instants; car nous agissons au nom de la Franc-Maçonnerie.

Ce mot glaça les veines de la jeune femme.

— De la Franc-Maçonnerie! murmura-t-elle.

— Quoique nouvelle dans notre ordre, vous n'ignorez pas la prudence de nos décrets, non plus que l'esprit de sagesse qui préside à nos actions. Vous alarmer, c'est donc nous faire injure.

— Mais pourquoi des détours? Ne serais-je pas accourue de plein gré sur un appel de notre société?

— Tout vous sera expliqué, dit Mme Ferrand avec douceur.

— J'en appelle à la grande-maîtresse.

— Son autorisation est inutile ici. Toute sœur a le droit de nous requérir au nombre de quatre, sans engager pour cela notre responsabilité.

— Qui vous a requises? demanda Amélie.

Les quatre femmes gardèrent le silence.

— De sorte que je suis votre prisonnière, reprit-elle.

— Pour peu de temps.

— Mon mari s'étonnera de mon absence.

— Nous avons songé à tout; que cette considération ne vous préoccupe point.

— C'est bien, dit Amélie; je suis en votre pouvoir; j'attendrai ma délivrance de votre bon plaisir.

Lorsqu'elle se vit seule, Amélie essaya de pénétrer le mys tère qui l'environnait. Sa première pensée fut celle-ci : Philippe avait-il déjà trahi le secret qu'elle lui avait confié ? Dans le même instant où elle subissait pour lui mille combats et mille remords, à l'heure où pour le sauver elle parjurait sa foi chrétienne, lui, inhabile et dédaigneux, avait-il laissé surprendre son imprudence ou son scepticisme ?

— Qui sait si maintenant on ne lui tend pas le même piége qu'à moi ! se disait-elle; et s'il y tombe, quel compte la Franc-Maçonnerie ne me demandera-t-elle pas de ma faute ?

Cette rêverie l'absorba pendant plus d'une heure.

La pièce où se trouvait enfermée Amélie était, comme nous l'avons dit, une dépendance du rez-de-chaussée. Une fenêtre, à laquelle des barreaux avaient été posés récemment donnait sur une cour intérieure. Le mobilier était simple : d'un côté une bibliothèque, de l'autre une panoplie.

Cette panoplie dans la maison d'une femme était une particularité assez significative pour attirer l'attention d'Amélie.

Un soupçon s'empara d'elle à l'aspect de ces armes.

Était-elle bien chez une femme, en effet ?

Mais ce soupçon s'effaça au souvenir de l'honorabilité de Mme Ferrand et des trois autres femmes qui s'étaient constituées ses gardiennes.

Néanmoins elle examina en détail la panoplie, qui était du plus beau travail artistique.

Elle s'arrêta tout à coup, étonnée, devant un écusson qu'elle reconnut pour être celui de la famille de Trémeleu.

Une épée qu'elle détacha du faisceau lui offrit également le chiffre d'Irénée.

Ce nom, qui se représentait subitement à elle dans un tel lieu et dans de telles circonstances, lui inspira de mélancoliques réflexions.

— C'était l'époux que ma mère me destinait, pensa Amélie ; il était du même rang que moi. Avec lui, ma vie se fût écoulée silencieuse et digne, sans ardeurs, mais sans remords. J'ai méconnu la volonté maternelle ; Dieu m'en punit.

La journée s'acheva sans amener la délivrance d'Amélie ;

une chambre à coucher était attenante à la pièce où elle était détenue : elle y passa la nuit. On lui avait donné une camériste, ou plutôt une surveillante.

Le lendemain, vers midi, elle entendit un bruit de pas.

Cinq femmes entrèrent.

La première semblait la moins émue ; Amélie la reconnut : c'était Marianna.

Toutes deux échangèrent un regard lent, profond.

— Madame, dit Marianna, vous êtes libre.

Une telle décision n'avait pas été prise sans de longues et mûres délibérations. Les arguments de Philippe Beyle, ses intentions, son énergie bien connue, tout cela avait été discuté et mis en opposition avec les projets de Marianna. Son plan de vengeance avait dû céder devant l'intérêt de la Franc-Maçonnerie des femmes.

A ces paroles inattendues, Amélie demeura immobile et comme indécise.

— Si je suis libre maintenant, pourquoi donc étais-je prisonnière tout à l'heure? dit-elle ; ma délivrance m'étonne autant que ma captivité.

— C'est à votre conscience qu'il appartient de vous répondre, répliqua Marianna.

Amélie se tourna vers les autres femmes, qui l'examinaient avec une sincère expression de tristesse.

— Et vous, mesdames, serez-vous plus explicites? leur demanda-t-elle.

— Vous avez trahi notre société, murmura Mme Ferrand.

— Est-ce au témoignage de madame que vous vous en rapportez? dit Amélie en désignant Marianna par un mouvement de tête méprisant.

— Non.

— Alors où sont les preuves de votre accusation?

— Votre mari sort d'ici.

— Philippe ! s'écria-t-elle avec angoisse.

— Il a parlé, et ses paroles ont été entendues de nous.

— C'est impossible !

— Madame, notre douleur égale la vôtre.

— C'est un nouveau piége. Philippe n'a pu parler. D'ailleurs, qu'aurait-il pu dire ?

Marianna sourit froidement et répondit :

— A quoi bon tant vous inquiéter, si vous êtes innocente ? Laissez là ces propos. La liberté vous est rendue ; que n'en profitez-vous ?

— Vous avez raison, dit Amélie après un silence ; je me disculperai devant la Franc-Maçonnerie des femmes.

Et s'adressant à Marianna :

— Mais auparavant, il faut que je vous entretienne en particulier, à l'instant même. Mesdames, le permettez-vous ?

— Notre rôle est fini, dit la comtesse Darcet en se retirant, suivie de ses amies silencieuses.

Certaine de leur départ, Amélie revint devant Marianna.

— Est-ce la vie de Philippe ou la mienne que vous voulez ? lui demanda-t-elle.

— Je ne veux la vie de personne, répondit Marianna.

— Il faut que votre haine se décide pourtant et choisisse entre lui et moi. Je suis lasse à mon tour de vous rencontrer sans cesse sur mon passage. Votre opiniâtreté n'a plus de nom ; et quand je songe que vous m'avez tenue prisonnière là, chez vous, je vous trouve d'une hardiesse à mériter tous les châtiments.

Cette apostrophe siffla comme une lanière aux oreilles de Marianna.

— Finissons-en, reprit Amélie. Et d'abord, pour ce qui est de la Franc-Maçonnerie des femmes et de ma trahison, sachez que vous êtes aussi bien perdue que moi.

— Laquelle de nous deux a parjuré son serment ?

— Je prouverai votre complicité. Je montrerai les lettres anonymes que vous avez fait écrire à Philippe. Ce sont ces lettres qui lui ont inspiré ses premiers doutes, et qui l'ont engagé à épier mes sorties. L'homme qui les a écrites sous votre dictée, je l'ai cherché, je l'ai découvert. Vous l'aviez payé, je l'ai enrichi. Il témoignera contre vous.

— Inventions ! murmura Marianna qui ne put se défendre de quelque trouble.

— Que vous êtes bien une femme de théâtre, dit Amélie, en haussant les épaules, et à quels misérables moyens vous ne dédaignez pas de recourir ! Je m'étonne que, me tenant en votre pouvoir, l'idée ne vous soit pas venue de me faire disparaître dans une trappe. C'eût été digne de vous.

Marianna voulut répondre.

Mais la jeune femme n'avait pas fini ; l'indignation la rendait puissante.

— Je n'ai jamais haï personne jusqu'à présent, mais il me semble que je m'y prendrais autrement que vous en pareil cas, et surtout plus hautement. La haine a sa noblesse, elle aussi. Vous ne vous en doutiez guère, n'est-il pas vrai ? Allez, vous ne méritiez pas d'être aimée de Philippe !

Ce mot était le coup de grâce.

En le recevant, les lèvres de Marianna blanchirent.

— Je ne... méritais pas... son amour ? balbutia-t-elle, partagée entre la colère et la douleur.

— Non, dit Amélie.

— Et... pourquoi ?

— Parce que vous n'avez pas su mourir à ses pieds ou le frapper aux vôtres !

Marianna baissa la tête.

— C'est vrai, dit-elle comme en se parlant à elle-même ; j'ai été barbare, ne pouvant être forte. D'où cela vient-il ? Hélas ! de mon enfance sans doute. On m'a trop tourmentée et battue pour qu'il ne m'en soit pas resté un mauvais levain. Ce n'est pas comme cela que se font les éducations dans votre monde, n'est-ce pas ? Où voulez-vous que nous autres nous apprenions ce qui est vice et vertu ? Au sortir du berceau, nous ne savons épeler que deux mots : Travail et crainte. Ensuite, si nous devenons mauvaises, on s'étonne, on s'irrite ; on ne veut pas que le sang grossier de nos pères se réveille par intervalles dans nos veines. J'en suis fâchée, madame, mais je n'ai pas été à l'école des vengeances raffinées ou superbes. Je me venge comme je peux et comme je sais ; je n'y mets pas d'amour-

propre. Après cela, que j'aie méritée ou non d'être aimée de votre mari, c'est une question que vous ne pouvez guère décider, vous. Mais ce que je n'ai pas mérité, à coup sûr, c'est d'être traitée par lui avec dédain et lâcheté; c'est d'être jouée comme un cheval et frappée comme une esclave. Fille du peuple ou fille du monde, il n'y a qu'une manière de ressentir de semblables outrages.

— Vous vous trompez, répliqua Amélie; ce qui serait un crime vis-à-vis d'une femme légitime, n'est qu'une punition souvent exemplaire pour une femme placée en dehors de la loi et du respect. Soyez honnêtes, avant tout, si vous tenez à être traitées en femmes honnêtes. Pourquoi auriez-vous les mêmes priviléges que nous autres? Vous n'êtes que des hochets aux mains des hommes, vous le savez, vous acceptez cette situation, et vous ne voulez pas qu'un jour ou l'autre on vous rejette comme des hochets, dût-on vous briser en vous rejetant! L'orgueil ne rachète pas le malheur. Si Philippe vous a frappée dans un instant d'oubli, c'est qu'une colère supérieure à la sienne précipitait son bras. Vous auriez dû vous incliner; mais non, vous avez voulu la lutte, la lutte obscure, vile, masquée; la lutte avec la délation et la calomnie. Il n'est plus en votre pouvoir ni au mien d'en arrêter les effets maintenant; nous roulerons ensemble dans le gouffre creusé par vous.

— Eh bien, tant mieux! s'écria Marianna; car je vous hais encore plus peut-être que je ne le hais, lui! Je vous hais pour tout le bonheur que vous lui avez donné! Je vous hais, pour votre beauté pure et calme, rivale de ma beauté inquiète et sombre; pour votre enfance bénie, enveloppée de dentelles, couverte de baisers; pour votre jeunesse fière et studieuse; pour votre rang, pour votre nom, pour tous les avantages que vous a faits le hasard! Je vous hais pour votre supériorité qui m'accable! Je vous hais enfin, parce je l'aime toujours!

— Ah! s'écria Amélie en se redressant comme la statue de la Pudeur indignée.

— Comprenez-vous maintenant pourquoi ma haine a deux serres, et pourquoi je ne peux atteindre lui sans vous, vous sans lui! Je l'aime, je l'aime plus que jamais!

— Madame!...

— Vous avez voulu me parler en particulier, continua Marianna ; je vous ai écoutée ; je vous ai laissé dire tout à votre aise. Vous me laisserez dire aussi, moi. J'ai appris par vous que je n'étais qu'un grain de poussière, la moindre des créatures, la proie du malheur. Soit. Ce que vous n'avez pas ajouté, je le devine : vous êtes surprise de ce que je n'aie pas demandé à la religion un refuge. Que voulez-vous ! on ne m'a pas seulement appris un *Pater* quand j'étais petite. Je vous l'ai dit : c'est toute une éducation à faire. Mais quelle que soit la sévérité de celui qui me jugera, il ne verra dans ma vie qu'un amour, qu'une faute. Je n'ai jamais aimé que Philippe, je n'aimerai jamais que lui, mais à ma manière, entendez-vous ? comme les filles de pauvres gens, brutalement, égoïstement, sans raison. C'est incompréhensible, je le sens ; mais je ne veux pas qu'il soit heureux par d'autres ; je préfère qu'il souffre par moi. Ah ! si on pouvait me le livrer malade, abandonné, sans ressources, je l'adorerais plus que je ne l'ai jamais adoré ; toutes mes minutes seraient à lui. Madame, je ne sais pas comment vous l'aimez, mais je doute que ce soit autant et mieux que moi.

Amélie n'avait jamais entendu rien de pareil.

La révélation de cette passion étrange la remplissait de stupeur.

— Tenez, ajouta Marianna qui prenait sa revanche ; il y a une chose qui, de temps en temps, me console ; il y a un souvenir qui est pour moi ce que la goutte d'eau est pour le condamné : pendant trois mois il m'a bien aimée.

— Assez, madame ! dit Amélie.

— Si vous saviez les serments qu'il m'a faits, le soir, quand sa tête s'appuyait sur mon épaule ; qu'il était alors enthousiaste et beau, mon Philippe !

— Oh ! vous allez vous taire ? s'écria Amélie.

— Pourquoi donc ?

— Parce que je vous l'ordonne.

— Vous ! dit Marianna avec un sourire railleur.

— Oh ! misérable et lâche ! murmura Amélie en s'avançant vers elle ; enfant de la boue, qui ne sait que ramasser de la boue pour insulter ! femme qui se salit pour salir !

Marianna eut un moment de réflexion.

— Voyons, dit-elle à Amélie, vous qui êtes de noblesse comme je suis de théâtre, qu'eussiez-vous donc imaginé contre une femme que vous auriez haïe comme je vous hais ?

— Ne le devinez-vous pas?

— Je ne suis pas assez ingénieuse pour inventer, mais je suis assez courageuse pour ne pas reculer.

— Dites-vous vrai ?

— Essayez.

Amélie alla vers la porte et y mit le verrou.

— Que faites-vous? dit Marianna étonnée.

— Vous allez voir.

Ensuite, se dirigeant vers la panoplie, Amélie en détacha deux épées contenues dans deux fourreaux de chagrin. L'une était l'épée d'Irénée.

— Devinez-vous, maintenant? dit Amélie.

— Un duel? murmura Marianna.

— Un duel.

— Nous ne sommes que des femmes...

— Nous nous haïssons comme des hommes, nous pouvons nous battre comme des hommes.

— Sans témoins?

— Chacune de nous va écrire quelques mots qui attesteront la loyauté de notre combat. Cela suffira. La survivante anéantira son écrit.

— Mais...

— Vous hésitez! J'en étais sûre, dit Amélie avec un inexprimable dédain et en jetant les épées sur une table.

— J'accepte! s'écria Marianna.

— Écrivons donc.

L'instant d'après, on eût pu voir un étrange spectacle dans cette salle, éclairée par les lueurs incertaines d'un jour pluvieux. Deux femmes, jeunes et belles toutes deux, se battaient à l'épée. Le regard flamboyant, la joue pâle et le souffle suspendu, elles s'épiaient, cherchant à se frapper au cœur. Jamais on n'eût assisté à un combat plus sobre de mouvements. L'art y était méconnu peut-être, du moins de la part de Marianna,

mais l'instinct du danger la protégeait mieux que n'auraient pu le faire ses vagues souvenirs d'escrime. Amélie, justement parce qu'elle avait reçu les leçons des professeurs les plus renommés, s'exposait beaucoup plus que son adversaire. Elle invoquait des ressources de méthode à l'instant où l'autre, portant toute sa force uniquement dans son bras, lança son fer en avant et rencontra le but.

Amélie ne poussa pas un cri ; elle tomba, morte.

Marianna avait promis de renvoyer à Philippe Beyle sa femme avant deux heures ; elle tint parole.

CHAPITRE XIX

Charenton.

Grâce à son système de fourgon-logis, M. Blanchard, comme on l'a vu, se donnait ordinairement le plaisir de se réveiller chaque matin en présence d'un nouvel horizon. Le choix du lieu était toujours abandonné au bon goût du cocher; c'était sa grande préoccupation ; il fallait éviter la monotonie des perspectives souriantes, procurer un réveil en forêt après un réveil en plaine, fournir une matinée au bord de l'eau après une matinée sur la montagne. Et que de difficultés à vaincre ! Ce cocher avait fini par devenir un véritable artiste, rien qu'en cherchant ainsi l'originalité des contrastes. Du reste, M. Blanchard, qui appréciait et savait récompenser tous les genres de mérite, ne manquait pas de faire venir ce brave homme et de le gratifier chaque fois que le point de vue était heureusement choisi. Un jour, en ouvrant ses stores, M. Blanchard se voyait sur le Mont-Valérien : deux attelages de renfort expliquaient cette ascension ; le lendemain, il se sentait singulièrement balancé : il était en pleine mer.

Or, il advint qu'un matin M. Blanchard, en se mettant à la fenêtre, n'aperçut qu'une haute muraille grise et nue.

Il fit la grimace d'un gourmet mal servi.

— Médiocrement réjouissant! dit-il; voyons de l'autre côté.

Et, se retournant, il vit une seconde muraille absolument pareille à la première.

— C'est plat, c'est mauvais, grommela-t-il; le goût de ce drôle se déprave. Allons, en route; vite, sortons de ce puits!

M. Blanchard agita un cordon qui, d'habitude, mettait le cocher en émoi et les chevaux au galop.

Mais le ressort était sans doute cassé, car l'immeuble ne bougea pas.

Il eut recours à un autre cordon qui devait amener son valet de chambre; mais ce nouvel appel demeura également sans effet.

La colère monta aux joues de ce sybarite de la locomotion.

— Morbleu! s'écria-t-il; ces marouflles sont-ils donc au cabaret!

D'une seule enjambée, M. Blanchard traversa le salon, l'antichambre, et il se trouva sur le marchepied.

— Holà! Poitevin, Baptiste...

La menace expira sur ses lèvres: il était en face de trois personnages vêtus de noir. A la boutonnière du plus âgé fleurissait le ruban de la Légion d'honneur. Les deux autres n'offraient de particulier qu'une attitude silencieuse, méditative, incertaine.

M. Blanchard crut naturellement avoir affaire à trois honnêtes bourgeois attirés sous les roues de son char par une puérile curiosité. En conséquence, il fit un demi-tour sur lui-même, rentra dans l'antichambre, y prit un carton et l'accrocha à l'extérieur; c'était le fameux avis conçu en ces termes: AUJOURD'HUI, RELACHE.

Les trois bourgeois ne parurent pas attacher une grande importance à l'apparition de cet écriteau. Cependant le plus âgé murmura quelques mots que les deux autres accueillirent avec des signes de tête approbatifs.

— Démence paisible, n'est-ce pas? et cependant vanité exagérée.

— Il s'imagine être une pièce curieuse.

— Les lettres de l'écriteau ont-elles été tracées de sa main?

— Nous pouvons le lui demander.

D'abord stupéfait, M. Blanchard fut pris d'une irrésistible hilarité en entendant ces étranges paroles. Pendant plusieurs secondes il se tordit sur son marchepied.

— C'est cela, ajouta le monsieur décoré; dilatation nerveuse par le rire, joie sans motifs.

— Bravo! bravo! dit M. Blanchard, dès qu'il put articuler.

— Si nous l'interrogions sur son identité? demanda un de ces trois observateurs.

— Il n'y a pas de danger à cela, répondit le plus âgé.

— Monsieur... prononça le premier en s'adressant à M. Blanchard.

— Oui! oui! très-bien! dit M. Blanchard se tenant toujours les côtés.

— Voulez-vous nous faire l'honneur de nous dire qui vous êtes?

— Parfait! la scène des médecins de Molière. Ah! ah! ah!

— Manie théâtrale; il n'est constamment occupé que de choses de comédie...

— De bravos....

— De relâches...

— Il n'a pas répondu cependant à ma question; permettez-moi de la lui poser en de nouveaux termes.

— Volontiers.

— Est-ce à M. Blanchard que nous avons l'honneur de parler?

— A lui-même, messieurs.

— Est-il vrai qu'il demeure dans un omnibus?

— Pas précisément, mais dans une voiture aussi grande qu'un omnibus.

— Nous permettra-t-il de visiter son domicile?

— Avec plaisir, messieurs! répondit M. Blanchard avec des démonstrations de politesse exagérées et comme s'il donnait la réplique à des acteurs.

— Vous voyez, dit le vieux monsieur en s'adressant à ses compagnons ; il s'exprime fort bien ; l'aliénation n'est que partielle; peut-être même n'y a-t-il que manie. Le traitement le plus simple est celui qui conviendra le mieux.

En ce moment, un petit vieillard pâle, les yeux hagards, les vêtements en désordre, se précipita dans l'enceinte où stationnait la voiture de M. Blanchard.

— A moi, ma garde ! mes gentilhommes ! mon épée ! dondez-moi mon épée ! s'écriait ce malheureux.

Deux robustes garçons, qu'à leur costume on pouvait reconnaître pour des infirmiers, suivaient de près le petit vieillard. L'un d'eux tenait un treillis de lin ou chemise de force, sous laquelle il s'apprêtait à le prendre comme un poisson dans un filet.

— Ah ! vous qui êtes roi comme moi, mon frère ! dit le vieillard, faites-moi justice !

— Pourquoi tout ce tapage ? demanda le personnage à la décoration.

— Monsieur le directeur, répondit l'un des infirmiers en soulevant sa casquette, nous avons beau lui promettre qu'on lui rendra ses États, il ne veut pas recevoir sa douche.

— Monsieur le maréchal, et vous, Monsieur le grand chancelier, allez replacer mon frère sur le trône qui lui appartient ! dit solennellement celui qu'on venait de qualifier du titre de directeur.

— Ah ! s'écria le petit vieillard, ivre d'orgueil et de joie ; le jour de la justice est donc enfin venu ! A cheval, messieurs, à cheval ! Tu, tu, tu, ru, ru, tu ! Hop !

Il marcha en triomphateur devant les deux infirmiers.

M. Blanchard avait suivi cette scène d'un regard plein de stupéfaction.

— Messieurs, dit-il enfin avec un accent courtois, mais légèrement ému, seriez-vous assez bons à votre tour pour m'apprendre à quelle distance de Paris je me trouve ?

— Vous êtes à cinq kilomètres environ de la barrière du Trône.

— Je crois avoir compris, poursuivit-il en descendant de son marchepied, je suis à Charenton.

— A Charenton-Saint-Maurice, ajouta tristement le directeur.

M. Blanchard promena autour de lui des regards à la fois inquiets et curieux.

Situé dans un des plus beaux paysages du monde, sur un coteau d'où la vue embrasse le parc de Vincennes et les îles de la Marne, l'hospice de Charenton élève ses innombrables arceaux qui rappellent les grands cloîtres italiens. Nous ne savons rien de plus majestueux que cet édifice, entièrement moderne du reste et d'une étendue à faire soupirer d'envie les phalanstériens. Cependant l'admiration s'apaise pour faire place à un autre sentiment dès qu'on se sait en présence de la Cité de la Folie; la blancheur intense de ces murailles blesse les yeux, leur hauteur paraît affligeante, les grâces du paysage sont oubliées. Là vivent, comme entre parenthèses, cinq cents personnes environ, hommes et femmes, dont l'âme, à demi échappée du corps, n'y est retenue que par un dernier lien, semblable à un oiseau martyr. C'est une autre humanité à côté de l'humanité; c'est le principe de vie triomphant dans ce qu'il a de plus absurde et de plus énigmatique, et victorieusement installé sur les ruines de l'intelligence.

Du vieux Charenton, du Charenton des lettres de cachet et des détentions arbitraires, il ne reste que quelques bâtiments, un groupe de pavillons ardoisés sur le versant du coteau. Le nouveau Charenton, tout à fait en harmonie avec les besoins actuels, ne renferme pour ainsi dire que l'aristocratie de la démence; on n'y reçoit que des fous assez riches pour payer leur pension, ou assez célèbres jadis pour que le gouvernement la leur paye: aussi est-ce un lieu de bon goût, où les accords du piano se marient au bruit des pièces d'échecs et des cornets de trictrac, où les soins du jardinage alternent avec les travaux de broderie, où les rêves, bien qu'un peu biscornus, s'envolent méthodiquement dans les spirales bleuâtres du cigare.

Ces dernières années, si fécondes en chocs politiques, ont amené une recrudescence dans le nombre des aliénés. Nous ne parlons que de Charenton, car nous ne voulons pas entreprendre une statistique, rendue de jour en jour plus difficile par l'accroissement des maisons de santé. Cette concur-

rence élevée contre les établissements patronnés par l'État devait inévitablement stimuler l'imagination des spéculateurs; une industrie, étrange au premier aspect, est née et s'est fortifiée: nous voulons parler des *commis voyageurs en fous*, qui aujourd'hui sillonnent la France et l'étranger, s'introduisent dans les familles dont un des membres n'est pas absolument sain d'esprit, offrent des avantages considérables, des rabais, une bonne exposition au midi, une nourriture délicate et les meilleurs médecins de la Faculté. Ces messieurs ont des prospectus; ils font ordinairement deux voyages par an; la tournée la plus importante est celle du Midi. Il y a la bonne saison et la saison morte; il y a aussi des années où les fous *donnent* considérablement, comme autrefois les pendus en Normandie.

On arrive à Charenton en suivant une charmante allée d'arbres, le long d'un cours d'eau aux talus gazonnés et coupé d'espace en espace, par de petits ponts en bois. Au bout de dix minutes de marche, un portail grillé se présente aux regards, sur la gauche. C'est là. Vous voyez qu'après tout ce n'est pas bien effrayant; le malheur est qu'un préjugé y veille sur le seuil.

Toute la poésie du chemin avait été perdue pour M. Blanchard, puisque le transport avait été effectué pendant son sommeil; mais en revanche, il ne perdit pas un détail de l'architecture extérieure de l'hospice. Ainsi que beaucoup de personnes, il s'était jusqu'alors représenté Charenton sous la forme d'une maison noirâtre, cachée dans des broussailles; il se trouvait en face d'un monument aux galeries superposées, grandiose comme un aqueduc, élégant comme un palais. Il fut surpris et ébloui.

Son examen terminé, il s'adressa au personnage âgé et décoré.

— Je viens, lui dit M. Blanchard, de vous entendre qualifier de directeur; êtes-vous, en effet, le directeur de céans?

— Oui, monsieur.

— Dans ce cas, et puisque je dois à une facétie de mes gens l'avantage de me trouver avec vous, me permettrez-vous, en attendant leur retour, de visiter votre établissement?

— J'allais vous en faire la proposition, répondit le directeur avec empressement.

— Ensuite, messieurs, ajouta M. Blanchard, s'il vous plaît d'accepter à déjeuner dans ma voiture, je serai vraiment heureux de vous faire les honneurs de chez moi.

Le directeur échangea un sourire clément avec ses compagnons.

Quelques façons furent faites pour inviter M. Blanchard à passer le premier.

Il s'engagea dans l'escalier naturel et presque à pic qui monte aux bâtiments. Chaque pas déroulait à son œil charmé des nappes de verdure, des bois, des villages, des routes poudreuses et serpentines ; la Marne frétillait et brillait ; l'air s'épurait, on soupçonnait des villes à l'horizon. Les nuages étageaient leurs sommets neigeux que transperçaient par intervalles les flèches d'or du soleil.

Les visiteurs traversèrent une voûte et se trouvèrent dans le vaste préau de l'administration.

Arrivé là, le directeur fit signe à un infirmier d'approcher.

— Chavet, demanda-t-il, avez-vous préparé la chambre de monsieur ?

— Ah ! c'est monsieur qui est le nouveau pensionnaire ? dit l'infirmier en regardant M. Blanchard.

— Oui. Vous allez le conduire au 10.

Et se retournant vers M. Blanchard, le directeur lui dit d'un ton paternel :

— Vous serez très-bien ; rien ne vous manquera. La division où je vous place n'est composée que de gens absolument paisibles ; il y en a même plusieurs qui sont en voie de convalescence. Excusez-moi de vous quitter, j'ai mes occupations de directeur ; nous nous reverrons tantôt, vous dînerez à ma table. Chavet, vous entendez ? monsieur dînera à ma table aujourd'hui.

— Où faudra-t-il mettre son couvert ? demanda l'infirmier.

— Mettez-le à côté du romancier... entre le romancier et le colonel.

Le directeur allait se retirer, lorsque M. Blanchard, qui était resté muet, le retint vivement par le bras.

— Un mot, dit-il.

— Quoi?

— Qu'est-ce que cela veut dire? De qui parlez-vous?

— Chavet vous expliquera le train de la maison; c'est un de nos plus anciens infirmiers. Moi, je suis un peu pressé.

— Non, non, je veux savoir...

Le directeur regarda ses amis d'un air de plaisanterie.

— Hein? qu'est-ce que je vous disais? Toujours les mêmes! Ils veulent savoir. C'est leur mot à tous : savoir; ils ne sortent pas de là. Il est vrai que, de mon côté, j'ai les mêmes réponses depuis quinze ans. Vous allez voir.

M. Blanchard fronça les sourcils à ce langage familier.

— Une seule question, monsieur? dit-il brusquement.

— Parlez.

— Est-ce que l'on m'a conduit ici pour y être détenu?

— Pour y être détenu, non, mais pour y subir un traitement de quelques jours, nécessité par votre état d'agitation maladive, agitation dont vous ne vous rendez peut-être pas bien compte, mais qui existe, qui est constatée. Ce traitement est d'ailleurs, comme vous le verrez, la moindre des choses : il consiste dans quelques bains, dans la promenade, dans la distraction. Nous savons que dans le monde on se fait une toute autre idée de Charenton, une idée terrible; le mot seul est un épouvantail... Ce sont des contes de bonne femme, des chimères, et vous ne tarderez pas vous-même, mon cher monsieur, à revenir de ces préventions, si du moins vous les avez jamais partagées.

Ces paroles qui, comme venait de l'avouer le directeur, servaient évidemment à tous les nouveaux venus, avaient été prononcées par lui avec une affabilité, une onction qui eussent peut-être ébranlé tout autre que M. Blanchard.

Mais M. Blanchard n'était pas homme à se payer de périodes et de ménagements oratoires. Il ajouta en se contenant :

— Je veux bien prendre au sérieux votre discours, monsieur, et abonder un instant dans votre sens. Mais obligez-moi de me dire par quelle volonté j'ai été amené ici, et en vertu de quelle autorité il est possible de m'y retenir.

— Volontiers, monsieur. Les choses se sont passées dans

l'ordre accoutumé ; c'est-à-dire que votre translation a été opérée sur un certificat de votre médecin...

— Je n'ai pas de médecin.

— Lequel certificat a été envoyé immédiatement, selon l'usage, à la préfecture de police. C'est ainsi qu'on procède. Avez-vous d'autres renseignements à me demander ? Je vous prierai seulement de les formuler succinctement, car je suis attendu à l'économat.

— Je vais résumer, selon votre vœu, dit M. Blanchard avec une teinte d'ironie. Dans la supposition où cette... mystification... viendrait à me lasser au bout de quelques heures, quel moyen ai-je de la faire cesser ?

— Second discours, murmura le directeur à ses amis ; ils prétendent tous être victimes d'une mystification plus ou moins odieuse. Écoutez.

Il reprit son sourire urbain.

— Mon cher monsieur, le plus court est d'attendre la visite du médecin en chef. Lui seul peut décider du plus ou moins d'opportunité de votre mise en liberté. Cette visite a lieu tous les trois jours ; après-demain vous pourrez exposer vos justes moyens d'opposition devant lui ; il vous écoutera avec la considération à laquelle vous avez droit, et je ne doute pas que vous ne triomphiez aisément de la précipitation et peut-être même des intrigues qui vous ont amené ici.

Le directeur passa sa langue sur ses lèvres en signe de satisfaction.

— Puis-je écrire ? demanda M. Blanchard.

— Tant que vous voudrez. Seulement vos lettres devront passer sous mes yeux, et l'envoi en sera ajourné après la décision de notre savant docteur.

— Monsieur, vous vous exprimez on ne peut mieux, et votre bienveillance est excessive, dit M. Blanchard ; je n'ai rien de plus à ajouter.

— J'en étais sûr, répliqua le directeur, nous nous entendrons à merveille.

Après un échange de salutations, M. Blanchard suivit l'infirmier à la garde duquel il venait d'être commis. Il traversa plusieurs divisions, jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à celle qui

portait le n° 10. Sous les arcades d'une vaste cour se promenaient une trentaine d'individus, fort paisibles en apparence, ainsi que le directeur les lui avait signalés. Les autres, composant la division, étaient réunis dans la salle publique où ils lisaient, jouaient, fumaient, selon leurs diverses aptitudes. M. Blanchard qui, au premier moment, avait ressenti une vive répugnance et une certaine tristesse, vit s'évanouir par degrés ses appréhensions; rien ne semblait indiquer jusqu'à présent qu'il fût dans une maison d'aliénés.

L'infirmier Chavet le conduisit à sa chambre; elle était presque luxueuse : tapis, calorifère, et point de vue d'un prix inestimable.

— Si monsieur s'habitue à la maison, hasarda l'infirmier, monsieur aura le loisir de payer un domestique qui lui sera exclusivement attaché et qui couchera dans une chambre voisine de la sienne.

— Ah! ah! murmura M. Blanchard.

— Nous avons plusieurs pensionnaires qui ont des valets de chambre; entre autres, le colonel.

— Qu'est-ce que c'est que le colonel?

— C'est celui à côté de qui monsieur dînera ce soir... un bien brave homme... seulement je préviendrai monsieur de ne pas trop faire attention à sa manie.

— Quelle est donc sa manie?

— Il se croit empaillé, répondit l'infirmier.

— Je ne le contrarierai pas.

— Monsieur a-t-il quelque chose à me demander pour le moment?

— Non.

— Du reste, monsieur a une sonnette dans sa chambre.

Et l'infirmier Chavet s'éloigna

M. Blanchard, livré à lui-même, s'aventura avec quelque timidité dans la cour. On le regarda à peine. Les pensionnaires avaient, pour la plupart, un air de gravité qui imposait; quelques-uns se promenaient deux à deux, et il surprit des lambeaux de conversation d'une lucidité et d'un bon sens incontestables. Au bout d'une demi-heure, M. Blanchart se sentit

fort embarrassé ; devait-il aborder ses nouveaux collègues ou attendre d'être abordé par eux ? Ils ne manifestaient aucune curiosité à son égard, et cela le remplissait de surprise, au point de se demander s'il était bien réellement à Charenton ou dans un athénée quelconque.

Enfin, un de *ces messieurs* vint à son secours. C'était un grand jeune homme, aux cheveux très-noirs, vêtu avec modestie.

Il dit à M. Blanchard :

— Vous êtes ici depuis peu de temps, monsieur, à ce qu'il me semble ?

— Depuis une heure à peu près.

— C'est cela. Vous trouverez le régime très-doux. Quant aux infortunés dont la compagnie vous est imposée, ils sont aussi inoffensifs que moi.

— Monsieur... dit M. Blanchard, de plus en plus confondu et les yeux fixés sur son interlocuteur.

— Je vois ce qui vous préoccupe, reprit le grand jeune homme avec un sourire ; vous cherchez sur ma physionomie des traces d'égarement ; vous n'en trouverez pas. Cela vient d'un fait bien simple et qui cependant est d'une rareté inouïe, à ce qu'on prétend : je sais que je suis fou.

— Ah ! dit M. Blanchard.

— Oui ; et cette conviction constitue à la fois ma supériorité et mon malheur. La médecine ne me pardonnera jamais ma clairvoyance.

— Puisque c'est vous, monsieur, qui m'amenez sur ce terrain délicat, oserai-je vous demander comment se manifeste votre folie, et quel en est le caractère ?

— C'est bien simple, dit le jeune homme ; je n'ai pas de folie à moi particulière : j'emprunte celle des autres, quand ils n'en ont pas besoin. Lorsque nous aurons fait plus ample connaissance, monsieur, je vous prierai de me prêter la vôtre, si, du moins, vous n'y tenez pas trop. Je paye demi-bourse ici, et mes moyens ne me permettent pas d'avoir une spécialité de folie en toute propriété. Donc, je suis un peu forcé de vivre sur le commun. Du reste, on me prête assez volontiers, je n'ai pas à me plaindre. Il n'y a qu'un instant, ce gros, qui est accoudé

sur la balustrade, m'a prêté sa folie, qui consiste à se croire l'avant-dernier des Mohicans ; je viens de la lui rendre à présent, après l'avoir gardée vingt minutes, et c'est pourquoi vous me voyez dans l'état de calme parfait.

M. Blanchard restait silencieux.

Avait-il affaire à un mauvais plaisant ou à un aliéné véritable?

Tout en se promenant avec ce jeune homme, il vit passer devant lui un individu qui paraissait très-affairé et qui alla coller une affiche sur un des piliers de la cour.

M. Blanchard s'approcha et lut ce qui suit :

ORDRE DU JOUR.

L'an II de l'hygiène moderne.

Si du flegme chez vous la dose est excessive,
On sent maux d'estomac, de tête et de côté ;
L'estomac, abreuvé d'un torrent de salive,
Des mets les plus exquis se trouve dégoûté.
Le pouls est faible, rare, et sa marche est tardive;
Et cette aqueuse humeur, la nuit, vous fait songer
Que vous voyez une eau prête à vous submerger.

Nota bene.— « Mon ami Teyssonneau se trouvait dans ce cas ; sur deux années, il resta dix-sept mois alité. Je l'ai guéri; vous pouvez prendre vos renseignements rue Aumaire, près de la voûte. Ce n'est pas pour les trente francs qu'il me doit, le pauvre garçon ! je lui en fais bien volontiers cadeau. Sa femme était un peu mon alliée, par Gustave ; je l'ai guérie, elle aussi, d'une pituite. Évitez surtout les émotions trop fortes. »

Peu à peu, dans ce premier jour, les hôtes de la maison royale de Charenton se départirent de leur réserve vis-à-vis de M. Blanchard. Quelques-uns sollicitèrent l'honneur de lui

être présentés, et le grand jeune homme se fit gracieusement leur intermédiaire.

M. Blanchard vit de la sorte passer sous ses yeux plusieurs variétés de *malades*, et des types qu'il eut bien de la peine à ne pas croire échappés des légendes allemandes. C'étaient des gens qui causaient avec le vent, qui prédisaient la ruine de la papauté ou qui se prétendaient doués de la sonorité de l'harmonica. — Un autre, après dix minutes d'un entretien fort sensé, le quitta brusquement en lui annonçant que c'était l'heure à laquelle il partait habituellement pour les Antipodes, au moyen d'un trou qu'il s'imaginait avoir creusé dans le jardin.

Il vit le fou immobile, espèce de faquir qui s'était astreint à ne faire aucun mouvement, parce que, disait-il, le temps s'était arrêté.

— J'attends qu'il se remette en route pour faire comme lui.

Telles étaient, à quelques syllabes près, les seules paroles qu'on pouvait tirer de ce maniaque, robuste gaillard qu'il fallait habiller, transporter, faire manger et coucher.

Il vit le fou arithmétique, le plus insupportable des fous, chiffre vivant, rapportant tout aux chiffres et n'agissant que par eux ; il avait remplacé les lettres de l'alphabet par vingt-quatre chiffres correspondants. En saluant M. Blanchard, il lui dit :

— 2, 15, 14, 10, 15, 21, 18.

Cela signifiait : *bonjour.*

On conçoit tout ce qu'une conversation avec un tel être devait avoir de fatiguant. Lui, cependant, semblait ne pas s'en apercevoir ; sa volubilité était excessive ; il mêlait les chiffres et jonglait avec eux comme un jongleur avec des boules.

M. Blanchard s'empressa de quitter cette colonne d'addition.

Il vit encore des inventeurs foudroyés par leur invention, et qui traçaient machinalement sur les murs des lignes mystérieuses ; ceux-là ne fréquentaient personne ; la fixité de leurs regards et de leur attitude disait l'unité de leur malheur. M Blanchard passa avec respect devant ces victimes de l'Idée.

Le grand jeune homme, qui s'était institué son cicérone, l'engagea à entrer dans la salle de réunion.

Une partie de billard était engagée ; la galerie se pressait à une distance respectueuse des deux joueurs.

— La bille en tête et les trois bandes, dit le premier en accusant son coup.

— Gare au *contre :* repartit le second ; à ta place, je jouerais l'*effet*.

On se serait cru dans un café du Palais-Royal.

Un vieux monsieur aux mouvements presque automatiques, et qui s'obstinait à garder deux épaulettes sur son habit noir, toucha doucement l'épaule de M. Blanchard. Celui-ci se retourna et crut deviner ce colonel dont le portrait lui avait été tracé par l'infirmier.

— Pardonnez l'extrême licence que je prends, lui dit ce nouvel excentrique, d'une voix adoucie à dessein.

— Il n'y en a aucune, monsieur.

— Vous m'avez semblé un homme de goût, et mon désir le plus vif serait de vous consulter.

— Sur quel sujet ? demanda M. Blanchard.

— Je suis convaincu à l'avance que vous ne verrez pas dans mes paroles un texte à railleries... comme les autres.

— Certainement non.

— Me trouvez-vous bien empaillé ?

— Mais... pas mal.

— Eh bien, moi je ne suis pas content, dit le colonel avec une profonde expression de tristesse.

— Peut-être êtes-vous trop exigeant.

— C'est ce que tout le monde me dit, mais je sais par malheur à quoi m'en tenir. On empaillait bien mieux autrefois. Je ne durerai pas dix ans.

— Oh ! si !

— Non ; on a lésiné sur les matières premières. J'ai déjà été plusieurs fois obligé de me raccommoder moi-même. Et puis, il me reste de l'odeur.

— Vous vous trompez, dit M. Blanchard.

— Auriez-vous par hasard un peu de paille dans vos poches ?

— De la paille? Non.

— Tant pis; vous m'en auriez mis dans les oreilles. Rendez-moi le service d'en prendre partout où vous pourrez. Moi, de mon côté, je vais demander à l'infirmerie une aiguille et du fil. Hélas! je sens que je me découds tous les jours!

Sur cette parole mélancolique le colonel s'éloigna par petites saccades.

— D'où lui vient cette bizarre idée? demanda M. Blanchard à son cicérone; se prend-il pour un oiseau ou un quadrupède?

— Pas le moins du monde; son unique ambition est de figurer au musée d'artillerie.

M. Blanchard n'en était plus à se récrier; tout commençait à lui paraître naturel.

— Si vous êtes désireux de connaître un pensionnaire complétement persuadé, celui-là, de son animalité, regardez de ce côté, dit le grand jeune homme. Voyez-vous cet individu qui affecte là-bas une pose menaçante et exaspérée? Je suis sûr qu'en ce moment il croit représenter le dragon de saint Michel. C'est un fou, comme vous et moi.

— Je vous remercie, dit tranquillement M. Blanchard.

— Il croit avoir seul le monopole d'incarner tour à tour les animaux célèbres. Hier, il s'est réveillé en nous assourdissant d'un *cocorico* éclatant comme un son de trompette: il se figurait être le coq de saint Pierre. La veille, il avait été le bœuf de saint Luc, et il avait grogné en conséquence. Il n'est pas tous les jours aussi pieux, et ses excursions dans la mythologie sont assez fréquentes. J'ai même plusieurs motifs de croire qu'il a été renfermé ici pour s'être cru trop indiscrètement le cygne de quelque Léda moderne. Mais cela ne me regarde pas. Tantôt vous l'entendrez hennir comme Bucéphale ou vous le verrez ramper comme l'araignée de Pélisson. Il vous proposera une partie de dominos comme Munito. L'autre jour, il m'a sauté à la gorge en me prenant pour le chevalier Macaire, et en se mettant à la place du chien de Montargis; mais, le lendemain, il s'est grandement repenti en pleurant comme la biche de Geneviève de Brabant.

— Tous ces fous sont fort ingénieux, remarqua M. Blanchard.

— Ils n'ont que cela à faire, ajouta modestement le jeune homme aux cheveux noirs.

— C'est vrai ; mais j'en vois quelques-uns qui lisent ce qu'on appelle *les grands journaux*. Est-ce qu'on ne craint pas d'éveiller chez eux les susceptibilités politiques?

— Oh! non. D'abord, les fous politiques, proprement dits, sont classés dans une autre division, qu'ils occupent tout entière. Les fous de notre division, de la division n° 10, n'ont que de la curiosité et pas de passion. On leur permet de s'abonner eux-mêmes, et pour leur compte, à toutes les feuilles périodiques. Quant à moi, mes ressources modiques m'interdisent une telle félicité.

Cette première journée ne parut à M. Blanchard ni longue ni ennuyeuse; au contraire. La tournure de son esprit s'accommodait de ce milieu fantasque où se mouvait l'essaim des rêves personnifiés. Ne voulait-il pas d'ailleurs aller en Turquie? n'avait-il pas précédemment exprimé le désir de visiter les pays où les femmes sont voilées et où les hommes sont armés ? Il devait être content, ce nous semble. Charenton lui donnait un avant-goût de Constantinople.

Au dîner, il se trouva placé, comme on l'en avait prévenu, entre le colonel et le personnage qu'on appelait le romancier. C'était un honneur de dîner à la table du directeur, et cet honneur était accordé à tour de rôle à ceux qui avaient su le mériter par une conduite et une docilité exemplaires. Ce jour-là, une trentaine de pensionnaires d'élite avaient été invités. Le directeur reconnut de loin M. Blanchard et lui fit un signe amical de la main.

Dès que M. Blanchard se fut assis, le romancier engagea la conversation et se pencha à son oreille; voici ce qu'il lui dit :

— « Par une belle matinée du mois de juin, un cavalier suivait lentement les bords de l'Escaut ; sa physionomie resp un air de franchise et de valeur ; son panache ondoyait au du vent... »

— Je connais, je connais ! dit M. Blanchard en l'interrompant.

— C'est dommage, murmura le romancier ; mais j'en ai d'autres. « O ma Juana. jure-moi que tu ne seras jamais à d'autres qu'à ton Pablo ! Ainsi s'exprimait dans une sierra d'Aragon, un jeune nomme qu'à son air martial et décidé, à sa veste ornée de broderies, il était facile de reconnaître pour un muletier... »

— Je connais cela aussi.

— Vous êtes difficile.

En ce moment, un fou se leva avec vivacité et vint répandre une petite poudre dans l'assiette de M. Blanchard.

— Qu'est-ce que c'est ? qu'est-ce que c'est ? s'écria celui-ci en faisant un bond.

— Goûtez votre potage maintenant, lui dit le fou qui avait regagné sa place.

— Eh bien, monsieur Corbulon ? dit sévèrement le directeur.

— Qu'a-t-il mis là-dedans ? demanda M. Blanchard à son voisin le colonel.

— Rien de malfaisant. C'est un original qui s'imagine avoir retrouvé la recette de l'ambroisie.

— Va-t-il recommencer son manége pour tous les plats ?

— Oh ! non.

— « Dans la rue de la Grosse-Écritoire, à Rheims, l'observateur eût remarqué, il y a trente ans environ, une maison d'obscure apparence, construite dans le style lombard. A l'une des étroites fenêtres, qui avaient scrupuleusement gardé leurs carreaux encadrés de plomb, apparaissait par intervalles une ravissante tête de jeune fille... »

C'était le romancier qui s'était penché de nouveau vers M. Blanchard.

— J'ai lu ce début pas plus tard qu'avant-hier, se hâta de dire celui-ci.

— On me l'aura dérobé.

— C'est probable.

Pendant ce colloque, un fou placé en face de M. Blanchard lui avait effrontément enlevé sa côtelette.

M. Blanchard voulut se récrier.

— Ne dites rien, lui dit le fou ; je suis invisible.

— « Corne-bœuf! Pasques-Dieu! la sambregoi! mes cavaliers, je jure qu'il en restera au moins quatre de vous sur le carreau! s'écria l'épais Amaury en soulevant lourdement son hanap ciselé... »

— Assez! assez, de grâce! dit M. Blanchard, que la mauvaise humeur commençait à gagner.

— C'est un épisode de la guerre des Albigeois, murmura le romancier confus.

Depuis quelques minutes, M. Blanchard prêtait l'oreille à un bruit qui l'inquiétait, une espèce de grattement, qui partait du côté du colonel.

— Entendez-vous? dit M. Blanchard.

— Chut!

— C'est donc vous?

— Oui, répondit le colonel; faites comme moi, je tire de ma chaise autant de paille que je peux.

— Mais elle va se défoncer.

— Soyez tranquille.

— « Le général de Moranges n'était pas un de ces hommes ordinaires qui, après avoir affronté le feu des batailles, s'en vont paisiblement, retirés au fond d'un château, tourner le fuseau d'Hercule aux pieds d'une Omphale de sous préfecture. C'était une âme de bronze... »

— Ah! vous devenez fatigant, mon cher! s'écria M. Blanchard.

— La suite au prochain numéro, dit le fou en baissant la tête.

Aucun autre incident ne signala le dîner. Il était impossible que la conversation se généralisât. Le dessert achevé, on ramena les pensionnaires à leurs divisions respectives, où, après une séance assez animée dans la salle de réunion, chacun d'eux se retira, selon son degré de fortune, dans le dortoir commun ou dans la chambre qui lui était particulière.

Privé de sa voiture pour la première fois depuis un a
M. Blanchard se coucha avec un dépit réel dans la cellule (
lui avait été affectée. En découvrant son lit, il aperçut se

l'édredon une feuille de papier qu'on y avait sans doute glissée pendant son absence.

L'ayant dépliée, il lut ce fragment fraîchement écrit, sinon fraîchement inventé :

« Pitié pour Amanda ! Si elle fut coupable, que sa faute retombe sur moi seul ! J'étais ton ami, j'ai pu l'oublier ; sans doute mon crime est grand, mais il n'est peut-être pas sans excuse. Amanda était si belle, et tu étais si imprudent ! Que de promenades délicieuses nous avons faites, elle et moi, au bord de la Nièvre, à l'heure où le soleil se couche dans les nuages empourprés ! Ton souvenir, il est vrai, passait souvent entre nous comme un remords, mais il était vite chassé. Pauvre ami, je n'ai pas osé soutenir ta vue ; mais je tremble pour Amanda ; sois grand, sois généreux, sois magnanime ; pitié pour elle ! pitié ! pitié ! »

M. Blanchard n'eut pas de peine à reconnaître, dans ce style d'une banalité insoutenable, son voisin le romancier. Il replia le fragment sans en terminer la lecture ; puis, il s'endormit en rêvant à son étrange aventure, dont il attendait le dénoûment, *sans le désirer ni le craindre*, comme dit le poëte.

CHAPITRE XX

La visite du médecin

La seconde journée n'offrit de remarquable à M. Blanchard qu'un bal de fous. Il est d'usage à Charenton de réunir, à de certaines époques de l'année, les pensionnaires des deux sexes dans une soirée dansante et musicale. M. Blanchard eut la chance, dès son arrivée, de pouvoir assister à l'une de ces fêtes vraiment originales; il fit connaissance avec quelques fous des autres divisions, et les présentations eurent lieu avec une gravité du meilleur air. L'habit noir était d'obligation; il n'y avait à reprendre au goût des costumes qu'une exubérance trop sensible de décorations illusoires, telles que crachats, brochettes et cordons. A part ces témoignages d'une innocente vanité, la physionomie du bal ne laissait rien à désirer sous le rapport de la convenance et de l'élégance.

C'était surtout la partie féminine de l'assemblée qui attir l'attention de M. Blanchard: il y avait là de jeunes et g cieuses personnes, dont l'attitude et les paroles eussent illusion dans tous les salons; quelques-unes d'entre elles ch

tèrent des romances à la mode; et cependant il lui semblait qu'aux premières lueurs du jour la note allait tout à coup se briser sous leurs doigts, qu'elles-mêmes s'évanouiraient et se réduiraient en vapeur, et que les plus attardées regagneraient d'un pas chancelant l'atelier de poupées de Nuremberg d'où elles étaient sorties. Il n'en fut rien. Le bal de Charenton se termina aussi prosaïquement que les bals de la Chaussée d'Antin et de la bourgeoisie. Les fous s'inclinèrent respectueusement devant les folles; quelques-unes de celles-ci étaient attendues au dehors par leurs femmes de chambre, qui jetèrent sur leurs épaules des mantelets de satin garnis de fourrure, et les aidèrent à traverser rapidement l'espace qui les séparait de leur bâtiment réservé.

Le jour de la visite du médecin trouva M. Blanchard dans un léger état d'irritation. Comme pour aggraver cet état, le hasard voulut qu'il n'eût affaire ce jour-là qu'au médecin adjoint, le titulaire étant empêché. Ce médecin adjoint était d'ailleurs un homme d'honnêtes manières, qui reçut M. Blanchard avec des égards tout particuliers.

— On m'a beaucoup parlé de vous, monsieur, dit-il, et je suis aise de me rencontrer avec un homme dont les originalités ont toujours été marquées au cachet de l'esprit.

— Originalités, originalités! murmura M. Blanchard, dont le mécontement s'accrut à ce début; je n'ai jamais brigué ni mérité le titre d'original.

— J'entends original à la façon de Brancas, d'Alcibiade; ingénieux, si vous préférez un autre terme.

— Monsieur, laissons là mon originalité, et souffrez que je vous adresse une question sur laquelle probablement vous devez être blasé, mais que je ne puis en conscience vous épargner. Pourquoi suis-je détenu ici?

— Vous êtes de ceux avec lesquels le subterfuge serait inutile et indigne, répondit le médecin; votre grande éducation, et surtout la lucidité parfaite où je vous vois en ce moment, tout me fait un devoir de vous répondre avec franchise et netteté. M. Blanchard, quelques-uns de vos derniers actes ont

absolument échappé à votre conscience ; j'ai le regret de vous en instruire.

— Pouvez-vous me citer ces actes?

— Votre dossier est un peu volumineux, dit le médecin en feuilletant une liasse de papiers placés sur son pupitre.

— Ah! j'ai un dossier? dit M. Blanchard en qui ce mot causa une désagréable impression.

— Dans ces quinze derniers jours surtout, le journal de votre existence, tracé par une main amie, offre des épisodes qu'il paraît difficile d'expliquer autrement que par un dérangement momentané des facultés cérébrales.

— Continuez, monsieur, je vous en prie.

— Par exemple, vous avez séjourné sur des arbres... vous vous êtes travesti en homme du peuple... vous avez fatigué de vos instances indiscrètes tous les habitants d'un quartier... vous avez tenu enfermé pendant plusieurs jours, après lui avoir fait oublier sa raison, un jardinier... De telles actions appartiennent à un ordre trop romanesque pour être admises dans la vie réelle.

M. Blanchard écoutait en silence.

— Pourtant, reprit le médecin en tournant son fauteuil vers lui, cela pourrait peut-être à la rigueur ne pas justifier complétement la mesure dont vous vous plaignez ; mais vous avez été plus loin, rappelez-vous-le : vous avez été surpris, la nuit, dans une maison où vous êtes entré par escalade. Votre nom et votre fortune vous ont mis à l'abri d'un soupçon déshonorant, mais la sanité de votre jugement en a reçu une grave atteinte. Il y avait deux partis à prendre : le premier était de vous livrer à la justice, le second était de vous confier à la médecine ; c'est le second que l'on a choisi.

— Alors, vous croyez que je suis fou?

— Je ne puis ni ne veux répondre aujourd'hui à une demande d'une pareille importance. C'est trop peu d'un seul entretien. Ce qu'il m'est permis de vous dire quant à présen toute conviction, c'est que, si vous n'êtes pas un fou, avez agi comme un fou.

— N'admettez-vous pas que des motifs mystérieux, quo

raisonnables, aient pu motiver ma conduite pendant ces quinze derniers jours ?

— Faites connaître ces motifs ; mon devoir est de les apprécier, et s'ils plaident en faveur de votre bon sens, nul plus que moi n'est disposé à vous faire rendre justice.

M. Blanchard éprouva pour la première fois un sérieux embarras. Il ne lui était pas difficile de reconnaître la vengeance de la Franc-Maçonnerie des femmes dans le coup qui l'atteignait ; mais il lui était impossible de parer le coup immédiatement, car il se sentait lié par l'engagement qu'il avait pris avec Philippe Beyle, lors de leur rencontre sur le boulevard des Invalides. « Donnez-moi votre parole d'honneur, avait dit Philippe, que vous ne révélerez à personne ce que vous aurez vu avant de me l'avoir révélé à moi. » M. Blanchard avait donné sa parole. Or, pour sortir de Charenton, c'est-à-dire pour fournir au médecin des explications satisfaisantes sur son aventure, il lui était indispensable de se dégager vis-à-vis de Philippe Beyle.

— Avant de confier à votre loyauté un secret dont la révélation entraînera ma mise en liberté, j'ai besoin d'écrire à Paris, dit M. Blanchard.

— Vous connaissez sans doute les usages de la maison ? répondit le médecin ; votre lettre doit m'être soumise avant de parvenir à son adresse. Mais si vous ne tenez pas à perdre de temps, écrivez-la sous mes yeux.

— Soit, dit M. Blanchard.

Il traça les lignes suivantes :

« **Maison royale de Charenton.**

« Je vous vois d'ici, mon cher monsieur Beyle, ouvrir des yeux étonnés en lisant les premiers mots de ce billet. Mon Dieu ! oui, je suis aux *Petites-Maisons*, comme disaient nos pères ; tout ce que j'ai pu imaginer, dans mon horreur des usages et des coutumes, sert aujourd'hui à ma confusion. Seulement j'ignore qui m'a procuré ce voyage imprévu, qui a payé les gui-

les ; je soupçonne qu'on aura acheté l'autorisation d'un mien neveu, mon unique parent. Voilà pour le côté pratique de cet enlèvement, digne du plus beau temps des prisons d'État. Maintenant, si je m'avise de chercher dans l'ombre la main qui a refermé sur moi les portes du monde soi-disant raisonnable, je la vois petite, blanche et gantée...

» Venez bien vite, mon cher diplomate; je vous expliquerai comment vous êtes le principal obstacle à ma délivrance. Au nom de Salomon de Caux, du Tasse, de Latude et de tant d'autres de mes prédécesseurs, venez, si vous ne voulez pas que j'ajoute bientôt à ce martyrologe illustre le nom de votre infortuné serviteur

» BLANCHARD

» Division n° 10. »

Cette lettre fut envoyée immédiatement; mais Philippe Beyle ne put en prendre connaissance, car, à la suite de la catastrophe qui avait terminé les jours de sa femme, une fièvre dangereuse s'était emparée de lui.

Surpris de ne recevoir aucune réponse, M. Blanchard écrivit une seconde lettre, puis une troisième. « Je vous ai fait une promesse qui me gêne horriblement, lui disait-il; la situation est sérieuse pour moi : il s'agit de savoir si je suis ou si je ne suis pas fou. J'attendrai encore une semaine, mais si, après ce délai, vous n'êtes pas venu me dégager de ma parole, je serai forcé de passer outre et de *faire des révélations*, comme on dit en style de cour d'assises. Où diable pouvez-vous être ? Vous serait-il arrivé quelque chose d'analogue à mon accident ? Je tends les bras vers vous comme vers un autre Malesherbes

Le même silence ayant accueilli cette missive, M. Blanch se décida à demander un entretien secret et solennel au m decin en chef de Charenton.

Dans cet entretien, il raconta minutieusement ses explo

tions et ses découvertes autour de la cité des Invalides : il avait assisté, caché, à une réunion clandestine de femmes ; il avait reconnu Amélie, Marianna, la marquise, Pandore et une foule d'autres encore ; il avait entendu des secrets capables de troubler la tranquillité de plusieurs familles. Il termina en accusant hautement ce sanhédrin en robes de soie d'avoir attenté à sa liberté pour prévenir ses indiscrétions.

Le médecin l'écouta en souriant, de l'air d'un amateur qui entend une ariette pour la centième fois.

Lorsque M. Blanchard eut achevé ses aveux, il chercha dans le dossier et y prit une feuille de papier numérotée.

— Vous voyez bien cette feuille ? dit-il.

— Oui, répondit M. Blanchard.

— Eh bien, tout ce que vous venez de me raconter y était écrit à l'avance.

— Qu'est-ce que cela prouve ?

— Cela prouve que votre manie est connue, qu'on en attendait l'explosion, et que l'explosion vient d'avoir lieu.

M. Blanchard pâlit.

— Alors ce que je vous ai révélé vous laisse incrédule ? demanda-t-il.

— Absolument, dit le médecin.

— Cette ligue de femmes ?...

— Illusion pure !

— Mais mon affirmation, mes yeux, mes sens !

— Aberration, délire passager.

— Monsieur !... s'écria M. Blanchard chez qui la colère se fit jour à la fin.

Le médecin agita un cordon de sonnette qui amena un infirmier.

— Chavet, attendez là mes ordres, dit froidement le médecin.

M. Blanchard avait eu le temps de se remettre.

— Faites retirer cet homme, dit-il avec émotion, je promets de me modérer.

Dès que l'infirmier fut parti :

— Monsieur, dit M. Blanchard au médecin, je vous crois honnête homme. Bien que vous soyez fatigué de réclamations semblables à la mienne, il est cependant des fibres chez vous qu'on peut faire vibrer. En dépit de la certitude apparente de vos renseignements, veuillez supposer qu'il ait été possible de surprendre votre bonne foi.

— Je consens à cette supposition, monsieur; où voulez-vous en venir ?

— Vous êtes marié, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur, dit le médecin, étonné de se voir lui-même mettre en jeu par son sujet.

— Eh bien ! si à mon tour, je vous affirmais sur l'honneur avoir vu votre femme à cette assemblée, que m'objecteriez-vous ?

Le médecin parut se recueillir, puis, après quelques moments :

— Monsieur, je vous répondrais d'abord que cela m'importe peu, parce que ma confiance en ma femme est illimitée, et ensuite que cela n'importe pas du tout à votre cause. Des femmes se réunissent et choisissent pour lieu de réunion un endroit solitaire; pourquoi vous arrogez-vous le droit de venir les y troubler? Les œuvres qu'elles y accomplissent tombent-elles sous votre juridiction ? Êtes-vous un magistrat ou un simple particulier? Et quel autre intérêt que celui d'une curiosité puérile vous a guidé dans vos prétendues découvertes ?

M. Blanchard demeura abasourdi.

Le médecin continua :

— Vous me parlez d'une Franc-Maçonnerie de femmes; mais monsieur, je n'ai jamais ignoré, et la justice non plus, n'a jamais ignoré l'existence de cette Franc-Maçonnerie. Vos révélations ne sont rien moins que nouvelles ; c'est comme si vous veniez nous dénoncer en grand mystère les bureaux de bienfaisance et le mont-de-piété.

Les regards de M. Blanchard se portèrent sur le médecin avec un égarement réel.

— Tenez, monsieur Blanchard, reprit celui-ci, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil?

— Avec reconnaissance, monsieur.

— Renoncez à cette étrange idée qui vous porte à croire que vous avez mis la main sur un mystère de Paris. Ne vous substituez pas à la justice. Laissez se réunir autant qu'il leur plaira vingt femmes, cinquante femmes. En un mot, chassez un souvenir qui a accaparé jusqu'à présent une trop grande portion de votre intelligence; repoussez une préoccupation qui pourrait devenir exclusive; rentrez dans le cercle des habitudes et des idées usuelles. Oubliez, votre liberté est à ce prix.

Le médecin s'était levé sur ces derniers mots; c'était une façon polie de congédier M. Blanchard.

Mais celui-ci n'était pas entièrement satisfait.

— Au risque de paraître complétement aliéné, lui dit-il, il me reste à faire un dernier appel à votre loyauté. Je ne crois pas être fou; c'est un fait acquis pour moi, — ne souriez qu'à demi. D'un autre côté, votre omnipotence en cette maison ne saurait être révoquée en doute. En présence de ces deux faits, mon embarras est grand; par ma famille, par moi-même, par ma fortune, j'ai conservé dans le monde des influences qu'il ne me serait peut-être pas impossible de mettre en jeu. Une considération m'arrête : je ne veux pas heurter ma résistance contre votre conviction. Dans cette conjoncture, soyez le juge. Je me remets entre vos mains avec confiance; agissez selon votre cœur et selon votre honneur.

— Je vous remercie de cette marque d'estime, dit le médecin; j'ai tout lieu d'espérer que vous n'aurez pas à vous en repentir.

Ils se séparèrent sur ces paroles.

La Franc-Maçonnerie des femmes avait triomphé jusque dans Charenton. Cela n'était pas douteux pour M. Blanchard. Il crut prudent de laisser passer l'orage qu'il avait allumé.

Mais dans l'intervalle, un phénomène se déclara en lui, si exceptionnel, que notre plume, exercée cependant à toutes les analyses, hésite à en décrire les phases. Le mieux est peut-

être d'aborder de front la difficulté et de dire simplement : M. Blanchard s'habitua peu à peu à Charenton. Après avoir roulé dans sa tête toutes sortes de plans d'évasion, après avoir rêvé de faire des échelles de corde avec ses draps et de percer des souterrains avec un clou, une réaction bizarre s'opéra dans son esprit. Il découvrit un beau matin qu'il se portait à merveille, que l'air du canton lui plaisait infiniment, qu'il s'ennuyait moins qu'au Club, et qu'à tout prendre Charenton valait bien les Eaux-Bonnes ou même une villa florentine.

La monotonie, qu'il redoutait tant, évita de l'atteindre dans cette habitation toute acquise aux sursauts de la vie physique et morale. Il ne se passait pas d'heure qu'un pensionnaire ne vînt lui narrer un épisode digne d'intérêt à plusieurs points de vue ou lui poser une question dont la portée philosophique ne laissait pas que de se dégager sous une forme inusitée. Son cerveau se remplit petit à petit de nouveaux casiers, et dans ces casiers s'installèrent avec le temps des idées d'un ordre inaccessible pour d'autres que pour lui seul. Un spiritualisme particulier l'envahit à son insu, et devint insensiblement le seul élément possible de sa félicité. Observateur acharné où donc eût-il rencontré des sujets d'étude plus variés, des sources de sensations plus fécondes ? Il n'y avait guère qu'une seule différence entre le monde et Charenton, et cette différence était toute à l'avantage de ce dernier endroit : c'est que là, du moins, les défauts, les vices, marchaient à visage découvert, presque fiers d'avoir anéanti la raison, qui les gênait.

Sentait-il germer en lui un grain de satiété, il sollicitait et obtenait aisément son changement de division. A voir arriver un nouveau pensionnaire, M. Blanchard éprouvait particulièrement une satisfaction fort vive. On a prétendu qu'afin de peupler sa résidence selon ses désirs et ses goûts, il avait eu quelques conférences avec un de ces commis voyageurs dont nous avons fait mention plus haut, et qu'il lui avait promis une prime assez ronde pour chaque nouveau fou qu'il dirigerait sur Charenton.

Cet amour pour la vie en marge de la société fut poussé à tel point, qu'au bout de quelque temps M. Blanchard ne songeait plus à réclamer sa liberté. Il est vrai de dire aussi qu'on

songea pas à la lui offrir. Quelques-uns de ses amis cependant parvinrent à découvrir sa retraite et entreprirent de lui faire visite ; mais il leur fut répondu que M. Blanchard n'attendait et ne voulait recevoir personne. Cela était vrai.

M. Blanchard avait-il perdu la raison et trouvé en échange le bonheur après lequel il courait depuis si longtemps ?

Érasme dirait : Oui. Nous nous contenterons de dire : Peut-être ! comme Montaigne.

CHAPITRE XXI

Dernière entrevue.

Un matin, un homme vêtu de noir, triste, sévère, et dont la pâleur accusait une longue convalescence, se présenta chez Mme la marquise de Pressigny.

C'était Philippe Beyle.

Elle lui tendit la main sans mot dire; mais lui resta debout et ne parut pas s'apercevoir du mouvement de la marquise.

— Qu'avez-vous, Philippe? lui demanda-t-elle; est-ce que les larmes que nous avons versées sur l'ange qui n'est plus n'ont pas cimenté entre nous les liens de famille?

— Les larmes que nous avons versées, madame, avaient une source différente. Les vôtres jaillissaient sans doute du repentir.

— Du repentir, Philippe? je ne comprends pas vos par

— N'êtes-vous pas le premier auteur de la mort d'Améli

— Moi! s'écria la marquise stupéfaite.

— Si ce n'est la tante, c'est du moins la grande-maîtr

— Silence, Philippe! un pareil mot dans votre bouche est imprudent.

Il sourit avec dédain.

— Je ne crains rien, madame; et je vous dis hautement que c'est votre franc maçonnerie qui a tué ma femme.

— Oh! taisez-vous, ou je finirais par douter de votre raison.

— Ce ne doit pas être cependant la première fois que les remords s'éveillent en vous. Quelquefois l'image d'Amélie a dû vous apparaître pour vous accuser, sinon pour vous maudire.

— De quoi m'accuserait-elle? murmura la marquise.

— N'est-ce pas vous qui, abusant de votre autorité, l'avez entrainée dans l'antre ignominieux où elle devait trouver la mort?

— Philippe, vous oubliez que vous parlez chez moi.

— Et de quel nom voulez-vous que j'appelle le lieu où, dans une confusion détestable d'idées et d'intérêts, les anges du foyer se rencontrent avec les larves de la rue? Quoi! songer sans effroi qu'à de certaines heures les femmes les plus intelligentes et les plus délicates, les divinités de la famille, les muses des entretiens aimables et élevés, désertent leur salon et deviennent, dans une communauté de sentiments, les égales de ces créatures dont le nom est une fanfare et la vie un scandale! Allons, madame, n'essayez pas de défendre un lien aussi honteux.

— Je l'essayerai pourtant, répondit la marquise; en entrant dans le lieu de nos réunions, on cesse d'être une individualité. Interdisez-vous l'entrée de vos temples aux Madeleines et aux Ninons? Croyez-vous vos femmes et vos sœurs déshonorées parce qu'à la porte d'une chapelle l'eau bénite leur aura été offerte par une pécheresse? Non; eh bien! les œuvres que nous accomplissons dans notre ordre sont assez méritoires pour nous purifier de tout contact fangeux.

— Pas d'équivoque, madame : ou vous êtes avec la société, ou vous êtes contre la société.

— Nous sommes avec les faibles contre les forts; nous ommes avec les victimes contre les oppresseurs.

— Orgueil et mensonge! dit Philippe; la justice est avec le lroit dans l'encrier du procureur, la force est avec la loi dans

les bras du juge; quiconque invoque l'un ou l'autre est certain d'être entendu. Hors de ces pouvoirs, il n'y a de force que dans l'arme du crime, il n'y a de justice que dans les associations ténébreuses : l'épée de Marianna et les arrêts de la Franc-Maçonnerie des femmes !

— Vous allez trop loin, monsieur, dit la marquise de Pressigny.

— Voilà votre force et votre justice ! Toutes deux sont admirables. Et vous, qui avez osé vous attribuer la part la plus haute de cette effrayante responsabilité, êtes-vous donc bien en garde contre votre conscience ? Ne se révolte-t-elle donc jamais contre les trames que vous autorisez, contre les actes qui se font en votre nom ? Grande-maîtresse de la Franc-Maçonnerie, c'est un beau titre, en effet; il est dommage qu'il soit obscurci par une tache de sang.

— Assez, Philippe ! dit-elle.

— Laissez donc ! la Franc-Maçonnerie des femmes n'a pas rien que des juges; il lui faut aussi des sbires et des bourreaux; c'est un grand corps organisé; je vous en fais mon compliment.

— Monsieur, répondit la marquise offensée, il n'y a que vous de coupable en tout ceci; vous qui avez toujours manqué de générosité, de grandeur et d'élan; vous qui avez impitoyablement arraché à la pauvre Amélie l'aveu d'un serment auquel elle n'avait consenti que pour vous protéger.

— Me protéger?

— Vous le savez bien. Vous avez eu dans votre jeunesse un de ces attachements que le monde excuse quand il est dénoué loyalement : il pouvait laisser des regrets d'une part, mais il ne devait pas laisser de haine. Pourquoi donc Marianna vous a-t-elle haï? Parce que vous avez été sans pitié pour elle.

— J'étais jeune, madame ; voilà mon excuse, répondit Philippe Beyle.

— Et quand donc doit-on être bon et loyal, si ce n'est quand on est jeune?

Il garda le silence.

— Ce fut pour vous préserver de cette juste haine, rep... marquise de Pressigny, que votre femme entra dans une

ciété dont elle n'aurait probablement jamais fait partie sans cette circonstance. Si c'est un crime de ma part de l'y avoir entraînée, je consens à ce que ce soit vous qui m'en fassiez le reproche.

— Eh ! madame, que ne me laissiez-vous exposé à la haine de Marianna ! J'aurais mieux aimé cela. Aux mauvais jours de ma vie, j'ai souvent rencontré devant moi le canon d'un pistolet, j'ai vu bien des embûches se dresser sur ma route, j'ai dû avoir raison de bien des trahisons ; vous voyez pourtant que je suis toujours vivant. La vengeance de Marianna ! mais je l'eusse attendue de pied ferme, entre l'amour de ma femme et ma propre dignité. Et quand même j'aurais dû succomber dans cette lutte, eh bien, je serais mort en plein bonheur et en plein honneur !

Un silence suivit ces paroles.

La marquise de Pressigny le rompit la première.

— Enfin, monsieur, mes meilleures intentions m'auront été doublement funestes.

— Comment cela, madame?

— J'ai perdu ma nièce et j'ai trouvé un ennemi.

— Un désapprobateur.

— Si j'ai bien compris cependant, la Franc-Maçonnerie des femmes a désormais en vous un adversaire implacable, dit-elle avec inquiétude.

— Ma première pensée avait été en effet d'invoquer la loi.

La marquise tressaillit.

— Mais la réflexion m'a fait renoncer à ce projet. Provoquer une instruction, c'eût été livrer aux tribunaux une liste de noms parmi lesquels je ne pouvais oublier qu'on trouverait en tête celui de Mme Beyle.

— Vous avez sagement agi.

— La mort d'Amélie m'a d'ailleurs rendu à peu près insensible.

— Alors, monsieur, je puis compter sur votre discrétion? ...anda-t-elle en l'observant.

— Sur ma discrétion seulement.

— Que voulez-vous dire?

— Cette visite est la dernière que je vous fais, madame.

— Vous partez ? vous allez voyager sans doute ?

— Non, dit Philippe Beyle, je ne suis pas de ceux dont une excursion en Italie ou sur les bords du Rhin cicatrise les blessures. Je reste à Paris. Mais vous me permettrez de ne plus franchir le seuil de cet hôtel, qui me rappellera longtemps de douloureux souvenirs. Entré par hasard et presque violemment dans votre famille, j'en sors par une catastrophe qui doit nous refaire étrangers l'un à l'autre. La marquise de Pressigny a reçu mes adieux. En la revoyant, je craindrais de ne pas me souvenir assez de la tante d'Amélie, et de trop me souvenir de la grande-maîtresse de la Franc-Maçonnerie des femmes.

Puis, il prit son chapeau recouvert d'un crêpe, et il sortit.

EPILOGUE

Philippe Beyle est aujourd'hui ce qu'il était il y a dix ans. Il est resté dans son chemin, n'avançant ni ne reculant. On évite de lui nuire, mais on ne le protége plus. Il a accepté ce rôle, qui le fait plus indépendant et qui convient mieux à sa fierté.

Il n'a plus revu Marianna. Après la mort d'Amélie, elle aura passé à l'étranger, protégée dans sa fuite par l'invisible puissance de la Franc-Maçonnerie des femmes. Il est impossible que sa haine ne soit pas assouvie maintenant; du moins Philippe Beyle n'en ressent plus les effets.

Semblable à un autre Atlas, Philippe Beyle ne se dissimule pas qu'il porte avec lui un lourd fardeau. Le moindre faux pas peut entraîner la chute du globe maçonnique et le broyer en même temps sous ses décombres. On lui a tendu des piéges de diverses natures, et dont quelques-uns furent, dit-on, recou-[illegible]s des fleurs les plus enivrantes. Il est toujours sorti victo-[illegible] jusqu'à présent de ces épreuves.

[illegible] sa gravité naturelle s'est ajoutée une légère teinte de mé-

lancolie ; il est devenu un de ces héros mystérieux qu'on désigne dans les salons en disant : C'est lui! au grand tourment des curieux qui, après avoir surpris le nom prononcé à voix basse, se demandent d'où vient la renommée attachée à ce nom.

Il n'est pas besoin d'ajouter qu'il a renoncé à décrier les femmes ; il ne parle plus d'elles qu'avec circonspection. S'il raille encore, par un reste d'habitude, ses épigrammes ont tout le parfum des madrigaux. Au-dessus du brasier dévorant qui a englouti ses ardeurs, ses espérances, ses joies, voltige une petite fumée, mince comme celle qui sort du foyer des pauvres gens ; — cette fumée, c'est l'expérience.

Une fois, il lui est arrivé une aventure assez originale. C'était à un de ces bals masqués que donnait encore, quelque temps avant la chute de Louis-Philippe, la princesse C... Fatigué de l'orchestre, Philippe Beyle, errant d'appartement en appartement, avait trouvé un refuge dans un petit salon dont les fenêtres donnaient sur la Seine. Il y était depuis quelques temps, et, nonchalamment assis sur un sofa, il se sentait dans une de ces dispositions qui participent du rêve sans appartenir cependant au sommeil. A plusieurs reprises, il vit s'approcher et tourner autour de lui, avec un air de mystère, plusieurs femmes en dominos roses et en loups de velours. Une d'elles, après avoir hésité, finit par lui toucher l'épaule du bout du doigt, tandis que par un geste elle sembla recommander aux autres femmes de ne pas s'éloigner.

— Que me veux-tu, charmant domino? dit Philippe Beyle en se soulevant.

— Prends garde! lui répondit-on ; depuis quelques jours tu as fait des démarches pour te rapprocher de M. Blanchard. Dans ton intérêt, crois-moi, renonce à ce dessein.

— Dans mon intérêt... ou dans le tien? dit-il devenu sérieux.

— Tu as notre secret, mais nous pouvons te perdre.

— Non, dit-il en se recouchant à moitié sur le sofa.

— Tu es bien confiant, reprit le domino rose ; cependant tu devrais n'avoir pas oublié que tout nous est possible.

— Bah! répondit Philippe d'un ton léger, vous ne s[illegible] ni assez audacieuses, ni assez malhabiles pour me pe[illegible] entièrement. De quoi pourriez-vous me menacer? du pa[illegible]

d'un gant empoisonné ou de la chute d'un moellon ? Fi donc ! Le secret que j'ai surpris est au contraire une garantie de ma sécurité. Avec cette armure, je marche sans crainte ; je suis même certain que la Franc-Maçonnerie des femmes tient à écarter de mes pas jusqu'aux plus vulgaires accidents ; car qui te dit, charmant domino, qu'au lendemain de ma fin déplorable, un mémoire ne parviendrait pas au public? Le moyen te semble usé, depuis la scène de Buridan, mais il peut servir encore. Allons, on ne me prend pas sans vert. J'ai amassé des trésors de précaution. Rentrez votre épée de Damoclès dans le fourreau, chères alliées. Me poursuivre jusque dans le bal, au son d'un motif de Strauss, c'est d'ailleurs de mauvais goût.

L'essaim des dominos roses se dissipa peu à peu.

Cinq ou six seulement restèrent autour de Philippe Beyle, qui reprit :

— J'avais presque oublié votre association ; pardonnez-moi. Mais que voulez-vous ? Je me suis habitué à ne plus considérer la Franc-Maçonnerie des femmes que comme une assurance sur la vie... Charmant domino, veux-tu valser avec moi ?

FIN.

TABLE

F. AUREAU. — IMPRIMERIE DE LAGNY



